

No.
MFK


TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA

OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.

OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.

TOME CINQUANTE-TROISIEME.

DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE-TYPOGRAPHIQUE.

1785.



RECUEIL

DES LETTRES

DE M. DE VOLTAIRE.

1738–1743.

RECUEIL

DES LETTRES

DE M. DE VOLTAIRE.

LETTRE PREMIERE.

A M. DE MAUPERTUIS.

A Cirey, . . . janvier.

Romulus et Liber pater et cum Castore Pollux...
Ploravere suis non respondere favorem
Speratum meritis.

Je ne puis m'empêcher, Monsieur, de vous rappeler à ce petit texte dont votre mérite, vos travaux et le prix injuste que vous en recevez, sont le commentaire. 1738.

Vos huit triangles liés entre eux, et formant ce bel eptagone, qui prouve tout d'un coup l'infaillibilité de vos opérations; enfin, votre génie et vos connaissances, très-fort au-dessus de cette opération même, doivent vous assurer en France et les plus belles récompenses et les éloges les plus unanimes. Mais ce n'est pas d'aujourd'hui que l'envie se déchaînait

1738. contre vous. Des personnes incapables de savoir même quel est votre mérite, s'avisaient à Paris de vous chansonner, quand vous travailliez sous le cercle polaire pour l'honneur de la France et de la raison humaine. Je reçus à Amsterdam, l'hiver dernier, une chanson plate et misérable contre plusieurs de vos amis et contre vous ; elle était de la façon du petit *Lélio*, et je crus reconnaître son écriture. Le couplet qui vous regardait était très-outrageant, et finissait par,

Les meules de moulin
De ce calotin.

C'est ainsi qu'un misérable bouffon traitait et votre personne et votre excellent livre (*), qui n'a d'autre défaut que d'être trop court. Mais aussi M. *Musschembroek* me disait, en parlant de ce petit livre, que c'était le meilleur ouvrage que la France eût produit en fait de physique. *S'Gravesende* en parlait sur ce ton, et l'un et l'autre s'étonnaient fort que M. *Cassini*, et après lui M. de *Fontenelle*, assurassent si hardiment le prétendu ovale de la terre sur les petites différences très-peu décisives qui se trouvaient dans leurs degrés, tandis que les mesures de *Norvood* assuraient à la terre une forme toute semblable à celle que vos raisonnemens lui ont donnée, et que vos mesures infaillibles ont confirmée.

Tôt ou tard il faut bien que vous et la vérité vous l'emportiez. Souvenez-vous qu'on a soutenu des thèses contre la circulation du sang : songez à *Galilée*, et consolez-vous.

(*) Discours sur la figure des astres.

Je suis persuadé que quand vous avez refusé les douze cents livres de pension que vous avez généreusement répandues sur vos compagnons de voyage, vous avez dû paraître au ministère un esprit plus noble que mécontent. Vous devez en être plus estimé; et il vient un temps où l'estime arrache les récompenses (1). 1738.

J'avais osé, dans les intervalles que me laissent mes maladies, écrire le peu que j'entendais de *Newton*, que mes chers compatriotes n'entendent point du tout : j'ai suspendu cette édition qui se fesait à Amsterdam, pour avoir l'attache du ministère de France ; j'avais remis une partie de l'imprimé et le reste du manuscrit à M. *Pitot* qui se chargeait de solliciter le privilége. Le livre est approuvé depuis huit mois; mais monsieur le chancelier ne me le rend point. Apparemment que de dire que l'attraction est possible et prouvée, que la terre doit être aplatie aux pôles, que le vide est démontré, que les tourbillons sont absurdes, &c., cela n'est pas permis à un pauvre français. J'ai parlé de vous et de votre livre dans mes petits Elémens, avec le respect que j'ai pour votre génie. Peut-être m'a-t-on rendu service en supprimant ces Elémens : vous n'auriez eu que le chagrin de voir votre éloge dans un mauvais ouvrage. M. *Pitot* m'avait pourtant flatté que *ce petit catéchisme de la foi newtonienne était assez orthodoxe*. Je vous prie de lui en parler. Il y a six mois que j'ai quitté toute sorte de philosophie. Je suis retombé

(1) *Maupertuis* avait été blessé de la modicité de la récompense; il voulait qu'on le regardât comme le chef de l'entreprise, et ses confrères comme des élèves qui avaient travaillé sous lui. Ces confrères étaient cependant *Clairaut*, *Camus*, *Lemonnier*.

dans mon ignorance et dans les vers ; j'ai fait une
1738. tragédie, mais je n'attends que des sifflets. J'ai une fois fait un poëme épique, il y en a plus de vingt éditions dans l'Europe : toute ma récompense a été d'être joué en personne, moi, mes amis et ma Henriade, aux italiens et à la foire, avec approbation et privilége.

Qui benè latuit, benè vixit. Je n'ai plus assez de santé pour travailler à rien, ni pour vous étudier ; mais je vous admirerai et vous aimerai toute ma vie, vous et le grand petit *Clairaut*.

LETTRE II.

A M. THIRIOT.

A Cirey, le 25 janvier.

JE comptais, mon cher ami, vous envoyer un énorme paquet pour le Prince, et j'aurais été charmé que vous eussiez lu tout ce qu'il contient ; vous eussiez vu et peut-être approuvé la manière dont je pense sur bien des choses, et surtout sur vous : je lui parle de vous comme le doit faire un homme qui vous estime et qui vous aime depuis si long-temps. Il doit, par vos lettres, vous aimer et vous estimer aussi ; cela est indubitable, mais ce n'est pas assez. Il faut que vous soyez regardé par lui comme un philosophe indépendant, comme un homme qui s'attache à lui par goût, par estime, sans aucune vue d'intérêt. Il faut que vous ayez auprès de lui cette espèce de considération qui vaut mieux que mille écus d'appointemens, et qui, à la longue, attire en effet des

récompenses solides. C'est sur ce pied-là que je vous ai cru tout établi dans son esprit, et c'est de là que je suis parti toutes les fois qu'il s'est agi de vous. J'étais d'autant plus disposé à le croire que vous me mandâtes, il y a quelque temps, à propos de M. de *Keyserling*, que le Prince envoya de Berlin à madame la marquise *du Châtelet*, *le prince* NOUS *a aussi envoyé un gentilhomme, &c.* Vous ajoutiez je ne sais quoi de *bruit dans le monde*, à quoi je n'entendais rien, et tout ce que je comprenais, c'était que le Prince vous donnait tous les agrémens et toutes les récompenses que vous méritez et que vous devez en attendre. 1738.

Enfin, je croyais ces récompenses si sûres que M. de *Keyserling*, qui est en effet son favori, et dont le Prince ne me parle jamais que comme de son ami intime, me dit que l'intention de son Altesse royale était de vous faire sentir, de la manière la plus gracieuse, les effets de sa bienveillance. Voici à peu-près mot à mot ce qu'il me dit : „ Notre prince n'est pas riche à présent, „ et il ne veut pas emprunter, parce qu'il dit qu'il est „ mortel, et qu'il n'est pas sûr que le roi son père „ payât ses dettes. Il aime mieux vivre en philosophe „ en attendant qu'il vive un jour en grand roi ; et il „ serait très-fâché alors qu'il y eût un prince sur la „ terre qui récompensât mieux ses serviteurs que lui. „ Je vous avouerai même, continua-t-il, que l'ex- „ trême envie qu'il a d'établir sa réputation chez les „ étrangers, l'engagera toujours à prodiguer des „ récompenses d'éclat sur ses serviteurs qui ne sont „ pas ses sujets „.

Ce fut à cette occasion que je parlai de vous à M. de *Keyserling*, dans des termes qui lui firent une

1738. très-grande impreſſion. C'eſt un homme de beaucoup de mérite, qui s'eſt conduit avec le roi en ſerviteur vertueux, et auprès du Prince en ami véritable. Le roi l'eſtime, et le Prince l'aime comme ſon frère. Madame la marquiſe *du Châtelet* l'a ſi bien reçu, lui a donné des fêtes ſi agréables, avec un air ſi aiſé, et qui ſentait ſi peu l'empreſſement et la fatigue d'une fête, elle l'a forcé d'une manière ſi noble et ſi adroite à recevoir des préſens extrêmement jolis, qu'il s'en eſt retourné enchanté de tout ce qu'il a vu, entendu et reçu. Ses impreſſions ont paſſé dans l'ame du Prince royal, qui en a conçu pour madame la marquiſe *du Châtelet* toute l'eſtime, et j'oſe dire l'admiration qu'elle mérite. Je vous fais tout ce détail, mon cher ami, pour vous perſuader que M. de *Keyſerling* doit être l'homme par qui les bienfaits du Prince doivent tomber ſur vous.

Je vous répète que je ſuis bien content de la politique habile et noble que vous avez miſe dans le refus adroit d'une petite penſion, et ſi par haſard (car il faut prévoir tout) il arrivait que ſon Alteſſe royale prît votre refus pour un mécontentement ſecret, ce que je ne crois pas, je vous réponds qu'en ce cas M. de *Keyſerling* vous ſervirait avec autant de zèle que moi-même. Continuez ſur ce ton : que vos lettres inſinuent toujours au Prince le prix qu'il doit mettre à votre affection à ſon ſervice, à vos ſoins, à votre ſageſſe, à votre déſintéreſſement ; et je vous réponds, moi, que vous vous en trouverez très-bien. J'ai été prophète une fois en ma vie, auſſi n'était-ce pas dans mon pays ; c'était à Londres, avec notre cher *Fakener*. Il n'était que marchand, et je lui prédis qu'il ſerait ambaſſa-

deur à la Porte. Il se mit à rire ; et enfin le voilà ambassadeur. Je vous prédis que vous serez un jour chargé des affaires du prince devenu roi, et quoique je fasse cette prédiction dans mon pays, votre sagesse l'effectuera. Mais d'une manière ou d'autre, soyez sûr d'une fortune. 1738.

Je suis bien aise que *Piron* gagne quelque chose à me tourner en ridicule (2). L'aventure de la *Malcrais-Maillard* est assez plaisante. Elle prouve au moins que nous sommes très-galans ; car, quand *Maillard* nous écrivait, nous ne lisions pas ses vers ; quand mademoiselle de *la Vigne* nous écrivit, nous lui fîmes des déclarations.

Monsieur le chancelier n'a pas cru devoir m'accorder le privilége des Elémens de *Newton* : peut-être dois-je lui en être très-obligé. Je traitais la philosophie de *Descartes* comme *Descartes* a traité celle d'*Aristote*. M. *Pitot*, qui a examiné mon ouvrage avec soin, le trouvait assez exact : mais enfin je n'aurais eu que de nouveaux ennemis, et je garderai pour moi les vérités que *Newton* et *s'Gravesende* m'ont apprises. Adieu, mon cher ami.

(2) Dans la Métromanie, où *Piron* a tiré parti de cette aventure que tout le monde connaît.

1738.

LETTRE III.

A M. THIRIOT.

Cirey, ce 7 février.

Je vous envoie, mon cher ami, une lettre pour le Prince royal, en réponſe à celle que vous m'avez dépêchée par l'autre voie. Sa lettre contenait une très-belle émeraude accompagnée de diamans brillans, et je ne lui envoie que des paroles. Soyez sûr, mon cher *Thiriot*, que mes remercîmens pour lui feront bien plus tendres et bien plus énergiques, quand il aura fait pour vous ce que vous méritez et ce que j'attends. Ne ſoyez point du tout en peine de la façon dont je m'exprime ſur votre compte, quand je lui parle de vous; je ne lui écris jamais rien qui vous regarde, qu'à l'occaſion des lettres qu'il peut faire paſſer par vos mains, et que je le prie de vous confier. Je ſuis bien loin de paraître ſoupçonner qu'il ſoit ſeulement poſſible qu'il vous ait donné le moindre ſujet d'être mécontent. Quand je ferais capable de faire cette balourdiſe, l'amitié m'en empêcherait bien. Elle eſt toujours éclairée quand elle eſt ſi vraie et ſi tendre. Continuez donc à le ſervir dans le commerce aimable de littérature dont vous êtes chargé, et ſoyez sûr, encore une fois, qu'il vous dira un jour : *Euge, ſerve bone et fidelis, quia ſuper pauca fuiſti fidelis, &c.*

Vous vous intéreſſez à mes nièces; vous ſavez ſans doute ce que c'eſt que M. de *la Rochemondière*, qui

veut de notre aînée. Je le crois homme de mérite, puiſqu'il cherche à vivre avec quelqu'un qui en a. 1738.
Si je peux faciliter ce mariage, en aſſurant vingt-cinq mille livres, je ſuis tout prêt; et s'il en veut trente, j'en aſſurerai trente; mais pour de l'argent comptant, il faut qu'il ſoit aſſez philoſophe pour ſe contenter du ſien, et de vingt mille écus que ma nièce lui apportera. Je me ſuis cru, en dernier lieu, dans la néceſſité de prêter tout ce dont je pouvais diſpoſer. Le prêt eſt très-aſſuré; le temps du payement ne l'eſt pas; ainſi je ne peux m'engager à rien donner actuellement par un contrat. Mais ma nièce doit regarder mes ſentimens pour elle comme quelque choſe d'auſſi sûr qu'un contrat par-devant notaire. J'aurais bien mauvaiſe opinion de celui qui la recherche, ſi un préſent de noce de plus ou de moins (qu'il doit laiſſer à ma diſcrétion) pouvait empêcher le mariage. C'eſt une choſe que je ne peux ſoupçonner. Je ferai à peu-près pour la cadette ce que je fais pour l'aînée. Leur frère, correcteur des comptes, eſt bien pourvu. Le petit frère ſera, quand il voudra, officier dans le régiment de M. *du Châtelet*. Voilà toute la nichée établie d'un trait de plume. Votre cœur charmant, et qui s'intéreſſe ſi tendrement à ſes amis, veut de ces détails. C'eſt un tribut que je lui paye.

Mandez-moi ſi ce que l'on publie, touchant la cuiraſſe de *François I*, eſt vrai. Je ne ſais de qui eſt Maximien (*). On la dit de l'abbé *le Blanc*. Mais quel qu'en ſoit l'auteur, je ſerais très-fâché qu'on m'en donnât la gloire, ſi elle eſt bonne; et en cas qu'elle ne vaille rien, je rends les ſifflets à qui ils appartiennent.

(*) Tragédie de *la Chauſſée*.

1738. J'achèterai sur votre parole le livre de l'abbé *Bannier*; je compte n'y point trouver que *Cham* est l'*Ammon* des Egyptiens, que *Loth* est l'*Ericthée*, qu'*Hercule* est copié de *Samson*, que *Baucis* et *Philémon* sont imités d'*Abraham* et de *Sara*. Je ne sais quel académicien des belles-lettres avait découvert que les patriarches étaient les inventeurs du zodiaque, que *Rebecca* était la vierge, *Esaü* et *Jacob* les gémeaux. Il est bon d'avoir quelques dissertations pareilles dans son cabinet, pour mettre à côté du poëme de la Madeleine; mais il n'en faut pas trop.

Empêchez donc M. d'*Argental* d'aller à Saint-Domingue. Un homme de probité, un homme aimable comme lui, doit rester dans ce monde.

LETTRE IV.

A M. PRAULT, *libraire à Paris.*

A Cirey, 24 février.

J'AI reçu votre lettre du 20. Je ne me plains donc plus du correspondant. Je vous prie, mon cher paresseux, qui ne le serez plus, de prier, par un petit mot de lettre, M. *Berger* de passer chez vous pour affaire : on a de ses nouvelles à l'hôtel de Soissons. Cette affaire sera que vous lui compterez dix pistoles; vous lui demanderez de vous-même un billet, par lequel il reconnaîtra avoir reçu cent livres de mes deniers par vos mains. Je remets à votre prudence et à votre esprit le soin de lui faire sentir doucement,

que quoique les plaiſirs que je lui fais ſoient peu conſidérables, cependant vous ne laiſſez pas d'être ſurpris de la manière peu meſurée dont il parle de moi en votre préſence, et qu'un cœur comme le mien méritait des amis plus attachés. Je vous prie de m'envoyer inceſſamment une demi-douzaine d'exemplaires de la nouvelle édition d'Oedipe. Vous n'aurez Mérope que dans un mois ; je ne crois pas que les approbateurs puiſſent vous inquiéter, quoiqu'elle ſoit ſous mon nom. Je vous prie de bien déclarer qu'il eſt très-faux que Maximien ſoit de moi. Je n'aime point à me charger des ouvrages des autres. 1738.

LETTRE V.

A M. BERGER.

A Cirey, . . . février.

VOUS avez grande raiſon aſſurément, Monſieur, de vouloir me développer l'hiſtoire de *Conſtantin* ; car c'eſt une énigme que je n'ai jamais pu comprendre, non plus qu'une infinité d'autres traits d'hiſtoire. Je n'ai jamais bien concilié les louanges exceſſives que tous nos auteurs eccléſiaſtiques, toujours très-juſtes et très-modérés, ont prodiguées à ce prince, avec les vices et les crimes dont toute ſa vie a été ſouillée. Meurtrier de ſa femme, de ſon beau-père, plongé dans la molleſſe, entêté à l'excès du faſte, ſoupçonneux, ſuperſtitieux ; voilà les traits ſous leſquels je le connais. L'hiſtoire de ſa femme *Fauſta* et de ſon

1738. fils *Crispus*, était un très-beau sujet de tragédie; mais c'était *Phèdre* sous d'autres noms : ses démêlés avec *Maximien-Hercule*, et son extrême ingratitude envers lui, ont déjà fourni une tragédie à *Thomas Corneille*, qui a traité à sa manière la prétendue conspiration de *Maximien-Hercule*. *Fausta* se trouve dans cette pièce entre son mari et son père, ce qui produit des situations fort touchantes. Le complot est très-intrigué, et c'est une de ces pièces dans le goût de Camma et de Timocrate. Elle eut beaucoup de succès dans son temps; mais elle est tombée dans l'oubli avec presque toutes les pièces de *Thomas Corneille*, parce que l'intrigue, trop compliquée, ne laisse pas aux passions le temps de paraître; parce que les vers en sont fort faibles; en un mot, parce qu'elle manque de cette éloquence qui seule fait passer à la postérité les ouvrages de prose et les vers. Je ne doute pas que M. de *la Chaussée* n'ait mis dans sa pièce tout ce qui manque à celle de *Thomas Corneille*. Personne n'entend mieux que lui l'art des vers; il a l'esprit cultivé par de longues études, et plein de goût et de ressources. Je crois qu'il se pliera aisément à tout ce qu'il voudra entreprendre. Je l'ai toujours regardé comme un homme fort estimable, et je suis bien aise qu'il continue à confondre le misérable auteur des Aïeux chimériques et des trois épîtres tudesques, où ce cynique hypocrite prétendait donner des règles de théâtre, qu'il n'a jamais mieux entendues que celles de la probité. Je m'aperçois que je vous ai appelé *monsieur*, mais *dominus* entre nous veut dire *amicus*.

LETTRE VI.

1738.

A M. THIRIOT.

A Cirey, 8 mars.

J'ETAIS bien étonné, mon cher ami, que quand j'avais la fièvre vous vous portaſſiez bien; mais je vois par votre lettre que notre ancienne ſympathie dure toujours. Vous avez dû être ſaigné du pied, car je le fus il y a cinq ou ſix jours, et probablement cela vous a fait grand bien. Voilà ma nièce à Landau. Je l'euſſe mieux aimée à Paris ou dans mon voiſinage. Elle épouſe au moins un homme dont tout le monde m'écrit du bien. Elle ſera heureuſe par-tout où elle ſera. Si vous avez un peu d'amitié pour la cadette, recommandez-lui de faire comme ſon aînée; je ne dis pas de s'en aller en province, mais de choiſir un honnête homme qui ſurtout ne ſoit point bigot. Le fanatique *Arouet* la déshéritera ſi elle ne prend pas un convulſionnaire, et moi je la déshérite ſi elle prend un homme qui ſache ſeulement ce que c'eſt que la conſtitution. Raillerie à part, je voudrais qu'elle pût trouver quelque garçon de mérite avec qui je puſſe un peu vivre. Je ne veux point laiſſer mon bien à un ſot. Je lui donnerai à peu-près autant qu'à ſon aînée. Tâchez, mon ami, de lui trouver ſon fait.

Je ne ſuis point étonné que vous ayez deviné M. de *la Chauſſée*; vous êtes *homo argutæ naris*, et ſes vers doivent frapper un odorat fin comme le vôtre. Je ſuis bien aiſe qu'il continue à confondre, par ſes ſuccès dans des genres oppoſés, les impertinentes épîtres

1738. de l'auteur des Aïeux chimériques. Son Maximien fera fans doute autrement écrit que celui de *Thomas Corneille*. Il eft vrai que ce *Thomas* intriguait fes pièces comme un efpagnol. On ne peut pas nier qu'il n'y ait beaucoup d'invention et d'art dans fon Maximien auffi-bien que dans Camma, Stilicon, Timocrate. Le rôle de *Maximien* même n'eft pas fans beauté, et la manière dont il fe tue, eut autrefois un très-grand fuccès.

J'avais fongé d'abord à te faire tomber :
Voilà pour me punir d'avoir manqué ta chute,
Et comme je prononce et comme j'exécute.

Ces vers et cette mort furent fort bien reçus, et la pièce eut plus de trente repréfentations; mais cet effort d'intrigue, cet art recherché avec lequel la pièce eft conduite, a fervi enfuite à la faire tomber; car au milieu de tant de refforts et d'incidens, les paffions n'ont pas leurs coudées franches : il faut qu'elles foient à l'aife pour que les babillards puiffent toucher. D'ailleurs le ftyle de *Thomas Corneille* eft fi faible qu'il fait tout languir, et une pièce mal écrite ne peut jamais être une bonne pièce.

Vous donneriez, à mon gré, une louange médiocre au nouvel auteur, fi fa tragédie n'était pas mieux écrite que l'Héraclius de *Pierre Corneille*, dont vous me parlez. Je vous avoue que le ftyle de cet ouvrage m'a toujours furpris par la dureté, le galimatias et le familier qui y règne. Je ne connais guère de beau dans Héraclius, que ce morceau qui vaut feul une pièce,

O malheureux Phocas! ô trop heureux Maurice! &c.

D'ailleurs

D'ailleurs l'inſipidité de la partie carrée entre *Léonce* et *Pulchérie*, *Héraclius* et *Léontine*, et les malheureux raiſonnemens d'amour en vers très-bourgeois dont tout cela eſt farci, m'ont excédé toujours, et terriblement ennuyé. Je ſais bien que *Deſpréaux* avait en vue Héraclius dans ces vers: 1738.

Et qui, débrouillant mal une pénible intrigue,
D'un divertiſſement me fait une fatigue.

Je n'ai point vu la Métromanie, mais on peut hardiment juger de l'ouvrage par l'auteur.

Voici une lettre pour notre prince. Adieu; vous devriez bien venir nous voir avec ces *Denis*.

LETTRE VII.

A M. THIRIOT.

A Cirey, le 22 mars.

MON cher ami, allez vous faire ...... avec vos excuſes et votre chagrin ſur la petite inadvertance en queſtion. Tous mes ſecrets aſſurément ſont à vous comme mon cœur. Je dois à votre ſeigneur royal trois ou quatre réponſes. Vous voyez qu'il égaye ſa ſolitude par des vers et de la proſe. La ſeule entrepriſe de faire des vers français me paraît un prodige dans un allemand qui n'a jamais vu la France. Il a raiſon de faire des vers français, car combien de français font des vers allemands! Mais je vous aſſure, que ſi le ſeul projet d'être poëte m'étonne dans un prince, ſa philoſophie me ſurprend bien davantage.

1738. C'eſt un terrible métaphyſicien et un penſeur bien intrépide. Mon cher *Thiriot*, voilà notre homme; conſervez la bienveillance de cette ame-là, et m'en croyez. J'ai vu la Piromanie (*) : cela n'eſt pas ſans eſprit ni ſans beaux vers; mais ce n'eſt un ouvrage eſtimable en aucun ſens. Il ne doit ſon ſuccès paſſager qu'à *le Franc* et à moi. On m'a envoyé auſſi Liſymachus (**): j'ai lu la première page, et vîte au feu. J'ai lu ce poëme ſur l'amour propre, et j'ai bâillé. Ah qu'il pleut de mauvais vers! Envoyez-moi donc ces épîtres qu'on m'attribue. Qu'eſt-ce que c'eſt que cette drogue ſur le bonheur? N'eſt-ce point quelque miſérable qui babille ſur la félicité, comme les *Greſſet* et d'autres pauvres diables qui ſuent d'ahan dans leurs greniers pour chanter la volupté et la pareſſe?

Comment va le procès d'*Orphée-Rameau* et de *Zoïle-Caſtel*? Ce monſtre d'abbé *Desfontaines* continue-t-il de donner ſes mal-ſemaines? mais ce qui m'intéreſſe le plus, viendrez-vous nous voir? ſavez-vous ce que *Queſnel-Arouet* a donné à mon aimable nièce? Dites-moi donc cela, car je veux lui diſputer ſon droit d'aîneſſe. Mes complimens à ceux qui m'aiment, de l'oubli aux autres. *Vale;* je vous aime de tout mon cœur.

(*) La Métromanie.
(**) Tragedie de M. de *Caux*.

1738.

LETTRE VIII.

A M. THIRIOT.

Le 28 mars.

Je vois, mon cher *Thiriot*, que Maximien a le ſort de toutes les pièces trop intriguées. Ces ouvrages-là ſont comme les gens accablés de trop d'affaires. Il n'y a point d'éloquence où il y a ſurcharge d'idées; et ſans éloquence, comment peut-on plaire long-temps ?

Or çà, je veux bientôt vous envoyer une pièce auſſi ſimple que Maximien eſt implexe. Il vous a donné un microſcope à facette; je vous donnerai une glace tout unie, et vous la caſſerez ſi elle ne vous plaît pas. On m'a fait cent chicanes, cent tracaſſeries pour mes Elémens de *Newton;* ma foi, je les laiſſe là; je ne veux pas perdre mon repos pour *Newton* même; je me contente d'avoir raiſon pour moi. Je n'aurai pas l'honneur d'être apôtre, je ne ferai que croyant.

On m'a fait voir une lettre à *Rameau* ſur le révérend père *Caſtel*, qui m'a paru plaiſante, et qui vaut bien une réplique ſérieuſe; mais je n'oſe même l'envoyer, de peur qu'une tracaſſerie me paſſe par les mains. Si vous étiez homme à promettre, *jurejurando*, ſecret profond et inviolable, je pourrais vous envoyer cela : car ſi promettez, tiendrez (*).

Ce que vous me dites de *le Franc* m'étonne. De quoi diable s'aviſe-t-il d'aller parler du droit de

(*) Voyez la lettre ſuivante.

remontrances à une cour des aides de province ?
1738. J'aime autant vanter les droits des ducs et pairs à mon bailliage. Je m'imagine qu'on l'a exilé à cause de la vanité qu'il a eue de faire de la cour des aides de Montauban un parlement de Paris. Cependant s'il a été dévoré du zèle de bon citoyen, en cette qualité je lui fais mon compliment, et je vous prie de lui dire que, comme homme, comme français et comme poëte, je m'intéresse fort à lui. Il aurait dû savoir plutôt que des personnes comme lui et moi devaient être unies contre les *Piron ;* mais sa Didon, toute médiocre qu'elle est, lui tourna la tête, et lui fit faire une préface impertinente *au possible*, qui mérite mieux l'exil que tout discours à une cour des aides.

Vous avez vu ma nichée de nièces, et vous ne me mandez point ce que *Quesnel-Arouet* a donné. Il faudrait pourtant que *Locke-Voltaire* en sût deux mots.

Je vous embrasse tendrement. Comment vont votre estomac, votre poitrine, vos entrailles ? tout cela ne vaut pas le diable chez moi.

P. S. On me mande de Bruxelles que saint *Rousseau*, confessé par un carme, a déclaré n'avoir point de parens, quoiqu'il ait une sœur à Paris, et un cousin cordonnier, rue de la Harpe. Il a fait dire trois messes pour sa guérison, et a fait un pélerinage à une *Madona ;* il s'en porte beaucoup mieux. Il a fait une ode sur le miracle de la sainte Vierge en sa faveur.

LETTRE IX. 1738.

A M. RAMEAU.

Sur le père Castel et son clavecin oculaire.

Mars.

Je vous félicite beaucoup, Monsieur, d'avoir fait de nouvelles découvertes dans votre art, après nous avoir fait entendre de nouvelles beautés. Vous joignez aux applaudissemens du parterre de l'opéra, les suffrages de l'académie des sciences; mais surtout vous avez joui d'un honneur que jamais, ce me semble, personne n'a eu avant vous. Les autres auteurs sont commentés d'ordinaire, des milliers d'années après leur mort, par quelque vilain pédant ennuyeux : vous l'avez été de votre vivant, et on sait que votre commentateur est quelque chose de très-différent en toute manière de l'espèce de ces messieurs.

Voilà bien de la gloire; mais le R. P. *Castel* a considéré que vous pourriez en prendre trop de vanité, et il a voulu en bon chrétien vous procurer des humiliations salutaires. Le zèle de votre salut lui tient si fort au cœur que, sans trop considérer l'état de la question, il n'a songé qu'à vous abaisser, aimant mieux vous sanctifier que vous instruire.

Le beau mot, *sans raison*, du P. *Canaye*, l'a si fort touché qu'il est devenu la règle de toutes ses actions et de tous ses livres; et il fait valoir si bien ce grand argument, que je m'étonne comment vous aviez pu l'éluder.

1738. Vous pouvez disputer contre nous, Monsieur, qui avons la pauvre habitude de ne reconnaître que des principes évidens, et de nous traîner de conséquence en conséquence.

Mais comment avez-vous pu disputer contre le R. P. *Castel*? En vérité, c'est combattre comme *Bellérophon*. Songez, Monsieur, à votre téméraire entreprise : vous vous êtes borné à calculer les sons, et à nous donner d'excellente musique pour nos oreilles, tandis que vous avez affaire à un homme qui fait de la musique pour les yeux. Il peint des menuets et de belles sarabandes. Tous les sourds de Paris sont invités au concert qu'il leur annonce depuis douze ans; et il n'y a point de teinturier qui ne se promette un plaisir inexprimable à l'opéra des couleurs que doit représenter le révérend physicien avec son clavecin oculaire. Les aveugles même y sont invités (3); il les croit d'assez bons juges des couleurs. Il doit le penser, car ils en jugent à peu-près comme lui de votre musique. Il a déjà mis les faibles mortels à portée de ses sublimes connaissances. Il nous prépare par degrés à l'intelligence de cet art admirable. Avec quelle bonté, avec quelle condescendance pour le genre-humain, daigne-t-il démontrer dans ses lettres, dont les Journaux de Trévoux sont dignement ornés, je dis démontrer par lemmes, théorèmes, scolies: 1°. que les hommes aiment les plaisirs; 2°. que la peinture est un plaisir; 3°. que le jaune est différent du rouge, et cent autres questions épineuses de cette nature.

(3) Le père *Castel*, dans ses lettres au président de *Montesquieu*, dit que les aveugles même sauront juger de son clavecin.

Ne croyez pas, Monſieur, que pour s'être élevé à ces grandes vérités, il ait négligé la muſique ordinaire; au contraire, il veut que tout le monde l'apprenne facilement, et il propoſe, à la fin de ſa Mathématique univerſelle, un plan de toutes les parties de la muſique, en cent trente-quatre traités, pour le ſoulagement de la mémoire; diviſion certainement digne de ce livre rare, dans lequel il emploie trois cents ſoixante pages avant de dire ce que c'eſt qu'un angle. 1738.

Pour apprendre à connaître votre maître, ſachez encore ce que vous avez ignoré juſqu'ici avec le public nonchalant, qu'il a fait un nouveau ſyſtême de phyſique, qui aſſurément ne reſſemble à rien, et qui eſt unique comme lui. Ce ſyſtême eſt en deux gros tomes. Je connais un homme intrépide qui a oſé approcher de ces terribles myſtères; ce qu'il m'en a fait voir eſt incroyable. Il m'a montré (liv. v, chap. 3, 4 et 5,), que ce ſont *les hommes qui entretiennent le mouvement dans l'univers, et tout le mécaniſme de la nature; et que s'il n'y avait point d'hommes, toute la machine ſe déconcerterait.* Il m'a fait voir de petits tourbillons, des roues engrainées les unes dans les autres, ce qui fait un effet charmant, et en quoi conſiſte tout le jeu des reſſorts du monde. Quelle a été mon admiration quand j'ai vu (pag. 309, part. II,) ce beau titre: DIEU *a créé la nature, et la nature a créé le monde!*

Il ne penſe jamais comme le vulgaire. Nous avions cru juſqu'ici, ſur le rapport de nos ſens trompeurs, que le feu tend toujours à s'élever dans l'air; mais il emploie trois chapitres à prouver qu'il tend en bas. Il combat généreuſement une des plus belles démonſ-

trations de *Newton* (4). Il avoue qu'en effet il y a
1738. quelque vérité dans cette démonſtration; mais ſemblable à un irlandais célèbre dans les écoles, il dit : *Hoc fateor, verùm contra ſic argumentor.* Il eſt vrai qu'on lui a prouvé que ſon raiſonnement contre la démonſtration de *Newton* était un ſophiſme ; mais, comme dit M. de *Fontenelle*, les hommes ſe trompent, et les grands-hommes avouent qu'ils ſe ſont trompés. Vous voyez bien, Monſieur, qu'il ne manque rien au révérend père qu'un petit aveu pour être grand-homme. Il porte par-tout la ſagacité de ſon génie, ſans jamais s'éloigner de ſa ſphère. Il parle de la folie (chap. 7, liv. V,), et il dit que les organes du cerveau d'un fou ſont *une ligne courbe et l'expreſſion géométrique d'une équation.* Quelle intelligence ! Ne croirait-on pas voir un homme opulent qui calcule ſon bien ?

En effet, Monſieur, ne reconnaît-on pas à ſes idées, à ſon ſtyle, un homme extrêmement verſé dans ces matières ? Savez-vous bien que, dans ſa Mathématique univerſelle, il dit que ce que l'on appelle le plus grand angle eſt réellement le plus petit, et que l'angle aigu au contraire eſt le plus grand ? c'eſt-à-dire, il prétend que le contenu eſt plus grand que le contenant ; choſe merveilleuſe comme bien d'autres !

Savez-vous encore qu'en parlant de l'évanouiſſement des quantités infiniment petites par la multiplication, il ajoute joliment qu'on *ne s'élève ſouvent que pour donner du nez en terre ?*

(4) C'eſt la propoſition dans laquelle *Newton* démontre, par la méthode des fluxions, que tout corps mû en une courbe quelconque, s'il parcourt des aires égales dans des temps égaux, tend vers un centre, et *vice versâ.*

Il faut bien, Monsieur, que vous succombiez sous le géomètre et sous le bel esprit. Ce nouveau père 1738.
Garasse, qui attaque tout ce qui est bon, n'a pas dû vous épargner. Il est encore tout glorieux des combats qu'il a soutenus contre les *Newton*, les *Leibnitz*, les *Réaumur*, les *Maupertuis*. C'est le don *Quichotte* des mathématiques, à cela près que don *Quichotte* croyait toujours attaquer des géans, et que le révérend père se croit un géant lui-même.

Ne le troublons point dans la bonne opinion qu'il a de lui; laissons en paix les manes de ses ouvrages, ensevelis dans le Journal de Trévoux qui, grâces à ses soins, s'est si bien soutenu dans la réputation que *Boileau* lui a donnée, quoique depuis quelques années les mémoires modernes ne fassent point regretter les anciens. Il va écrire peut-être une nouvelle lettre pour rassurer l'univers sur votre musique; car il a déjà écrit plusieurs brochures pour rassurer l'univers, pour éclairer l'univers. Imitez l'univers, Monsieur, et ne lui répondez point.

LETTRE X.

A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Mars.

JE reviens, mon cher abbé, à notre transfuge d'Utrecht. Peu importe qu'il soit né calviniste, ou janséniste, ou musulman, ou payen; ce qui importe, c'est de savoir si ses biens ayant été confisqués par justice, ses rentes viagères y sont comprises, et si les

billets antérieurs à cette confiſcation ſont valables
1738. au profit des créanciers. A en juger par les pauvres lumières de la raiſon, cela doit être ainſi. Voici le fait.

On a confiſqué, en 1730, le bien de M. de *Bonneval* le muſulman; ne dois-je pas être payé de ce qu'il me devait en 1729? Ce qu'il me devait était mon bien, et non le ſien; mais ce bien était une rente de M. de *Bonneval*, non échue alors, et confiſquée depuis. La juſtice, en ce cas, n'eſt-elle pas contraire à la raiſon? Voilà ce que je demande à votre raiſon très-éclairée. Vous m'avez inſtruit en phyſique, inſtruiſez-moi encore, mon ami, en juriſprudence.

Si M. de *Baraſſi* ne me rend pas les deux mille francs dont il s'eſt emparé fort mal à propos, il ne faudra pas le ménager; je vous le recommande auprès de monſieur le lieutenant civil.

Je n'écrirai point à M. de *Gennes*; c'eſt monſieur votre frère qui doit s'acquitter de ce compliment, et l'avertir que l'échéance eſt arrivée. Refuſe-t-il de donner de l'argent? un exploit, je vous prie, c'eſt-là toute la cérémonie. M. de *Gennes* eſt fermier général des états de Bretagne; s'il ne paye pas, c'eſt une très-mauvaiſe volonté, à quoi la juſtice eſt le remède. Il n'eſt pas ſi radoteur que vous me le dites; il eſt couſu d'or; et s'il radote, c'eſt en *Harpagon*; et ce ſerait radoter nous-mêmes que de ne le pas faire payer. Sa réponſe doit être une lettre de change pour un payement complet, ou c'eſt à un huiſſier à faire toutes les honnêtetés de cette affaire; et je vous ſupplie de ne pas épargner cette politeſſe, dont l'utilité eſt très-reconnue et toujours pardonnable envers un avare.

Je vous recommande encore mademoiselle d'*Amfreville* pour cent francs, et d'*Arnaud* pour ce que je lui ai promis. Je voudrais faire mieux, mais je trouve qu'en préfens, dans ce commencement d'année, il m'en a coûté mille écus. Lifez, et envoyez à M. de *Guife* la lettre que je lui écris. 1738.

LETTRE XI.

A M. LE PRINCE DE GUISE.

Mars.

MONSEIGNEUR,

Je reçois en même temps une lettre de votre Alteffe, et une de M. l'abbé *Mouffinot*, qui depuis un an, et fous le nom de fon frère, veut bien avoir la bonté de fe mêler de mes affaires, lefquelles étaient dans le plus cruel dérangement. Je n'entends guère les affaires, encore moins les procédures. J'ai tout remis à votre bonté et à votre équité.

Dans le projet de délégation que vous me faites l'honneur de m'envoyer, vous me dites que vous avez toujours exactement payé M. *Crozat*. La différence eft cruelle pour moi. M. *Crozat*, qui a cent mille écus de rente au moins, eft payé à point nommé; et moi, parce que je ne fuis pas riche, on me doit près de quatre années. Ce n'eft pas là, en vérité, le fens du *dabitur habenti* de l'Evangile, et jamais le receveur S[t] *Matthieu* ni fon camarade S[t] *Marc* n'ont prétendu

1738. que votre Alteſſe dût payer M. *Crozat* de préférence à moi. Voyez, Monſeigneur, tous les commentaires des quatre évangéliſtes ſur ce texte; il n'y eſt pas dit un mot, je vous le jure, de M. *Crozat*. Hélas! Monſeigneur, je ne vous demandais pas ce payement régulier que vous avez fait à ce *Créſus-Crozat;* je vous demandais une aſſurance, une ſimple délégation pour *Irus-Voltaire*.

J'avais prié M. l'abbé *Mouſſinot* de vous aller trouver, car pour ſon frère il ne ſait que ſigner ſon nom; mais, Monſeigneur, cet abbé eſt une eſpèce de philoſophe peu accoutumé à parler aux princes, les reſpectant beaucoup, et les fuyant davantage. C'eſt un homme ſimple, doux, dont la ſimplicité s'effarouche à la vue d'un grand ſeigneur. Il m'abandonnerait ſur le champ, s'il fallait qu'il fût obligé de parler contradictoirement à un homme de votre nom. Daignez condeſcendre à ſa timidité, et ſouffrez que vos gens d'affaires confèrent avec lui, ou que M. *Bronod* lui donne un rendez-vous certain. C'eſt encore une choſe très-dure d'aller inutilement chez M. *Bronod*.

Je ſuis bien plus fâché que vous, Monſeigneur, des procédures qu'on a faites. Les avocats au conſeil ne ſont pas à bon marché, et tout cela eſt infiniment déſagréable. Je m'en conſole par un peu de philoſophie, et ſurtout par l'eſpérance que vous me continuerez vos bontés.

1738.

LETTRE XII.

A M. THIRIOT.

Le 10 avril.

J'AI reçu, mon cher ami, le petit écrit imprimé; je vous remercie bien de ces attentions. La littérature m'eſt plus chère que jamais. *Newton* ne m'a point rendu inſenſible, et vous pouvez me dire avec notre maître *Horace* :

Quæ circumvolitas agilis thyma?

Vous devriez bien m'envoyer le diſcours populaire de *le Franc;* je m'intéreſſe beaucoup à lui depuis qu'il a fait doublement cocu un intendant. En vérité, cela eſt fort à l'honneur des belles-lettres; mais, mon cher ami, cela n'eſt point à l'honneur des lettres de cachet, et je trouve fort mauvais qu'on exile les gens pour avoir ...... madame ***.

Vous verrez ci-jointe la lettre d'une bonne ame à *Orphée-Rameau* ſur *Zoïle-Caſtel.* (*)

Secretum petimuſque damuſque viciſſim.

Ce *Caſtel*-là eſt un chien enragé; c'eſt le fou des mathématiques, et le tracaſſier de la ſociété.

Je vous enverrai inceſſamment la Mérope, mais pour Dieu n'en parlez pas; n'allez pas auſſi vous imaginer que cela ſoit écrit du ton de Brutus.

(*) On l'a vue ci-devant.

1738.

Telephus et Peleus, cum pauper et exul uterque,
Projicit ampullas.

Dieu garde *Zaïre* d'être autre chofe que tendre; Dieu garde *Mérope* de faire la *Cornélie*. *Flebilis Ino.* Vous ne verrez là d'autre amour que celui d'une mère, d'autre intrigue que la crainte et la tendreffe, trois perfonnages principaux, et voilà tout. La plus extrême fimplicité eft ce que j'aime; fi elle dégénère en platitude, vous en avertirez votre ami.

Je ferais bien étonné que mes Elémens de *Newton* paruffent. La copie que j'avais laiffée en Hollande, était affez informe; ce qu'ils avaient commencé de l'édition était encore plus vicieux. J'ai averti les libraires de ne fe pas preffer, de m'envoyer les feuilles, d'attendre les corrections; s'ils ne le font pas, tant pis pour eux. Deux perfonnes de l'académie des fciences ont vu l'ouvrage, et l'ont approuvé. Je fuis affez sûr d'avoir raifon. Si les libraires ont tort, je les défavouerai hautement.

Monfieur le chancelier a trouvé que j'étais un peu hardi de foupçonner le monde d'être un peu plus vieux qu'on ne dit; cependant je n'ai fait que rapporter les obfervations aftronomiques de meffieurs de *Louville* et *Godin*. Or, par ces obfervations, il apparaît que notre pôle pourrait bien avoir changé de place dans le fens de la latitude, et cela affez régulièrement. Or, fi cela était, il pourrait à toute force y avoir une période d'environ deux millions d'années; et fi cette période exiftait, et qu'elle eût commencé à un point, comme par exemple au Nord, il ferait démontré que le monde aurait environ cent trente

mille ans d'antiquité, et c'eſt le moins qu'on pourrait lui donner; mais je ne veux me brouiller avec perſonne pour l'antiquité de la nobleſſe de ce globe; eût-il vécu cent millions de ſiècles, ma vie ni la vôtre n'en durerait pas un jour de plus. Songeons à vivre et à vivre heureux. Pour moi, 1738.

Que les Dieux ne m'ôtent rien,
C'eſt tout ce que je leur demande.

D'ailleurs, quand les hommes feraient encore plus ſots qu'ils ne ſont, je ne m'en mêlerai point.

Votre petit baſque a bien fait; mais on avait fait aſſez mal ici de ne pas le faire venir d'abord. On ne doit jamais manquer l'acquiſition d'un homme de mérite.

J'ai l'inſolence d'en chercher un pour mon uſage. Je voudrais quelque petit garçon philoſophe qui fût adroit de la main, qui pût me faire mes expériences de phyſique; je le ferais ſeigneur d'un cabinet de machines, et de quatre ou cinq cents livres de penſion, et il aurait le plaiſir d'entendre *Emilie-Newton* qui, par parenthèſe, entend mieux l'optique de ce grand-homme qu'aucun profeſſeur et que M. *Coſte* qui l'a traduite.

Adieu, père *Merſenne*.

1738.

LETTRE XIII.

A M. THIRIOT.

Le 1 mai.

Je reçois votre lettre du 25, et bien des nouvelles qui me chagrinent. Premièrement, je suis assez fâché que *Racine*, que je n'ai jamais offensé, ait sollicité la permission d'imprimer une satire dévote de *Rousseau* contre moi. Je suis encore plus fâché qu'on m'attribue des épîtres sur la liberté. Je ne veux point me trouver dans les caquets de *Molina* ni de *Jansénius*. On m'envoie un morceau d'une autre pièce de vers où je trouve un portrait assez ressemblant à celui du prêtre de bicêtre; mais en vérité il faut être bien peu fin pour ne pas voir que cela est de la main d'un académicien ou de quelqu'un qui aspire à l'être. Je n'ai ni cet honneur ni cette faiblesse; et si j'ai à reprocher quelque chose à ce monstre d'abbé *Desfontaines*, ce n'est pas de s'être moqué de quelques ouvrages des quarante.

Je suis bien aise que vous ayez gagné un louis à gentil *Bernard*; je voudrais que vous en gagnassiez cent mille à *Crésus-Bernard*. (*)

Je n'ai point vu l'épître sur la liberté; je vais la faire venir avec les autres brochures du mois. C'est un amusement qui finit d'ordinaire par allumer mon feu.

Autre sujet d'affliction. On me mande que, malgré toutes mes prières, les libraires de Hollande débitent

(*) Voyez ci-après, page 63.

mes

mes Elémens de la philofophie de *Newton*, quoique imparfaits ; or, *da mi configlio.* Les libraires hollandais avaient le manufcrit depuis un an, à quelques chapitres près. J'ai cru qu'étant en France, je devais à monfieur le chancelier le refpect de lui faire préfenter le manufcrit entier. Il l'a lu, il l'a margine de fa main; il a trouvé furtout le dernier chapitre peu conforme aux opinions de ce pays-ci. Dès que j'ai été inftruit par mes yeux des fentimens de monfieur le chancelier, j'ai ceffé fur le champ d'envoyer en Hollande la fuite du manufcrit; le dernier chapitre furtout, qui regarde les fentimens théologiques de M. *Newton*, n'eft pas forti de mes mains. Si donc il arrive que cet ouvrage tronqué paraiffe en France par la précipitation des libraires, et fi monfieur le chancelier m'en favait mauvais gré, il ferait aifé, par l'infpection feule du livre, de le convaincre de ma foumiffion à fes volontés. Le manque des derniers chapitres eft une démonftration que je me fuis conformé à fes idées dès que je les ai pu entrevoir; je dis entrevoir, car il ne m'a jamais fait dire qu'il trouvât mauvais qu'on imprimât le livre en pays étranger. En un mot, foit refpect pour monfieur le chancelier, foit auffi amour de mon repos, je ne veux point de querelle pour un livre; je les brûlerais plutôt tous. Voulez-vous lire ce petit endroit de ma lettre à M. d'*Argenfon*? Eft-il à propos que je lui en écrive ? Conduifez-moi. M. le bailli de *Froulai* eft venu ici, et a été, je crois, auffi content de Cirey que vous le ferez. Les *Denis* en font affez fatisfaits.

1738.

J'ai toujours Mérope fur le métier. *Vale, te amo.*

1738.

LETTRE XIV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

4 mai.

JE ne puis, mon cher et respectable ami, laisser partir la lettre de madame la marquise *du Châtelet*, sans mêler encore mes regrets aux siens. Nous imaginions vous posséder, parce qu'au moins vous êtes à Paris. C'est une consolation de vous savoir dans notre hémisphère; mais cette consolation va donc bientôt nous être ravie (*). Madame *du Châtelet*, que l'amitié conduit toujours, vous parle de nos craintes au sujet de ces Elémens de *Newton;* pour moi je n'ai d'autre crainte que d'être séparé d'elle, et d'autre malheur que d'être destiné à vivre loin de vous. Je serai privé de la douceur de vous embrasser avant votre départ. Je ne pourrai pas dire à madame d'*Argental* tout ce que je pense de son cœur et du vôtre. Vous serez tous deux heureux à Saint-Domingue; il n'y aura que vos amis à plaindre. J'embrasse tendrement M. de *Pont-de-Vesle* à qui je suis attaché comme à vous.

(*) M. d'*Argental* était nommé à l'intendance de Saint-Domingue.

1738.

LETTRE XV.

A M. THIRIOT.

A Cirey, le 5 mai.

MON cher ami, je vous ai envoyé un chiffon pour vous et monſieur votre frère, et un gros paquet pour le fils du roi des géans. Je ne ſais ſi je pourrai prendre le jeune homme qui a appartenu à madame *Dupin*. On m'a, je crois, arrêté un jeune mathématicien très-ſavant et très-aimable : en ce cas, ce ne ſera pas lui qui ſera auprès de moi, mais bien moi auprès de lui ; je lui appartiendrai et je le payerai.

Vraiment j'ai bien d'autres affaires que d'imprimer des épîtres en vers. *I nunc et tecum verſus meditare canoros*. Le débit précipité de mes Elémens de *Newton* m'occupe très-déſagréablement. Le titre charlatan que d'imbécilles libraires ont mis à l'ouvrage, eſt ce qui m'inquiéte le moins (*). Cependant je vous prie de détromper ſur ce point ceux qui me ſoupçonneraient de cette affiche ridicule.

Je vous avoue que je ſerais fort aiſe que l'ouvrage parût à Paris, purgé des fautes infinies que les éditeurs hollandais ont faites. Je ſuis perſuadé que l'ouvrage peut être utile. Je ſerai auprès de M. de *Maupertuis* ce qu'eſt *Deſpautère* auprès de *Cicéron* ; mais je ſerai content ſi j'apprends à la raiſon humaine à bégayer les vérités que *Maupertuis* n'enſeigne qu'aux

(*) Ce titre était : *Mis à la portée de tout le monde, par M. de Voltaire.*

1738. ſages. Il ſera le précepteur des hommes, et moi des enfans ; *Algarotti* le ſera des dames, mais non pas de madame *du Châtelet* qui en ſait au moins autant que lui, et qui a corrigé bien des choſes dans ſon livre.

Je vous réponds qu'avec un peu d'attention, un eſprit droit doit me comprendre. Tâchez de recueillir les ſentimens, et d'informer le monde qu'on ne doit m'imputer ni le titre ni les fautes gliſſées dans cette édition. On dit d'ailleurs qu'elle eſt très-belle; mais j'aime mieux une vérité que cent vignettes.

Je voudrais bien ſavoir quel eſt le *Soſie* qui me fait honnir en vers, pendant qu'on m'inquiéte ainſi en proſe. Ce *Soſie* m'a bien la mine d'être l'auteur de l'épître à *Rouſſeau*, ſi longue et ſi inégale. Je ſais quel il eſt, je connais ſes manœuvres. Il doit haïr *Rouſſeau* et *Desfontaines*. Il veut ſe ſervir de moi pour tirer les marrons du feu. Je ne lui pardonnerai jamais d'avoir fait tomber ſur moi le ſoupçon d'être l'auteur de cette miſérable épître : qu'il jouiſſe de ſes ſuccès paſſagers, qu'il ſe faſſe de la réputation à force d'intrigues, mais qu'il ne me donne point ſes enfans à élever.

Mon cher ami, on a bien de la peine dans ce monde. Ce monde méchant eſt jaloux du repos des ſolitaires; il leur envie la paix qu'il n'a point. Adieu; je n'ai jamais moins regretté Paris.

LETTRE XVI.

1738.

A M. DE PONT-DE-VESLE.

10 mai.

Je fais mon très-humble compliment à l'honnête homme, quel qu'il soit, qui a fait cette jolie comédie du gascon de *la Fontaine*, dont on m'a dit tant de bien.

Puisque vous êtes coadjuteur de M. d'*Argental* dans le pénible emploi de mon ange gardien, voici de quoi faire usage de vos bontés.

Je vous envoie, ange gardien charmant, une petite addition à un mémoire que je suis obligé de publier au sujet des Elémens de *Newton*, débités trop précipitamment, &c. Cette petite addition vous mettra au fait. Vous connaissez mon caractère, vous savez combien je suis vrai.

J'ai poussé la vertu jusqu'à l'imprudence. Autre tracasserie : des épîtres nouvelles, dont je ne veux certainement pas être l'auteur, des imputations que vous savez que je ne mérite pas, un vers qu'on applique à la fille d'un ministre ! Je suis au désespoir ! J'ai mille obligations à ce ministre. Il y a vingt-cinq ans que je suis attaché à la mère de la personne à qui l'on ose faire cette application malheureuse. J'aime personnellement cette personne ; son mari, que je pleure encore, est mort dans mes bras ; par quelle rage, par quelle démence aurais-je pu l'offenser? sur quoi fonde-t-on cette interprétation si maligne? a-t-elle jamais fait des couplets contre quelqu'un?

1738. Si on perſiſte à répandre un venin ſi affreux ſur des choſes ſi innocentes, il faut renoncer aux vers, à la proſe, à la vie.

J'ai fait la valeur de quatre nouveaux actes à Mérope, j'y travaille encore; voilà pourquoi je ne l'ai point envoyée à madame de *Richelieu.* Si vous la voyez, dites-lui à l'oreille un mot de réponſe. Je me recommande à *Raphaël*, lorſque *Gabriel* s'en va au diable. Madame *du Châtelet*, qui vous aime infiniment, vous fait les plus tendres complimens. Je vous ſuis attaché comme à monſieur votre frère : que puis-je dire de mieux ? Adieu, *Caſtor* et *Pollux*, *mea ſidera*, qui n'habiterez bientôt plus le même hémiſphère.

Ordonnez ce qu'il faut faire pour réparer le malheur de cette horrible application. J'écris à *Prault* de tout ſupprimer; j'écris à monſieur votre frère en conſéquence; je vous demande en grâce le ſecret ſur les épîtres que je déſavoue, et la plus vive protection ſur l'abus qu'on en fait. Madame *du Châtelet* vous fait les plus tendres complimens, et partage ma reconnaiſſance. Vous devriez bien nous faire avoir le Fat puni ; on dit qu'il eſt charmant. (*)

(*) Comédie de M. de *Pont-de-Veſle*, repréſentée le 14 avril 1738. Elle eſt tirée du *Gaſcon puni*, conte de *la Fontaine*.

LETTRE XVII.

1738.

A M. BERGER.

A Cirey, le 14 mai.

Il y a long-temps, Monſieur, qu'on m'impute des ouvrages que je n'ai jamais vus; je viens enfin de voir ces trois épîtres en queſtion. Je puis vous aſſurer que je ne ſuis point l'auteur de ces ſermons. Je conçois fort bien que le portrait de l'abbé *Desfontaines* eſt peint d'après nature; mais, de bonne foi, ſuis-je le ſeul qui connaiſſe, qui déteſte et qui puiſſe peindre ce miſérable? Y a-t-il un homme de lettres qui ne penſe ainſi ſur ſon compte? Je ne veux imputer ces épîtres à perſonne; mais s'il était queſtion d'en deviner l'auteur, je crois que je trouverais aiſément le mot de cette énigme. Tout ce qui m'importe le plus, eſt de ne pas paſſer pour l'auteur des ouvrages que je n'ai pas faits. Le peu de connaiſſance que j'ai depuis quatre ans dans le monde, fait que je ne peux deviner les alluſions dont vous me parlez; mais il ſuffit qu'on faſſe des applications malignes pour que je ſois au déſeſpoir qu'on m'attribue un écrit qui a donné lieu à ces applications. J'ai toujours déteſté la ſatire, et ſi j'ai de l'horreur pour *Rouſſeau* et pour *Desfontaines*, c'eſt parce qu'ils ſont ſatiriques, l'un en vers très-ſouvent durs et forcés, l'autre en proſe ſans eſprit et ſans génie. Je vous prie, au nom de la vérité et de l'amitié, de détromper ceux qui penſeraient que j'aurais la moindre part à ces épîtres.

1738. Il y a long-temps que je ne m'occupe uniquement que de phyſique. Je ne comptais pas que les Elémens de *Newton* paruſſent ſitôt. Je ne les ai point encore; mais ce que je peux dire, c'eſt qu'il n'y a point d'exemple d'une audace et d'une impertinence pareilles de la part des libraires de Hollande. Ils n'ont pas attendu la fin de mon manuſcrit; ils oſent donner le livre imparfait, non corrigé, ſans table, ſans *errata;* les quatre derniers chapitres manquent abſolument. Je ne conçois pas comment ils en peuvent vendre deux exemplaires; leur précipitation mériterait qu'ils fuſſent ruinés. Ils ſe ſont empreſſés, grâces à l'*auri ſacra fames*, de vendre le livre; et le public curieux et ignorant l'achète comme on va en foule à une pièce nouvelle. L'affiche de ces libraires eſt digne de leur ſottiſe; leur titre n'eſt point aſſurément celui que je deſtinais à cet ouvrage; ce n'était pas même ainſi qu'était ce titre dans les premières feuilles imprimées que j'ai eues et que j'ai envoyées à monſieur le chancelier; il y avait ſimplement: *Elémens de la philoſophie de Newton*. Il faut être un vendeur d'orviétan pour y ajouter: *A la portée de tout le monde;* et un imbécille pour penſer que la philoſophie de *Newton* puiſſe être à la portée de tout le monde. Je crois que quiconque aura fait des études paſſables, et aura exercé ſon eſprit à réfléchir, comprendra aiſément mon livre; mais ſi l'on s'imagine que cela peut ſe lire entre l'opéra et le ſouper, comme un conte de *la Fontaine*, on ſe trompe aſſez lourdement: c'eſt un livre qu'il faut étudier. Quand M. *Algarotti* me lut ſes Dialogues ſur la lumière, je lui donnai l'éloge qu'il méritait, d'avoir répandu infiniment d'eſprit et de

clarté sur cette belle partie de la physique; mais alors il avait peu approfondi cette matière. L'esprit et les agrémens sont bons pour des vérités qu'on effleure; les dialogues des Mondes, qui n'apprennent pas grand'chose, et qui d'ailleurs sont trop remplis de la misérable hypothèse des tourbillons, sont pourtant un livre charmant, par cela même que le livre est d'une physique peu recherchée, et que rien n'y est traité à fond; mais si M. *Algarotti* est entré, depuis notre dernière entrevue à Cirey, dans un plus grand examen des principes de *Newton*, son titre *per le dame* ne convient point du tout, et sa marquise imaginaire devient assez déplacée; c'est ce que je lui ai dit, et voilà pourquoi j'ai commencé par ce trait qu'on me reproche, en parlant à une philosophe plus réelle. Je n'ai aucune intention de choquer l'auteur des Mondes, que j'estime comme un des hommes qui font le plus d'honneur à ce monde-ci: c'est ce que je déclare publiquement dans les mémoires envoyés à tous les journaux. Continuez, mon cher ami, à écrire à Cirey à votre ami.

1738.

1738.

LETTRE XVIII.

A M. DE S'GRAVESENDE,

PROFESSEUR DE MATHEMATIQUES.

A Cirey, 1 juin.

JE vous remercie, Monsieur, de la figure que vous avez bien voulu m'envoyer de la machine dont vous vous servez pour fixer l'image du soleil. J'en ferai faire une sur votre dessin, et je serai délivré d'un grand embarras ; car moi qui suis fort maladroit, j'ai toutes les peines du monde dans ma chambre obscure avec mes miroirs. A mesure que le soleil avance, les couleurs s'en vont, et ressemblent aux affaires de ce monde, qui ne sont pas un moment de suite dans la même situation. J'appelle votre machine un *sta sol*. Depuis *Josué*, personne avant vous n'avait arrêté le soleil.

J'ai reçu dans le même paquet l'ouvrage que je vous avais demandé, dans lequel mon adversaire, et celui de tous les philosophes, emploie environ trois cents pages au sujet de quelques pensées de *Pascal*, que j'avais examinées dans moins d'une feuille. Je suis toujours pour ce que j'ai dit. Le défaut de la plupart des livres est d'être trop longs. Si on avait la raison pour soi, on serait court ; mais peu de raison et beaucoup d'injures ont fait les trois cents pages.

J'ai toujours cru que *Pascal* n'avait jeté ses idées sur le papier que pour les revoir et en rejeter une

partie. Le critique n'en veut rien croire. Il soutient que *Pascal* aimait toutes ses idées, et qu'il n'en eût retranché aucune; mais s'il savait que les éditeurs eux-mêmes en supprimèrent la moitié, il serait bien surpris. Il n'a qu'à voir celles que le père *des Mollets* a recouvrées depuis quelques années, écrites de la main de *Pascal* même, il sera bien plus surpris encore. Elles sont imprimées dans le Recueil de littérature. (*)

1738.

Les hommes d'une imagination forte, comme *Pascal*, parlent avec une autorité despotique; les ignorans et les faibles écoutent avec une admiration servile; les bons esprits examinent.

Pascal croyait toujours, pendant les dernières années de sa vie, voir un abyme à côté de sa chaise; faudrait-il pour cela que nous en imaginassions autant? Pour moi je vois aussi un abyme, mais c'est dans les choses qu'il a cru expliquer. Vous trouverez dans les mélanges de *Leibnitz*, que la mélancolie égara sur la fin la raison de *Pascal;* il le dit même un peu durement. Il n'est pas étonnant, après tout, qu'un homme d'un tempérament délicat, d'une imagination triste, comme *Pascal*, soit, à force de mauvais régime, parvenu à déranger les organes de son cerveau. Cette maladie n'est ni plus surprenante, ni plus humiliante que la fièvre et la migraine. Si le grand *Pascal* en a été attaqué, c'est *Samson* qui perd sa force. Je ne sais de quelle maladie était affligé le docteur qui argumente si amèrement contre moi; mais il prend le change en tout, et principalement sur l'état de la question.

Le fond de mes petites remarques sur les Pensées

(*) Voyez les remarques sur les Pensées de *Pascal*, Philosophie, T. I.

1738. de *Pafcal*, c'eft qu'il faut croire fans doute au péché originel, puifque la foi l'ordonne; et qu'il faut y croire d'autant plus que la raifon eft abfolument impuiffante à nous montrer que la nature humaine eft déchue. La révélation feule peut nous l'apprendre. *Platon* s'y était jadis caffé le nez. Comment pouvait-il favoir que les hommes avaient été autrefois plus beaux, plus grands, plus forts, plus heureux? qu'ils avaient eu de belles ailes, et qu'ils avaient fait des enfans fans femmes?

Tous ceux qui fe font fervis de la phyfique pour prouver la décadence de ce petit globe de notre monde, n'ont pas eu meilleure fortune que *Platon*. Voyez-vous ces vilaines montagnes, difaient-ils, ces mers qui entrent dans les terres, ces lacs fans iffue? ce font des débris d'un globe maudit; mais quand on y a regardé de plus près, on a vu que ces montagnes étaient néceffaires pour nous donner des rivières et des mines, et que ce font les perfections d'un monde béni. De même mon cenfeur affure que nôtre vie eft fort raccourcie en comparaifon de celle des corbeaux et des cerfs; il a entendu dire à fa nourrice que les cerfs vivent trois cents ans, et les corbeaux neuf cents. La nourrice d'*Héfiode* lui avait fait auffi apparemment le même conte; mais mon docteur n'a qu'à interroger quelque chaffeur, il faura que les cerfs ne vont jamais à vingt ans. Il a beau faire, l'homme eft de tous les animaux celui à qui DIEU accorde la plus longue vie; et quand mon critique me montrera un corbeau qui aura cent deux ans, comme M. de *Saint-Aulaire* et madame de *Chanclos*, il me fera plaifir.

C'eſt une étrange rage que celle de quelques meſſieurs qui veulent abſolument que nous ſoyons 1738.
miſérables. Je n'aime point un charlatan qui veut me faire accroire que je ſuis malade pour me vendre ſes pilules. Garde ta drogue, mon ami, et laiſſe-moi ma ſanté. Mais pourquoi me dis-tu des injures parce que je me porte bien, et que je ne veux point de ton orviétan? Cet homme m'en dit de très-groſſières, ſelon la louable coutume des gens pour qui les rieurs ne ſont pas. Il a été déterrer dans je ne ſais quel journal, je ne ſais quelles Lettres ſur la nature de l'ame que je n'ai jamais écrites, et qu'un libraire a toujours miſes ſous mon nom à bon compte, auſſi-bien que beaucoup d'autres choſes que je ne lis point. Mais puiſque cet homme les lit, il devait voir qu'il eſt évident que ces Lettres ſur la nature de l'ame ne ſont point de moi, et qu'il y a des pages entières copiées mot à mot de ce que j'ai autrefois écrit ſur *Locke*. Il eſt clair qu'elles ſont de quelqu'un qui m'a volé; mais je ne vole point ainſi, quelque pauvre que je puiſſe être.

Mon docteur ſe tue à prouver que l'ame eſt ſpirituelle. Je veux croire que la ſienne l'eſt; mais, en vérité, ſes raiſons le ſont fort peu. Il veut donner des ſoufflets à *Locke* ſur ma joue, parce que *Locke* a dit que DIEU était aſſez puiſſant pour faire penſer un élément de la matière. Plus je relis ce *Locke*, et plus je voudrais que tous ces meſſieurs l'étudiaſſent. Il me ſemble qu'il a fait comme *Auguſte*, qui donna un édit *de coërcendo intra fines imperio*. *Locke* a reſſerré l'empire de la ſcience pour l'affermir. Qu'eſt-ce que l'ame? je n'en ſais rien. Qu'eſt-ce que la matière? je

n'en ſais rien. Voilà *Joſeph-Godefroy Leibnitz* qui a
1738. découvert que la matière eſt un aſſemblage de monades. Soit; je ne le comprends pas, ni lui non plus. Eh bien! mon ame ſera une monade; ne me voilà-t-il pas bien inſtruit? Je vais vous prouver que vous êtes immortel, me dit mon docteur. Mais vraiment il me fera plaiſir; j'ai tout auſſi grande envie que lui d'être immortel. Je n'ai fait la Henriade que pour cela; mais mon homme ſe croit bien plus sûr de l'immortalité par ſes argumens, que moi par ma Henriade.

Vanitas vanitatum, et metaphyſica vanitas.

Nous ſommes faits pour compter, meſurer, peſer; voilà ce qu'a fait *Newton;* voilà ce que vous faites avec M. *Muſſchembroek*; mais pour les premiers principes des choſes, nous n'en ſavons pas plus qu'*Epiſtemon* et maître *Editue.*

Les philoſophes, qui font des ſyſtêmes ſur la ſecrète conſtruction de l'univers, ſont comme nos voyageurs qui vont à Conſtantinople, et qui parlent du ſérail: ils n'en ont vu que les dehors, et ils prétendent ſavoir ce que fait le ſultan avec ſes favorites. Adieu, Monſieur; ſi quelqu'un voit un peu, c'eſt vous; mais je tiens mon cenſeur aveugle. J'ai l'honneur de l'être auſſi; mais je ſuis un *quinze-vingt* de Paris, et lui un aveugle de province. Je ne ſuis pas aſſez aveugle pourtant pour ne pas voir tout votre mérite, et vous ſavez combien mon cœur eſt ſenſible à votre amitié.

Je ſuis, &c.

LETTRE XIX.

1738.

A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Juin.

QUAND je demande, mon cher ami, des livres dont j'ai toujours un pressant besoin, il est triste d'attendre qu'on ait fait une caisse complète. Quatre envois sont aussi bons qu'un; il n'en coûte que trois caisses de plus, et on est promptement servi; c'est-là l'essentiel pour moi dont l'ignorance est grande, et dont les études sont continuelles et variées. Si *Prault* n'est pas exact à suivre mes intentions, je vous prierai d'en prendre un autre; je suis las de n'avoir la moutarde qu'après dîner.

Je vous prie aussi de donner cent trente francs au chevalier de *Mouhi;* il m'est impossible de lui donner plus de deux cents livres par an. Si j'en croyais mes désirs et son mérite, je lui en donnerais bien davantage. Dites-lui que je suis charmé de l'avoir pour correspondant littéraire; mais que je demande des nouvelles très-courtes, des faits sans réflexions, et plutôt rien que des faits hasardés.

M. d'*Estaing* me doit et cherche des chicanes pour ne point me payer ou pour différer le payement. Il faut vîte constituer un procureur et plaider. Les frais ne peuvent tomber que sur lui, et je suis assez au fait de son bien pour avoir mes recours certains. Ecrivez pour ma pension; je compte sur M. *Clément;* ne laissons rien languir, s'il est possible, entre les

1738. mains des débiteurs. C'eſt veiller à leurs intérêts en ſe montrant exact à demander. Vous voyez, mon cher ami, quelles peines on a quand il faut arracher des arrérages accumulés. Je vous embraſſe tendrement.

LETTRE XX.

A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Juin.

De l'argent, mon cher tréſorier, de l'argent! A qui? à un homme d'un grand ſavoir, à M. *Nollet*. Cet argent eſt un à compte pour des inſtrumens de phyſique qu'il fournira à votre ordre. Portez-lui donc douze cents francs; s'il exige cent louis, n'héſitez pas, donnez-les ſur le champ, et davantage s'il eſt néceſſaire.

M. *Couſin* qui eſt à moi, et qui doit venir à Cirey, eſcortera la cargaiſon de ces inſtrumens; mais je ne les veux que dans un mois. Ma galerie n'eſt point encore prête. L'aſtronomie eſt très-peu de choſe pour M. *Couſin* qui eſt déjà géomètre; il l'apprendra bien vîte.

Préſentez, je vous prie, au jeune d'*Arnaud* ce petit avertiſſement tranſcrit de votre main. Vous aurez la bonté de me renvoyer l'original. La petite beſogne qu'on lui propoſe eſt l'affaire de trois minutes. Il ſera bon qu'il ſigne ce petit écrit, afin qu'on ne me puiſſe reprocher d'avoir fait moi-même cet avertiſſement néceſſaire. Quand il ſera tranſcrit, et s'il eſt poſſible,

possible, d'une manière lisible, vous donnerez cinquante francs à d'*Arnaud;* c'est, je crois un bon garçon. Je l'aurais pris auprès de moi s'il avait su écrire. 1738.

J'ai de si prodigieuses dépenses à faire, et j'ai si prodigieusement dépensé, que je ne puis acheter un tableau. Je vous réserve, mon cher abbé, ce plaisir pour une autre circonstance.

LETTRE XXI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

12 juin.

MADAME de *Richelieu* a dû vous remettre, mon cher ange gardien, une Mérope dont les quatre derniers actes sont assez différens de ce que vous avez vu. Si vous avez le temps d'en être amusé, jetez les yeux sur ce rogaton comme sur le dernier des hommages de cette espèce que nous vous rendons; et si vous aviez même le temps de nous dire ce que vous pensez de cette pièce à la grecque, mandez-le-nous.

On nous flatte que vous ne partez pas sitôt; c'est ce qui nous enhardit à vous parler d'autre chose que de ce cruel départ. Le temps de notre condamnation nous laisse, en s'éloignant, la liberté de respirer; mais s'il arrive enfin que vous partiez, nous serons au désespoir, et nous n'en relèverons point.

Sauriez-vous si madame de *Rufec* est apaisée, si cette tracasserie est finie? Madame *du Châtelet* vous fait les plus tendres amitiés.

1738. ## LETTRE XXII.

A M. DE MAUPERTUIS.

Cirey, 15 juin.

En vérité, M. le chevalier *Isaac*, quand on veut bien rassembler toutes les preuves contre les tourbillons, on doit être bien honteux d'être cartésien.

Comment ose-t-on l'être encore ? Je vous avoue que j'avais cru que vous rompriez le charme ; mais j'ai peur que nos Français n'en sachent pas assez pour être détrompés.

Vous avez bien raison de me dire que ce zodiaque nouveau, et cette hypothèse de *Fatio* et de *Cassini*, ne s'accorde pas avec mes principes : aussi ce morceau n'est point du tout de moi. (5)

Voici le fait : J'étais malade ; je voulais changer beaucoup mon ouvrage et gagner du temps ; les libraires impatiens ont fait achever les deux derniers chapitres par un mathématicien à gages, qui leur a donné tout cru de vieux mémoires académiques : cela produit nouvel embarras, nouvelles tracasseries, et la douceur de notre retraite en est troublée.

Autre anecdote. Il y a un an qu'ayant des doutes que j'ai encore sur l'exactitude des rapports des couleurs et des tons de la musique, ayant ouï dire que le P. *Castel* travaillait sur cette matière, et imaginant que ce jésuite était newtonien, je lui écrivis. Je lui demandai des éclaircissemens que je n'eus

(5) Il ne se trouve que dans la première édition des Elémens de la philosophie de *Newton*.

point. Nous fumes quelque temps en commerce ; il me parla de fon *clavecin des couleurs ;* j'en dis un mot dans mes Elémens d'optique ; je lui envoyai même le morceau. Vous ferez peut-être furpris que, dans la quinzaine, ce bon homme imprima contre moi, dans le mercure de Trévoux, les chofes les plus infultantes et les plus cruelles. 1738.

Cependant les libraires de Hollande, fans que je le fuffe, ont imprimé mon ouvrage et fes louanges ; et ce miférable fou fe trouve loué par moi après m'avoir infulté. Quand on eft loin, qu'on imprime en Hollande, et qu'on a affaire à Paris, il n'en peut réfulter que des contre-temps. J'ai fu depuis que ce fou de la géométrie eft votre ennemi déclaré.

Autre anecdote littéraire. Un abbé étant venu demander à un des juges des nouvelles du Mémoire fur le feu, n°. 7, ce juge fit entendre qu'il approuvait fort ce Mémoire, et que, fi on l'avait cru, il eût été couronné ; cependant je fais très-bien que c'était vous qui eûtes quelque bonté pour cet ouvrage. Je dois quelque chofe aux difcours polis de ce juge ; mais je dois tout à votre bonne volonté. Je vous avoue que je fuis plus aife d'avoir eu votre fuffrage que fi j'avais eu toutes les voix, hors la vôtre.

Madame *du Châtelet* veut bien confentir à fe découvrir à l'académie, pourvu que l'académie, en imprimant fon Effai, et en l'approuvant, n'en nomme pas l'auteur. Pour moi je renonce à cette gloire ; je ne connais que celle de votre amitié. Vous m'avouerez que l'événement eft fingulier : il eft bien cruel que de maudits tourbillons l'aient emporté fur votre élève.

1738. Nous nous flattons que vous informerez Cirey de votre ſanté et de vos occupations. On ne peut ſe porter plus mal que je ne fais ; je ſerai bientôt obligé de renoncer à toute étude, mais je ne renoncerai qu'avec la vie à mon amitié, à ma reconnaiſſance, à mon admiration pour vous.

LETTRE XXIII.

A M. L'ABBÉ PREVOST,

Sur les Elémens de Newton.

Juin.

Je viens, Monſieur, de recevoir par la poſte une de vos feuilles périodiques (*), dans laquelle vous rendez compte d'une nouvelle édition des Elémens de *Newton*. J'ai reçu auſſi quelques imprimés ſur le même ſujet.

Comme je crois avoir, à propos de cet ouvrage, quelque choſe à dire qui ne ſera pas inutile aux belles-lettres, ſouffrez que je vous prie de vouloir bien inſérer dans votre feuille les réflexions ſuivantes.

Il eſt vrai, comme vous le dites, Monſieur, que j'ai envoyé à pluſieurs journaux des éclairciſſemens en forme de préface, pour ſervir de ſupplément à l'édition de Hollande, et j'apprends même que les auteurs du journal de Trévoux ont eu la bonté d'inſérer, il y a un mois, ces éclairciſſemens dans

(*) Le Pour et Contre.

leur journal. Si les nouveaux éditeurs des Elémens de *Newton* ont mis cette préface à la tête de leur édition, ils ont en cela rempli mes vues. 1738.

Je vois par votre feuille que les éditeurs ont imprimé, dans cette préface, cette phrafe fingulière, *qu'une maladie a éclairé la fin de mon ouvrage;* et vous dites que vous ne concevez pas comment la fin de mon ouvrage peut être *éclairé* par une maladie : c'eft ce que je ne conçois pas plus que vous; mais n'y aurait-il pas dans le manufcrit, *retardé*, au lieu d'*éclairé*? Ce qui peut-être eft plus difficile à concevoir, c'eft comment les imprimeurs font de pareilles fautes, et comment ils ne les corrigent pas. Ceux qui ont eu foin de cette feconde édition doivent être d'autant plus exacts qu'ils reprochent beaucoup d'erreurs aux éditeurs d'Amfterdam, qui ont occafionné des méprifes plus fingulières.

Comme je n'ai nul intérêt, quel qu'il puiffe être, ni à aucune de ces éditions, ni à celle qui va, dit-on, paraître en Hollande de ce qu'on a pu recueillir de mes ouvrages, je fuis uniquement dans le cas des autres lecteurs; j'achète mon livre comme les autres, et je ne donne de préférence qu'à l'édition qui me paraît la meilleure.

Je vois avec chagrin l'extrême négligence avec laquelle beaucoup de livres nouveaux font imprimés. Il y a, par exemple, peu de pièces de théâtre où il n'y ait des vers entiers oubliés. J'en remarquais dernièrement quatre qui manquaient dans la comédie du Glorieux, ce qui eft d'autant plus défagréable que peu de comédies méritent autant d'être bien imprimées. Je crois, Monfieur, que vous rendrez

1738. un nouveau ſervice à la littérature, en recommandant une exactitude ſi néceſſaire et ſi négligée.

Je conſeillerais en général à tous les éditeurs d'ouvrages inſtructifs, de faire des cartons au lieu d'*errata* : car j'ai remarqué que peu de lecteurs vont conſulter l'*errata;* et alors, ou ils reçoivent des erreurs pour des vérités, ou bien ils font des critiques précipitées et injuſtes.

En voici un exemple récent et qui doit être public, afin que dorénavant les lecteurs qui veulent s'inſtruire, et les critiques qui veulent nuire, ſoient d'autant plus ſur leurs gardes.

Il vient de paraître une petite brochure ſans nom d'auteur ni d'imprimeur, dans laquelle il paraît qu'on en veut beaucoup plus encore à ma perſonne qu'à la Philoſophie de *Newton*. Elle eſt intitulée, *Lettre d'un phyſicien ſur la Philoſophie de Newton miſe à la portée de tout le monde.*

L'auteur, qui probablement eſt mon ennemi ſans me connaître, ce qui n'eſt que trop commun dans la république des lettres, s'explique ainſi ſur mon compte, page 13 : *Il ſerait inutile de faire des réflexions ſur une mépriſe ſi conſidérable; tout le monde les aperçoit, et elles ſeraient trop humiliantes pour M. de Voltaire.*

Il ſera curieux de voir ce que c'eſt que cette mépriſe conſidérable qui entraîne des réflexions ſi humiliantes. Voici ce que j'ai dit dans mon livre : „ Il ſe forme dans l'œil un angle une fois plus „ grand, quand je vois un homme à deux pieds „ de moi, que quand je le vois à quatre pieds; „ cependant je vois toujours cet homme de la même „ grandeur. Comment mon ſentiment contredit-il „ ainſi le mécaniſme de mes organes? „

Soit inattention de copiste, soit erreur de chiffres, soit inadvertance d'imprimeur, il se trouve que l'éditeur d'Amsterdam a mis deux où il fallait quatre, et quatre où il fallait deux. Le réviseur hollandais qui a vu la faute, n'a pas manqué de la corriger dans l'*errata* à la fin du livre. Le censeur ne se donne pas la peine de consulter cet *errata*. Il ne me rend pas la justice de croire que je puis au moins savoir les premiers principes de l'optique : il aime mieux abuser d'une petite faute d'impression aisée à corriger, et se donner le triste plaisir de dire des injures. La fureur de vouloir outrager un homme, à qui l'on n'a rien à reprocher que la peine extrême qu'il a prise pour être utile, est donc une maladie bien incurable? 1738.

Je voudrais bien savoir, par exemple, à quel propos un homme qui s'annonce physicien, qui écrit, dit-il, sur la Philosophie de *Newton*, commence par dire que j'ai fait l'apologie du meurtre de *Charles I*. Quel rapport, s'il vous plaît, de la fin tragique autant qu'injuste de ce roi, avec la réfrangibilité et le carré des distances? Mais où aurais-je donc fait l'apologie de cette injustice exécrable? est-ce dans un livre que ce critique me reproche, livre où j'ai démontré qu'on a inséré vingt pages entières qui n'étaient point de moi, et où tout le reste est altéré et tronqué? Mais en quel endroit fait-on donc l'apologie prétendue de ce meurtre? Je viens de consulter le livre où l'on parle de cet assassinat, d'autant plus affreux qu'on emprunta le glaive de la législature pour le commettre. Je trouve qu'on y compare cet attentat avec celui de *Ravaillac*, avec celui du jacobin *Clément*, avec le crime, plus énorme encore,

1738. du prêtre qui ſe ſervit du corps de JESUS-CHRIST même dans la communion, pour empoiſonner l'empereur *Henri VII*? Eſt-ce-là juſtifier le meurtre de *Charles I*? N'eſt-ce pas au contraire le trop comparer à de plus grands crimes ?

C'eſt avec la même juſtice que ce critique m'attaquant toujours au lieu de mon ouvrage, prétend que j'ai dit autrefois : „ *Mallebranche* non-ſeulement admit „ les idées innées, mais il prétendit que nous voyons „ tout en DIEU. „

Je ne me ſouviens pas d'avoir jamais écrit cela; mais j'ai l'équité de croire que celui à qui on le fait dire a eu ſans doute une intention toute contraire, et qu'il avait dit : *Mallebranche non-ſeulement n'admit point les idées innées, mais il prétendit que nous voyons tout en* DIEU. En effet, qui peut avoir lu la Recherche de la vérité, ſans avoir principalement remarqué le chapitre IV du livre III, *de l'eſprit pur*, ſeconde partie. J'en ai ſous les yeux un exemplaire marginé de ma main, il y a près de quinze ans. Ce n'eſt pas ici le lieu d'examiner cette queſtion : mon unique but eſt de faire voir l'injuſtice des critiques précipitées, de faire rentrer en lui-même un homme qui, ſans doute, ſe repentira de ſes torts quand il les connaîtra, et enfin de faire reſſouvenir tous les critiques d'une ancienne vérité qu'ils oublient toujours, c'eſt qu'une injure n'eſt pas une raiſon.

Je n'ai jamais répondu à ceux qui ont voulu, ce qui eſt très-aiſé, rabaiſſer les ouvrages de poëſie que j'ai faits dans ma jeuneſſe. Qu'un lecteur critique Zaïre, ou Alzire, ou la Henriade, je ne prendrai pas la plume pour lui prouver qu'il a tort de n'avoir

pas eu de plaisir. On ne doit pas garder le même silence sur un ouvrage de philosophie ; tantôt on a des objections spécieuses à détruire, tantôt des vérités à éclaircir, souvent des erreurs à rétracter. Je puis me trouver ici à la fois dans ces trois circonstances ; cependant je ne crois pas devoir répondre en détail à la brochure dont il est question. 1738.

Si on me fait des objections plus raisonnables, j'y répondrai, soit en me corrigeant, soit en demandant de nouveaux éclaircissemens ; car je n'ai et ne puis avoir d'autre but que la vérité. Je ne crois pas qu'excepté quatre ou cinq argumens, il y ait rien de mon propre fonds dans les Elémens de la philosophie nouvelle. Elle m'a paru vraie, et j'ai voulu la mettre sous les yeux d'une nation ingénieuse, qui, ce me semble, ne la connaissait pas assez. Les noms de *Galilée*, de *Kepler*, de *Descartes*, de *Newton*, de *Huygens* me sont indifférens. J'ai examiné paisiblement les idées de ces grands-hommes que j'ai pu entrevoir. Je les ai exposées selon ma manière de concevoir les choses, prêt à me rétracter quand on me fera apercevoir d'une erreur.

Il faut seulement qu'on sache que la plupart des opinions qu'on me reproche se trouvent ou dans *Newton*, ou dans les livres de messieurs *Keil*, *Grégori*, *Pemberton*, *s'Gravesende*, *Musschembroek*, &c., et que ce n'est pas dans une simple brochure faite avec précipitation, qu'il faut combattre ce qu'ils ont cru prouver dans des livres qui sont le fruit de tant de réflexions et de tant d'années.

Je vois que ce qui fait toujours le plus de peine à mes compatriotes, c'est ce mot de *gravitation*,

1738. d'*attraction*. Je répète encore qu'on n'a qu'à lire attentivement la dissertation de M. de *Maupertuis* sur ce sujet, dans son livre de la Figure des astres, et on verra si on a plus d'idée de l'impulsion qu'on croit connaître, que de l'attraction qu'on veut combattre. Après avoir lu ce livre, il faut examiner le quinzième, le seizième et le dix-septième chapitre des Elémens de *Newton*, et voir si les preuves qu'on y a rassemblées contre le plein et contre les tourbillons, paraissent assez fortes. Il faut que chacun en cherche encore de nouvelles. Les physiciens géomètres sont invités, par exemple, à considérer si quinze pieds étant le sinus verse de l'arc que parcourt la terre en une seconde, il est possible qu'un fluide quelconque pût causer la chute de quinze pieds dans une seconde.

Je les prie d'examiner si les longueurs de pendules étant entre elles comme les carrés de leurs oscillations, un pendule de la longueur du rayon de la terre étant comparé avec notre pendule à secondes, la pesanteur qui fait seule les vibrations des pendules, peut être l'effet d'un tourbillon circulant autour de la terre, &c. Quand on aura bien balancé, d'un côté, toutes ces incompatibilités mathématiques, qui semblent anéantir sans retour les tourbillons, et de l'autre, la seule hypothèse douteuse qui les admet, on verra mieux alors ce que l'on doit penser.

De très-grands philosophes qui m'ont fait l'honneur de m'écrire, sur ce sujet, des lettres un peu plus polies que celle de l'anonyme, veulent s'en tenir au mécanisme que *Descartes* a introduit dans la physique. J'ai du respect pour la mémoire de *Descartes*, ainsi que pour eux. Il faut sans doute rejeter les

qualités occultes; il faut examiner l'univers comme une horloge. Quand le mécanifme connu manque, 1738.
quand toute la nature confpire à nous découvrir une nouvelle propriété de la matière, devons-nous la rejeter parce qu'elle ne s'explique pas par le mécanifme ordinaire? Où eft donc la grande difficulté que DIEU ait donné la gravitation à la matière, comme il lui a donné l'inertie, la mobilité, l'impénétrabilité? Je crois que plus on y fera réflexion, plus on fera porté à croire que la pefanteur eft, comme le mouvement, un attribut donné de DIEU feul à la matière. Il ne pouvait pas la créer fans étendue, mais il pouvait la créer fans pefanteur. Pour moi je ne reconnais, dans cette propriété des corps, d'autre caufe que la main toute-puiffante de l'Etre fuprême. J'ai ofé dire, et je le dis encore, que s'il fe pouvait que les tourbillons exiftaffent, il faudrait encore que la gravitation entrât pour beaucoup dans les forces qui les feraient circuler; il faudrait même, en fuppofant ces tourbillons, reconnaître cette gravitation comme une force primordiale réfidente à leur centre.

On me reproche de regarder, après tant de grands-hommes, la gravitation comme une qualité de la matière; et moi je me reproche, non pas de l'avoir regardée fous cet afpect, mais d'avoir été en cela plus loin que *Newton*, et d'avoir affirmé, ce qu'il n'a jamais fait, que la lumière, par exemple, ait cette qualité. *Elle eft matière*, ai-je dit; *donc elle pèfe.* J'aurais dû dire feulement, *donc il eft très-vraifemblable qu'elle pèfe.* M. *Newton*, dans fes Principes, femble croire que la lumière n'a point cette propriété que DIEU a donnée aux autres corps de tendre vers un centre.

1738. J'ai pouſſé la hardieſſe au point d'expoſer un ſentiment contraire : on voit au moins par là que je ne ſuis point eſclave de *Newton*, quoiqu'il fût bien pardonnable de l'être. Je finis, parce que j'ai trop de choſes à dire ; c'eſt à ceux qui en ſavent plus que moi, à rendre ſenſibles des vérités admirables dont je n'ai été que le faible interprète.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE XXIV.

A M. THIRIOT.

A Cirey, juin.

PERE *Merſenne*, je reçois votre lettre du 9. Il faut d'abord parler de notre grande nièce, car ſon bonheur doit marcher avant toutes les diſcuſſions littéraires, et l'homme doit aller avant le philoſophe et le poëte. Ce ſera donc du meilleur de mon cœur que je contribuerai à ſon établiſſement, et je vais lui aſſurer les vingt-cinq mille livres que vous demandez, bien fâché que vous ne vous appeliez pas M. de *Fontaine*, car en ce cas je lui aſſurerais bien davantage.

Sans doute je vais travailler à une édition correcte des Elémens de *Newton*, qui ne feront ni pour les *dames* ni pour *tout le monde*, mais où l'on trouvera de la vérité et de la méthode. Ce n'eſt point là un livre à parcourir comme un recueil de vers nouveaux ; c'eſt un livre à méditer, et dont un *Rouſſeau* ou un *Desfontaines* ne ſont pas plus juges que d'une action

d'homme de bien. Voici la vraie table, telle que je l'ai pu faire pour ajufter les idées de *Newton* aux règles de la mufique. Montrez cela à *Orphée-Euclide*. Si à quelques comma près cela n'eft pas jufte, c'eft *Newton* qui a tort. Et pourquoi non? Il était homme; il s'eft trompé quelquefois. 1738.

Vous êtes un père *Merfenne* qu'on ne faurait trop aimer. Je vous ai bien des obligations, mais vous n'êtes pas au bout.

On vient de déballer l'Algarotti. Il eft gravé au-devant de fon livre avec madame *du Châtelet*. Elle eft la véritable marquife. Il n'y en a point en Italie qui eût donné à l'auteur d'auffi bons confeils qu'elle. Le peu que je lis de fon livre, en courant, me confirme dans mon opinion. C'eft prefque en italien ce que les Mondes font en français. L'air de copie domine trop; et le grand mal, c'eft qu'il y a beaucoup d'efprit inutile. L'ouvrage n'eft pas plus profond que celui des Mondes. *Nota benè* que, *quæ legat ipfa Lycoris* eft très-joli; mais ce n'eft pas *pauca meo gallo*, c'eft *plurima Bernardo*. Je crois qu'il y a plus de vérités dans dix pages de mon ouvrage que dans tout fon livre: et voilà peut-être ce qui me coulera à fond, et ce qui fera fa fortune. Il a pris les fleurs pour lui, et m'a laiffé les épines. Voici encore un autre livre que je vais dévorer; c'eft la réponfe à feu *Melon* (*). Comment nommez-vous l'auteur? Je veux favoir fon nom, car vous l'eftimez.

Montrez donc ma table et mon mémoire à *Pollion*, puifqu'il lit mon livre, afin qu'il rectifie une partie des erreurs qu'il trouvera en fon chemin. Je vois

(*) Auteur de l'Effai politique fur le commerce.

1738. que mon mémoire fera tomber le prix du livre, les libraires le méritent bien ; mais je ne veux pas me déshonorer pour les enrichir.

Adieu, mon cher ami ; soyez donc de la noce de ma nièce au moins.

J'oubliais de vous dire combien je suis sensible à la justice que me rendent ceux qui ne m'imputent point ces trois sermons rimés auxquels je n'ai jamais pensé. Encore un mot : je suis charmé que vous soyez en avance avec le prince ; il est bon qu'il vous ait obligation. Ce n'est point un illustre ingrat ; il n'est à présent qu'un illustre indigent.

Je vous embrasse tendrement. Embrassez *Serini*.

LETTRE XXV.

A M. THIRIOT.

Le 23 juin.

MON cher ami, je suis depuis quinze jours si occupé d'un cabinet de physique que je prépare, si plongé dans le carré des distances et dans l'optique, que le Parnasse est un peu oublié. Je crois bien que les gens aimables ne parlent plus des Elémens de *Newton*. On ne s'entretient point à souper deux fois de suite de la même chose, et on a raison, quand le sujet de la conversation est un peu abstrait. Cela n'empêche pas qu'à la sourdine les gens qui veulent s'instruire ne lisent des ouvrages qu'il faut méditer ; et il faut bien qu'il y ait un peu de ces gens-là,

puiſqu'on réimprime les Elémens de *Newton* en deux endroits. M. de *Maupertuis*, qui eſt ſans contredit l'homme de France qui entend le mieux ces matières, en eſt content; et vous m'avouerez que ſon ſuffrage eſt quelque choſe. Je ſais bien que, malgré la foule des démonſtrations que j'ai raſſemblées contre les chimères des tourbillons, ce roman philoſophique ſubſiſtera encore quelque temps dans les vieilles têtes: 1738.

Quæ juvenes didicere nolunt perdenda fateri.

Je ſuis, après tout, le premier en France qui ai débrouillé ces matières, et j'oſe dire le premier en Europe; car *s'Graveſende* n'a parlé qu'aux mathématiciens, et *Pemberton* a obſcurci ſouvent *Newton*. Je ne ſuis point étonné qu'on s'entretienne à Paris plus volontiers de médiſance, de calomnie, de vers ſatiriques, que d'un ouvrage utile; cela doit être ainſi: ce ſont les bouteilles de ſavon du peuple d'enfans malins qui habitent votre grande ville.

Bernard aurait grand tort de prendre votre louis d'or, et de ne pas vous en donner un. Aucune des épîtres en queſtion n'eſt de moi; et ſi quelque libraire les a miſes ſous mon nom pour les accréditer, ce libraire eſt un ſcélérat. Il eſt impoſſible que M. d'*Argenſon*, plein de probité et de bonté, et qui m'a toujours honoré d'une bienveillance pleine de tendreſſe, ait cru une telle calomnie; il eſt impoſſible qu'il ait fait uſage contre moi d'une lettre ſuppoſée, puiſque aſſurément il n'en eût pas fait d'uſage ſi elle eût été vraie. Je compte trop ſur ſes bontés, je lui ſuis trop tendrement attaché depuis mon enfance. Je

1738. vous demande en grâce de lui montrer cette lettre, et de réchauffer dans son cœur des bontés qui me sont si chères.

Vous devez connaître les fureurs jalouses et les artifices infames des gens de lettres. Je sais surtout de quoi ils sont capables, depuis que l'auteur clandestin de l'épître diffuse et richement rimée contre *Rousseau*, eut la bassesse de répandre qu'elle venait de l'hôtel Richelieu. J'en connais très-certainement l'auteur. Cet auteur est un homme laborieux, exact et sans génie; je n'en dis pas davantage. Si un scélérat comme l'abbé *Desfontaines*, a engagé M. *Racine* dans sa querelle, si *Launay* qui vous hait parce que vous lui avez reproché une mauvaise action, si un nommé *Guiot de Merville* qui ne cesse de m'outrager parce qu'il a eu la même maîtresse que moi, il y a vingt ans; si *Roi*, *Lelio*, enfin des fripons séduisent d'honnêtes gens, s'il en résulte des sottises rimées et de petites scélératesses d'auteur, j'oublie tout cela dans le sein de l'amitié. Mais comme la rage des *Zoïle* porte souvent la calomnie aux oreilles de ceux qui peuvent nuire, je vous prie de m'avertir de tout. Je vous embrasse, mon cher ami.

LETTRE

1738.

LETTRE XXVI.

A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Juillet.

VENONS à *Jore*, mon cher abbé; c'eſt un libraire qui s'eſt ruiné en feſant ſon commerce très-maladroitement. Il a publié contre moi, ſous le titre de *Factum*, un mémoire infame, ou plutôt un libelle diffamatoire. Il faut que le ſieur *Begon*, procureur, demande et obtienne la ſuppreſſion de ce mémoire menſonger et calomnieux; cela ſera d'autant plus aiſé, que je ne crois pas que le miſérable *Jore* s'y oppoſe. Je ſoupçonne furieuſement que ce *Jore* eſt mis en jeu par quelqu'un de ces malheureux qui ne cherchent qu'à me tourmenter, malgré la profonde obſcurité où je ſuis enſeveli. Ce mémoire n'eſt point l'ouvrage d'un avocat; on le ſent au ſtyle; il eſt certainement de quelque impudent inſigne, exercé dès long-temps à barbouiller du papier. C'eſt à M. *Hérault* que le procureur doit s'adreſſer pour la ſuppreſſion de ce libelle. Envoyez, je vous prie, à ce magiſtrat, avec la lettre ci-jointe, un Newton proprement habillé.

Prault doit faire porter chez vous cent cinquante exemplaires des Elémens de *Newton;* je les ai achetés; ils doivent être bien reliés. M. *Couſin* ſe donnera la peine de voir s'ils ſont en bon état, s'ils ſont tous conformes à mes intentions, c'eſt-à-dire, avec les

1738. quatre mots de corrections que j'ai envoyés. Ces mots ſont indiſpenſables dans un ouvrage qui veut de l'exactitude. Voyez vous-même, mon cher abbé, ſi *Prault* a fait ſon devoir. Vous prendrez le nombre des exemplaires que vous jugerez à propos; et ſi vous avez des amis qui entendent ces matières philoſophiques, je vous prie de leur en faire part, et de me croire pour la vie votre bon et ſincère ami.

LETTRE XXVII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

14 juillet.

La route de Paris à Pont-de-Veſle eſt par Dijon; la route de Dijon eſt par Bar-ſur-Aube, Chaumont, Langres, &c. De Bar-ſur-Aube à Cirey il n'y a que quatre lieues; et ſi vous ne voulez pas faire quatre lieues pour voir vos amis, vous n'êtes plus d'*Argental*, vous n'êtes plus ange gardien; vous êtes digne d'aller en Amérique.

Ah! charmant et reſpectable ami, vous ne vous démentirez pas à ce point, et vous ne nous donnerez pas pour excuſe qu'il ne faut pas aller à Cirey en paſſant; il faut y aller, ne fût-ce que pour un jour ou pour une heure. Quoi, vous feſiez dix-huit cents lieues pour quitter vos amis, et vous n'en feriez pas quatre pour les voir! Je vous avertis que ſi vous prenez une autre route que celle de Bar-ſur-Aube, Chaumont, Langres, ſi vous paſſez par Auxerre, nous

irons à Auxerre, nous vous ferons rougir, et nous aurons le bonheur de vous voir. 1738.

Vos réflexions fur les Epîtres et fur Mérope me paraiffent fort juftes ; et puifque j'ai pris tant de liberté avec le marquis *Maffei*, dans les quatre premiers actes, je pourrai bien encore changer fon cinquième. En ce cas, la Mérope m'appartiendra toute entière.

Si on ne permet pas de fe moquer des convulfions, il ne fera donc plus permis de rire.

Si le public, devenu plus dégoûté que délicat à force d'avoir du bon en tout genre, ne fouffre pas qu'on égaye des fujets férieux, fi le goût d'*Horace* et de *Defpréaux* font profcrits, il ne faut donc plus écrire.

Mais fi vous ne venez pas à Cirey, il ne faut plus rien aimer.

Madame *du Châtelet* vous perfuadera ; et moi je ne veux point perdre l'efpérance de voir M. et madame d'*Argental*, et de les affurer qu'ils n'auront jamais un ferviteur plus tendre, plus dévoué que *Voltaire*, et plus affligé de la barbare idée que vous avez de vous détourner de votre chemin pour ne nous point voir.

1738. LETTRE XXVIII.

A M. BERGER.

A Cirey, . . . juillet.

Je ferais fort aife que vous fuffiez auprès de M. *Pallu*, et je crois que cette place vaudrait mieux que la demi-place que vous avez. Un intendant eft plus utile qu'un prince. Je perdrais un aimable correfpondant à Paris, mais j'aime mieux votre fortune que des nouvelles.

Madame *du Châtelet* ne peut s'avilir en fouffrant qu'on imprime un écrit qu'elle a daigné compofer, qui honore fon fexe et l'académie, et qui fait peut-être honte aux juges qui ne lui ont pas donné le prix.

Je me donnerai bien de garde de demander à aucun miniftre la communication des recueils dont vous me parlez. Je ne leur demande jamais rien; mais j'aurais été fort aife que mon ami, en lifant, eût remarqué quelques faits finguliers et intéreffans, s'il y en a, et m'en eût fait part. C'eft là ce qui eft très-aifé, et ce dont je vous prie encore.

Vous n'envoyez jamais les nouveautés. Nous n'en avons pas un extrême befoin, mais elles amuferaient un moment; et c'eft beaucoup, me femble, de plaire un moment à la divinité de Cirey.

Rouffeau m'a envoyé l'ode apoplectique dont vous me faites mention. Il m'a fait dire que c'était par humilité chrétienne; qu'il m'avait toujours eftimé, et

que j'aurais été ſon ami ſi j'avais voulu, &c. Je lui ai fait dire qu'il y avait en effet de l'humilité à avoir compoſé cette ode, et beaucoup à me l'envoyer; que ſi c'était de l'humilité *chrétienne*, je n'en ſavais rien, que je ne m'y connaiſſais pas, mais que je me connaiſſais fort en probité; qu'il fallait être juſte avant d'être humble; que, puiſqu'il m'eſtimait, il n'avait pas dû me calomnier, et que, puiſqu'il m'avait calomnié, il devait ſe retracter, et que je ne pouvais pardonner qu'à ce prix. Voilà mes ſentimens qui valent bien ſon ode. 1738.

Je n'ai jamais eu la vanité d'être gravé; mais puiſque *Odieuvre* et les autres ont défiguré l'ouvrage de M. de *la Tour*, il y faut remédier: la planche doit être in-8°, parce que telle eſt la forme des livres où l'on imprime mes rêveries. L'abbé *Mouſſinot* s'était chargé d'un nouveau graveur; je lui écrirai; je connais le mérite de celui que l'on propoſe. Un grand cabinet de phyſique et quelques achats de chevaux m'ont un peu épuiſé, et m'ont rendu indigne de la pierre qui repréſente *Newton*. Je me contente de ſes ouvrages pour une piſtole. J'aimerais mieux, il eſt vrai, acheter cette tête, que de faire graver la mienne, et je ſuis honteux de la préférence que je me donne; mais on m'y force. Mes amis qui admirent *Newton*, mais qui m'aiment, veulent m'avoir; ayez donc la bonté d'aller trouver M. *Barier* avec M. de *la Tour*. Je m'en rapporte à lui et à vous. Vous cachetterez, s'il vous plaît, vos lettres avec mon viſage. Il faut que la pierre ſoit un peu plus grande qu'à l'ordinaire, mais moindre que ce *Newton*, qui eſt une eſpèce de médaillon. On ne veut point envoyer mon portrait en paſtel;

1738. mais M. de *la Tour* en a un double; il n'y a qu'à y faire mettre une bordure et une glace. Je mande à M. l'abbé *Mouſſinot* qu'il en faſſe les frais. Adieu, mon cher ami; je vous embraſſe.

LETTRE XXIX.

A M. PITOT,

DE L'ACADEMIE DES SCIENCES.

Juillet.

EN vous remerciant, mon très-cher et très-éclairé philoſophe, de toutes les nouvelles que vous me mandez de l'académie et de Quito. En vérité, voilà un nouveau monde découvert par les nouveaux *Colomb* de votre académie; mais je ne penſe pas que ces arcs-en-ciel, dont vous me parlez, ſoient de vrais arcs-en-ciel : ce ſont, je crois, plutôt des phénomènes ſemblables à ceux des anneaux concentriques découverts par *Newton*, et formés entre deux verres. C'eſt de cette nature que ſont les *hallo* et les couronnes; et il y en a depuis dix degrés juſqu'à quatre-vingt-dix. Nous ne voyons ces couronnes que dans un air calme et épais; ce qui reſſemble aſſez aux brouillards des montagnes de Quito, car je gagerais qu'il ne feſait point de vent quand ces meſſieurs voyaient dans les nues leur image entourée d'une auréole de ſaint.

Les Eſpagnols qui auront vu cela prendront vos académiciens pour des gens à miracle.

A l'égard de notre Europe, je vous ſupplie de bien

remercier l'illustre M. de *Réaumur* de ses politesses. 1738.
S'il avait su de quoi il était question, n'aurait-il pas poussé sa politesse jusqu'à donner le prix à madame *du Châtelet*? En vérité, la philosophie n'eût eu rien à reprocher à la galanterie. Le mémoire de cette dame singulière ne vaut-il pas bien des tourbillons? Elle lui a écrit, et lui a fait sa confession.

Quant à mon mémoire, ayez la bonté d'être bien persuadé que si j'ai eu le malheur de m'exprimer assez obscurément pour faire croire que j'accordais au feu un mouvement essentiel non imprimé, je suis bien loin de penser ainsi. Personne n'est plus convaincu que moi que le mouvement est donné à la matière par celui qui l'a créée.

Si messieurs de l'académie jugent qu'il faille imprimer mon mémoire, pour constater que madame *du Châtelet* a fait le sien sans aucun secours, cette seule raison peut me déterminer à le faire imprimer. On y verra (par la différence des sentimens) que madame *du Châtelet* n'a pu rien prendre de moi. Je remets tout cela entre les mains de M. de *Réaumur*.

J'ai fait tenir à bon compte vingt pistoles à M. *Cousin*. Je lui ai recommandé d'aller un peu à l'observatoire apprendre à opérer. Il ne sait point, dit-on, d'astronomie; qu'il ne s'en effarouche pas. L'astronomie est un jeu pour un mathématicien, et on peut tracer une méridienne sans être un *Cassini*. Le grand point est de se familiariser avec les instrumens; il faut instruire ses mains : les livres instruiront son esprit.

A propos, j'oubliais la terrible expérience du mercure baissant si prodigieusement à la montagne de Quito. De combien baisse-t-il au Pic de Teneriffe? J'ai

1738. bien peur que nous n'ayons pas, à beaucoup près, les quinze lieues d'atmosphère qu'on donnait libéralement à notre chétif globe.

Comptez, Monsieur, que vous êtes sur ce globe un des hommes que j'estime et que j'aime le plus. Mille amitiés à la compagne aimable du philosophe.

P. S. Vous avez reçu une lettre d'une dame qui entend assez la philosophie newtonienne pour souhaiter que la gravitation pût rendre raison du mouvement journalier des planètes; mais les dames sont comme les rois, elles veulent quelquefois l'impossible.

LETTRE XXX.

A M. THIRIOT.

A Cirey, le 2 auguste.

Je vous remercie bien tendrement, mon cher ami, de tant de bons passe-ports que vous avez donnés à cette philosophie de *Newton*. Vous êtes accoutumé à faire valoir plus d'une vérité venue d'Angleterre. M. *Cousin* vous donnera tant d'exemplaires que vous voudrez. Voulez-vous vous charger d'un pour M. *Pallu*, d'un pour M. de *Chauvelin*, intendant d'Amiens? ou voulez-vous que je m'en charge?

Je suis bien étonné que cette lettre, imprimée contre mes Elémens, soit du père *Regnault;* elle n'est pas digne d'un écolier. Je crois que j'y réponds de

façon à forcer l'auteur à être fâché contre lui-même et non contre moi. 1738.

Nous avons ici un fermier général qui me paraît avoir la passion des belles-lettres, c'est le jeune *Helvétius* qui sera digne du temple de Cirey s'il continue. Voilà *Minerve* réconciliée avec *Plutus*. M. de *la Poplinière* avait déjà commencé cette grande négociation. Je doute qu'on y réussisse mieux que lui.

Ce qui me fait le plus de plaisir, dans la copie de la lettre trop flatteuse pour moi que vous a écrite notre prince, c'est qu'il vous parle avec confiance. Plus il vous connaîtra, et plus son cœur s'ouvrira pour vous. Apparemment que cette lettre, où il prend mon parti avec tant de bonté, est en réponse à la satire injurieuse et absurde du père *Regnault*, et à d'autres ouvrages contre moi que vous lui avez envoyés. Si je ne craignais d'opposer trop d'amour propre à ces injures, je vous dirais de lui envoyer les témoignages honorables, aussi-bien que ceux qui peuvent me décrier; je pourrais faire voir que je ne suis ni si haï ni si méprisé qu'on le fait accroire à ce prince, dont le goût et les bontés s'affermissent par ces infames injures.

Mon cher ami, voici bientôt le temps où l'on vous possédera à Cirey. J'ai beaucoup de choses à vous dire qui sont pour vous d'une extrême importance. Je vous embrasse tendrement.

1738.

LETTRE XXXI.

A M. HELVETIUS.

10 auguſte.

Je reçois dans ce moment, mon aimable petit-fils d'*Apollon*, une lettre de monſieur votre père, et une de vous; le père ne veut que me guérir, mais le fils veut faire mes plaiſirs. Je ſuis pour le fils; que je languiſſe, que je ſouffre, j'y conſens, pourvu que vos vers ſoient beaux. Cultivez votre génie, mon cher enfant. Je vous y exhorte hardiment, parce que je ſais que jamais vos goûts ne vous feront oublier vos devoirs, et que chez vous l'homme, le poëte et le philoſophe ſeront également eſtimables. Je vous aime trop pour vous tromper.

Macte animo, generoſe puer, ſic itur ad aſtra.

En allant *ad aſtra*, n'oubliez pas Cirey. Grâce au génie de madame *du Châtelet*, Cirey eſt ſur la route; elle fait grand cas de vous, et en conçoit beaucoup d'eſpérances. Elle vous fait ſes complimens; et moi, je vous aſſure, ſans complimens et ſans formule, de l'amitié la plus tendre et de la plus ſincère eſtime. Ces ſentimens ſi vrais ne ſouffrent point du très-humble et très-, &c.

LETTRE XXXII. 1738.

A M. DE MAIRAN.

A Cirey, 11 ſeptembre.

MONSIEUR,

Le livre que j'ai eu l'honneur de vous préſenter m'a attiré de vous une lettre qui vaut bien mieux que tous mes livres. Elle eſt remplie de ces inſtructions et de ces agrémens que j'aimais tant dans votre aimable converſation : auſſi nous ne parlons ici de vous que ſous le nom du philoſophe aimable.

Vous me reprochez, avec votre politeſſe charmante, des choſes que je me reproche plus durement. Je conviens que j'ai trop peu ménagé *Deſcartes* et *Mallebranche*, et que j'ai parlé trop affirmativement là où il ne fallait que mettre modeſtement le lecteur ſur la voie. Peut-être ſe jetterait-il plus volontiers dans le pays de l'attraction, ſi je ne voulais pas le contraindre d'entrer. Je ne m'excuſerai point à l'égard de *Deſcartes* et de *Mallebranche* ſur ce que je n'ai guère étudié la philoſophie que dans des pays où l'on traite très-mal ces philoſophes, et où les dix tomes de *Deſcartes* ſont vendus trois florins. Je ne vous dirai point que les lettres de l'alphabet, qui compoſent les noms de *Deſcartes* et de *Mallebranche*, ne méritent aucun reſpect, que la réputation des hommes ne leur appartient point après leur mort, qu'il faut peſer les eſprits et non les hommes, &c. Quoique tout cela ſoit vrai,

1738. il eſt tout auſſi vrai qu'il faut reſpecter les idées de ſa nation.

Si j'avais été le maître de l'édition précipitée que les libraires ou corſaires hollandais ont faite, on n'aurait certainement pas ces reproches à me faire, et mon livre en vaudrait mieux de toutes façons ; mais il vaut aſſez, puiſqu'il m'a attiré vos ſages inſtructions. Quant à l'attraction, voici très-naïvement ce qui m'a déterminé à en parler avec tant d'outrecuidance.

Il y a trente ans que tous les philoſophes, forcés d'admettre les faits de la gravitation, ſe tuent à en chercher la cauſe ſans pouvoir rien trouver; *Newton* était bien perſuadé que cette cauſe était dans le ſein de DIEU; et quand le docteur *Clarke* dit à *Leibnitz* : Nous aurons grande obligation à celui qui pourra expliquer tout cela par l'impulſion ; *Clarke* parlait ironiquement, et ſe croyait sûr de n'avoir jamais de pareils remercîmens à faire. C'eſt ce que je lui ai entendu dire ; et le docteur *Déſagulliers*, *Pemberton*, *Saunderſon*, *Stone*, *Bradley*, rient quand on parle de tourbillons : autant en font MM. *s'Graveſende* et *Muſſchembroek ;* et ce *Muſſchembroek*, qui eſt la naïveté même, et qui aime la vérité avec une candeur d'enfant, dit rondement qu'il croit démontré que l'impulſion ne peut cauſer la peſanteur.

Je demande maintenant ſi, depuis le temps que tous ceux dont je vous parle ont écrit, on a rien imaginé qui pût réhabiliter ces pauvres tourbillons ? Quelqu'un a-t-il répondu ſeulement à ce ſimple argument-ci ? *La même force d'impulſion n'agit point également ſur les corps en mouvement et ſur les corps en repos ; mais la*

gravitation agit également ſur les corps en mouvement et ſur les corps en repos. A-t-on répondu à une des objections preſſantes que j'ai raſſemblées dans mon ſeizième et dans mon dix-ſeptième chapitre ? Une ſeule de ces objections, ſi elle demeure victorieuſe, n'anéantit-elle pas les tourbillons, et toutes enſemble ne ſe prêtent-elles pas une force invincible ? 1738.

Vous avez très-grande raiſon de me dire qu'autrefois on ſe trompait fort de croire *l'horreur du vide*, et qu'il fallait au moins attendre, pour imaginer l'horreur du vide, qu'on sût bien poſitivement que l'air ne feſait point monter l'eau dans les pompes, &c.

J'aurai l'honneur de vous répondre que ſi on avait eu des preuves que l'air ne pèſe point, et qu'aucun fluide ne pouvait faire monter l'eau, on aurait eu très-grande raiſon alors de dire que l'eau montait par une loi primitive de la nature.

Or voilà le cas où nous ſommes. Nous voyons que l'impulſion, telle que nous la connaiſſons, ne peut agir ſur la nature interne des corps ; qu'elle n'agit point en raiſon des maſſes, mais des ſuperficies ; qu'un fluide quelconque qui emporterait les planètes, ne pourrait faire marcher une comète plus rapidement que les planètes qui ſe trouveraient dans la même couche du fluide, &c. Tout nous prouve, il le faut avouer, que les planètes qui pèſent ſur le ſoleil, n'y pèſent point par l'impulſion d'un tourbillon.

Où eſt donc le mal de recourir, comme en bien d'autres choſes, à la volonté libre, à la puiſſance infinie du maître qui a daigné donner à la matière

1738. une qualité ſans laquelle ce bel ordre de l'univers ne pourrait ſubſiſter ?

Si *Newton* avait dit ſeulement : Les pierres tombent ſur la terre parce qu'elles ont une tendance au centre, et la terre tourne autour du ſoleil parce qu'elle a une tendance vers le ſoleil ; ſi, dis-je, il n'avait donné que de telles explications ſans preuve, on aurait raiſon de crier aux qualités occultes.

Mais après avoir démontré que la lune eſt retenue dans ſon orbite par la même loi que tous les corps pèſent ici-bas, et que la terre et Saturne tendent vers le ſoleil par cette loi même ; après avoir, ſans obſervation, calculé par ces ſeuls principes le chemin d'une comète, et l'avoir trouvée au même point où les obſervations la trouvaient ; après avoir enfin prouvé en tant de façons que les corps céleſtes ſe meuvent dans un eſpace non réſiſtant ; après que la progreſſion de la lumière, démontrée par *Bradley*, eſt venue confirmer tout cela, et dire aux hommes qu'elle n'était retardée en ſon cours par aucune matière, comment peut-on ne pas ſe rendre ? comment peut-on, contre tant d'obſervations, contre tant de faits, contre tant de raiſons, ſoutenir une hypothèſe des Mille et une nuits, que *Deſcartes* a imaginée, dont on n'a et dont on ne peut avoir la plus légère preuve ?

L'impulſion en général eſt une idée claire, je l'avoue ; mais l'impulſion dans le cas de la gravitation eſt l'idée la plus obſcure, la plus incompatible que je connaiſſe. Quel eſt donc le blaſphème philoſophique d'attribuer à la matière une propriété de plus ? Quand cette propriété n'exiſterait que comme l'effet d'une cauſe inconnue, ne faudrait-il pas toujours

l'admettre comme un principe dont on doit partir, en attendant qu'il plaife à DIEU nous découvrir le premier principe? Ne faut-il pas bien, dans une montre, reconnaître le reffort pour la caufe de tout le mécanifme, fans que nous fachions ce qui produit le reffort? 1738.

L'univers eft cette montre, l'attraction eft ce reffort. C'eft le grand agent de la nature, agent abfolument inconnu avant *Newton*, agent dont il a découvert l'exiftence, dont il a calculé les phénomènes, agent qui a bien l'air d'être tout autre chofe que l'élafticité, l'électricité, &c.; car l'électricité, la force du reffort d'une montre, &c., font fans doute des effets des lois ordinaires du mouvement; mais cette gravitation reffemble fort à une qualité primordiale de la matière.

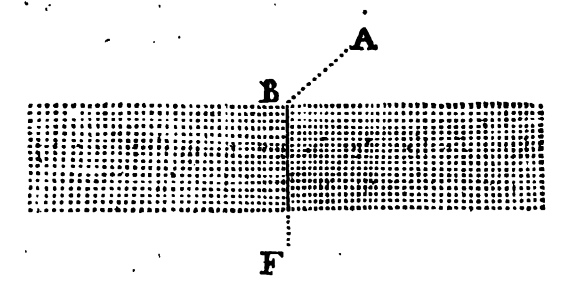
Je viens de lire les beaux mémoires de 1722 et 1723, dont vous me parlez, fur la réflexion et la réfraction des corps; certainement vous êtes digne de croire, et vous n'êtes pas fi loin du royaume de l'attraction.

Une petite réflexion, s'il vous plaît, fur votre excellent mémoire : ni *Defcartes*, ni *Fermat*, ni le marquis de l'*Hofpital*, ni *Leibnitz* n'ont touché au but.

Vous réfutez, comme de raifon, ce tournoiement chimérique, cette tendance au tournoiement de *Defcartes* qui, par parenthèfe, n'a guère fait en phyfique que des romans : vous réfutez cet autre grand philofophe *Leibnitz*, mais auffi grand fefeur d'hypothèfes phyfiques et mathématiques, et vous faites très-bien voir l'inconféquence qu'il y aurait à

1738. ſuppoſer que les corps réfractés s'approcheraient du côté où ils trouveraient le plus de réſiſtance.

Il eſt indubitable, et en cela *Deſcartes* mérite un coup d'encenſoir, que le ſinus d'incidence et celui de réfraction ſont en raiſon réciproque de leurs vîteſſes dans les milieux qu'ils parcourent. Mais je demande maintenant à tout homme qui cherche la vérité de bonne foi, par quel mécaniſme, par quelle loi connue du choc des corps, ce rayon de lumière *A B* doit s'approcher, dans ce criſtal, de la perpendiculaire; par quelle loi il doit arriver de *B* en *F* plutôt qu'il n'eſt venu de *A* en *B*?



1°. Ce rayon peut-il être conſidéré dans ce verre comme un ſolide plongé dans un fluide qui lui ſert de véhicule à travers le criſtal?

Si cela était, ne faudrait-il pas que le fluide lui réſiſtât proportionnellement au carré de la vîteſſe? cette vîteſſe ne ſerait-elle pas conſidérablement retardée? Et cependant les découvertes de M. *Bradley* prouvent que la lumière ne ſouffre point de retardement, et ſe propage d'un mouvement uniforme des étoiles à nous.

2°. Si nous conſidérons ce rayon paſſant de l'air

dans

dans l'eau, le voilà plongé d'un fluide dans un autre. Il eſt certain qu'il entre moins de traits de ce rayon dans l'eau qu'il n'y en avait dans l'air; il eſt certain que l'eau eſt moins perméable, moins tranſparente que l'air : or le milieu moins perméable peut-il donner un paſſage plus facile à la lumière? La maiſon dont la porte eſt la moins ouverte eſt-elle la plus acceſſible à la foule qui ſe preſſe pour entrer? 1738.

3°. La vîteſſe de ce rayon eſt augmentée dans l'eau. Mais ſi le rayon ſemblable aux autres ſolides pénètre l'eau en choquant, en dérangeant les parties de l'eau dans leſquelles il ſe plonge, cette eau, cédant comme à un corps ſolide, doit lui réſiſter huit cents ou neuf cents fois plus que l'air, bien loin d'accroître ſa vîteſſe. L'eau en ce cas, loin de favoriſer la direction verticale, s'y oppoſera neuf cents fois plus que l'air. Quelle différence prodigieuſe entre cet effet et celui d'approcher ce rayon du perpendicule! Quelle diſtance énorme entre ce qui eſt, et ce qui, ſuivant cette hypothèſe, ſemblerait devoir être!

Reſte donc que le rayon paſſe dans un pore, dans une eſpèce de tuyau non réſiſtant: or, en ce cas, pourquoi s'approchera-t-il du perpendicule? Je le conſidère alors comme un cylindre ſolide que je vois avancer plus rapidement dans un milieu que dans un autre. Mais quelle puiſſance briſe ce cylindre? eſt-ce le plan ſolide réfringent? Mais les parties ſolides de ce plan ne touchent pas à ce cylindre : dès qu'elles y touchent, il n'y a plus de tranſparence.

N'eſt-on pas forcé de conclure qu'il y a un pouvoir, juſqu'ici inconnu, qui agit entre les corps et la lumière? Et que direz-vous à cette expérience par

1738. laquelle on voit rejaillir la lumière de la surface ultérieure d'un prisme, au lieu d'échapper dans l'air? Et si vous mettez de l'eau à cette surface ultérieure, la lumière entre dans cette eau, et ne rejaillit plus. Que direz-vous à l'inflexion de la lumière auprès des corps?

Vous avez déjà été assez touché de DIEU pour accorder que la lumière ne rejaillit pas des surfaces solides; c'est un grand point.

Oserez-vous faire encore quelques actes de foi à la face des incrédules? Vous voyez le ciel et la terre pleins de tendances, de gravitations réciproques; je n'ai plus qu'un mot à vous dire sur cela. Ou vous admettez le plein, et en ce cas je fais dire des messes; ou vous admettez le vide sans lequel il n'y a point de mouvement, et en ce cas il faut bien que Jupiter et Saturne agissent l'un sur l'autre, et à *distance*, tout au travers du vide.

Pardon, deux paroles encore. Le magnétisme, l'électricité peuvent-ils nuire à l'attraction? Ne sont-ce pas des choses très-différentes? Toutes les apparences sont que l'électricité et le magnétisme agissent par des écoulemens de matière. Voilà ce qui est dans le royaume de l'impulsion; mais l'empire de l'attraction *non est hinc*. Une vague qui frappe contre un rivage, peut ramener à soi mille corps qu'elle touche, et le soleil peut graviter vers nous sans nous toucher. L'attraction ne ressemble à rien, de même qu'un de nos cinq sens ne ressemble point aux quatre autres. L'attraction est un nouveau sens que *Newton* a découvert dans la nature.

Mais, Monsieur, je m'aperçois que je joue le rôle

d'un nouveau converti, très-mal inſtruit, qui s'aviſerait de prêcher *Claude* ou *Dumoulin*, ou plutôt d'un diſciple qui ſe révolte contre un maître. Je vous demande très-humblement pardon de ma ſottiſe. La bonté extrême de votre caractère m'a fait oublier un moment mon reſpect pour vous. Je rentre maintenant dans ma coquille, et je me borne à attendre avec impatience le Mémoire que vous nous promettez à la ſuite de celui de 1723. Je ne connais perſonne qui approfondiſſe plus, et qui expoſe mieux. 1738.

Permettez-moi de vous dire que j'aime l'homme en vous, autant que j'eſtime le philoſophe. Vous êtes ſi perſuaſif que vous me faites trembler pour le newtoniſme ſi vous le combattez. Heureux le parti que vous embraſſerez ; plus heureuſes les perſonnes qui vous voient et qui vous entendent. Il n'y en a point qui s'intéreſſe plus que moi à tout ce qui vous touche, aux hommages qu'on rend à votre mérite, aux récompenſes que le gouvernement doit à vos talens et à vos travaux. J'ai reſpecté vos occupations ; je ne les ai point interrompues par mes lettres ; mais je n'en ai pas moins entretenu dans mon cœur tous les ſentimens que je vous ai voués. Il n'y a guère de maiſon au monde où l'on parle de vous plus que dans la ſolitude de Cirey. Madame *du Châtelet* penſe ſur vous comme moi ; elle me charge de vous aſſurer de ſon eſtime parfaite et de ſon amitié.

J'aurais répondu plutôt à l'honneur de votre lettre, mais j'ai été tout près d'aller ſavoir qui a raiſon de *Newton* ou de ſes adverſaires, ſi pourtant on en peut apprendre quelque choſe là-bas ou là-haut. Ma ſanté eſt bien miſérable, et c'eſt un terrible obſtacle à

la paſſion que j'ai pour l'étude, &c. Je ſuis, Monſieur,
1738. avec les ſentimens, &c.

P. S. M. d'*Argental* m'ayant fait l'honneur de me mander, Monſieur, que vous vouliez ſavoir en quel endroit *Newton* parle de la réflexion dans le vide ; je lui ai mandé que c'eſt à la page 3, propoſition 8e, partie III, livre II ; j'étais trop malade pour en dire davantage.

Voici comme on fait l'expérience dans une chambre obſcure : on prend un récipient fait exprès, percé en haut, et laiſſant une ouverture d'environ trois pouces de diamètre. On garnit cette ouverture d'une gorge en rainure de métal ; on garnit encore cette rainure d'un cuir doux et onctueux ; on fait paſſer un priſme dans cette rainure, on l'aſſujettit bien. Enſuite on pompe l'air, et on expoſe le priſme à la lumière qui tombe de l'ouverture de la quatrième partie d'un pouce. On lui ménage un angle de quarante-deux degrés. Alors on a le plaiſir de voir le récipient noir comme un four, et toute la lumière rejaillir au plancher.

LETTRE XXXIII.

1738.

A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Octobre.

VOUS aimez volontiers, mon cher ami, à courir chez les gens quand il faut rendre ſervice. Volez donc chez M. *Pitot*, puiſque je trouve l'occaſion de l'obliger. Je ne ſais ce dont il peut avoir beſoin ; mais je ne peux guère lui prêter que huit cents francs, à cauſe des dépenſes que je fais ; car, outre les quatre mille livres que vous m'avez envoyées, il faut encore que vous donniez promptement cent piſtoles à M. *Couſin*, qui doit être bientôt mon compagnon de retraite et d'étude. Prêtez donc ces huit cents francs à M. et à madame *Pitot*. Ils me les rendront dans l'eſpace de cinq années ; rien la première, deux cents francs la ſeconde, autant la troiſième, ainſi du reſte. Leur billet ſuffira ſans contrat. Il ne faut point, me ſemble, de notaires avec un philoſophe. Si dans la ſuite le philoſophe ne pouvait remplir les conditions du prêt, je n'exigerais pas le payement ; au contraire ma bourſe lui ſera toujours ouverte. Donnez un Newton bien relié à M. *Pitot*, en lui remettant les huit cents francs ; vous en donnerez auſſi un exemplaire à M. de *Bremont*, et m'enverrez ſes Tranſactions philoſophiques auſſitôt qu'elles paraîtront.

1738.

LETTRE XXXIV.

A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Octobre.

Un paquet plat, contenant une pièce peut-être fort plate, partit hier par le carroſſe de Joinville ; je l'adreſſe à M. l'abbé *Mouſſinot*, mon ami ; mais comme les janſéniſtes n'aiment point les pièces de théâtre, elle eſt deſtinée à un honnête jéſuite, nommé le père *Brumoi*. Il faut, s'il vous plaît, que ce manuſcrit ſoit rendu en main propre au jéſuite, avec ſerment, ſans reſtriction mentale, qu'il n'en prendra point copie. Après le père *Brumoi*, on en fera part au père *Porée*, mon ancien régent, à qui je dois cette déférence; et le manuſcrit, en ſortant du collége de Louis le grand, ſera remis au greffe janſéniſte de Saint-Méri.

J'avertis mon chanoine qu'il peut à toute force lire la tragédie; premièrement, parce qu'elle eſt ſans amour; la nature ſeule et ſans aucun mélange de galanterie, peut remuer un cœur dévot;

Car pour être dévot, on n'en eſt pas moins homme.

Secondement, cette Mérope étant probablement ennuyeuſe, pourra paſſer pour le huitième des pſaumes pénitentiaux. Liſez-le donc ce huitième pſaume; il vous ennuiera peut-être, mais il vous édifiera; c'eſt la nature de beaucoup de bonnes choſes.

Troiſièmement, mon cher janſéniſte, ſi Mérope vous plaît, j'en ſerai plus flatté que du ſuffrage des

jésuites : le jugement de ces messieurs, trop accoutumés aux pièces de collége, m'est toujours un peu suspect. 1738.

LETTRE XXXV.

A M. THIRIOT.

Le 24 octobre.

Je ne vous écris souvent que trois lignes, père *Mersenne*, parce que j'en griffonne trois ou quatre cents, et en rature cinq cents pour mériter un jour votre suffrage. La correction de la Henriade entrait dans mes travaux, lorsque vous m'apprenez le dessein des libraires ; il faut m'y conformer ; il faut rendre cet ouvrage digne de mes amis et de la postérité. Mais *Prault* se disposait à en faire une édition ; il me fesait graver : il faudrait l'engager à entrer dans le projet des *Gandouin*. Dites-lui donc de ne plus m'envoyer, ou plutôt de ne me plus faire attendre inutilement les livres de physique, et que vous avez la bonté de vous en charger. Le s'Gravesende, deux volumes in-4°, est ce que je demande avec le plus d'instance. Je ne peux vivre sans ce s'Gravesende et sans Desagulliers, voilà l'essentiel.

Je vous enverrai ma réponse à M. *le Franc;* vous êtes le lien des cœurs.

Je vous enverrai une lettre pour *Pline-Dubos;* dites-lui que ma reconnaissance est égale à mon estime.

Un petit mot touchant les Epîtres (*). L'objection,

(*) Voyez Discours sur l'homme, volume de Poëmes.

1738. qu'on se fait interroger comme si on était *Dieu* ou *ange*, est, ce me semble, bien injuste. On interroge non un Dieu, mais un philosophe sur des sujets traités par *Platon*, *Leibnitz* et *Pope*. Dire que l'épître ne conclut rien, c'est ne la vouloir pas entendre. Elle ne conclut que trop que *non sunt omnia facta pro hominibus;* et s'il y a quelque mérite à cette épître, c'est d'avoir tourné cette conclusion d'une manière qui n'attire pas les conclusions du procureur général, et d'avoir traité très-sagement une matière très-délicate.

Autre petit mot. Où diable prend-on que ces épîtres ne vont pas au fait? Il n'y a pas un vers dans la première qui ne montre l'égalité des conditions, pas un dans la seconde qui ne prouve la liberté, pas un dans la troisième où il soit question d'autre chose que de l'envie; ainsi des autres.

Ces impertinentes objections qu'on vous fait méritent à peine que vous y répondiez, et encore moins que vous vous laissiez séduire.

Je reçois votre lettre du 12, avec une lettre du Prince qui me comble de joie; il peut arriver très-bien que je le voye en 1739, et que vous ayez un établissement aussi assuré qu'agréable. Gardez un profond secret.

Je vous embrasse, mon cher ami, et madame la Marquise vous fait les plus sincères complimens. Elle vous écrit; elle a pour vous autant d'amitié que moi.

P. S. Envoyez-moi le coup de fouet qu'a donné l'abbé *le Blanc* à cet âne incorrigible, nommé *Giot Desfontaines*.

LETTRE XXXVI.

1738.

A M. DE BURIGNY,

DE L'ACADEMIE DES INSCRIPTIONS.

A Cirey, 19 octobre.

JE n'ai point reçu votre lettre, Monſieur, comme un compliment; je ſais trop combien vous aimez la vérité. Si vous n'aviez pas trouvé quelques morceaux dignes de votre attention dans les Elémens de *Newton*, vous ne les auriez pas loués.

Cette philoſophie a plus d'un droit ſur vous : elle eſt la ſeule vraie, et M. votre frère de *Pouilli* eſt le premier en France qui l'ait connue. Je n'ai que le mérite d'avoir oſé effleurer le premier en public ce qu'il eût approfondi, s'il eût voulu.

Je ne ſais ſi ma ſanté me permettra dorénavant de ſuivre ces études avec l'ardeur qu'elles méritent ; mais il s'en faut bien qu'elles ſoient les ſeules qui doivent fixer un être penſant. Il y a des livres ſur les droits les plus ſacrés des hommes, des livres écrits par des citoyens auſſi hardis que vertueux, où l'on apprend à donner des limites aux abus, et où l'on diſtingue continuellement la juſtice et l'uſurpation, la religion et le fanatiſme. Je lis ces livres avec un plaiſir inexprimable ; je les étudie, et j'en remercie l'auteur quel qu'il ſoit. (6)

(6) M. de *Burigny* avait publié, mais ſans y mettre ſon nom, un traité ſur l'autorité des papes.

1738. Il y a quelques années, Monſieur, que j'ai commencé une eſpèce d'hiſtoire philoſophique du ſiècle de *Louis XIV* : tout ce qui peut paraître important à la poſtérité doit y trouver ſa place; tout ce qui n'a été important qu'en paſſant y ſera omis. Les progrès des arts et de l'eſprit humain tiendront dans cet ouvrage la place la plus honorable. Tout ce qui regarde la religion y ſera traité ſans controverſe; et ce que le droit public a de plus intéreſſant pour la ſociété s'y trouvera. Une loi utile y ſera préférée à des villes priſes et rendues, à des batailles qui n'ont décidé de rien. On verra dans tout l'ouvrage le caractère d'un homme qui fait plus de cas d'un miniſtre qui fait croître deux épis de blé là où la terre n'en portait qu'un, que d'un roi qui achète ou qui ſaccage une province.

Si vous aviez, Monſieur, ſur le règne de *Louis XIV* quelques anecdotes dignes des lecteurs philoſophes, je vous ſupplierais de m'en faire part. Quand on travaille pour la vérité, on doit hardiment s'adreſſer à vous, et compter ſur vos ſecours.

Je ſuis, Monſieur, avec les ſentimens, &c.

LETTRE XXXVII. 1738.

A M. LE FRANC.

A Cirey, 30 octobre.

Tous les hommes ont de l'ambition, Monſieur, et la mienne eſt de vous plaire, d'obtenir quelquefois vos ſuffrages, et toujours votre amitié. Je n'ai guère vu juſqu'ici que des gens de lettres occupés de flatter les idoles du monde, d'être protégés par les ignorans, d'éviter les connaiſſeurs, de chercher à perdre leurs rivaux, et non à les ſurpaſſer. Toutes les académies ſont infectées de brigues et de haines perſonnelles : quiconque montre du talent, a ſur le champ pour ennemis ceux-là même qui pourraient rendre juſtice à ſes talens, et qui devraient être ſes amis.

M. *Thiriot*, dont vous connaiſſez l'eſprit de juſtice et de candeur, et qui a lu dans le fond de mon cœur pendant vingt-cinq années, ſait à quel point je déteſte ce poiſon répandu ſur la littérature. Il ſait ſurtout quelle eſtime j'ai conçue pour vous dès que j'ai pu voir quelques uns de vos ouvrages ; il peut vous dire que même à Cirey, auprès d'une perſonne qui fait tout l'honneur des ſciences et tout celui de ma vie, je regrettais infiniment de n'être pas lié avec vous.

Avec quel homme de lettres aurais-je donc voulu être uni, ſinon avec vous, Monſieur, qui joignez un goût ſi pur à un talent ſi marqué ? Je ſais que vous êtes non-ſeulement homme de lettres, mais un excellent

1738. citoyen, un ami tendre. Il manque à mon bonheur d'être aimé d'un homme comme vous.

J'ai lu, avec une ſatisfaction très-grande, votre diſſertation ſur le *Pervigilium veneris* : c'eſt-là ce qui s'appelle traiter la littérature. Madame la marquiſe *du Châtelet*, qui entend *Virgile* comme *Milton*, a été vivement frappée de la fineſſe avec laquelle vous avez trouvé dans les Géorgiques l'original du *Pervigilium*. Vous êtes comme ces connaiſſeurs nouvellement venus d'Italie, tout remplis de leur *Raphaël*, de leur *Carache*, de leur *Paul Veroneſe*, et qui démêlent tout d'un coup les paſtiches de *Boulogne*.

Vous avez donné un bel eſſai de traduction dans vos vers,

C'eſt l'aimable printemps dont l'heureuſe influence, &c.

Votre dernier vers,

Et le jour qu'il naquit fut au moins un beau jour,

me paraît beaucoup plus beau que

Ferrea progenies duris caput extulit arvis.

Le ſens de votre vers était, comme vous le dites très-bien, renfermé dans celui de *Virgile*. Souffrez que je diſe qu'il y était renfermé comme une perle dans des écailles.

Je voudrais ſeulement que ce beau vers pût s'accorder avec ceux-ci qui le précèdent;

De l'univers naiſſant le printemps eſt l'image;
Il ne ceſſa jamais durant le premier âge.

J'ai peur que ce ne soient-là deux mérites incompatibles : si le printemps ne cessa point dans l'âge d'or, il y eut plus d'un beau jour. Vous pourriez donc sacrifier ces *il ne cessa jamais* &c. à ce beau vers, 1738.

Et le jour qu'il naquit, &c.

Ce dernier vers mérite le sacrifice que j'ose vous demander.

Vous voyez, Monsieur, que je compte déjà sur votre amitié, et vous pardonnez sans doute à ma franchise. J'entre avec vous dans ces détails parce qu'on m'a dit que vous traduisez toutes les Géorgiques. L'entreprise est grande. Il est plus difficile de traduire cet ouvrage en vers français, qu'il ne l'a été de le faire en latin; mais je vous exhorte à continuer cette traduction, par une raison qui me paraît sans réplique, c'est que vous êtes le seul capable d'y réussir.

J'ai été votre partisan dans ce que vous avez dit de l'Enéide. Il n'appartient qu'à ceux qui sentent comme vous les beautés, d'oser parler des défauts; mais je demanderais grâce pour la sagesse avec laquelle *Virgile* a évité de ressembler à *Homère* dans cette foule de grands caractères qui embellissent l'Iliade. *Homère* avait vingt rois à peindre, et *Virgile* n'avait qu'*Enée* et *Turnus*.

Si vous avez trouvé des défauts dans *Virgile*, j'ai osé relever bien des bévues dans *Descartes*. Il est vrai que je n'ai pas parlé en mon propre et privé nom : je me suis mis sous le bouclier de *Newton*. Je suis tout au plus le *Patrocle* couvert des armes d'*Achille*.

1738. Je ne doute pas qu'un eſprit juſte, éclairé comme le vôtre, ne compte la philoſophie au rang de ſes connaiſſances. La France eſt juſqu'à préſent le ſeul pays où les théories de *Newton* en phyſique, et de *Boërhaave* en médecine, ſoient combattues. Nous n'avons pas encore de bons élémens de phyſique; nous avons pour toute aſtronomie le livre de *Bion*, qui n'eſt qu'un ramas informe de quelques mémoires de l'académie. On eſt obligé, quand on veut s'inſtruire de ces ſciences, de recourir aux étrangers, à *Keill*, à *Wolf*, à *s'Graveſende*. On va imprimer enfin des Inſtitutions phyſiques, dont M. *Pitot* eſt l'examinateur, et dont il dit beaucoup de bien. Je n'ai eu que le mérite d'être le premier qui ait oſé bégayer la vérité; mais, avant qu'il ſoit dix ans, vous verrez une révolution dans la phyſique, *et ſe mirabitur Gallia neutonianam.*

Et nous dirons avec vos Géorgiques:

Miraturque novas frondes et non ſua poma.

Il eſt vrai que la phyſique d'aujourd'hui eſt un peu contraire aux fables des Géorgiques, à la renaiſſance des abeilles, aux influences de la lune, &c.; mais vous ſaurez, en maître de l'art, conſerver les beautés de ces fictions, et ſauver l'abſurde de la phyſique.

Voilà à quoi vous ſervira l'eſprit philoſophique qui eſt aujourd'hui le maître de tous les arts.

Si vous avez quelque objection à faire ſur *Newton*, quelque inſtruction à donner ſur la littérature, ou quelque ouvrage à communiquer, ſongez, Monſieur, je vous en prie, à un ſolitaire plein d'eſtime pour

vous, et qui cherchera toute sa vie à être digne de votre commerce. C'est dans ces sentimens que je serai, &c. 1738.

LETTRE XXXVIII.

A M. L'ABBÉ DUBOS.

A Cirey, 30 octobre.

Il y a déjà long-temps, Monsieur, que je vous suis attaché par la plus forte estime; je vais l'être par la reconnaissance. Je ne vous répèterai point ici que vos livres doivent être le bréviaire des gens de lettres, que vous êtes l'écrivain le plus utile et le plus judicieux que je connaisse; je suis si charmé de voir que vous êtes le plus obligeant, que suis tout occupé de cette dernière idée.

Il y a long-temps que j'ai assemblé quelques matériaux pour faire l'histoire du Siècle de *Louis XIV*: ce n'est point simplement la vie de ce prince que j'écris, ce ne sont point les annales de son règne, c'est plutôt l'histoire de l'esprit humain, puisée dans le siècle le plus glorieux à l'esprit humain.

Cet ouvrage est divisé en chapitres; il y en a vingt environ destinés à l'histoire générale : ce sont vingt tableaux des grands événemens du temps. Les principaux personnages sont sur le devant de la toile; la foule est dans l'enfoncement. Malheur aux détails: la postérité les néglige tous; c'est une vermine qui tue les grands ouvrages. Ce qui caractérise le siècle, ce qui a causé des révolutions, ce qui sera important

dans cent années ; c'eſt-là ce que je veux écrire
1738. aujourd'hui.

Il y a un chapitre pour la vie privée de *Louis XIV;* deux pour les grands changemens faits dans la police du royaume, dans le commerce, dans les finances: deux pour le gouvernement eccléſiaſtique, dans lequel la révocation de l'édit de Nantes et l'affaire de la Régale ſont compriſes; cinq ou ſix pour l'hiſtoire des arts, à commencer par *Deſcartes* et à finir par *Rameau.*

Je n'ai d'autres mémoires pour l'hiſtoire générale qu'environ deux cents volumes de mémoires imprimés que tout le monde connaît; il ne s'agit que de former un corps bien proportionné de tous ces membres épars, et de peindre avec des couleurs vraies, mais d'un trait, ce que *Larrey*, *Limiers*, *Lamberti*, *Rouſſel*, &c. &c. falſifient et délayent dans des volumes.

J'ai pour la vie privée de *Louis XIV* les mémoires du marquis de *Dangeau*, en quarante volumes, dont j'ai extrait quarante pages; j'ai ce que j'ai entendu dire à de vieux courtiſans, valets, grands ſeigneurs et autres, et je rapporte les faits dans leſquels ils s'accordent. J'abandonne le reſte aux feſeurs de converſations et d'anecdotes. J'ai un extrait de la fameuſe lettre du roi au ſujet de M. de *Barbéſieux*, dont il marque tous les défauts auxquels il pardonne en faveur des ſervices du père ; ce qui caractériſe *Louis XIV* bien mieux que les flatteries de *Péliſſon.*

Je ſuis aſſez inſtruit de l'aventure de l'*homme au maſque de fer*, mort à la baſtille. J'ai parlé à des gens qui l'ont ſervi.

Il y a une eſpèce de mémorial écrit de la main de

Louis XIV,

Louis XIV, qui doit être dans le cabinet de *Louis XV*. 1738.
M. *Hardion* le connaît sans doute; mais je n'ose en demander communication.

Sur les affaires de l'Eglise, j'ai tout le fatras des injures de parti; et je tâcherai d'extraire une once de miel de l'absinthe des *Jurieu*, des *Quesnel*, des *Doucin*, &c.

Pour le dedans du royaume, j'examine les mémoires des intendans, et les bons livres qu'on a sur cette matière. M. l'abbé de *Saint-Pierre* a fait un journal politique de *Louis XIV*, que je voudrais bien qu'il me confiât. Je ne sais s'il fera cet acte de *bienfesance* pour gagner le paradis.

A l'égard des arts et des sciences, il n'est question, je crois, que de tracer la marche de l'esprit humain en philosophie, en éloquence, en poësie, en critique; de marquer les progrès de la peinture, de la sculpture, de la musique, de l'orfévrerie, des manufactures de tapisserie, de glaces, d'étoffes d'or, de l'horlogerie. Je ne veux que peindre, chemin fesant, les génies qui ont excellé dans ces parties. Dieu me préserve d'employer trois cents pages à l'histoire de *Gassendi!* La vie est trop courte, le temps trop précieux pour dire des choses inutiles.

En un mot, Monsieur, vous voyez mon plan mieux que je ne pourrais vous le dessiner. Je ne me presse point d'élever mon bâtiment. *Pendent opera interrupta, minæque murorum ingentes.* Si vous daigniez me conduire, je pourrais dire alors : *æquataque machina cœlo.* Voyez ce que vous pouvez faire pour moi, pour la vérité, pour un siècle qui vous compte parmi ses ornemens.

1738. A qui daignerez-vous communiquer vos lumières, ſi ce n'eſt à un homme qui aime ſa patrie et la vérité, et qui ne cherche à écrire l'hiſtoire ni en flatteur, ni en panégyriſte, ni en gazetier, mais en philoſophe. Celui qui a ſi bien débrouillé le chaos de l'origine des Français m'aidera ſans doute à répandre la lumière ſur les plus beaux jours de la France. Songez, Monſieur, que vous rendrez ſervice à votre diſciple et à votre admirateur.

Je ſerai toute ma vie avec autant de reconnaiſſance que d'eſtime, &c.

LETTRE XXXIX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Cirey, 3 novembre.

Aimable ange gardien, il faut que vous le ſoyez non-ſeulement de Cirey, mais de tout le canton.

Protégez, je vous en conjure, de la manière la plus efficace, M. l'abbé de *Valdruche* qui vous rendra cette lettre. C'eſt le fils de mon médecin, d'un de mes meilleurs amis. Vous vous ſentirez bien diſpoſé en ſa faveur, quand vous ſaurez qu'il a pour tout bien un petit canonicat de Joinville, que le chapitre lui a conféré légitimement, et que notre ſaint-père le pape veut lui ôter. N'eſt-il pas bien odieux qu'un évêque étranger puiſſe diſpoſer d'un bien qui eſt en France? qu'on ait des maîtres à trois cents lieues de chez ſoi? et qu'on mette en queſtion, qui doit l'emporter des droits les plus ſacrés des hommes, ou d'un

rescrit du pape ? Tout est subreptice, tout est abusif dans les procédés de l'ecclésiastique qui dispute le bénéfice à l'abbé de *Valdruche;* mais il a pour lui le pape et les capucins de Chaumont. Figurez-vous que les juges de Chaumont ont osé donner la provision au papimane, et qu'à l'audience on a cité des jurisconsultes italiens qui disent: *Papa omnia potest*. Que votre zèle de bon citoyen s'allume. C'est un chaînon des fers ultramontains qu'il s'agit de briser. Vous êtes à portée de procurer au fils de mon ami une audience prompte; c'est tout ce qu'il lui faut. Je crois que sa cause est celle de nos libertés, et la cause même du parlement. Dites-lui, mon cher ami, comment il faut qu'il se conduise; adressez-le aux bons feseurs; c'est mon procès que vous me faites gagner. Je crois que je vous en aimerais davantage, si la chose était possible. Adieu ; vous n'aurez jamais mieux récompensé le tendre et respectueux attachement que j'aurai pour vous toute ma vie.

1738.

LETTRE XL.

A M. DE CIDEVILLE.

Cirey, ce 10 novembre.

MON cher ami, je vous dois une Mérope, et je ne vous envoie qu'une épître. Je ne vous paye rien de ce que je vous dois : *Tam rarò scribimus, ut toto non quater in anno.*

Vous m'avez envoyé une ode charmante. Je rougis de ma misère, quand je songe que je n'y ai répondu

1738. que par des applaudiffemens. Vos richeffes, en me comblant de joie, me font fentir ma pauvreté. Ne croyez pas, mon cher ami, qu'en vous envoyant une épître, je prétende éluder la promeffe de la Mérope. A qui donc donnerai-je les prémices de mes ouvrages, fi ce n'eft à mon cher *Cideville*? à celui qui joint le don de bien juger au talent d'écrire avec tant de facilité et de grâce? Quel cœur dois-je fonger à émouvoir, fi ce n'eft le vôtre? Je compte que mes ouvrages feront au moins reçus comme les tributs de l'amitié. Ils vous parleront de moi; ils vous peindront mon ame.

Ma retraite heureufe ne m'offre point de nouvelles à vous apprendre. Elle laiffe un peu languir le commerce; mais l'amitié ne languit point. Je ne m'occupe à aucune forte de travail que je ne me dife à moi-même: Mon ami fera-t-il content? cette penfée fera-t-elle de fon goût? Enfin, fans vous écrire, je paffe mes jours dans l'envie de vous plaire et dans le plaifir d'écrire pour vous.

Madame *du Châtelet*, qui vous aime comme fi elle vous avait vu, vous fait les plus fincères complimens. Nous avons entendu parler ici confufément d'une épître de *Formont, contre les philofophes qui ont le malheur de n'être que philofophes*. Dieu merci, l'épître n'eft pas contre nous.

Rouffeau, après avoir long-temps offenfé DIEU, s'eft mis à l'ennuyer. Il fera damné pour fes fermons et pour fes couplets.

Je vous embraffe tendrement, mon aimable *Cideville*.

1738.

LETTRE XLI.

A M. THIRIOT.

Le 13 novembre.

Vous me voyez, mon cher ami, dans un point de vue, et moi je me vois dans un autre. Vous vous imaginez, à table avec madame de *la Poplinière* et M. *Desalleurs*, que les calomnies de *Rousseau* ne me font point de tort, parce qu'elles ne gâtent point votre vin de Champagne; mais moi qui sais qu'il a employé pendant dix ans la plume de *Rousset* et de *Varenne* à Amsterdam, pour me noircir dans toute l'Europe; moi qui, par l'indignation du Prince royal même contre tant de traits, reconnais très-bien que ces traits portent coup, j'en pense tout différemment. Je ne sais pourquoi vous me citez l'exemple des grands auteurs du siècle de *Louis XIV*, qui ont eu des ennemis. En premier lieu, ils ont confondu ces ennemis, autant qu'ils l'ont pu; en second lieu, ils ont eu des protections qui me manquent; et enfin, ils avaient un mérite supérieur qui pouvait les consoler. Ce qui m'est arrivé à la fin de 1736 doit me faire tenir sur mes gardes. Je sais très-bien que les journaux peuvent faire de très-mauvaises impressions; je sais qu'un homme qu'on outrage impunément est avili; et je ne veux accoutumer personne à parler de moi d'une manière qui ne me convienne pas. Ma sensibilité doit vous plaire. Un ami s'intéresse à la réputation de son ami, comme à la sienne propre.

1738. Je vois que vous vous y intéressez efficacement, puisque vous m'envoyez des critiques sur les épîtres. Je vous en remercie de tout mon cœur. Soyez sûr que j'en profiterai. Continuez; mais songez que ce *frappant et ce vif* que vous cherchez, cesse d'être tel quand il revient trop souvent. *Non fumum ex fulgore, sed ex fumo dare lucem cogitat.* Je ne suis pas de votre avis en tout. La censure de la boîte de *Pandore* me paraît très-injuste (*). Je prétends prouver que si tous les hommes étaient également heureux dans l'âge d'or, ils ont actuellement une égale portion de biens et de maux, et qu'ainsi l'égalité subsiste toujours. Au reste, qu'un hémistiche ou deux déplaisent, cela rend-il une pièce entière insupportable? Vous me reprochiez d'imiter *Despréaux*, à présent vous voulez que je lui ressemble. Trouvez-vous donc dans ses épîtres tant de vivacité et tant de traits? Il me semble que leur grand mérite est d'être naturelles, correctes et raisonnables; mais de la sublimité, des grâces, du sentiment, est-ce là qu'il les faut chercher?

Vous proscrivez la *barque* des rois; cependant il ne s'agit ici que de la barque légère, de la barque du bonheur, de la petite barque que chaque individu gouverne, roi ou garçon de café. Mais, comme le vulgaire ne veut voir un roi que dans un vaisseau de cent pièces de canon, et qu'il faut s'accommoder aux idées reçues, je sacrifie la barque.

J'ôte le *Bernard*, et le *bien* qu'il fait, et le *bien* qu'il a. Ce mot de *bien* pris en deux sens différens, est peut-être un jeu de mots : qu'en pensez-vous ?

(*) Voyez le premier Discours sur l'homme, de l'égalité des conditions, volume de Poëmes.

Fertilifent la terre en déchirant fon fein. 1738.

eft, ne vous déplaife, un très-beau vers.

J'aime *Perrette.* C'eft dans fon ennui précifément, et feulement dans fon ennui qu'on fouhaite le deftin d'autrui; car, quand on fe fent bien, ce n'eft pas là le moment où l'on fouhaite autre chofe.

Je donne des coups de pinceau à mefure que je vois des taches; mais aidez-moi à les remarquer, car la multiplicité de mes occupations et le maudit amour propre font voir bien trouble. *Vale, te amo.*

LETTRE XLII.

A M. THIRIOT.

Le 24 novembre.

Ami, dont la vertu toujours égale et pure, &c. (*)

CELA vous plaît-il mieux que le cœur tout neuf d'*Hermotime?* Au moins, cette épître aura un mérite, c'eft d'être adreffée à mon ami et non à un écolier fuppofé. Je vous en envoie une que je deftine à l'héritier d'un trône; mais la première fera pour vous. Je les corrige toutes, et avec opiniâtreté. Je veux qu'elles foient bonnes et dignes du lieu où elles ont été faites, et du deffein que j'ai eu en les fefant.

Mais comment raboter à la fois la Henriade, mes tragédies et toutes mes pièces? *Col tempo e col arte tutto fi fara.* Tâchez qu'on imprime l'Epître fur la

(*) Voyez les variantes du Difcours fur l'égalité des conditions.

1738. nature du plaisir, afin que je puisse donner le recueil de mes six sermons bien réformé : ce sera mon carême, prêché par le père *Voltaire*.

La lettre de M. *Desalleurs* est d'un homme très-supérieur. S'il y avait à Paris bien des gens de cette trempe, il faudrait acheter vîte le palais Lambert. Aussi achèterons-nous, je crois, et nous pardonnerons à la multitude des sots, en faveur de quelques justes, c'est-à-dire, de quelques gens d'esprit.

Dès que j'aurai un entr'acte (car je suis entouré de mes tragédies que je relime), j'écris à l'ame de *Bayle*, laquelle demeure à Paris dans le corps de M. le comte *Desalleurs*, et qui est très-bien logée.

Vous ferez comme il vous plaira à l'égard de ce monstre d'abbé *Desfontaines*; mais vous pouvez assurer que je n'ai d'autre part au livre très-fort qui vient de paraître contre lui, que d'avoir écrit, il y a deux ans, à M. *Maffei*, la lettre qu'on vient d'imprimer. Assurez-le d'ailleurs que j'ai en main de quoi le confondre et le faire mourir de honte, et que je suis un ennemi plus redoutable qu'il ne pense.

Je vous embrasse. Envoyez-moi des plumes d'or, si vous avez de la monnaie. Je suis las de ne vous écrire qu'avec une plume d'oison.

1738.

LETTRE XLIII.

A M. LE COMTE DESALLEURS.

A Cirey, 26 novembre.

Si vous n'aviez point ſigné, Monſieur, la lettre ingénieuſe et ſolide dont vous m'avez honoré, je vous aurais très-bien deviné. Je ſais que vous êtes le ſeul homme de votre eſpèce, capable de faire un pareil honneur à la philoſophie. J'ai reconnu cette ame de *Bayle* à qui le ciel, pour ſa récompenſe, a permis de loger dans votre corps. Il appartient à un génie, cultivé comme le vôtre, d'être ſceptique. Beaucoup d'eſprits légers et inappliqués décorent leur ignorance d'un air de pyrrhoniſme ; mais vous ne doutez beaucoup que parce que vous penſez beaucoup.

Je marcherai ſous vos drapeaux une très-grande partie du chemin, et je vous prierai de me donner la main pour le reſte de la journée.

Je crois qu'en métaphyſique vous ne me trouverez guère hors des rangs que vous aurez marqués. Il y a deux points dans cette métaphyſique ; le premier eſt compoſé de trois ou quatre petites lueurs que tout le monde aperçoit également ; le ſecond eſt un abyme immenſe où perſonne ne voit goutte. Quand, par exemple, nous ſerons convenus qu'une penſée n'eſt ni ronde ni carrée, que les ſenſations ne ſont que dans nous et non dans les objets, que nos idées nous viennent toutes par les ſens (quoi qu'en diſent

1738. *Descartes* et *Mallebranche*), que l'ame, &c.; si nous voulons aller un pas plus avant, nous voilà dans le vaste royaume des choses possibles.

Depuis l'éloquent *Platon* jusqu'au profond *Leibnitz*, tous les métaphysiciens ressemblent, à mon gré, à des voyageurs curieux qui seraient entrés dans les antichambres du sérail du grand-turc, et qui, ayant vu de loin passer un eunuque, prétendraient conjecturer de là combien de fois sa Hautesse a caressé cette nuit son odalique. Un voyageur dit trois, un autre dit quatre, &c.; le fait est que le grand-sultan a dormi toute la nuit.

Vous avez assurément grande raison d'être révolté de ce ton décisif avec lequel *Descartes* donne ses mauvais contes de fée; mais, je vous prie, ne lui reprochez pas l'algèbre et le calcul géométrique; il ne l'a que trop abandonné dans tous ses ouvrages. Il a bâti son château enchanté sans daigner seulement prendre la moindre mesure. Il était un des plus grands géomètres de son temps, mais il abandonna sa géométrie, et même son esprit géométrique, pour l'esprit d'invention, de systême et de roman. C'est-là ce qui devait le décrier, et c'est, à notre honte, ce qui a fait son succès. Il faut l'avouer, toute sa physique n'est qu'un tissu d'erreurs: lois du mouvement fausses, tourbillons imaginaires démontrés impossibles dans son systême, et raccommodés en vain par *Huygens*; notions fausses de l'anatomie, théorie erronée de la lumière, matière magnétique cannelée impossible, trois élémens à mettre dans les Mille et une nuits, nulle observation de la nature, nulle découverte: voilà pourtant ce que c'est que *Descartes*.

Il y avait de son temps un *Galilée* qui était un véritable inventeur, qui combattait *Aristote* par la géométrie et par des expériences, tandis que *Descartes* n'opposait que de nouvelles chimères à d'anciennes rêveries; mais ce *Galilée* ne s'était point avisé de créer un univers comme *Descartes*; il se contentait de l'examiner. Il n'y avait pas là de quoi en imposer au vulgaire grand et petit. *Descartes* fut un heureux charlatan; mais *Galilée* était un grand philosophe. 1738.

Que je suis bien de votre avis, Monsieur, sur *Gassendi!* Il relâche, comme vous dites énergiquement, la force de toutes ses raisons; mais un plus grand malheur encore, c'est que les raisons lui manquent. Il a deviné bien des choses qu'on a prouvées après lui.

Ce n'est pas assez, par exemple, de combattre le plein par des argumens plausibles; il fallait qu'un *Newton*, en examinant le cours des comètes, démontrât de quelle quantité elles vont nécessairement plus vîte à la hauteur de nos planètes, et que par conséquent elles ne peuvent être portées par un prétendu tourbillon de matière, qui ne peut aller à la fois lentement avec une planète, et rapidement avec une comète, dans la même couche. Il a fallu que M. *Bradley* découvrît la progression de la lumière, et démontrât qu'elle n'est point retardée dans son chemin d'une étoile à nous, et que par conséquent il n'y a point là de matière. Voilà ce qui s'appelle être physicien. *Gassendi* est un homme qui vous dit en gros qu'il y a quelque part une mine d'or, et les autres vous apportent cet or qu'ils ont fouillé, épuré et travaillé.

1738. Ce ne fera donc point, Monfieur, fur la phyfique que je ferai entièrement pyrrhonien : car comment douter de ce que l'expérience découvre, et de ce que la géométrie confirme ? Parce qu'*Anaxagore*, *Leucippe*, *Ariftote* et tous les grecs babillards ont dit longuement des abfurdités, cela empêche-t-il que *Galilée*, *Caffini*, *Huygens* n'aient découvert de nouveaux cieux? La théorie des forces mouvantes en fera-t-elle moins vraie? Nous avons la longitude et la latitude de deux mille étoiles dont les anciens ne fuppofaient pas feulement l'exiftence, et nous avons découvert plus de vérités phyfiques fur la terre, que *Flamftéed* ne compte d'étoiles dans fon catalogue.

Tout cela eft peu de chofe pour l'immenfité de la nature, j'en conviens; mais c'eft beaucoup pour la faibleffe de l'homme. Le peu que nous favons, étend réellement les forces de l'ame : l'efprit y trouve autant de plaifirs que le corps en éprouve dans d'autres jouiffances qui ne font pas à méprifer.

Je m'en rapporte à vous fur tout cela. Si le don de penfer rend heureux, je vous tiens, Monfieur, pour le plus fortuné des hommes. Vous favez jouir, vous favez douter, vous favez affirmer quand il le faut.

Vous me donnez très-poliment un confeil très-fage, c'eft de paraître douter des chofes que je veux perfuader, et de préfenter comme probable ce qui eft démontré.

Cofi alegro franciull' purgiamo afperfi
Di foave licor gli orli del vafo.

Je vous réponds bien que fi j'avais fait quelque

découverte, quand je la croirais inébranlable, je la donnerais ſous les livrées modeſtes du doute. Il ſied bien d'être un peu honteux quand on ſait boire aux gens le vin du cru ; mais permettez-moi de m'excuſer ſi j'ai un peu trop vanté *Newton;* j'étais plein de ma divinité. Je ne ſuis pas ſujet à l'enthouſiaſme, au moins en proſe. Vous ſavez qu'en écrivant l'Hiſtoire de *Charles XII*, je n'ai trouvé qu'un homme où les autres voyaient un héros ; mais *Newton* m'a paru d'une tout autre eſpèce. Tout ce qu'il a dit, m'a ſemblé ſi vrai que je n'ai pas eu le courage de faire la petite bouche. D'ailleurs, vous connaiſſez les Français : parlez avec défiance de ce que vous leur donnez, ils vous prendront au mot. 1738.

Enfin, les ménagemens ne feront point paſſer la fauſſe monnaie pour la bonne chez la poſtérité : et ſi *Newton* a trouvé la vérité, elle et lui méritent qu'on les préſente avec aſſurance à ſon ſiècle.

Je paſſe, Monſieur, à un article de votre lettre qui n'eſt pas le moins eſſentiel : c'eſt le goût épuré que vous y faites paraître. Vous voulez qu'on ne donne à la philoſophie que les ornemens qui lui ſont propres, et qu'on n'affecte point de faire le plaiſant ni l'homme de bonne compagnie, quand il ne s'agit que de méthode et de clarté.

Ornari res ipſa negat, contenta doceri.

A la bonne heure que M. de *Fontenelle* ait égayé ſes Mondes. Ce ſujet riant pouvait admettre des fleurs et des pompons; mais des vérités plus approfondies ſont de ces beautes mâles auxquelles il faut

les draperies du *Pouſſin*. Vous me paraiſſez un des
1738. meilleurs feſeurs de draperies que j'aye jamais vu. Madame *du Châtelet* eſt entièrement de votre avis. Elle a un eſprit qui, comme le dit *la Fontaine* de madame de *la Sablière*,

A beauté d'homme avec grâces de femme.

Elle a lu et relu votre lettre avec une ſorte de plaiſir qu'elle goûte rarement. Elle avait déjà été bien contente d'une lance que vous avez rompue ſur le nez de *Crouſaz* en faveur de *Bayle*. Elle voudrait bien voir un bâillon de votre façon, mis dans la bouche bavarde de ce profeſſeur dogmatique.

Continuez, Monſieur, à faire voir que les perſonnes d'un certain ordre en France ne paſſent point leur vie à ramper chez un miniſtre, ou traîner leur ennui de maiſon en maiſon. Empêchez la preſcription de la barbarie, et faites honneur à la France.

Permettez-moi de préſenter mes très-humbles complimens à un autre philoſophe mondain qu'on dit aujourd'hui beaucoup plus joufflu que vous. Il lit moins que vous *Bayle* et *Cicéron;* mais il vit avec vous, et cela vaut bien de bonnes lectures. Madame *du Châtelet* ſera auſſi tranſportée que moi ſi vous lui faites part de vos idées. Elle en eſt bien plus digne, quoique je ſente tout leur prix.

Je ſuis, &c.

1738.

LETTRE XLIV.

A M. THIRIOT.

Le 29 novembre.

Je viens de répondre un livre au beau volume de M. *Desalleurs*. Voici encore une lettre que je devais à M. *Clément*.

Votre paquet arrive dans l'inftant que je finis toutes ces befognes. Me voici avec vous comme un homme qui s'eft épuifé avec fes maîtreffes, mais qui revient à fa femme.

Je n'ai point encore reçu le paquet du Prince; mais grand merei de l'épître de M. *Formont*. Je fuis bien aife de lui avoir envoyé la réponfe (*) avant d'avoir lu fa pièce, et de m'être juftifié d'avance de ne plus aimer les vers; mais dites-lui poliment que fi je ne les avais jamais aimés, je commencerais par les fiens. Il eft vrai qu'il m'enveloppe dans fes plaintes générales contre les déferteurs d'*Apollon* : je ne fuis point déferteur, mais je dirai toujours: *Multæ funt manfiones in domo patris mei;* ou bien avec *Arlequin: Ognuno faccia fecondo il fuo cervello.*

Je vous avoue que je fuis enchanté de l'action de M. de *la Poplinière*. Il y a là un caractère fi vrai, quelque chofe de fi naturel, de fi bon, à prendre intérêt à l'ouvrage d'un autre, à l'examiner, à le

(*) Voyez dans le volume des Lettres en vers,

A mon très-cher ami Formont, &c.

1738. corriger, qu'il mérite plus que jamais le nom de *Pollion.*

Vir bonus et prudens verſus reprehendet inertes ;
Culpabit duros, &c.

Il eſt l'homme d'*Horace*, et je crois qu'il a le mérite de l'être ſans le ſavoir ; car, entre nous, je penſe qu'il ne lit guère, et qu'il doit ſon goût à la manière dont il a plu à DIEU de le former. Je ſerai à mon tour difficile. Vous allez croire que c'eſt ſur mes vers; point, c'eſt ſur ceux de *Pollion* : qu'il liſe et qu'il juge.

(*) *La modération eſt le tréſor du ſage*,

me paraît bien meilleur que l'*attribut*, 1°. parce que le *tréſor* eſt oppoſé à *modération*, et parce que *attribut* eſt un terme proſaïque...., &c. &c. En feſant ces critiques, qui me paraiſſent juſtes, je ſuis effrayé de la difficulté de faire des vers français, et je ne m'étonne plus que *Deſpréaux* employât deux ans à compoſer une épître.

Je m'en vais raboter plus que jamais, et être auſſi inflexible pour moi que je le ſuis pour *Pollion.*

Votre grande critique que je ne parle pas toujours à *Hermotime*, me paraît la plus mauvaiſe de toutes. Parler toujours à la même perſonne eſt d'un ennui de prône. On s'adreſſe d'abord à ſon homme, et enſuite à toute la nature; ainſi en uſe *Horace*, mille fois plus découſu que moi. Mais nous n'aurons plus de querelle ſur cela ; *Hermotime* eſt devenu *Thiriot*, et chaque épître eſt détachée.

(*) Diſcours ſur l'homme.

Ah,

Ah, en voici d'une bonne! vous trouvez mauvais ce vers, 1738.

Moins ce qu'on a penſé, que ce qu'il faut ſavoir.

et vous oſez dire que c'eſt du galimatias pour un bon dialecticien! Eh bien, mon cher dialecticien, je vous dirai qu'un homme qui étudie la nature, qui fait des expériences, qui calcule, un *Newton*, un *Mariote*, un *Huygens*, un *Bradley*, un *Maupertuis*, ſavent *ce qu'il faut ſavoir*, et que M. *le Gendre*, marquis de *Saint-Aubin*, dans ſon Traité de l'opinion, fait *ce qu'on a penſé*. Je vous dirai que *ſavoir* ce qu'ont mal penſé les autres, c'eſt très-mal *ſavoir*, et qu'un homme qui étudie la géométrie ſait, non des opinions, mais des choſes, et des choſes indépendantes des hommes. Voilà le point. Je n'exclus pas l'hiſtoire de l'eſprit humain, mais je veux qu'on ſache que l'eau pèſe neuf cents fois plus que l'air, et non pas qu'on s'en tienne à ſavoir qu'*Ariſtote* a cru que l'eau ne peſait que dix fois davantage.

Ce vers, ne vous en déplaiſe, eſt vrai et précis; et il reſtera. Continuez cependant, dites-moi *tout ce que l'on penſera* et *tout ce qu'il faudra ſavoir*. Je ſuis comme la flèche, je fais mon profit de tout.

Adieu, mon cher *Merſenne*. *Dimitte nobis peccata noſtra, ſicut dimittimus criticis noſtris.*

Je fais tant de cas de l'eſprit et de l'amitié de *Pollion*, que je lui dis mon ſentiment ſans aucun ménagement. Son caractère eſt au-deſſus des ſimagrées des complimens. Une vérité vaut mieux chez lui que cent fadeurs. Je vous embraſſe, j'ai la tête cuite.

1738. A propos, j'oubliais encore une correction *ſans appel*, dont j'appelle au bon ſens, au bon goût et à vous.

D'où vient qu'avec cent pieds qui lui ſont inutiles,

vous voudriez *qu'on croirait inutiles*. Eh, ventre-ſaint-gris, ils ſont très-inutiles, car

Il traîne ſes pas débiles.

Il y a des eſpèces de reptiles qui ont une trentaine de pattes et qui n'en vont pas plus vîte, comme les autruches ont des ailes pour ne point voler. DIEU eſt le maître.

LETTRE XLV.

A M. THIRIOT.

Le 1 décembre.

NOUS venons de recevoir le paquet du Prince, lequel Prince un jour doit vous acheter cent mille écus, s'il en donne ſept mille pour un être non penſant, haut de ſix pieds. J'étais bien preſſé avant-hier en vous écrivant toutes mes contre-critiques ; pardonnez,

Mais *je lèche*, *en criant*, *la main* qui me cenſure.

A propos, nous avons demandé aux valets de chiens, ſi les chiens peuvent crier quand ils lèchent ;

ils disent que cela est aussi impossible que de siffler la bouche pleine (*). 1738.

Comment va l'Enfant prodigue? Vos amis sont-ils revenus de la critique de *Fierenfat*? Un nom doit-il choquer? et ignore-t-on que dans *Ménandre*, *Plaute* et *Térence*, tous les noms annoncent les caractères, et qu'*Harpagon* signifie *qui serre*? Madame *Croupillac* n'est-elle pas nécessaire à l'intrigue, puisque c'est elle qui apprend à l'enfant prodigue toutes les nouvelles? et n'est-il pas plaisant et intéressant tout ensemble que cette *Croupillac* lui dise bonnement du mal de lui-même.

Messieurs les critiques, j'en appelle au parterre. Adieu; laissez-moi le droit de regimber, mais donnez-moi toujours cent coups d'aiguillon. *Vale, te amo.*

LETTRE XLVI.

A M. THIRIOT.

Le 6 décembre.

MON très-cher ami, mitonnez-moi le manipulateur; vous aurez dans peu notre décision.

Comme on imprimait en Hollande les quatre épîtres,

(*) M. de *la Poplinière* avait proposé de substituer,

Le chien lèche, en criant, le maître qui le bat,

à celui de M. de *Voltaire*,

Le chien meurt en léchant le maître qu'il chérit.

1738. je viens de les envoyer corrigées, très-corrigées, surtout la première, et mon cher *Thiriot* est à la place d'*Hermotime*.

Vous me faites tourner la tête de me dire qu'il ne faut point de tours familiers. Ah, mon ami, ce sont les ressorts de ce style. Quelque ton sublime qu'on prenne, si on ne mêle pas quelque repos à ces écarts, on est perdu. L'uniformité de sublime dégoûte. On ne doit pas couvrir son cu de diamans comme sa tête. Mon cher ami, sans variété, jamais de beauté. Etre toujours admirable, c'est ennuyer. Qu'on me critique, mais qu'on me lise.

Passons du grave au doux, du plaisant au sévère.

Gare que le père *Voltaire* ne soit père *Savonarole*.

Envoyez le s'Gravesende chez l'abbé : il ne faut jamais attendre d'occasion pour un bon livre; l'abbé le mettra au coche sur le champ.

Il me faut le Boërhaave français; je le crois traduit. Il y a une infinité de drogues dont je ne sais pas le nom en latin.

Ai-je souscrit pour le livre de M. *Brémont*? Aurai-je quelque chose sur les marées par quelque tête anglaise?

Je crois que je verrai demain Wallis et l'Algarotti français (*). J'avais proposé à M. *Algarotti* que la traduction se fît sous mes yeux; je vous réponds qu'il eût été content de mon zèle.

Je ne sache pas qu'on ait imprimé rien de mes lettres à *Maffei;* mais ce que j'ai écrit, soit à lui,

(*) Traduit par *du Perron de Castera*.

ſoit à d'autres, ſur l'abbé *Desfontaines*, a beaucoup couru. Si on m'avait cru, on aurait plus étendu, plus poli et plus aiguiſé cette critique. Il était ſans doute néceſſaire de réprimer l'inſolente abſurdité avec laquelle ce gazetier attaque tout ce qu'il n'entend point; mais je ne peux être par-tout, et je ne peux tout faire.

1738.

Au reſte, je ne crois pas que vous balanciez entre votre ami et un homme qui vous a traité avec le mépris le plus inſultant dans le Dictionnaire néologique, dans un ouvrage ſouvent imprimé, ce qui redouble l'outrage. Il ne m'a jamais ni écrit ni parlé de vous que pour nous brouiller; jamais il n'a employé ſur votre compte un terme honnête. Si vous aviez la faibleſſe honteuſe de vous mettre entre un tel ſcélérat et votre ami, vous trahiriez également ma tendreſſe et votre honneur. Il y a des occaſions où il faut de la fermeté. C'eſt s'avilir de ménager un coquin. Il a trouvé en moi un homme qui le fera repentir jusqu'au dernier moment de ſa vie; j'ai de quoi le perdre : vous pouvez l'en aſſurer. Adieu, je ſuis fâché que la colère finiſſe une lettre dictée par l'amitié.

1738.

LETTRE XLVII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Ce 6 décembre.

LE coche de Joinville part aujourd'hui chargé de quatre petites bouteilles de liqueurs qui, Dieu merci, seront bues en France (7). Elles sont adressées à M. d'*Argental*, à la Grange-batelière. Recevez, mon cher ange gardien, ces petites libations que vous fait le mortel dont vous prenez soin.

Voici une autre sorte d'hommage; c'est une cinquième épître, en attendant que les autres soient dûment corrigées. Lisez-la, ne la donnez point; dites ce qu'il faut réformer. Je voudrais qu'elle fût catholique et raisonnable; c'est un carré rond, mais en égrugeant les angles, on peut l'arrondir. Je corrige actuellement la Henriade, Brutus, Oedipe, l'Histoire du roi de Suède. Puisque j'ai tant fait que d'être auteur, et que vous avez tant fait que de m'aimer, il faut au moins que vous aimiez en moi un auteur passable.

Je crois que le mieux est que mademoiselle *Quinault* donne l'Envieux sans le mettre sous le nom de *Lamare*. La pièce est un peu sérieuse, mais on dit que les honnêtes gens réussissent à présent à la comédie mieux que les bouffons. C'est à vous à me le dire. J'ai peur que *Thiriot* n'ait vu l'Envieux autrefois,

(7) M. le comte d'*Argental*, à la sollicitation de ses amis, s'était enfin déterminé à ne point accepter l'intendance de Saint-Domingue.

mais il eſt devenu diſcret; nous avons étoupé ſa trompette. 1738.

J'ai écrit deux fois à M. *Hérault* pour avoir le déſaveu de *Jore :* il m'eſt eſſentiel; comment faire pour l'obtenir? Qu'il eſt aiſé de nuire! que le mal ſe fait promptement! qu'on eſt lent à faire le bien! Chez vous, c'eſt tout le contraire. Non; je ne ſais ce que je dis, car vous ne pouvez faire le mal, vous êtes le bon principe, vous êtes *Oroſmade.*

Madame *du Châtelet* vous fait mille amitiés. Nous pourrions bien acheter l'hôtel Lambert à Paris, non comme palais, mais comme ſolitude, et ſolitude qui nous rapprocherait du plus aimable des hommes. Mes reſpects à votre adorable femme. Etes-vous toujours ſénateur de Paris?

LETTRE XLVIII.

A M. HELVETIUS.

A Cirey, ce 4 décembre.

MON très-cher enfant, pardonnez l'expreſſion, la langue du cœur n'entend pas le cérémonial; jamais vous n'éprouverez tant d'amitié et tant de ſévérité: je vous renvoie votre épître apoſtillée, comme vous l'avez ordonné. Vous et votre ouvrage vous méritez d'être parfaits. Qui peut ne pas s'intéreſſer à l'un et à l'autre? Madame la marquiſe *du Châtelet* penſe comme moi; elle aime la vérité et la candeur de votre caractère; elle fait un cas infini de votre eſprit; elle vous

1738. trouve une imagination féconde; votre ouvrage lui paraît plein de diamans brillans, mais qu'il y a loin de tant de talens et de tant de grâces à un ouvrage correct! La nature a tout fait pour vous, ne lui demandez plus rien; demandez tout à l'art; il ne vous manque plus que de travailler avec difficulté. Vingt bons vers en quinze jours font mal-aifés à faire, et depuis nos grands maîtres, dites-moi, qui a fait vingt bons vers alexandrins de fuite? Je ne connais perfonne dont on puiffe en citer un pareil nombre. Et voilà pourquoi tout le monde s'eft jeté dans ce miférable ftyle marotique, dans ce ftyle bigarré et grimaçant, où l'on allie monftrueufement le trivial et le fublime, le férieux et le comique, le langage de *Rabelais*, celui de *Villon*, et celui de nos jours; à la bonne heure qu'un laid vifage fe couvre de ce mafque. Rien n'eft fi rare que le beau naturel: c'eft un don que vous avez; tirez-en donc, mon cher ami, tout le parti que vous pouvez, il ne tient qu'à vous. Je vous jure que vous ferez fupérieur en tout ce que vous entreprendrez; mais ne négligez rien. Je vous donne un bon confeil, après vous avoir donné de bien mauvais exemples. Je me fuis mis trop tard à corriger mes ouvrages; je paffe actuellement les jours et les nuits à réformer la Henriade, Oedipe, Brutus, et tout ce que j'ai jamais fait; n'attendez pas comme moi; *fi non vis fanus, curres hydropicus*. Je fonge à guérir mes maladies; mais vous, prévenez celles qui peuvent vous attaquer. Puifque vous chantez l'étude avec tant d'efprit et de courage, ayez auffi le courage de limer cette production vingt fois; renvoyez-la-moi, et que je vous la renvoye encore. La gloire, en ce métier-ci,

eſt comme le royaume des cieux, *et violenti rapiunt illud*. Que je ſois donc votre directeur, pour ce royaume des belles-lettres; vous êtes une belle ame à diriger. Continuez dans le bon chemin, travaillez, je veux que vous faſſiez aux belles-lettres et à la France un honneur immortel. *Plutus* ne doit être que le valet de chambre d'*Apollon;* le tarif eſt bientôt connu, mais une épître en vers eſt un terrible ouvrage. Je défie vos quarante fermiers généraux de le faire. Adieu, je vous embraſſe tendrement; je vous aime comme on aime ſon fils. Madame *du Châtelet* vous fait les complimens les plus vrais; elle vous écrira, elle vous remercie. 1738.

Allons, qu'un ouvrage qui lui eſt adreſſé ſoit digne de vous et d'elle. Vous m'avez fait trop d'honneur dans cet ouvrage, et cependant je vous rends la vie bien dure. Adieu, je vous ſouhaite la bonne année. Aimez toujours les arts et Cirey.

LETTRE XLIX.

A M. THIRIOT.

A Cirey, 10 décembre.

JE me venge de vos critiques ſur notre ami M. de *la Bruère*. Vous me donnez le fouet, et je le lui rends. Il eſt vrai que j'y vais plus doucement que vous; mais c'eſt que je ſuis du métier, et je ne ſais que douter quand vous ſavez affirmer. Je ſuis peut-être auſſi exact que vous, mais je ne ſuis pas ſi ſévère. Voici donc, mon cher ami, ſon opéra que je lui

renvoie avec mes apostilles et une petite lettre, le
1738. tout adressé à père *Mersenne*.

Je me rends sur quelques-unes de vos censures. L'épître sur l'homme est toute changée; enfin, je corrige tout avec soin. L'objet de ces six discours en vers est peut-être plus grand que celui des satires et des épîtres de *Boileau*. Je suis bien loin de croire les personnes qui prétendent que mes vers sont d'un ton supérieur au sien. Je me contenterai d'aller immédiatement après lui. Comment ne vous êtes-vous pas aperçu que l'épître sur la nature du plaisir, est précisément celle dont la fin est adressée au Prince royal? comment n'avez-vous pas vu que le plaisir est le sujet de tout ce poëme? comment enfin n'avez-vous pas reconnu les vers que je vous demandais? Grâce à *Apollon*, je les ai retrouvés et refaits pour vous épargner la peine de me les envoyer.

Je ne crois pas que *Pollion* soit fâché de mes contre-critiques; mais je crois que vous voyez tous deux combien l'art des vers et l'art de juger sont difficiles. Plus on connaît l'art, plus on en sent les épines.

Ne vous hâtez pas de juger M. *du Fay;* cela est trop français; attendez du moins que vous ayez lu son *factum*. Je dois souhaiter qu'il ait tort, mais je suis bien loin de le condamner. (8)

Je ne me rends point sur le *Desfontaines*, et je vous soutiens que le pied plat dont vous me parlez, qui vous a si indignement accoutré dans son libelle néologique, c'est lui-même; mais je ne vous dis que ce que vous savez. Vous cherchez à ménager un monstre

(8) Trompé par des expériences peu concluantes, il avait cru trouver quelques erreurs dans l'optique de *Newton*.

que vous déteſtez et que vous craignez. J'ai moins de prudence ; je le hais, je le mépriſe, je ne le crains pas, et je ne perdrai aucune occaſion de le punir. Je ſais haïr parce que je ſais aimer. Sa lâche ingratitude, le plus grand de tous les vices, m'a rendu irréconciliable. 1738.

Je vous enverrai bientôt la tragédie de Brutus entièrement réformée, et défaite heureuſement des églogues de *Tullie*.

Je vous enverrai Oedipe tout corrigé, et vous aurez encore bien autre choſe. Que Dieu me donne vie, et vous ſerez content de moi. Je brûle de vous faire voir les corrections ſans fin de la Henriade. Si le royaume des cieux eſt pour les gens qui s'amendent, j'y aurai part ; s'il eſt pour ceux qui aiment tendrement leurs amis, je ſerai un ſaint. *Platon* mettait dans le ciel les amis à la première place ; j'y ſerais encore en cette qualité.

Adieu, mon cher ami ; je vous embraſſe tendrement.

L'élu Voltaire.

LETTRE L.

A M. PRAULT, *libraire.*

A Cirey, ce 13 décembre.

J'AI reçu votre lettre, mon cher *Prault ;* ſi vous étiez toujours auſſi exact, je vous aimerais beaucoup. Vous avez donc donné cent vingt livres à M. de *Lamare*, et vous avez plus fait que je n'avais oſé vous demander. Je me charge du payement, s'il ne vous paye pas.

1738. Je vais vous rembourſer et les cinquante livres que vous avez données à M. *Linant*, et quelque argent que je vous dois. Prenez, à bon compte, ces quatre cents livres que je vous envoie en un billet ſur mon ami l'abbé *Mouſſinot*. Vous m'enverrez votre mémoire dans le courant de janvier.

Sitôt la préſente reçue, faites un ballot d'un Bayle entier, bien complet, et envoyez-le à M. l'abbé de *Breteuil*, grand-vicaire à Sens, avec une feuille de papier, où vous mettrez : *A M. l'abbé de Breteuil, de la part de ſon très-humble et très-obéiſſant ſerviteur Voltaire;* le tout bien beau et bien emballé : c'eſt un petit préſent d'étrennes.

Voici les vôtres ci-incluſes. Tâchez d'imprimer avec permiſſion cette nouvelle épître morale, en attendant que je vous envoye le recueil complet et corrigé. La Henriade eſt bientôt prête. Vous prendrez votre parti : je ne veux que vous faire plaiſir.

Je vous embraſſe de tout mon cœur.

LETTRE LI.

A M. DE FORMONT.

A Cirey, ce 20 décembre.

J'AI lu, Monſieur, la belle épître que vous avez bien voulu m'envoyer, avec autant de plaiſir que ſi elle ne m'humiliait pas. Mon amitié pour vous l'emporte ſur mon amour propre. Vous faites des vers alexandrins comme on en feſait il y a cinquante ans,

et comme j'en voudrais faire. Il eſt vrai que vos derniers vers me font triſtement ſentir que je ne peux me flatter que la Henriade ait jamais une place à côté des bons ouvrages du ſiècle paſſé; mais il faut bien que chacun ſoit à ſa place. Je tâche au moins de rendre la mienne moins mépriſable, en corrigeant chaque jour tous mes ouvrages. Je n'épargne aucune peine pour mériter un ſuffrage tel que le vôtre, et je viens encore d'ajouter et de réformer plus de deux cents vers pour la nouvelle édition de la Henriade qu'on prépare. 1738.

Je me flatte du moins que le compas des mathématiques ne ſera jamais la meſure de mes vers; et ſi vous avez verſé quelques larmes à Zaïre ou à Alzire, vous n'avez point trouvé, parmi les défauts de ces pièces-là, l'eſprit d'analyſe, qui n'eſt bon que dans un traité de philoſophie, et la ſéchereſſe qui n'eſt bonne nulle part.

Il a couru quelques épîtres très-informes, ſous mon nom. Quand je les trouverai plus dignes de vous être préſentées, je vous les enverrai. En attendant, voici un de mes ſermons (9) que je vous envoie, avant qu'il ſoit prêché publiquement. Je vous prie, comme théologien du monde, et comme connaiſſeur, et comme poëte, de m'en dire votre avis. Vous y verrez un peu le ſyſtême de *Pope*, mais vous verrez auſſi que c'eſt aux Anglais plutôt qu'à nous qu'il faut reprocher le ton éternellement didactique, et les raiſonnemens abſtraits, ſoutenus de comparaiſons forcées.

(9) Le Diſcours en vers ſur la nature de l'homme. Voyez le volume des Poëmes.

1738. Je vous fupplie que l'ouvrage ne forte point de vos mains. Je compte fur votre critique autant que fur votre difcrétion. J'ai également befoin de l'une et de l'autre. Le fond du fujet eft délicat, et pourrait être pris de travers ; je voudrais ne déplaire ni aux honnêtes gens ni aux fuperftitieux ; enfeignez-moi ce fecret-là.

Vous ne me dites rien de madame *du Deffant*, ni de M. l'abbé de *Rothelin*. Si pourtant vous voulez leur faire ma cour d'une lecture de mon ouvrage, vous me ferez un vrai plaifir. Avec vos critiques et les leurs, il faudra qu'il devienne très-bon ou que je le brûle.

Je m'imagine que vous allez quelquefois chez madame de *Berenger*, et que c'eft là que vous voyez le plus fouvent M. l'abbé de *Rothelin*, qui m'a un peu renié devant les hommes ; mais je le forcerai à m'aimer et à m'eftimer. Mandez-moi tout naïvement comment aura réuffi mon chinois chez madame de *Berenger*, à qui je vous prie de préfenter mes refpects, fi elle s'en foucie.

Pour vous, mon cher *Formont* (et non *Fourmont*, Dieu merci) aimez-moi hardiment, parlez-moi de même. Madame *du Châtelet*, pleine d'eftime pour vous et pour vos vers, vous fait les plus fincères complimens. Je fuis à vous pour jamais.

1738.

LETTRE LII.

A M. THIRIOT.

A Cirey, le 29 décembre.

MON cher *Thiriot*, vous avez dû recevoir une lettre pour le Prince royal. En voici une assez singulière pour M. de *Maupertuis*. Je vous prie de la lui donner avec cent cinquante livres, qu'il mettra dans le tronc des lapones, et de lire les petits versiculets qui se trouvent dans cette lettre à *sir Isaac ;* c'est une petite formule de quête pour les lapones (*), suivant les rites de l'abbé de *Saint-Pierre* d'Utopie, qui appellera cela, s'il veut, *bienfesance ;* mais c'est une réparation que la France doit. Nous ne sommes point *publick spirited* en France, nous n'en avons pas même le mot. Nation légère et dure ! L'abbé *Moussinot* a cent écus tout prêts. Me voilà à sec pour quelque temps, mais mon cœur n'y est jamais.

Je n'ai nul empressement pour le palais Lambert, car il est à Paris. Si madame *du Châtelet* veut l'acheter, il lui coûtera moins que vous ne dites. Je vivrai avec elle là comme à Cirey ; et dans un louvre ou dans une cabane, tout est égal. Je ne crois pas que cette acquisition dérange trop sa fortune, et je crois que je pourrai toujours la voir jouir d'un état très-honorable avec une sage économie qu'il faut recommander à sa générosité.

Dites au très-aimable M. *Helvétius* que je l'aime

(*) Voyez Lettres en vers et en prose, lett. 62.

1738. infiniment, et que je dis toujours, en parlant de lui :

Macte animo, generose puer, sic itur ad astra.

Apparemment que le petit *Lamare* espère beaucoup de vous et peu de moi ; car depuis que je lui ai donné cent livres d'une part, et cent vingt de l'autre, je n'entends pas parler de lui. Il ne m'en a pas seulement accusé la réception. Comme j'en ai usé de même avec *Linant*, et que vous m'avez mandé, il y a quelque temps, qu'il avait tenu des discours fort insolens de Cirey, je vous prie de me mander quels sont ces discours. Rien n'est si triste qu'un soupçon vague. Il faut savoir sur quoi compter. Demi-confidence est torture. Il faut tout ou rien, en cela comme en amitié.

Je vous souhaite la bonne année, et vous embrasse tendrement.

LETTRE LIII.

A MADAME DEMOULIN.

Cirey, décembre.

Je vous rends à l'un et à l'autre mon amitié : je vois, par vos démarches, qu'en effet vous ne m'avez point trahi, et que, quand vous m'avez dissipé vingt-quatre mille livres d'argent, il y a eu seulement du malheur, et non de mauvaise volonté. Je vous pardonne donc, et sans qu'il me reste la moindre amertume sur le cœur.

Tout

Tout mon regret eſt de me voir moins en état d'aſſiſter les gens de lettres, comme je le feſais. Je n'ai 1738. plus d'argent ; et quand il a fallu, en dernier lieu, faire de petits préſens à M. *Linant* et à M. *Lamare*, j'ai été obligé de faire avancer les deniers par le ſieur *Prault*, jeune libraire fort au-deſſus de ſa profeſſion.

Je me flatte que M. *Linant* aura enfin heureuſement fini cette tragédie dont je lui ai donné le plan il y a ſi long-temps. Je lui ſouhaite un ſuccès qui lui donne un peu de fortune et beaucoup de gloire. Ce ſerait avec bien du plaiſir que je lui écrirais, mais vous ſavez que de malheureuſes plaintes domeſtiques, et une juſte indignation de madame la marquiſe *du Châtelet* contre ſa ſœur, me lient les mains. J'ai donné ma parole d'honneur de ne point lui écrire, et je ne lui écrirai point ; mais je ne l'ai point donnée de ne le point ſecourir, et je le ſecoure. Paſſez donc chez M. *Prault* fils, et priez-le de donner encore cinquante livres à M. *Linant*. Surtout que M. *Linant* donne ſa tragédie à imprimer à M. *Prault ;* c'eſt une juſtice que ce libraire aimable mérite. Faites le marché vous-même ; quand je dis vous, je dis votre mari, cela eſt égal.

Vous devriez engager M. *Linant* à écrire, ſans griffonner, une lettre reſpectueuſe, pleine d'onction et d'attachement à M. le marquis *du Châtelet*, et autant à madame. Ce devoir bien rempli pourrait opérer une réconciliation peut-être néceſſaire à la fortune de M. *Linant*.

Je voudrais qu'il pût dédier ſa pièce à madame la marquiſe *du Châtelet*. Je me ferais fort de l'en faire récompenſer. L'aimable *Prault* a encore donné cent

1738. vingt livres pour moi au ſieur *Lamare*. Je n'ai point de nouvelles de ce petit hanneton; il eſt allé ſucer quelques fleurs à Verſailles.

LETTRE LIV.

A M. LE MARQUIS D'ARGENS.

Le 2 janvier.

1739. Je reçois votre paquet, mon cher ami, et je vous félicite de deux choſes qui me paraiſſent importantes au bonheur de votre vie : de votre raccommodement avec votre famille, et de votre ardeur pour l'étude. Mais ſongez à votre ſanté ; modérez-vous, et n'étudiez dorénavant que pour votre plaiſir. Tout ce qui ſort de votre plume me fait grand plaiſir, mais je fais plus de cas encore d'une bonne ſanté que d'une grande réputation.

Je ne déſeſpère pas que vous ne reveniez un jour en France. Vous verrez qu'à la fin on aime à revoir ſa patrie, ſes proches, ſes amis. Votre ſéjour dans les pays étrangers aura ſervi à vous orner l'eſprit : vous auriez peut-être été en France un officier débauché; vous ſerez un ſavant, et il ne tiendra qu'à vous d'être un ſavant reſpecté. Le temps fait oublier les fautes de jeuneſſe, et le mérite demeure.

Ecrivez-moi, je vous en prie, ce que vous ſavez des *Ledet*. Son excellence M. *Van-Hoy*, ambaſſadeur des Etats, leur a écrit vivement. Si vous avez quelques lumières à me donner, je n'en abuſerai pas.

L'abbé *Desfontaines*, votre ennemi, le mien, et celui de tout le monde, vient de faire contre moi un libelle diffamatoire si horrible, qu'il a excité l'indignation publique contre l'auteur, et la bienveillance pour l'offensé, peine ordinaire de la calomnie. 1739.

Rousseau est à Paris, sous le nom de *Richer*, caché chez le comte *du Luc*. Le dévot *Rousseau* a débuté à Paris par des épigrammes qui sentent le vieillard apoplectique, mais non le dévot. Il a fait une Ode à la postérité, mais la postérité n'en saura rien ; le siècle présent l'a déjà oubliée. Il n'en sera pas de même de vos lettres.

Je vous embrasse, je suis à vous pour jamais.

LETTRE LV.

A M. THIRIOT.

Le 2 janvier.

Il y a vingt ans, mon cher ami, que je suis devenu homme public par mes ouvrages, et que, par une conséquence nécessaire, je dois repousser les calomnies publiques.

Il y a vingt ans que je suis votre ami, et que tous les liens qui peuvent resserrer l'amitié nous unissent l'un à l'autre. Votre réputation m'intéresse, comme je suis persuadé que la mienne vous touche ; et mes lettres à son Altesse royale font foi, si j'ai bien rempli ce devoir sacré de l'amitié, de donner de la considération à ses amis.

1739. Aujourd'hui un homme déteſté univerſellement par ſes méchancetés, un homme à qui on a juſtement reproché ſon ingratitude envers moi, oſe me traiter de menteur impudent, quand on lui dit que, pour prix de mes ſervices, il a fait un libelle contre moi. Il cite votre témoignage, il imprime que vous déſavouez votre ami, et que vous êtes honteux de l'être encore.

Je ne ſais que de vous ſeul qu'en effet l'abbé *Desfontaines*, dans le temps de bicêtre, fit contre moi un libelle, je ne ſais que de vous ſeul que ce libelle était une ironie ſanglante, intitulée Apologie du ſieur *Voltaire;* non-ſeulement vous nous en avez parlé dans votre voyage à Cirey, en préſence de madame la marquiſe *du Châtelet* qui l'atteſte ; mais, en raſſemblant vos lettres, voici ce que je trouve dans celle du 6 auguſte 1726 :

„ Ce ſcélérat d'abbé *Desfontaines* veut toujours me „ brouiller avec vous ; il dit que vous ne lui avez „ jamais parlé de moi qu'en termes outrageans, &c.

„ Il n'a pas quatre cents livres de rente de chez „ lui, et il gagne par an plus de mille écus par ſes „ infidélités et par ſes baſſeſſes. Il avait fait contre „ vous un ouvrage ſatirique, dans le temps de bicêtre, „ que je lui fis jeter dans le feu, et c'eſt lui qui a fait „ faire une édition du poëme de la Ligue, dans lequel „ il a inſéré des vers ſatiriques de ſa façon, &c. „

J'ai pluſieurs lettres de vous, où vous me parlez de lui d'une manière auſſi forte.

Comment donc ſe peut-il faire qu'il ait l'impudence de dire que vous déſavouez ce que vous m'avez dit, ce que vous m'avez écrit tant de fois ?

Qu'il démente une perfidie qu'il m'a avouée lui-même, dont il m'a demandé pardon, et dans laquelle il eſt retombé enſuite, cela eſt dans ſon caractère; mais qu'il atteſte contre moi le témoignage authentique de mon ami, qu'il me faſſe paſſer pour un calomniateur, qu'il me déshonore par votre bouche; le pouvez-vous ſouffrir?

1739.

Ceci eſt un procès où il s'agit de l'honneur : vous y intervenez comme témoin, comme partie, comme moitié de moi-même. Le public eſt juge, et il faut produire les pièces. Vous ne direz pas, ſans doute : *Je n'ai que faire de cette querelle, je ſuis un particulier qui veux vivre paiſiblement et dans des plaiſirs tranquilles; je ne me commettrai pas pour un ami.* Ceux qui vous donneraient de tels conſeils, voudraient vous faire commettre une action dont votre ame eſt incapable. Non, il ne ſera pas dit que vous me trahirez, que vous déſavouerez votre parole, votre ſeing et la notoriété publique; que vous abandonnerez l'honneur d'un ami de vingt ans, lié ſi étroitement avec le vôtre : et pour qui? pour un ſcélérat qui eſt chargé de l'horreur publique, pour votre ennemi même, pour celui qui vous a outragé cent fois, et dont les injures les plus aviliſſantes ſubſiſtent imprimées contre vous dans ſon Dictionnaire néologique. Quelle ſerait la ſurpriſe et l'indignation du Prince royal qui m'honore d'une bonté ſi exceſſive, et qui m'a lui-même daigné témoigner par écrit l'horreur que l'abbé *Desfontaines* lui inſpire? quels ſeraient les ſentimens de madame la marquiſe *du Châtelet*, de tous mes amis, j'oſe dire, de tout le monde? Conſultez M. d'*Argental*. Demandez enfin à votre ſiècle, et

voyez peut-être (si on le peut), dans la postérité,
1739. voyez, dis-je, s'il serait glorieux pour vous d'avoir abandonné votre ami intime et la vérité, pour *Desfontaines*, et d'avoir plus craint de nouvelles injures de ce misérable, que la honte d'être publiquement infidelle à l'amitié, à la vérité, aux liens de la société les plus sacrés? non, sans doute, vous n'aurez jamais ce reproche à vous faire. Vous montrerez la fermeté et la noblesse d'ame que je dois attendre de vous; l'honneur même de prendre publiquement le parti de l'amitié n'entrera pas dans vos motifs. L'amitié seule vous fera agir, j'en suis sûr, et mon cœur me le dit: il me répond du vôtre. L'amitié seule, sans d'autre considération, l'emportera. Il faut que l'amitié et la vérité triomphent de la haine et de la perfidie. C'est dans ces sentimens et dans ces justes espérances que je vous embrasse avec plus de tendresse que jamais.

LETTRE LVI.

A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Cirey, 2 janvier.

UNE compote de marrons glacés, de cachou, de pastilles et de louis d'or, est arrivée avec tant de mélange, de bruit et de sassement continuels, que la boîte a crevé. Tout ce qui n'est pas or est en cannelle, et cinq louis se sont échappés dans les batailles; ils ont fui si loin qu'on ne sait où ils sont. Bon voyage

à ces messieurs. Quand vous m'enverrez les cinquante suivans, mon cher ami, mettez-les à part bien cachetés, à l'abri des culbutes. 1739.

Je vous recommande toujours les *Lezeau*, les d'*Auneuil*, *Villars*, d'*Estaing*, *Clément*, *Arouet*, et autres; il est bon de les accoutumer à un payement exact, et de ne pas leur laisser contracter de mauvaises habitudes. — Je vous demande pardon, mon cher ami; mais ma délégation est un droit, et ce serait l'infirmer que de la soumettre au prince de *Guise*. Point de politesses dangereuses, même envers les altesses.

Au chevalier de *Mouhi*, encore cent francs et mille excuses; encore deux cents et deux mille excuses à *Prault* fils. Un louis d'or à d'*Arnaud*, sur le champ.

J'ai pardonné à *Demoulin*, je pardonne encore à *Jore;* le premier est repentant, le second a donné son désistement à M. *Herault;* il a avoué ce que j'avais deviné. Il est pauvre, je ferai quelque chose pour lui. Je suis un peu malade, mais je vous aime comme si je me portais bien.

1739.

LETTRE LVII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Cirey, 7 janvier.

MON cher ange gardien, faites tout ce qu'il vous plaira de l'Envieux (10); mais tâchez que *Prault* présente à l'examen avec adreſſe l'épître ſur l'homme. Pourquoi ne ſera-t-il pas permis à un français de dire d'une manière gaie, et ſous l'enveloppe d'une fable, ce qu'un anglais a dit triſtement et sèchement dans des vers métaphyſiques traduits lâchement?

Je ne ſuis point fâché que feu *Rouſſeau* ſoit à Paris, mais il eſt un peu étrange qu'il oſe y être après ce qu'il a fait contre le parlement. Il n'y a qu'heur et malheur en ce monde.

Enfin vous l'avez emporté; je fais une tragédie (*), et il n'y a que vous qui le ſachiez. C'eſt un père trahi par une fille dont il eſt l'idole, et qui en eſt idolâtrée. C'eſt une fille malheureuſe, ſacrifiant tout à un amour effréné, ſauvant la vie à ſon amant, quittant tout pour lui, et abandonnée par lui; c'eſt un combat perpétuel de paſſions. C'eſt un père maſſacré par l'amant qui abandonne cette fille infortunée; ce ſont des crimes preſque involontaires, et des paſſions inſurmontables. Figurez-vous un peu

(10) Comédie en trois actes, en vers, de M. de *Voltaire*. Il en avait donné le manuſcrit à l'abbé de *Lamare*, l'un des jeunes gens de lettres qu'il encourageait. On a recouvré cette pièce, et une autre intitulée les Originaux, mais trop tard pour avoir pu les inſérer dans cette édition.

(*) Zulime.

de *Chimène*, de *Roxane* et d'*Ariane*; ces trois ſituations s'y trouvent; la même perſonne les éprouve. Il y a de l'action théâtrale, et nul embarras. Je ne réponds pas du reſte, mais j'ai une envie démeſurée de vous faire pleurer. Je fais les vers. Adieu pour trois mois, *Euclide*; adieu, phyſique. Revenez, ſentimens tendres, vers harmonieux; revenez faire ma cour à M. et madame d'*Argental*, à qui je ſuis dévoué pour toute ma vie avec la tendreſſe la plus reſpectueuſe. 1739.

Madame *du Châtelet* reçoit dans le moment une nouvelle lettre de vous. Je ſuis touché aux larmes de vos bontés. Vous êtes le plus reſpectable, le plus charmant ami que j'aye jamais connu.

Soit, plus d'Envieux. Pour la tragédie, je veux la travailler ſi bien que vous ne l'aurez de long-temps; mais je vous en tracerai, ſi vous l'ordonnez, un petit plan. On dit qu'on va donner Médus (*); je ſouhaite qu'il ait du ſuccès, et que ma pièce en ait auſſi.

Il eſt certain que c'eſt une choſe bien cruelle qu'après vingt-cinq ans d'amitié, *Thiriot* déſavoue ce qu'il m'a dit cent fois en préſence de témoins, et, en dernier lieu, en préſence de madame *du Châtelet*. Je vous jure que je n'ai jamais ſu que de lui que l'abbé *Desfontaines*, pour prix de mes ſervices, avait fait un libelle ironique et ſanglant, intitulé l'Apologie de *Voltaire*. Tout ce que je crains, c'eſt que *Thiriot* n'ait envoyé le nouveau libelle au Prince royal pour ſe donner de la conſidération. Si cela eſt vrai (comme on me le mande), il haſarde plus qu'il ne penſe. Madame *du Châtelet* peut vous dire que l'amitié dont

(*) Tragédie de *Deſchamps*.

1739. ce prince honore Cirey, eſt quelque choſe de ſi vif et de ſi ſingulier, que *Thiriot* ſerait à jamais perdu dans ſon eſprit. Au reſte, je crois encore que l'amitié et l'humanité l'ont empêché de faire à ſon Alteſſe royale un préſent ſi infame.

En ſouhaitant la bonne année à M. de *Maurepas*, je lui demande en paſſant juſtice contre l'abbé *Desfontaines* qui, après avoir avoué pendant trois ans la traduction de mon Eſſai anglais, que j'ai eu la bonté de lui corriger, oſe la mettre aujourd'hui ſur le compte de feu M. de *Plelo*.

Il ſera néceſſaire de faire une eſpèce de réponſe au libelle diffamatoire; il le faut pour les pays étrangers, et même pour beaucoup de français. Je vous réponds que la réponſe ſera ſage, attendriſſante, appuyée ſur des faits, ſans autre injure que celle qui réſulte de la conviction de la calomnie; je vous la ſoumettrai. Je ſuis trop heureux qu'enfin tout ayant été vomi, il puiſſe s'en ſuivre une guériſon parfaite.

LETTRE LVIII.

A M. THIRIOT.

7 janvier.

POURQUOI avez vous écrit une lettre sèche et peu convenable à madame *du Châtelet*, dans les circonſtances préſentes? Au nom de notre amitié, écrivez-lui quelque choſe de plus fait pour ſon cœur. Vous connaiſſez la fermeté et la hauteur de ſon caractère; elle regarde l'amitié comme un nœud ſi ſacré, que

la moindre ombre de politique en amitié lui paraît un crime. 1739.

Comment lui dites-vous que vous haïssez les libelles autant que vous aimez la critique, après lui avoir envoyé la lettre manuscrite contre *Moncrif*, les vers contre *Bernard*, contre mademoiselle *Sallé*? Que voulez-vous qu'elle pense?

Encore une fois mandez-lui que vous ne balancez pas un moment entre *Desfontaines* et votre ami; rendez gloire à la vérité. Non, vous n'avez point oublié le titre du libelle de *Desfontaines*; il était intitulé Apologie du sieur *Voltaire*. Elle en a ici la preuve dans deux de vos lettres; nous en avons parlé dans votre dernier voyage. Paraître reculer, paraître se rétracter avec elle, c'est un outrage. Hélas! c'en serait un de ne pas engager le combat pour son ami. Que sera-ce de fuir dans la bataille?

Des amis de deux jours brûlent de prendre ma défense, et vous m'abandonnerez, tendre ami de vingt-cinq ans! vous donnerez à M. de *Richelieu* le sujet de dire encore que je suis décrié par vous-même! Que dira le Prince royal? que diront ceux qui savent aimer?

> Peut-être qu'à souper chez Laïs ou Catulle,
> Cet examen profond passe pour ridicule.

Mais, mon ami, n'est-on fait que pour souper? ne vit-on que pour soi? n'est-il pas beau de justifier son goût et son cœur en justifiant son ami?

Dites-moi tout naturellement si vous avez envoyé le libelle au Prince royal. Cela est d'une importance

1739. extrême. Parlez à M. d'*Argenſon*, dites-lui les choſes les plus tendres pour moi. Voyez M. d'*Argental*. Ecrivez au Prince que je ſuis malade, et comptez ſur votre ami pour jamais.

LETTRE LIX.

A M. BERGER.

A Cirey, le 9 janvier.

MON cher ami une nièce que j'ai mariée, a paſſé ſept mois ſans m'écrire, et au bout de ce temps elle me demande pardon. Je lui réponds en termes honnêtes, en l'envoyant faire . . . avec ſes pardons; car je ne ſuis point tyran, et ſi je ſuis aimé, je crois tous les devoirs remplis. Venons à l'application; il eſt vrai que vous ne m'avez point marié; mais il y a long-temps que je ne vous ai écrit. Envoyez-moi faire . . . ., et aimez-moi.

Grand merci de vos anecdotes. Raſſemblez tout ce que vous pourrez, et ſi vous voulez un jour conduire l'impreſſion du beau Siècle de *Louis XIV*, ce ſera pour vous fortune et gloire.

Je remercie l'abbé *Desfontaines* de s'être ſi bien démaſqué, et d'avoir auſſi démaſqué *Rouſſeau;* quand je l'aurais payé pour me ſervir, il n'aurait pu mieux faire.

Mais il y a un trait qui demande une très-grande attention, et qui me ferait un tort irréparable, ſi je laiſſais ſur cela le moindre doute; car le doute, en ce

cas, eſt une honte certaine. Il oſe avancer que mon ami *Thiriot* me déſavóue ſur l'article du libelle fait contre moi, dans le temps de bicêtre. M. *Thiriot* eſt, je ne dis pas trop mon ami, je dis trop homme de bien, pour déſavouer ſes paroles et ſa ſignature, pour démentir ce qu'il m'a écrit vingt fois, ce que j'ai entre les mains, et que je ſuis forcé de produire. La crainte que lui peut inſpirer l'abbé *Desfontaines* ne ſera pas aſſez forte pour qu'il abandonne la vérité et l'amitié, pour qu'il ſe déshonore, et pour qui? pour un ſcélérat qui a fait à M. *Thiriot* même les plus ſanglans outrages dans ſon Dictionnaire néologique. 1739.

Je vous prie d'aller voir les jéſuites, le père *Brumoi* ſurtout. Il vous recevra bien, et comme vous le méritez; qu'il vous montre Mérope. Aſſurez-le de mon eſtime, et de mon amitié, et de ma reconnaiſſance. Dites-lui que je lui écrirai inceſſamment. Il aime *Rouſſeau*, mais il aime encore plus la vérité et la paix. Il me paraît un homme d'un grand mérite. Mettez au net en ſa préſence les procédés de *Rouſſeau* et les miens; faites-lui ſentir que, depuis cinquante ans, *Rouſſeau* a déchiré maîtres, bienfaiteurs, amis, tous les gens de lettres, et que je ſuis le dernier à qui il a fait la guerre. Je ſais me venger, mais je ſais pardonner. J'ai eu des occaſions d'exercer ma juſte vengeance; qu'on m'en donne de montrer que je peux oublier l'injure. Aſſurez ſurtout les jéſuites d'une vérité qu'ils doivent ſavoir, c'eſt qu'il n'eſt pas dans ma manière d'être d'oublier mes maîtres et ceux qui m'ont élevé.

Dites, je vous prie, à M. *Ortolani*, qu'il paſſe par Bar-ſur-Aube en allant à Turin; nous l'enverrons

chercher. Il faut qu'il ait vu madame la marquise
1739. *du Châtelet*. Il faut qu'il puisse dire qu'il a vu à Cirey l'honneur de son sexe et l'admiration du nôtre. Ecrivez-moi tout ce que vous savez, tout ce que je dois savoir, et comptez sur une discrétion égale à mon amitié et à ma paresse.

Adieu.

LETTRE LX.

A M. THIRIOT.

A Cirey, le 9 janvier.

Mon cher ami, depuis ma dernière lettre écrite, vingt paquets arrivant à Cirey augmentent ma douleur et celle de madame *du Châtelet*. Encore une fois, n'écoutez point quiconque vous donnera pour conseil de boire votre vin de Champagne gaiement, et d'oublier tout le reste. Buvez, mais remplissez les devoirs sacrés et intéressans de l'amitié. Il n'y a pas de milieu, je suis déshonoré si l'écrit de *Desfontaines* subsiste sans réponse, si l'infame calomnie n'est pas confondue. Ouvrez les quarante tomes de *Nicéron*, la Vie des gens de lettres est écrite sur de pareils mémoires. Je serais indigne de la vie présente, si je ne songeais à la vie à venir, c'est-à-dire au jugement que la postérité fera de moi. Faudra-t-il que la crainte que vous inspire un scélérat vous force à un silence aussi cruel que son libelle? et n'aurez-vous pas le courage d'avouer publiquement ce que vous m'avez tant de

fois écrit, tant de fois dit devant tant de témoins? Songez-vous que j'ai quatre lettres de vous dans lesquelles vous m'avouez que ce misérable *Desfontaines* avait fait un libelle sanglant, intitulé Apologie du sieur de *Voltaire*, l'avait imprimé à Rouen, vous l'avait montré à la Rivière-Bourdet? Mon honneur, l'intérêt public, votre honneur enfin vous pressent d'éclater. Que ne ferais-je point en votre place? quel zèle ne m'inspirerait pas l'amitié? quelle gloire j'acquerrais à défendre mon ami calomnié! que je serais loin d'écouter quiconque me donnerait l'abominable conseil de me taire! Ah, mon ami, mon cher ami de vingt-cinq années, qu'avez-vous fait? quelle malheureuse lettre dictée par la politique avez-vous écrite à madame *du Châtelet*, à cette ame magnanime qui n'a pour politique que la vérité, l'amitié et le courage? Réparez tout, il en est temps encore; écrivez-lui ce que votre cœur et non d'indignes conseils vous auront dicté. Ne sacrifiez pas votre ami à un scélérat que vous abhorrez et qui vous a outragé. Je n'écris point au Prince royal. Je veux savoir auparavant si vous lui avez envoyé ce malheureux libelle; c'est un point essentiel. Dites-nous franchement la vérité, et mettez le repos dans un cœur qui s'est donné à vous.

1739.

Les larmes me coulent des yeux en vous écrivant. Au nom de Dieu, courez chez le père *Brumoi;* voyez quelques-uns de ces pères mes anciens maîtres, qui ne doivent jamais être mes ennemis. Parlez avec tendresse, avec force. Père *Brumoi* a lu Mérope, il en est content; père *Tournemine* en est enthousiasmé. Plût à Dieu que je méritasse leurs éloges! Assurez-les

de mon attachement inviolable pour eux ; je le leur
1739. dois, ils m'ont élevé : c'eſt être un monſtre que de ne pas aimer ceux qui ont cultivé notre ame.

Parlez de *Rouſſeau* et de nos procédés, avec la ſageſſe que vous mettez dans vos diſcours, et qui fera d'autant plus d'impreſſion qu'elle ſera appuyée par des faits inconteſtables. Ecrivez-moi, et comptez que mon cœur eſt encore plus rempli d'amitié pour vous que de douleur.

Voici une lettre pour le protecteur véritable de pluſieurs beaux arts, pour M. de *Caylus;* donnez-la-lui ; accompagnez-la de ce zèle tendre qui donne l'ame à tout, et qui répand dans les cœurs le plus divin des ſentimens, l'envie de rendre ſervice.

Je vous embraſſe.

LETTRE LXI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

9 janvier.

MON cher et reſpectable ami, je demanderais pardon à un autre cœur que le vôtre de mes importunités.

Madame *du Châtelet* reçoit votre lettre du 28 ; vous n'aviez point reçu la pièce, cependant elle était partie le 23 à minuit. Apparemment que meſſieurs des poſtes ont voulu ſe donner le plaiſir de la lecture.

L'effort ſingulier et peut-être malheureux que j'ai fait de la compoſer en huit jours, n'eſt dû qu'aux conſeils que vous me donniez de confondre tant de

calomnies

calomnies par quelque ouvrage intéreſſant. Je ſuis très-aiſe d'avoir du temps juſqu'à Pâques. Dites-moi vos avis, et je corrigerai en huit ſemaines les fautes de huit jours. 1739.

Il y a une reſſemblance avec Bajazet, je le ſais bien; mais ſans cela point de pièce. Je n'ai rien pris, j'ai trouvé ma ſituation dans mon ſujet, j'ai été inſpiré, je ne ſuis point plagiaire.

Je conçois bien que le libelle n'excite que le mépris et l'indignation des honnêtes gens, et ſurtout de ceux qui ſont au fait de ces calomnies; mais il y a mille gens de lettres, il y a des étrangers ſur qui ce libelle fait impreſſion. Il eſt plein de faits, et ces faits ſeront crus s'ils ne ſont pas réfutés. Je ſuppoſe que je vouluſſe être d'une académie, fût-ce de celle de Pétersbourg, il eſt ſûr que ce libelle laiſſé ſans réponſe m'en fermerait l'entrée. Il eſt clair que le ſieur *Guyot de Merville* et les autres partiſans de *Rouſſeau* ſont et feront valoir ces impoſtures. On imprime actuellement en Hollande le libelle de ce miſérable; il s'en eſt vendu deux mille exemplaires en quinze jours. Encore un coup, il ne me déshonorera pas dans votre eſprit, mais joint à vingt autres libelles de cette eſpèce, il me flétrira dans la poſtérité, et fera une tache dans ma famille.

J'ai appris, par un ami que j'ai en Hollande, que *Desfontaines* et *Jore* ſont ceux qui ſuſcitent mes libraires contre moi. Il arrivera que mes libraires même imprimeront ce libelle à la tête de mes œuvres, pour ſe venger de ce que je leur ai retiré mes bienfaits: ainſi, tandis que je reſterai tranquille, mes ennemis me diffameront dans l'Europe. N'eſt-ce

donc pas pour moi le devoir le plus ſacré de
1739. repouſſer et de confondre, quand je le peux, des calomnies ſi flétriſſantes, et qui ſeraient accréditées par mon ſilence ?

Non-ſeulement j'ai beſoin d'un mémoire ſage, démonſtratif et touchant, auprès des trois quarts des gens de lettres, mais il me faut outre cela un nombre conſidérable d'atteſtations par écrit, qui démentent toutes ces impoſtures. Je les tiendrai prêtes comme une défenſe ſûre en cas d'attaque, et même comme des pièces qui peuvent ſervir au procès.

Le procès criminel, indépendant de ce mémoire et de ces atteſtations qui peuvent y ſervir, et ne peuvent y nuire, m'eſt d'une néceſſité abſolue, et je veux et je dois m'y prendre par tous les ſens pour atterrer cette hydre une bonne fois pour toutes. En un mot, il eſt toujours bon de commencer par mettre en cauſe ceux qui ont vendu le libelle, et c'eſt ce qu'on va faire.

J'apprends que MM. *Andry*, *Procope*, *Pitaval*, &c. préſentent requête au chancelier. Il ne faut pas que ma famille ſe taiſe quand les indifférens éclatent. Il faut, je crois, que mon neveu envoye ou donne ſon placet qui ne peut que diſpoſer favorablement, et qui n'empêche point les procédures juridiques que je vous ſupplie de lui conſeiller fortement ; car c'eſt un crime qui intéreſſe la ſociété. *Pone inimicos meos ſcabellum pedum tuorum, donec faciam tragædiam.*

Madame *du Châtelet* ſe moque de moi avec ſes générofités d'ame et ſes bienfaits cachés. Elle m'a enfin avoué et lu ce qu'elle vous avait envoyé. Plût à Dieu, que cela fût auſſi montrable qu'admirable !

Quand je vous envoyai copie d'une de mes lettres

à *Thiriot*, l'original était parti. Lavez la tête à *Thiriot*, faites-lui préfent pour fes étrennes du livre *De officiis et de amicitia*. Refpects à l'autre ange. 1739.

Adieu; je baife vos ailes et me mets deffous.

LETTRE LXII.

A M. THIRIOT.

A Cirey, le 10 janvier.

Je fuis bien étonné, mon cher ami, de ne point recevoir de vos nouvelles. Je voulais aller à Paris; M. et madame *du Châtelet* m'en empêchent. Ecrivez donc; mandez-moi tout naturellement fi vous avez envoyé au Prince cet infame libelle. Je ne peux le croire; mais enfin fi cela était, il faut le dire, afin que nous lui écrivions en conféquence, et fans commettre perfonne.

Le libelle de ce monftre eft une affaire du reffort du lieutenant criminel, plutôt que des gens de lettres, et on prend toutes les mefures néceffaires pour avoir juftice. Vingt perfonnes me mandent que ce fcélérat et fon libelle font en exécration : je n'en fuis point furpris, je ne le fuis que de votre filence; mais je ne doute pas que vous ne rempliffiez tous les devoirs de l'amitié. Mon cœur ne peut jamais être mécontent du vôtre. Je ne me perfuaderai jamais que vous craigniez plus de déplaire à un coquin qui vous a tant outragé, qu'à votre ami qui vous a toujours été fi tendrement et fi effentiellement uni. Aucune fuite de cette affaire ne m'embarraffe. La vérité,

1739. l'innocence, la générosité sont de mon côté; la calomnie, le crime et l'ingratitude sont de l'autre. Si je ne songe qu'à mes amis, je suis le plus heureux des hommes; si je jette les yeux sur le public et sur la postérité, l'honneur qui est dans mon cœur, et qui préside à mes écrits, m'assure que le public de tous les temps sera pour moi, si pourtant mes ouvrages que je travaille nuit et jour peuvent jamais me survivre.

M. le marquis *du Châtelet* justement indigné, et qui prend en main ma cause avec les sentimens dignes de sa naissance et de son cœur, vous écrit et à M. de *la Poplinière.* Il ne faut pas qu'il soit dit que vous m'ayez démenti pour un scélérat, et que les souscriptions de la Henriade, dont vous savez que je n'ai jamais reçu l'argent, n'aient pas été remboursées de mon argent. S'il restait une seule souscription dans Paris, s'il y avait un homme qui, ayant eu la négligence de ne pas envoyer sa souscription en Angleterre, ait encore eu celle de ne pas envoyer chez moi ou chez les libraires préposés, je vous prie instamment de le rembourser de mon argent, quoique, par toutes les règles, souscription non réclamée à temps ne soit jamais payable. Ces règles ne sont point faites pour moi, et voilà le seul cas où je suis au-dessus des règles.

Madame *du Châtelet*, par parenthèse, a eu très-grand tort de m'avoir caché tout cela pendant huit jours. C'est retarder de huit jours mon triomphe, quoique ce soit un triomphe bien triste qu'une victoire remportée sur le plus méprisable ennemi. La justification la plus ample est d'une nécessité

indifpenfable, et je peux vous répondre que vous approuverez la modération extrême et la vérité de mon mémoire. Il doit toucher et convaincre. Encore une fois, et encore mille fois, vous vous imaginez que je dois penfer comme M. de *la Poplinière* qui, étant à la tête d'une famille, d'une grande maifon, ayant un emploi férieux, et pouvant prétendre à des places, ne doit répondre que par le filence à un libelle intitulé le Mentor cavalier, ou aux vers impertinens de ce malheureux *Rouffeau* qui outrage tous les hommes en demandant pardon à DIEU, et qui s'avife d'offenfer en lui un homme eftimable qu'il n'a jamais connu. Ce filence convient très-bien à *Pollion*, mais il me déshonorerait. Je fuis un homme de lettres, et l'envie a les yeux continuellement ouverts fur moi ; je dois compte de tout au public éclairé, et me taire c'eft trahir ma caufe. J'ai tout lieu d'efpérer que ce fera pour la dernière fois, et que le refte de mes jours ne fera confacré qu'aux douceurs de l'amitié.

1739.

J'aurais fouhaité que vous n'euffiez point envoyé tous ces libelles au Prince royal, et furtout que vous euffiez écrit une autre lettre à madame *du Châtelet*. C'eft une ame fi intrépide et fi grande, qu'elle prend pour le plus cruel de tous les affronts ce que mon cœur pardonne aifément. Comptez que mon intérêt a moins de part à tout ce que j'écris que mon amitié pour vous.

1739.

LETTRE LXIII.

A M. LE DUC DE RICHELIEU.

A Cirey, ce 12 janvier.

Il a mille vertus, et n'a point eu de vices,
Il était fous Louis de toutes fes délices,
Et la feptimanie a vu ce même Othon
Gouverner en Céfar et juger en Caton;
Courtifan dans Verfaille et monarque en province,
De parfait courtifan il s'eft montré grand prince,
Et goûtant le préfent, prévoyant l'avenir,
Sut faire également fa cour et la tenir.

Il y a peu de chofes, monfieur le Duc, à changer dans les vers de *Corneille* pour faire votre caractère; et c'était à fon pinceau qu'il appartenait de vous peindre, j'entends pour l'élévation de votre ame; car pour tout le refte prenez, s'il vous plaît, *la Fontaine* et quelquefois même l'*Aretin*. Pour moi chétif, je prends la liberté de vous envoyer pour vos étrennes un petit catéchifme qui convient fort à votre honnête façon de penfer. La Dévotion aifée du père *Lemoine* m'a donné le fujet, et toute votre vie en fait l'application. L'ouvrage a été fait pour un grand prince qui penfe comme vous fur tout, et qui règnera un jour, comme vous règneriez fi la fortune avait été pour vous auffi loin que la nature. La feule différence préfente entre ce prince et vous, c'eft qu'il m'écrit fouvent, et cette différence eft accablante; mais point

de reproches; ne penſez pas, monſieur le Duc, que je me plaigne, ni même que je veuille que, dans la rapidité des affaires, des devoirs et des plaiſirs, vous perdiez du temps à m'écrire. Dites-moi une fois par an, *je vous aime et je vous aimerai ;* cela ſuffira. Un mot de vous me reſte dans le cœur une année pour le moins. 1739.

Non, encore une fois, ne m'écrivez point, mais continuez à être *Othon*. Votre gloire m'enchante, et mon cœur ſe joint à tous ceux que vous charmez.

Je vous en dis autant, Princeſſe adorable (*), née pour plaire aux grands comme aux petits, vous dont la paſſion dominante, après l'amour de votre mari, eſt celle de faire du bien.

Il y a dans le paradis terreſtre de Cirey une perſonne qui eſt un grand exemple des malheurs de ce monde, et de la généroſité de votre ame; c'eſt madame de *Graſigni*. Son ſort m ferait verſer des larmes ſi elle n'était pas aimée de vous. Mais avec cela qu'a-t-elle déſormais à craindre? Elle ira, dit-on, à Paris; elle ſera à portée de vous faire ſa cour; et après Cirey, il n'y a que ce bonheur-là. Régnez en Languedoc, régnez par-tout, Madame, et daignez dire, en liſant cette lettre : J'ai outre mes ſujets un eſclave idolâtre qui s'appelle *Voltaire*.

(*) Madame de *Richelieu*, princeſſe de *Guiſe*.

1739. ## LETTRE LXIV.

A M. HELVETIUS.

Janvier.

MON cher ami, toutes lettres écrites, tous mémoires brochés, toute réflexion faite, voici à quoi je m'arrête : je vous prends pour avocat et pour juge.

Thiriot avait oublié que l'abbé *Desfontaines* l'avait traité de *colporteur* et de *faquin*, dans son Dictionnaire néologique ; il avait peut-être aussi oublié un peu les marques de mon amitié ; il avait surtout oublié que j'avais dix lettres de lui, par lesquelles il me mandait autrefois que *Desfontaines* est un *monstre;* qu'à peine sauvé de bicêtre par mon secours, il fit un libelle contre moi, intitulé Apologie ; qu'il le *lui montra*, &c. *Thiriot* ayant donc oublié tant de choses, et le vin de Champagne de *la Poplinière* lui ayant servi de fleuve Léthé, il se tenait coi et tranquille, fesait le petit important, le petit ministre avec madame *du Châtelet*, s'avisait d'écrire des lettres *équivoques*, *ostensibles*, qu'on ne lui demandait pas ; et au lieu de venger son ami et soi-même, de soutenir la vérité, de publier par écrit que la Voltairomanie est un tissu de calomnies ; enfin, au lieu de remplir les devoirs les plus sacrés, il buvait, se taisait et ne m'écrivait point. Madame de *Bernières*, mon ancienne amie, outrée du libelle, m'écrit, il y a huit jours, une lettre pleine de cette amitié vigoureuse dont votre

cœur eſt ſi capable, une lettre où elle avoue hautement tout ce que j'ai fait, tout ce que j'ai payé entre ſes mains par *Thiriot* même, tous les ſervices que j'ai rendus à *Desfontaines*. La lettre eſt ſi forte, ſi terrible, que je la lui ai renvoyée, ne voulant pas la commettre; j'en attends une plus modérée, plus ſimple, un petit mot qui ne ſervira qu'à détruire, par ſon témoignage, les calomnies du libelle, ſans nommer et ſans offenſer perſonne. 1739.

Que *Thiriot* en faſſe autant; qu'il ait ſeulement le courage d'écrire dix lignes par leſquelles il avoue que, depuis vingt ans qu'il me connaît, il ne m'a connu qu'honnête homme et bienfeſant; que tout ce qui eſt dans le libelle, et en particulier ce qui le regarde, eſt faux et calomnieux; qu'il eſt très-loin d'avoir pu déſavouer ce que j'ai jamais avancé, &c.

Voilà tout ce que je veux; je vous prie de l'engager à envoyer cet écrit à peu-près dans cette forme. Quand même cela ne ſervirait pas, au moins cela ne pourrait nuire; et en vérité, dans ces circonſtances, *Thiriot* me doit dix lignes au moins; s'il veut faire mieux, à lui permis. C'eſt une choſe honteuſe que ſon ſilence. Vous devriez en parler fortement à M. de *la Poplinière* qui a du pouvoir ſur cette ame molle, et qui a quelque intérêt que la molleſſe n'aille point juſqu'à l'ingratitude.

De quoi *Thiriot* s'aviſe-t-il de négocier, de tergiverſer, de parler du Préſervatif, il n'eſt pas queſtion de cela. Il eſt queſtion de ſavoir ſi je ſuis un impoſteur ou non; ſi *Thiriot* m'a écrit ou non, en 1726, que l'abbé *Desfontaines* avait fait, pour récompenſe de mes bienfaits, un libelle contre moi; ſi M. et

1739. madame de *Bernières* m'ont logé par charité; si je ne leur ai pas payé ma pension et celle de *Thiriot*, &c. Voilà des faits; il faut les avouer, ou l'on est indigne de vivre.

Belle ame, je vous embrasse.

Gratior et pulchro veniens in corpore virtus.

Je suis à vous pour ma vie.

LETTRE LXV.

AU PERE PORÉE, *jésuite.*

A Cirey, ce 15 janvier.

MON TRÈS-CHER ET TRÈS-RÉVÉREND PERE,

JE n'avais pas besoin de tant de bontés, et j'avais prévenu par mes lettres l'ample justification que vous faites, je ne dis pas de vous, mais de moi; car si vous aviez pu dire un mot qui n'eût pas été en ma faveur, je l'aurais mérité. J'ai toujours tâché de me rendre digne de votre amitié, et je n'ai jamais douté de vos bontés.

Le morceau que vous voulez bien m'envoyer me donne bien de l'envie de voir le reste. Le *non plane cæcus* est, à la vérité, un bien mince salaire pour un homme qui a créé une nouvelle optique, toute fondée sur l'expérience et sur le calcul, et qui seule suffirait pour mettre *Newton* à la tête des physiciens.

Je vous supplie de vouloir bien présenter mes

hommages fincères à votre courageux confrère qui a fait foutenir les rayons colorés. Il eft bien étrange qu'il y ait quelqu'un qui foutienne autre chofe. 1739.

Je vous devais Mérope, mon très-cher père, comme un hommage à votre amour pour l'antiquité et pour la pureté du théâtre. Il s'en faut bien que l'ouvrage foit d'ailleurs digne de vous être préfenté; je ne vous l'ai fait lire que pour le corriger.

Mefsène n'eft point une faute de copifte. Vous favez bien que le Péloponèfe, aujourd'hui la Morée, fe divifait en plufieurs provinces, l'Achaïe ou Argolide où était Micène, la Meffénie dont la capitale était Mefsène, la Laconie, &c.

Il faudra fans difficulté retrancher tout ce qui vous choque dans le fuicide, mais fongez au quatrième livre de *Virgile* et à tous les poëtes de l'antiquité.

Je ne peux m'empêcher de vous dire ici ce que je penfe fur ces fcènes d'attendriffement réciproque que vous demandez entre Mérope et fon fils. C'eft précifément ces fortes de fcènes qu'il faut éviter avec un foin extrême; car, comme vous favez mieux que moi, jamais une paffion réciproque n'émeut le fpectateur; il n'y a que les paffions contredites qui plaifent. Ce qu'on s'imagine dans fon cabinet devoir toucher entre une mère et un fils, devient de la plus grande infipidité aux fpectacles. Toute fcène doit être un combat; une fcène où deux perfonnages craignent, défirent, aiment la même chofe, ferait le dernier période de l'affadiffement; le grand art doit être d'éviter ces lieux communs, et il n'y a que l'ufage du monde et du théâtre qui puiffe rendre fenfible cette vérité.

1739. Le marquis *Maffei* en eſt ſi pénétré, qu'il a pouſſé l'art juſqu'à ne jamais produire ſur la ſcène la mère avec le fils que quand elle le veut tuer, ou pour le reconnaître à la dernière ſcène du cinquième acte; et je l'aurais imité, ſi je n'avais trouvé la reſſource de faire reconnaître le fils par la mère en préſence du tyran même, reſſource qui ne ferait qu'un défaut ſi elle ne produiſait un nouveau danger.

En un mot, le plus grand écueil des arts dans le monde, c'eſt ce qu'on appelle les lieux communs. Je n'entre pas dans un plus long détail. Songez ſeulement, mon cher père, que ce n'eſt pas un lieu commun que la tendre vénération que j'aurai pour vous toute ma vie. Je vous ſupplie de conſerver votre ſanté, d'être long-temps utile au monde, de former long-temps des eſprits juſtes et des cœurs vertueux.

Je vous conjure de dire à vos amis combien je ſuis attaché à votre ſociété. Perſonne ne me la rend plus chère que vous. Je ſuis avec la plus tendre eſtime et avec une éternelle reconnaiſſance,

Mon très-cher et révérend père,

votre, &c.

1739.

LETTRE LXVI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Cirey, ce 18 janvier.

MON cher ange gardien, pourquoi faut-il que le chevalier de *Mouhi*, qui ne me connaît pas, agiffe comme mon frère, et que *Thiriot*, qui me doit tout, fe tienne les bras croifés dans fa lâche ingratitude! Quoi, *Mouhi* court dépofer chez M. *Hérault*, et *Thiriot* fe tait! lui qui a été traité avec tant de mépris par *Desfontaines*, lui qui m'a écrit cette lettre de 1726, et tant d'autres, où il avoue que *Desfontaines* fit un libelle contre moi au fortir de bicêtre. Il a aujourd'hui l'infolence et la baffeffe d'écrire, de publier une lettre à madame *du Châtelet*, dans laquelle il défavoue fes anciennes lettres; il l'envoie au Prince royal; et pour fe juftifier, il dit tranquillement que les Lettres philofophiques ne lui ont valu que cinquante guinées, et qu'il ne m'a mangé que quatre-vingts foufcriptions. Y a-t-il une ame de boue auffi lâche, auffi méprifable? Ce malheureux dit froidement qu'il ne fera rien que vous ne lui ordonniez. Eh bien, ordonnez-lui donc fur le champ de courir chez M. *Hérault*, et de confirmer fa lettre du 16 augufte 1726, et les autres dont voici copie. Cela m'eft de la dernière importance, mon cher ami; il y va du repos de ma vie.

1739.

LETTRE LXVII.

A M. THIRIOT.

Le 18 janvier.

MON cher *Thiriot*, je reçois votre lettre du 14. Votre négligence à répondre, trois ou quatre ordinaires, a fait penser à madame *du Châtelet* et à madame de *Champbonin* que vous aviez envoyé à son Altesse royale le libelle affreux d'un scélérat ; et madame de *Champbonin* en était d'autant plus persuadée, que vous lui aviez avoué à Paris que vous régaliez ce prince de tout ce qui se fait contre moi, qu'elle vous l'avait reproché, et qu'elle en était encore émue.

Votre silence, pendant que tout le monde m'écrivait, ne m'a point surpris, moi qui suis accoutumé à des négligences souvent causées par votre peu de santé ; mais il a indigné au dernier point tout ce petit coin de la Champagne, et vous devez à madame *du Châtelet* la réparation la plus tendre des idées cruelles que vous lui aviez données. Il est très-sûr qu'un mot de vous dans le Pour et Contre, si vous n'êtes point brouillé avec *Prévost*, vous eût fait et vous ferait un honneur infini ; car rien n'en fait plus qu'une amitié courageuse.

Je ne sais pourquoi vous m'appelez *malheureux* et *homme à plaindre*. Je ne le suis assurément point, si vous êtes un ami aussi fidelle et aussi tendre que je le crois. Je suis au contraire très-heureux qu'un scélérat

que j'ai fauvé, me mette en état de prouver, papiers originaux en main, mes bienfaits et fes crimes; et je le remercie de m'avoir donné l'occafion de me faire connaître fans qu'on puiffe m'imputer de la vanité. L'exemple de l'abbé *Prévoft* n'eft fait pour moi d'aucune forte. Je fouhaite que ceux qui répondront jamais à des libelles, fuivent mon exemple, et foient en état de me reffembler. 1739.

Madame *du Châtelet* et tous ceux, fans exception, qui ont vu ici votre lettre, en font fi mécontens qu'elle vous la renvoie. C'eft à elle feule à qui elle s'adreffe, à favoir fi elle doit être contente; et non à ceux qui l'ont, dites-vous, approuvée fans qu'ils fuffent ce que madame *du Châtelet*, qui eft au fait de toutes les branches d'une affaire qu'ils ignorent, avait droit d'exiger de vous. Il n'y a que deux perfonnes à confulter en telles affaires, foi-même et la perfonne à qui l'on écrit.

Quant à l'article des foufcriptions que j'ai payées de mon argent, quoique la valeur ne foit jamais venue entre mes mains (comme vous favez), c'eft une chofe dont vous pouvez et devez très-bien vous charger; car je ne crois pas qu'il y ait deux foufcripteurs qui n'aient eu ou le livre ou l'argent, et vous pouvez les payer de celui que vous avez à moi; cela eft tout fimple; tout le refte eft inutile.

Vos anciennes lettres où vous dites *que Desfontaines eft un monftre, qu'il a fait contre moi un libelle intitulé Apologie du fieur de Voltaire, qu'il a fait imprimer la Henriade à Evreux, avec des vers contre la Motte;* celles où vous dites *que c'eft un enragé qui, &c.;* tout cela a été vu, lu, relu ici, figné par vingt perfonnes,

dépofé chez un notaire : ainfi, nul befoin d'éclair-
1739. ciffement ; mais j'avais befoin moi d'un témoignage de votre amitié, de votre diligence, d'un zèle honorable pour tous deux, égal à celui que madame de *Bernières* a fait paraître. Je l'attendais non-feulement de votre tendreffe, mais de votre honneur outragé par un malheureux qui vous a toujours traité avec le dernier mépris, et dont les outrages font imprimés. Je n'ai jamais foupçonné que vous balançaffiez entre l'ami tendre et folide de vingt-cinq années, et le fcélérat dont vous ne m'avez jamais parlé qu'avec horreur.

Encore une fois, il ne s'agit que de vous et non de moi. Ecrivez à madame *du Châtelet* et au Prince en termes qui leur perfuadent votre amitié, autant que j'en fuis perfuadé ; c'eft tout ce que je veux. J'ai fait affez de bien à des ingrats; j'ai fait d'affez bons ouvrages, et je les retouche avec affez d'affiduité pour ne rien craindre de la poftérité, ni pour mon cœur ni pour mon efprit, qu'on n'appellera ni l'un ni l'autre pareffeux. J'ai affez d'amis et de fortune pour vivre heureux dans le temps préfent. J'ai affez d'orgueil pour méprifer d'un mépris fouverain les difcours de ceux qui ne me connaiffent pas. En un mot, loin d'avoir eu un inftant de chagrin de l'abfurde et fot libelle de *Desfontaines*, j'en ai été peut-être trop aife. Votre feul article m'a défefpéré. Entendre dire par tout Paris que vous démentez votre ami qui a preuve en main, en faveur de votre ennemi ; entendre dire que vous ménagez *Desfontaines*, c'était un coup de poignard pour un cœur auffi fenfible que le mien. Je n'ai donc plus qu'à remercier

mon

mon bon ange de deux chofes, de la fermeté intrépide de votre amitié qui ne doit pas être négligente, et de l'occafion admirable qu'on me donne de confondre mes ennemis. 1739.

Ecrivez, vous dis-je, à madame *du Châtelet.* Point de politique, point de ces lâches misères; allez vous faire.... avec *vos gens de cour qui voient votre lettre.* Il eft queftion de votre cœur; il eft queftion de vous attacher pour le refte de votre vie l'ame la plus noble qui exifte au monde, et que vous adoreriez fi vous faviez de quoi elle eft capable.

Madame de *Champbonin* vous a écrit une lettre trempée dans l'amertume de fes larmes. Elle m'aime fi vivement qu'il faut que vous lui pardonniez. Mais, croyez-moi, parlez à madame *du Châtelet* du ton qui convient à fa fenfibilité. Je vous embraffe, j'oublie tout, hors votre amitié.

Songez qu'en de telles circonftances ne pas écrire à fon ami fur le champ, c'eft le trahir. Négligence eft crime.

LETTRE LXVIII.

A M. THIRIOT.

Le 19 janvier.

Je fuis malade, je ne peux vous écrire moi-même. Je n'avais pas le temps hier de vous dire tout, mais je ne dois vous laiffer rien ignorer, et un ami a bien des droits. Croyez-moi, mon cher *Thiriot*, croyez-moi, je vous aime et je ne vous trompe point. Madame

1739. *du Châtelet* ne peut qu'être irritée tant que vous ne répareterez point, par des choses qui partent du cœur, la politique, l'inutile, l'outrageante lettre que je vous ai renvoyée par son ordre. Tout ce que vous m'avez écrit du 14 pour mal justifier cette lettre *ostensible* et ce long et injurieux silence qui l'avait suivie, l'a indignée bien davantage; on n'écrit qu'à ses ennemis de ces lettres *ostensibles* où l'on craint de s'expliquer, où l'on parle à demi, où l'on élude, où l'on est froid.

Examinez vous-même la chose, je vous en conjure, et voyez combien il est indécent que vous paraissiez faire le politique avec madame *du Châtelet*, quand elle vous écrit simplement et avec amitié. Vous me mettez en presse; vous me réduisez à la nécessité de combattre ici pour vous contre ses ressentimens. Elle croit que vous me trahissez; il faut que je lui jure le contraire. Elle se fâche, ses amis prennent son parti; tout cela me rend malade, et un mot de vous eût prévenu tous ces combats.

Est-il possible, encore une fois, que quand nous avons ici dix lettres anciennes de vous qui expliquent, qui détaillent tout le fait, toute l'horreur connue de l'abbé *Desfontaines*, vous affectiez aujourd'hui du mystère? Où diable avez-vous pris d'écrire une lettre ostensible à madame *du Châtelet*? une lettre publique? la compromettre à ce point! montrer, dites-vous, votre lettre à deux cents personnes! à des gens de cour! vous faire dire qu'il y a de la dignité dans cette lettre! Vous, de la dignité! à madame *du Châtelet!* Sentez-vous bien la force de ce terme? Je vous parle vrai, parce que je suis votre ami. Votre lettre ostensible dont on ne voulait point, votre long

filence, vos excufes font autant d'outrages à la bienféance, à l'amitié et à madame *du Châtelet.* Eft-il poffible que, dans cette occafion, vous ayez pu confulter autre chofe que votre cœur? Voyez que de mal-entendus votre filence a caufés! Enfin tout ceci était bien fimple. Vous avez été cité avec raifon, et comme j'en ai droit, dans une lettre publique; vous vous trouvez entre votre ami et un monftre qui vous a mordu. Voudrez-vous fuir à la fois votre ami et ce monftre, de peur d'être mordu encore? Je fuis un homme de lettres, et vous un amateur; j'ai de la réputation par mes travaux, et vous par votre goût; l'abbé *Desfontaines* nous a fouvent attaqués l'un et l'autre : il eft clair qu'il y aurait la plus extrême lâcheté à l'un de nous deux d'abandonner l'autre, de tergiverfer, de craindre un fcélérat qui offenfe un ami : il eft clair qu'un filence de feize jours, en pareille occafion, eft un outrage plus grand, de la part d'un ami, qu'un libelle n'eft offenfant de la part d'un coquin méprifé.

1739.

Voilà le point effentiel, voilà toute l'affaire, voilà ce qui a penfé faire prendre des réfolutions extrêmes; et enfin, quand au bout de feize jours vous m'écrivez, que voulez-vous qu'on penfe, finon que vous avez attendu que l'exécration publique contre *Desfontaines* vous forçât enfin de revenir à l'amitié. C'eft ce que je ne peux ôter de la tête de tout ce qui eft ici, et il y a beaucoup de monde; mais c'eft ce que je ne penfe point. Je vous l'ai dit, je vous l'ai redit, je vous aime et je compte fur vous; et c'eft parce que je vous aime tendrement que je vous gronde très-févèrement, et que je vous prie d'écrire comme par le

1739. passé, rendre compte des petites commissions, parler avec naïveté à madame *du Châtelet* qui peut vous servir infiniment auprès du Prince. L'affaire des souscriptions, si elle dure encore, est essentielle; et votre honneur, votre devoir, je dis le devoir le plus sacré, est de les payer de mon argent, s'il s'en trouve (11). Cela a paru si essentiel à M. et à madame *du Châtelet*, que vous les outrageriez en fesant sur cela la moindre représentation. Il ne faut rougir ni de faire son devoir, ni de promettre de le faire, surtout quand ce devoir est si aisé.

A l'égard de la lettre que M. *du Châtelet* exige de vous, il sera très-piqué si vous ne l'écrivez pas: il la faut écrire; pour moi, je la trouve inutile. Je vous la renverrai, et n'en ferai point usage; mais il faut contenter M. et madame *du Châtelet*.

Tout le monde est indigné ici de l'exemple de dom *Prévost*, que vous citez toujours. Quand quelque dom *Prévost* aura refusé dix mille livres de pension d'un prince souverain, quand il aura donné quelquefois et partagé souvent le profit de ses ouvrages, quand il aura donné des pensions à plusieurs gens de lettres, quand il aura fait des ingrats et la Henriade; alors vous pourrez me citer dom *Prévost*. N'en parlons plus. Une lettre d'attachement à madame *du Châtelet*, de la vigueur et des lettres fréquentes à votre intime ami *Voltaire*, et tout est effacé, tout est oublié. Mais plus de politique; elle n'est faite ni pour vous ni pour moi, et je ne connais et n'aime que la franchise. Voilà tout ce que je veux, et comptez que mon cœur

(11) On a vu ci-devant que l'argent de ces souscriptions avait été employé par *Thiriot*.

est à vous pour jamais. Il eſt vrai, il eſt tendre, vous le connaiſſez ; adieu. 1739.

(*) J'ai dicté tout cela bien à la hâte ; j'ajoute qu'on nous écrit, dans le moment, que votre malheureuſe lettre à madame *du Châtelet* va être publique dans le Pour et Contre. Ah! mon ami, ſerait-il vrai ? Ce ſerait le plus cruel outrage à madame *du Châtelet* et à toute ſa famille. De quoi vous êtes-vous aviſé ? quelle malheureuſe lettre! qui vous la demandait ? pourquoi l'écrire ? pourquoi la montrer ?

S'il en eſt temps, volez chez le Pour et Contre, brûlez la feuille, payez les frais ; mais je ne crois pas que cela ſoit vrai. Voilà ce que c'eſt que de garder le ſilence dans de telles occaſions. Il fallait écrire toutes les poſtes. Je vous embraſſe.

LETTRE LXIX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

20 janvier.

Mon cher ange, vous avez été bien étonné du dernier paquet de Zulime ; mais qui emploie ſa journée fait bien des choſes. Je travaille, mais guidez-moi.

Je perſiſte dans l'idée de faire un procès criminel à l'abbé *Desfontaines*. Mon cher ange gardien, vous me connaiſſez. Les gens à *Poëme épique* et à *Elémens de Newton* ſont des gens opiniâtres. Je demanderai juſtice

(*) Ces dernières lignes ſont de la main de M. de *Voltaire*.

des calomnies de *Desfontaines* jufqu'au dernier foupir;
1739. et ce même caractère d'efprit vous affure, je crois, de ma tendre et éternelle reconnaiffance.

J'ai envoyé mon dernier Mémoire à M. d'*Argenfon*; mais je ne compte le faire imprimer qu'avec permiffion tacite, dans un recueil de quelques autres pièces. Il me femble qu'il fera alors très-convenable de laiffer dans mon Mémoire juftificatif tout ce qui eft littéraire; car fi l'avidité du public malin ne défire actuellement que du perfonnel, les amateurs un jour préféreront beaucoup le littéraire. J'ai fait cet ouvrage dans le goût de *Péliffon*, et peut-être de *Cicéron*. Je ferais confondu fi ce ftyle était mauvais.

N'ayant rien à craindre d'aucune récrimination, cependant j'infifte qu'on commence le procès par une requête préfentée au nom des gens de lettres, qu'enfuite mes parens en préfentent une au nom de ma famille outragée, fauf à moi à m'y joindre s'il eft néceffaire.

J'efpérais que, fans forme de procès et indépendamment du châtiment que le magiftrat de la police peut et doit infliger à l'abbé *Desfontaines*, je pourrais obtenir un défaveu des calomnies de ce fcélérat, défaveu qui m'eft néceffaire, défaveu qu'on ne peut refufer aux preuves que j'ai rapportées.

Enfin, j'en reviens toujours là; point de preuves contre moi, finon que j'ai écrit la lettre qui eft dans le Préfervatif. Or cette lettre, que dit-elle? que *Desfontaines* a été tiré de bicêtre par moi, et qu'il m'a payé d'ingratitude. Encore une fois, cette lettre doit être regardée comme ma première requête contre *Desfontaines*. D'ailleurs rien de prouvé contre moi,

et tout démontré contre lui. Enfin, j'insiste sur le désaveu de ses calomnies, et j'attends tout des bontés de mon cher ange gardien. 1739.

Je serais bien honteux de tant d'importunités si vous n'étiez pas M. d'*Argental*. Adieu; mon cœur ne peut suffire à mes sentimens pour vous et à ma tendre reconnaissance.

LETTRE LXX.

A M. THIRIOT.

A Cirey, ce 20 janvier.

ENFIN, madame de *Champbonin* est partie pour Paris. Elle vous rendra compte de toutes les inquiétudes que votre long silence et votre conduite avaient causées à Cirey; mais tout est oublié si vous savez aimer.

Voici un paquet pour l'abbé d'*Olivet*. C'est une espèce d'apologie que j'ai adressée à M. d'*Argenson*. Il y a du littéraire; mais j'ai voulu faire un ouvrage pour la postérité, non un simple factum (*). Je ne sais abandonner ni mes amis ni mon honneur. Ainsi je reste à Cirey, je fais poursuivre l'abbé *Desfontaines*, et je ne quitterai jamais cette affaire de vue. Il y aurait trop de lâcheté à souffrir ce que l'on doit repousser. J'apprends que ce monstre se rend sous main dénonciateur contre les Lettres philosophiques. Cela m'est confié dans le plus grand secret; mais je n'en suis point alarmé. Je me flatte que,

(*) Le Mémoire sur la satire, Mélanges littéraires, tome I.

ni dans cette occaſion ni dans aucune autre, vous
1739. ne direz : *Eh mordieu, qu'on me laiſſe ſouper, digérer et ne rien faire.* Je demande à votre amitié de la mémoire et de la vivacité. Soyez la dixième partie auſſi vif pour moi que vous l'avez été pour mademoiſelle *Sallé*, qui vous aimait dix fois moins que moi. Soyez très-perſuadé que des amis comme madame *du Châtelet* et moi en valent peut-être d'autres ; que tout change dans la vie, mais que vous nous retrouverez toujours.

Je puis vous envoyer faire faire auſſi, car je vous aime plus que vous ne m'aimez, et j'ai la fièvre auſſi ſerré que vous. Prenez du quinquina pour vous, et de la fermeté pour moi, et tout ira bien.

LETTRE LXXI.

A M. HELVETIUS.

A Cirey, ce 21 janvier.

Ce que j'apprends eſt-il poſſible ? Belle ame née pour faire plaiſir, et qui agiſſez comme vous penſez, vous êtes allé, et vous avez encore retourné chez ce *Saint-Hyacinthe ! Generoſe puer*, ne profanez pas votre vertu avec ce monſtre. C'en eſt trop, mon cœur eſt pénétré de vos ſoins. Si vous ſaviez ce que c'eſt que *Saint-Hyacinthe*, vous auriez eu horreur de lui parler. Je ne l'ai connu qu'en Angleterre, où je lui ai fait l'aumône ; il la recevait de qui voulait ; il prenait juſqu'à un écu. Il s'était échappé de la Hollande où il avait volé le libraire *Catuſſe*, ſon beau-frère ; et il

n'avait auprès de moi d'autre recommandation que de m'avoir déchiré dans plusieurs libelles. Il avait eu part au Journal littéraire où il m'avait maltraité; mais je l'ignorais, et il se donnait pour l'auteur de Matanasius; ce qui fesait que je lui pardonnais ses anciens péchés. Se faire honneur du Matanasius, qui était de MM. de *Sallengre* et *s'Gravesende*, &c., était la moindre de ses fourberies. Il se servit à Londres de l'argent de mes charités, et de celui que je lui avais procuré, pour imprimer un libelle contre la Henriade; enfin, mon laquais le surprit me volant des livres, et le chassa de chez moi avec quelques bourrades. Je ne l'ai jamais revu, jamais je n'ai proféré son nom. Je sais seulement qu'il a volé en dernier lieu feu madame de *Lambert*, et que ses héritiers en savent des nouvelles. Enfin, voilà l'homme qui, dans un libelle impertinent et digne de la plus vile canaille, ose m'insulter avec tant d'horreur. C'est trop s'abaisser, mon cher ami, d'exiger une satisfaction d'un scélérat qui ne doit me satisfaire qu'une torche à la main, ou sous le bâton. Evitez ce malheureux qui souillerait l'air que vous respirez. 1739.

Je vous avoue que mon cœur est saisi quand je vois les belles-lettres déshonorées à ce point; mais aussi que vous me consolez! Venez donc à Cirey avant que nous partions pour la Flandre; j'espère qu'un jour nous nous reverrons tous dans le beau palais digne d'*Emilie*. Il est voisin de votre bureau des fermes, mais nos cœurs seront bien plus près de vous. Dites donc quand vous viendrez, aimable enfant?

1739. LETTRE LXXII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

25 janvier.

Mon cher ami, je travaille le jour à Zulime, et le soir je revois mon procès avec l'honnête homme *Desfontaines*.

Vous savez de quoi il est question à présent, vous avez vu ma lettre à M. *Hérault*. Il n'y a plus qu'un mot qui serve. M. de *Meynières* peut-il vous dire tout net ce que j'ai à espérer de M. *Hérault*? Un outrage pareil, toléré par la magistrature, est un affront éternel aux belles-lettres ; une réparation convenable ferait honneur au ministère.

Suivant vos sages avis, je réforme tout le Mémoire qui est d'une nécessité indispensable. Point de numéro, de peur de ressembler au Préservatif ; plus de modération, encore plus d'ordre et de méthode : c'est ce qu'il faut tâcher de faire. Puissé-je dire au public :

Et mea facundia, si qua est,
Quæ nunc pro Domino, pro vobis
Sæpe locuta est.

J'y ajoute un extrait de la lettre d'un prince destiné à gouverner une grande monarchie. Si cela pouvait faire quelque effet, à la bonne heure, sinon brûlez-la. Mais, après tout, point d'entreprise sans faveur, point de succès sans protection, et je crois qu'il faut avoir raison de ce scélérat. Je demande que M. *Hérault*

faſſe une petite réponſe, ou la faſſe faire en marge de mes queſtions. 1739.

J'imagine qu'il ferait bon que madame de *Bernières* m'écrivît un mot qui atteſtât en général l'horreur des calomnies du libelle. Je vous ſupplie d'en exiger autant de *Thiriot*. Sa conduite eſt inſupportable ; il négocie avec Cirey ; il s'aviſe de faire le politique. Il doit ſavoir qu'en pareil cas la politique eſt un crime. Il a paſſé près d'un mois ſans m'écrire ; enfin, il a fait ſoupçonner qu'il me trahiſſait. S'il veut réparer tout cela par un écrit plein de tendreſſe et de force dans le Pour et Contre, à la bonne heure ; mais qu'il ne s'aviſe pas de parler du Préſervatif ; on ne lui demande pas ſon avis ; et s'il parle de moi, il faut qu'il en parle avec reconnaiſſance, attachement, eſtime, ou qu'il ſe taiſe, et ſurtout qu'il ne commette point madame *du Châtelet*. Qu'il imprime ou non cette lettre dans le Pour et Contre, il eſt eſſentiel qu'il m'envoye un mot conçu à peu-près en ces termes : „ Le „ ſieur *T.*, ayant lu un libelle intitulé la Voltairomanie, „ dans lequel on avance qu'il déſavoue M. de *V.*, „ et dans lequel on trouve un tiſſu de calomnies „ atroces, eſt obligé de déclarer ſur ſon honneur que „ tout ce qui y eſt avancé ſur le compte de M. de *V.* „ et ſur le ſien eſt la plus puniſſable impoſture, qu'il „ a été témoin oculaire de tout le contraire pendant „ vingt-cinq ans, et qu'il rend ce témoignage à „ l'eſtime, à l'amitié et à la reconnaiſſance qu'il doit „ à . . . . fait à . . *Thiriot.* „

S'il refuſe cela, indigne de vivre ; s'il le fait, je pardonne. Je vous prie de recommander à mon neveu de faire un bon procès verbal, ſi faire ſe peut. Cela

1739. peut ſervir et ne peut me nuire ; cela tient le crime en reſpect, prévient la ripoſte, finit tout.

Ah, ma tragédie, ma tragédie, quand te commencerai-je !

Pardon de tant de misères, mais il y va du bonheur de ma vie et d'une vie qui vous eſt dévouée. Mon ange, *eripe me à fece ;* je n'ai recours qu'à vous.

LETTRE LXXIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

27 janvier.

JE vous envoie, mon cher ange gardien qui *liberas nos à malo*, la correction pour l'épître ſur l'Envie. Je vous ſacrifie le plus plaiſant de tous mes vers :

Tout fuit juſqu'aux enfans, et l'on ſait trop pourquoi.

Je ne ſuis pas né fort plaiſant, et ce vers me feſait rire quelquefois ; mais qu'il périſſe, puiſque vous ne croyez pas que je puiſſe rendre, comme dit *Rabelais*, *féves pour pois et pain blanc pour fouace.*

L'endroit du charlatan eſt un peu lourd chez notre cher d'*Olivet*, et ſon petit *Scazon eſt horridus*. Figurez-vous ce que c'eſt qu'une indigeſtion de *Cerbère*, et c'eſt du réſultat de cette indigeſtion qu'on a formé le cœur de *Desfontaines*.

On me mande que ce monſtre eſt par-tout en exécration, et cependant, quoi qu'en diſe d'*Olivet*, le traître a des amis. M. de *Lezonet* m'écrit qu'il veut faire un accommodement entre *Desfontaines* et moi,

et les jésuites auſſi. Hélas! qu'ai-je fait à M. de *Lezonet* pour me propoſer quelque choſe de ſi infame? 1739.
Il a lu, je le ſais, ſa Voltairomanie chez M. de *Locmaria*, en préſence de MM. de *la Chevaleraye*, *Algarotti*, l'abbé *Prévoſt*. J'ai écrit à M. de *Locmaria*, et je n'ai point eu de réponſe. Il y a encore un avocat du conſeil qui eſt ſon confident, mais j'ai oublié ſon nom.

Ce que je n'oublie pas, c'eſt vos bontés. Cet ardent chevalier de *Mouhi* a vîte imprimé mon Mémoire, quitte à le ſupprimer; il faudra que j'en paye les frais. Je me conſole ſi on me fait quelque réparation.

Je voulais faire imprimer ce Mémoire avec les épîtres, au commencement de l'hiſtoire du ſiècle de *Louis XIV*, &c. Il y a près d'un mois que *Thiriot* ou l'abbé d'*Olivet* avaient dû vous remettre ce commencement d'hiſtoire, mais *Thiriot* ne ſe preſſe pas de remplir ſes devoirs. Je ſuis, je vous l'avoue, très-affligé de ſa conduite. Il devait aſſurément prendre l'occaſion du libelle de *Desfontaines* pour réparer, par les démonſtrations d'amitié les plus courageuſes, tous les tours qu'il m'a joués, et que je lui ai pardonnés avec une bonté que vous pouvez appeler faibleſſe. Non-ſeulement il avait mangé tout l'argent des ſouſcriptions qu'il avait en dépôt, non-ſeulement j'avais payé du mien et rembourſé tous les ſouſcripteurs petit à petit; mais il me laiſſait tranquillement accuſer d'infidélité ſur cet article, et il jouiſſait du fruit de ſa lâcheté et de mon ſilence. Le comble à cette infame conduite eſt d'avoir ménagé *Desfontaines*, dont il avait été outragé et qu'il craignait, afin de me laiſſer accabler, moi qu'il ne craignait pas. Ce que j'ai éprouvé

1739. des hommes me met au désespoir, et j'en ai pleuré vingt fois, même en présence de celle qui doit arrêter toutes mes larmes. Mais enfin, mon respectable ami, vous qui me raccommodez avec la nature humaine, je cède au conseil sage que vous me donnez sur *Thiriot*. Il faut ne me plaindre qu'à vous, lui retirer insensiblement ma confiance, et ne jamais rompre avec éclat.

Mais, mon cher ami, qu'y a-t-il donc encore dans ce morceau de Rome, et dans le commencement de cet Essai qui ne soit pas plus mesuré mille fois que Fra-Paolo, que le Traité du droit ecclésiastique, que Mézerai, que tant d'autres écrits? S'il y a encore quelques amputations à faire, vous n'avez qu'à dire: ce morceau-là a déjà été bien tailladé, et le sera encore quand vous voudrez.

Je ne perds pas Zulime de vue, et mon respectable et judicieux conseil aura bientôt les écrits de son client.

Emilie vous regarde toujours comme notre sauveur.

LETTRE LXXIV.

A M. HELVETIUS.

A Cirey, ce 28 janvier.

MON cher ami, tandis que vous faites tant d'honneur aux belles-lettres, il faut aussi que vous leur fassiez du bien; permettez-moi de recommander à vos bontés un jeune homme d'une bonne famille, d'une grande espérance, très-bien né, capable

d'attachement et de la plus tendre reconnaiſſance, qui eſt plein d'ardeur pour la poëſie et pour les ſciences, et à qui il ne manque peut-être que de vous connaître pour être heureux. Il eſt fils d'un homme que des affaires où d'autres s'enrichiſſent, ont ruiné; il ſe nomme d'*Arnaud;* beaucoup de mérite et de malheur font ſa recommandation auprès d'un cœur comme le vôtre; ſi vous pouviez lui procurer quelque petite place, ſoit par vous, ſoit par M. de *la Poplinière*, vous le mettriez en état de cultiver ſes talens, et vous rempliriez votre vocation qui eſt de faire du bien. Vous m'en faites à moi, car vous avez réchauffé un ami tiède; jamais votre illuſtre père n'a fait de ſi belle cure.

1739.

Je lui ai envoyé un autre Mémoire, où je ſacrifie enfin le littéraire au perſonnel; mais M. d'*Argental* penſe que c'eſt une néceſſité, vous le penſez auſſi, et je me rends. Ma préſence ſerait néceſſaire à Paris, mais je ne peux quitter mes amis pour mes propres affaires. Madame *du Châtelet* vous fait bien des complimens; on ne peut avoir plus d'eſtime et d'amitié qu'elle en a pour vous. Nous attendons de vous des choſes qui feront l'agrément de notre retraite, et qui nous conſoleront, ſi cela ſe peut, de votre abſence.

Je vous embraſſe avec les tranſports les plus vifs d'amitié, d'eſtime et de reconnaiſſance.

1739.

LETTRE LXXV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Cirey, 5 février.

MON respectable ami, je rougis, mais il faut que je vous importune. Les lettres se croisent, on prend des partis que l'événement imprévu fait changer ; on donne un ordre à Paris, il est mal exécuté; on ne s'entend point, tout se confond. Deux jours de ma présence mettraient tout en règle ; mais enfin je suis à Cirey. *Te rogamus, audi nos.*

Premièrement, vous saurez que M. *Deniau*, bâtonnier des avocats, a fait courir des billets dans tous les bancs des avocats, et est prêt de donner une espèce de certificat par lettres, qu'aucun avocat n'est assez lâche et assez coquin pour avoir fait un tel libelle. Je vous prie de faire encourager ce M. *Deniau*.

2°. J'insiste fortement sur le commencement d'un procès criminel, qu'on poursuivra si on a beau jeu. Qu'on n'intente d'abord que contre les distributeurs. J'ai des preuves assez fortes pour le commencer. Je ne crains rien d'aucune récrimination. On pourrait sous main réveiller l'affaire des Lettres philosophiques, mais il n'y a nulle preuve; et si *Thiriot*, qui connaît un substitut du procureur général, veut faire une procédure en l'air par *Balot*, le décret sera purgé en quinze jours.

3°. Indépendamment de tout cela, j'ai donc envoyé mon Mémoire manuscrit à monsieur le chancelier; je

lui

lui fais préſenter, et le placet ſigné par cinq gens de lettres, et celui de mon neveu, et la lettre de madame de *Bernières*. 1739.

4°. Comme il faut ſe ſervir de tous les moyens qui peuvent s'entr'aider ſans pouvoir s'entre-nuire, ſi monſieur le premier préſident pouvait, ſur la requête à lui préſentée, et ſur le certificat du bâtonnier, faire brûler le libelle, ce ſerait une choſe bien favorable.

5°. Je ne ſais ſi je dois faire paraître mon Mémoire ou iſolé ou accompagné de quelques ouvrages fugitifs, mais je crois qu'il faut qu'il paraiſſe; car je ne peux ſortir de ce principe, que ſi l'on doit laiſſer tomber les injures, il faut relever les faits. Je voudrais le mettre à la ſuite de la préface et du premier chapitre de l'hiſtoire de *Louis XIV*, ſi cet ouvrage vous paraît ſage. J'y ajouterais les épîtres bien corrigées, une lettre à M. de *Maupertuis*, une diſſertation ſur les journaux; je tâcherais que le recueil ſe fît lire.

6°. Ce que j'ai infiniment à cœur, c'eſt le déſaveu le plus authentique et le plus favorable de la part de *Saint-Hyacinthe;* je crois qu'il ne ſera pas difficile à obtenir.

7°. Madame *du Châtelet* vous prie très-inſtamment de parler ferme à *Thiriot*. Votre douceur et votre bonté le gâtent. Il s'imagine que vous l'approuvez, et il a l'inſolence d'écrire qu'il n'a rien fait que de votre aveu. Comptez que c'eſt une ame de boue, et que vous la tournerez en preſſant fort. Madame *du Châtelet* ne lui pardonnera jamais d'avoir fait courir cette malheureuſe lettre *oſtenſible* qu'elle n'avait jamais demandée, lettre ridicule en tout point, dans laquelle il dit qu'il ne ſe ſouvient pas *du temps où l'abbé Desfontaines*

1739. *lui montra le libelle ancien intitulé Apologie.* Il devait pourtant se souvenir que c'était en 1725, et qu'il me l'avait écrit vingt fois dans les termes les plus forts.

Ce n'est pas tout, il fait entendre que j'ai part au Préservatif, il fait le petit médiateur, le petit ministre, lui qui, m'ayant tant d'obligations, et attaché par mes bienfaits et par ses fautes, aurait dû s'élever contre *Desfontaines* avec plus de force que moi-même. Il garde avec moi le silence; on lui écrit vingt lettres de Cirey, point de réponse; on lui demande si, selon sa louable coutume d'envoyer au prince de Prusse tout ce qui se fait contre moi, il ne lui a point envoyé le Mémoire, il ne répond rien; enfin, il mande qu'il a envoyé au Prince sa belle lettre à madame *du Châtelet*. Je vous avoue que ce procédé lâche m'est plus sensible que celui de *Desfontaines*. Encore une fois, madame *du Châtelet* vous demande en grâce de représenter à *Thiriot* ses torts; car, après tout, il peut servir dans cette affaire. Nous le connaissons bien; si on lui laisse entendre qu'il a raison, il demeurera dans son indolence; si on le convainc de ses fautes, il les réparera, et sûrement il fera ce que vous voudrez; mais, encore une fois, nous vous supplions de lui parler ferme.

Je suis bien assurément de cet avis; nous n'avons de recours qu'en vous, mon cher ami; donnez-nous vos conseils comme à *Thiriot*. J'espère que votre amitié m'épargnera une séparation qui me coûterait bien des larmes. Rangez *Thiriot* à son devoir, aimez-nous toujours, et épargnez-nous le chagrin de nous quitter; votre amitié peut tout.

1739.

LETTRE LXXVI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

6 février.

PARDON de tant d'importunités. Je reçois votre lettre, mon respectable ami. Vous me liez les mains. Je suspends les procédures, je ne veux rien faire sans vos conseils; mais souffrez au moins que je sois toujours à portée de suivre ce procès. En quoi peut me nuire une plainte contre les distributeurs du libelle, par laquelle on pourra, quand on voudra, remonter à la source? Tout sera suspendu.

Mon généreux ami, il est certain qu'il me faut une réparation, ou que je meure déshonoré. Il s'agit de faits; il s'agit des plus horribles impostures. Vous ne savez pas à quel point l'abbé *Desfontaines* est l'oracle des provinces.

On me crie à Paris que mon ennemi est méprisé, et moi je vois que ses observations se vendent mieux qu'aucun livre. Mon silence le désespère, dites-vous: ah, que vous êtes loin de le connaître! il prendra mon silence pour un aveu de sa supériorité, et, encore une fois, je resterai flétri par le plus méprisable des hommes, sans en pouvoir tirer la moindre vengeance, sans me justifier. Je suis bien loin de demander le certificat de madame de *Bernières*, pour en faire usage en justice; mais je voulais l'avoir par devers moi, comme j'en ai déjà sept ou huit autres, pour avoir en

1739. main de quoi oppofer à tant de calomnies, un jour à venir.

J'efpère furtout avoir un défaveu authentique au nom des avocats. Le bâtonnier l'a promis. La lettre de madame de *Bernières* me fervira de certificat, et je la ferai lire à tous les honnêtes gens. A l'égard de mon Mémoire, je le refondrai encore, je le ferai imprimer dans un recueil intéreffant de pièces de profe et de vers dans lequel feront les épîtres que je crois enfin corrigées felon votre goût.

De grâce, ne me citez point M. de *Fontenelle*. Il n'a jamais été attaqué comme moi, et il s'eft affez bien vengé de *Rouffeau* en follicitant plus que perfonne contre lui.

Encore une fois, j'arrête mon procès; mais en le pourfuivant qu'ai-je à craindre ? Quand il ferait prouvé que j'ai reproché à l'abbé *Desfontaines* des crimes pour lefquels il a été repris de juftice, n'eft-il pas de droit que c'eft une chofe permife, furtout quand ce reproche eft néceffaire à la réputation de l'offenfé ? Je lui reproche, quoi? des libelles; il a été condamné pour en avoir fait. Je lui reproche fon ingratitude. Je ne l'ai point calomnié; je prouve, papiers en main, tout ce que j'avance. J'ai fait confulter des avocats, ils font de mon avis; mais enfin tout cède au vôtre. Je ne veux me conduire que par vos ordres.

A l'égard de *Saint-Hyacinthe*, je veux réparation; je ne fouffrirai pas tant d'outrages à la fois. Où eft donc la difficulté qu'on exige un défaveu d'un coquin tel que lui? Pourrait-on dire que cela n'eft rien? Je fuis donc un homme bien méprifable, je fuis donc

dans un état bien humiliant, s'il faut qu'on ne me considère que comme un bouffon du public, qui doit, déshonoré ou non, amuser le monde à bon compte, et se montrer sur le théâtre avec ses blessures. La mort est préférable à un état si ignominieux. Voilà une récompense bien horrible de tant de travail! et cependant *Desfontaines* jouira tranquillement du privilége de médire; et on insultera à ma douleur. Au nom de Dieu, que j'obtienne quelque satisfaction. Ne pourrais-je pas du moins obtenir qu'on brûlât le libelle? Ne pourrai-je pas présenter ma requête contre *Chaubert*, et obtenir qu'en attendant des preuves, justice soit faite de ce libelle infame sans nom d'auteur?

1739.

Je vous réitère mes instantes prières sur *Saint-Hyacinthe*, si vous voulez que je reste en France.

Je suis honteux de vous faire voir tant de douleur, et désespéré de vous donner tant de soins; mais vous me tenez lieu de tout à Paris.

J'ai encore assez de liberté dans l'esprit pour corriger Zulime, puisqu'elle vous plaît. J'attends vos ordres. J'ai quelque chose de beau dans la tête; mais j'ai besoin de tranquillité, et mes ennemis me l'ôtent.

1739. LETTRE LXXVII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

12 février.

Au nom de Dieu, mon respectable, mon cher ami, rendez-moi à mes études, à *Emilie* et à Zulime. J'ai le cœur pénétré de douleur. *Desfontaines* m'a prévenu, et a obtenu du lieutenant criminel permission d'informer contre moi ; il m'a dénoncé comme auteur de l'Epître à *Uranie* et des Lettres philosophiques ; il a écrit au cardinal ; il remue ciel et terre ; et moi je n'ai pas seulement la lettre de madame de *Bernières* ni celle de M. *du Lyon*, qui prouveraient au moins son ingratitude, et qui disposeraient le public et les magistrats en ma faveur : et j'apprends, pour comble de malheur et d'humiliation, que le procureur du roi, auquel il s'est adressé, est mon ennemi déclaré, et cherche par-tout de quoi me perdre. Quelle protection puis-je avoir auprès de lui ? Hélas ! faudrait-il de la protection contre un *Desfontaines* ?

J'ai suspendu mes procédures, puisque vous me l'avez ordonné, mais j'ai bien peur d'être obligé de me voir mis en justice par le scélérat même qui me persécute et que j'épargne.

Saint-Hyacinthe m'a donné un désaveu dont je ne suis pas encore content. Engagez, je vous en conjure, par un mot de lettre, le chevalier d'*Aidie* à arracher de lui le désaveu le plus authentique. Je demande aussi à mademoiselle *Quinault* un certificat des comédiens qui détruise la calomnie de *Saint-Hyacinthe*

rapportée dans le libelle de *Desfontaines*. Tout cela est important à mon honneur. 1739.

Je songe que l'abbé *Desfontaines*, qui a toute l'activité des scélérats et toute la chicane des Normands, a fait entendre à M. *Hérault* que ma lettre rapportée dans le Préservatif, est un libelle. M. *Hérault* ne songera peut-être pas que c'est au contraire une très-juste plainte contre un libelle.

Je n'ai point le temps de vous parler de Zulime. Je suis tout entier à mon affaire; j'ai le cœur percé. Quelle récompense! Quoi! ne pouvoir obtenir justice d'un *Desfontaines*! *Regnum meum non est hinc.*

Enfin, je n'ai d'espérance qu'en vous, mon cher ange gardien; *sub umbrâ alarum tuarum.*

LETTRE LXXVIII.

A M. THIRIOT.

A Cirey, le 12 février.

M. de *Maupertuis* m'envoie aujourd'hui de Basle votre lettre que vous lui aviez donnée. Apparemment que, voyant à Cirey la douleur excessive et l'indignation de madame *du Châtelet*, jointe à l'effet que fesait la lettre de madame de *Bernières*, il n'osa donner la vôtre; cependant elle m'aurait fait grand plaisir; et sachant alors de quoi il était question, je vous aurais empêché de faire la malheureuse démarche de rendre publique et d'envoyer au Prince royal cette lettre dont madame *du Châtelet* est si cruellement outrée.

1739. Ce qui lui a fait plus de peine, c'eſt que vous avez cherché à faire valoir cette lettre qui la compromet. Vous avez voulu vous vanter auprès d'elle des ſuffrages de perſonnes qui, n'étant point au fait, ne pouvaient ſavoir ſi cette lettre était convenable.

Ne ſentiez-vous pas qu'elle n'était qu'une eſpèce de factum contre madame *du Châtelet;* que vous eſſayez de perſuader que l'abbé *Desfontaines* ne vous avait point outragé; que j'étais auteur du Préſervatif; que vous ne vous reſſouveniez pas d'un fait important? enfin, vous démentiez par ce malheureux écrit vos anciennes lettres, et certainement ceux que vous prétendez qui approuvaient cette lettre politique, n'avaient pas vu ces anciennes lettres ſincères où vous parliez ſi différemment. Que diraient-ils, s'ils les avaient vues? et pourquoi mettre madame *du Châtelet* dans la néceſſité douloureuſe de montrer, papier ſur table, que vous vous démentez vous-même pour l'outrager? A quoi bon vous faire de gaieté de cœur une ennemie reſpectable? pourquoi me forcer à me jeter à ſes pieds pour l'apaiſer? et comment l'apaiſer quand elle apprend que vous vous vantez d'avoir écrit A MADAME LA MARQUISE DU CHATELET *avec dignité*, et qu'enfin vous envoyez un factum contre elle au Prince? A quoi me réduiſez-vous? pourquoi me mettre ainſi en preſſe entre elle et vous? Je me ſoucie bien de l'abbé *Desfontaines;* voilà un plaiſant ſcélérat pour troubler mon repos! Si vous ſaviez à quel point les hommes de Paris les plus reſpectables preſſent la vengeance publique contre ce monſtre, vous ſeriez bien honteux d'avoir balancé, d'avoir cru des perſonnes qui vous ont inſpiré la neutralité et la *décence*. Non, l'abbé

Desfontaines n'eſt rien pour moi; mais j'avais le cœur percé que mon ami de vingt-cinq ans, mon ami outragé par ce monſtre, ne fît pas au moins ce qu'a fait madame de *Bernières*. 1739.

Il ne s'agit entre nous que de faits, et le fait eſt que vous avez alarmé tous mes amis. Madame de *Champbonin* qui a beaucoup d'eſprit, qui écrit mieux que moi, et que vous connaiſſez bien peu, madame de *Champbonin* vous écrivit avec effuſion de cœur, et ſans me conſulter. M. *du Châtelet* vous écrivit à ma prière au ſujet des ſouſcriptions, non pas des ſouſcriptions dont vous diſſipâtes l'argent, choſe que je n'ai jamais dite à perſonne, et que madame *du Châtelet* a avouée à un ſeul homme, dans ſa douleur, mais au ſujet de quelques ſouſcriptions à rembourſer; je vous ai parlé ſur cela aſſez à cœur ouvert. Jamais en ma vie, encore une fois, je n'ai parlé à qui que ce ſoit des ſouſcriptions mangées. Il ne s'agiſſait que de rembourſer une ou deux perſonnes que vous pourriez rencontrer. Voyez que de mal-entendus! et tout cela pour avoir été un mois ſans m'écrire, quand tout le monde m'écrivait; tout cela pour avoir fait le politique quand il fallait être ami; pour avoir mis un art qui vous eſt étranger où il ne fallait mettre que votre naturel qui eſt bon et vrai. Ne laiſſez point ainſi frelater votre cœur, et donnez-le-moi tel qu'il eſt.

Vous me parlez d'une diſgrâce auprès du Prince, que vous craignez que je ne vous attire. Eh, morbleu, ne voyez-vous pas que je ne lui écris point ſur tout cela, parce que je ne ſais que lui mander après votre malheureuſe lettre? Encore une fois, et cent fois, vous

1739. me mettez entre madame *du Châtelet* et vous. Si vous me difiez : Voici ce que j'ai écrit au Prince; je faurais alors que lui mander; mais vous me liez les mains.

Vous m'écrivez mille chofes vagues ; il faut des faits. Vous avez fait une faute prefque irréparable dans tout ceci. Vous auriez tout prévenu d'un feul mot. Vous vous feriez fait un honneur infini en vous joignant à mes amis, en parlant vous-même à monfieur le chancelier, en confirmant vos lettres qui dépofent le fait de l'Apologie de *Voltaire*, en 1725, en ne craignant point un coquin qui vous a infulté publiquement : voilà ce qu'il fallait faire. Il eft temps encore. Monfieur le chancelier décidera feul de tout cela. Mais que faut-il faire à préfent? ce que M. d'*Argenfon* l'aîné ou le cadet, ce que madame de *Champbonin*, ce que M. d'*Argental* vous diront, ou plutôt ce que votre cœur vous dira. En un mot, il faut ne pas réduire votre ami à la néceffité de vous dire : Rendez-moi le fervice que des indifférens me rendent. Tout va très-bien, malgré les dénonciations contre les Lettres philofophiques et contre l'Epître à *Uranie*, par lefquelles *Desfontaines* a confommé fes crimes. J'aurai, je crois, juftice par monfieur le chancelier ; je l'ai déjà par le public. J'euffe été heureux fi vous aviez paru le premier; mais je fuis confolé fi vous revenez de bonne foi, et fi vous reprenez votre véritable caractère.

Mon Mémoire eft infiniment approuvé ; mais je ne veux point qu'il paraiffe fitôt. Je ne ferai rien fans l'aveu de monfieur le chancelier, et fans les ordres fecrets de M. d'*Argenfon*.

LETTRE LXXIX.

1739.

A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Cirey, février.

JE ne m'endors pas, mon cher abbé, fur les outrages d'un gueux tel qu'un *Desfontaines*, et j'agis auffi vivement que fi j'étais à Paris. Il en eft de la juftice comme du ciel, *et violenti rapiunt illud.* Je ne vous parlerai donc de mon temporel que quand toute cette affaire, dont j'aurai certainement raifon, fera entièrement finie. Ne perdez donc pas un inftant. Dites et redites à mon neveu que cet abbé *Desfontaines* fe plaint en vain de la lettre qu'on a imprimée dans le Préfervatif; c'eft comme fi *Cartouche* fe plaignait qu'on l'eût accufé d'avoir volé. Voilà ce qu'il faut que mon neveu fache, et qu'il le repréfente fortement à monfieur le chancelier; n'en démordez pas.

Si madame de *Champbonin* a befoin d'argent, dites-lui que nous en avons à fon fervice, tout pauvres que nous fommes. Je compte toujours, mon cher abbé, fur l'activité de votre zèle; allez donc, courez, écrafez un monftre, fervez votre ami.

1739.

LETTRE LXXX.

A M. BERGER.

A Cirey, le 16 février.

JE vous fupplie, Monfieur, fitôt la préfente reçue, d'aller chez M. d'*Argental.* C'eft l'ami le plus refpectable et le plus tendre que j'aye jamais eu. Il fait toute ma confolation et toute mon efpérance dans cette affaire, et fa vertu prend le parti de l'innocence contre l'homme le plus fcélérat, le plus décrié, mais le plus dangereux qui foit dans Paris. Comme il n'a pas toujours le temps de m'écrire, et que j'ai un befoin preffant d'être inftruit à temps, de peur de faire de fauffes démarches, et que d'ailleurs il demeure trop loin de la grande pofte, il pourra vous inftruire des chofes qu'il faudra que je fache. Il connaît votre probité; parlez-lui, écrivez-moi, et tout ira bien.

Il s'en faut bien que je fois content de *Saint-Hyacinthe.* Il n'a pas plus réparé l'infame outrage qu'il m'a fait, qu'il n'eft l'auteur du Matanafius. N'avez-vous pas vu l'un et l'autre ouvrage? n'y reconnaiffez-vous pas la différence des ftyles? C'eft *Sallengre* et *s'Gravefende* qui ont fait le Matanafius ; *Saint - Hyacinthe* n'y a fourni que la chanfon. Il eft bien loin, ce miférable, de faire de bonnes plaifanteries. Il a excroqué la réputation d'auteur de ce petit livre, comme il a volé madame *Lambert.* Infame efcroc, et fot plagiaire, voilà l'hiftoire de fes mœurs et de fon

esprit. Il a été moine, ſoldat, libraire, marchand de café, et vit aujourd'hui du profit du biribi. Il y a vingt ans qu'il écrit contre moi des libelles, et depuis Oedipe il m'a toujours ſuivi comme un roquet qui aboie après un homme qui paſſe ſans le regarder. Je ne lui ai jamais donné le moindre coup de fouet; mais enfin je ſuis las de tant d'horreurs, et je me ferai juſtice d'une façon qui le mettra hors d'état d'écrire. 1739.

Si vous voulez prévenir les ſuites funeſtes d'une affaire très-ſérieuſe, parlez-lui de façon à obtenir qu'il ſigne au moins un déſaveu par lequel il proteſte qu'il ne m'a jamais eu en vue, et que ce qui eſt rapporté dans l'abbé *Desfontaines* eſt une calomnie horrible; je ne l'ai jamais offenſé, je le défie de citer un mot que j'aye jamais dit de lui. Faites-lui parler par M. *Remond de Saint-Mard*. Il y a à Paris une madame de *Champbonin*, qui demeure à l'hôtel de Modène; c'eſt une femme ſerviable, active, capable de tout faire réuſſir; voudriez-vous l'aller trouver, et agir de concert? Comptez ſur moi, mon cher *Berger*, comme ſur votre meilleur ami.

1739.

LETTRE LXXXI.

A M. * *.

Sur le Mémoire de Desfontaines.

(Ecrite fous le nom de M. *Malicourt.*)

Février.

Le hafard m'a fait tomber entre les mains un des fcandales ridicules de ce fiècle : c'eft le Mémoire de *Guyot Desfontaines.* Je l'ai brûlé, en attendant mieux. Ce ferait bien la chofe la plus plaifante, fi ce n'était la plus révoltante, qu'un *Guyot Desfontaines* fe plaigne qu'on lui a dit des injures.

Quis tulerit Gracchos de feditione querentes?

J'admire la modeftie de ce bon homme : il fe compare à *Defpréaux*, parce qu'il a fait un livre en vers et les Seconds voyages de *Gulliver*, et l'Hiftoire de Pologne, et des obfervations fur les écrits modernes; enfin, parce qu'il a écrit autant que l'abbé *Bordelin.* Il fe dit homme de qualité, parce qu'il a un frère auditeur des comptes à Rouen. Il s'intitule homme de bonnes mœurs, parce qu'il n'a été, dit-il, que peu de jours au châtelet et à bicêtre. Il dit qu'il va toujours avec un laquais, mais il n'articule point fi ce laquais hardi eft devant ou derrière, et ce n'eft pas le cas de prétendre qu'il n'importe guère.

Enfin, il pouſſe l'effronterie juſqu'à dire qu'il a des amis : c'eſt attaquer cruellement l'eſpèce humaine 1739. à laquelle il a toujours joué de ſi vilains tours. Il ſe défend d'avoir jamais reçu de l'argent pour dire du bien ou du mal ; et moi je ſais de ſcience certaine qu'il a reçu une tabatière de trois louis du ſieur *Lavau*, pour louer un petit poëme peu louable que ce *Lavau* avait malheureuſement mis en lumière ; et ce *Lavau* me l'a dit en préſence de quatre perſonnes. Qui ne ſait d'ailleurs que dans ſon bureau de médiſance on vendait l'éloge et la ſatire à tant la phraſe. Enfin, *Desfontaines*, pour avoir le plaiſir de dire des choſes uniques, loue l'abbé *Desfontaines* et la traduction de *Virgile ;* ſur quoi il faudrait le renvoyer à cette petite épigramme qui a couru (et qui eſt, dit-on, d'un homme très-célèbre), d'un aigle qui s'eſt amuſé à donner des coups de bec à un hibou :

Pour Corydon et pour Virgile
Il fit des efforts aſſidus ;
Je ne ſais s'il eſt fort habile :
Il les a tous deux corrompus.

Il faudrait encore qu'il ſe ſouvînt de cette inſcription pour mettre au bas de ſon effigie ; elle eſt de *Piron*, qui réuſſit mieux en inſcriptions qu'en tragédies.

Il fut auteur, et ſodomite, et prêtre,
De ridicule et d'opprobre chargé.
Au châtelet, au Parnaſſe, à bicêtre
Bien feſſé fut, et jamais corrigé.

1739. Il prétend qu'il fe raccommodera avec le chancelier : cela fera long. Mais comment fe raccommodera-t-il avec le public dont il eft le mépris et l'exécration ? Il doit bien fervir d'exemple aux petits efprits qui ont un vilain cœur. Adieu.

MALICOURT.

LETTRE LXXXII.

A M. HELVETIUS.

Ce 19 février.

MON cher ami, fi vous faites des lettres métaphyfiques, vous faites auffi de belles actions de morale. Madame *du Châtelet* vous regarde comme quelqu'un qui fera bien de l'honneur à l'humanité, fi vous allez de ce train-là. Je fuis pénétré de reconnaiffance et enchanté de vous. Il eft bien trifte que les miférables libelles viennent troubler le repos de ma vie et le cours de mes études. Je fuis au défefpoir, mais c'eft de perdre trois ou quatre jours de ma vie ; je les aurais confacrés à apprendre et peut-être à faire des chofes utiles.

L'auteur du Préfervatif (*), piqué dès long-temps contre *Desfontaines*, a fait imprimer plufieurs chofes que j'ai écrites il y a plus d'un an à diverfes perfonnes, encore une fois, j'en ai la preuve démonftrative ; et

(*) Le chevalier de *Mouhy* l'avait publié fous fon nom.

fur

sur cela ce monstre vomit ce que la calomnie a de plus noir; 1739.

Et là-dessus on voit Oronte qui murmure,
Qui tâche sourdement d'appuyer cette injure,
Lui qui d'un honnête homme ose chercher le rang;
Tête-bleu, ce me sont de mortelles blessures
De voir qu'avec le vice on garde des mesures.

Mais je ne veux pas me fâcher contre les hommes; et tant qu'il y aura des cœurs comme le vôtre, comme celui de M. d'*Argental*, de madame *du Châtelet*, j'imiterai le bon DIEU qui allait pardonner à Sodôme en faveur de quelques justes; je suis presque tenté de pardonner à un sodomite en votre faveur. A propos de cœurs justes et tendres, je me flatte que mon ancien ami *Thiriot* est du nombre; il a un peu une ame de cire, mais le cachet de l'amitié y est si bien gravé, que je ne crains rien des autres impressions, et d'ailleurs vous le remouleriez.

Adieu; je vous embrasse tendrement, et je vous quitte pour travailler.

Non, je ne vous quitte pas, madame *du Châtelet* reçoit votre charmante lettre. Pour réponse, je vous envoie le Mémoire corrigé; il est indispensablement nécessaire; la calomnie laisse toujours des cicatrices quand on n'écrase pas le scorpion sur la plaie. Laissez-moi la lettre au père de *Tournemine*. Il la faut plus courte, mais il faut qu'elle paraisse; vous ne savez pas l'état où je suis. Il n'est pas question ici d'une intrépidité anglaise, je suis français et français persécuté. Je veux vivre et mourir dans ma patrie avec mes amis, et je

1739. jetterai plutôt dans le feu les Lettres philosophiques que de faire encore un voyage à Amsterdam, au mois de janvier, avec un flux de sang, dans l'incertitude de retourner auprès de mes amis. Il faut, une bonne fois pour toutes, me procurer du repos, et mes amis devraient me forcer à tenir cette conduite, si je m'en écartais; *primùm vivere.*

Comptez, belle ame, esprit charmant, comptez que c'est en partie pour vivre avec vous que je sacrifie à la bienséance. Je vous embrasse avec transport, et suis à vous pour jamais. Envoyez sur le champ, je vous en prie, mémoire et lettre à M. d'*Argental;* ranimez le tiède *Thiriot* du beau feu que vous avez; qu'il soit ferme, ardent, imperturbable dans l'amitié, et qu'il ne se mêle jamais de faire le politique, et de négocier quand il faut combattre. Adieu, encore une fois.

LETTRE LXXXIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Ce 20 février.

CHER ange, voici une troisième fournée : j'ai presque prévenu ou suivi tous vos avis; je vous demande en grâce de souffrir le Mémoire à peu-près tel qu'il est; je n'ai plus de temps; je suis au désespoir de le consumer à ces horreurs nécessaires. Au nom de Dieu, présentez-le bien transcrit à monsieur l'avocat général; je vais en envoyer un double à M. de *Fresne*, un à M. d'*Argenson*, un à M. de *Maurepas*, un à

Thiriot, même à M. *Hérault*. S'il y a quelque chose à corriger pour l'impression, je le corrigerai. 1739.

La lettre au père *Tournemine* est essentielle. *Helvétius* raisonne en jeune philosophe hardi, qui n'a point tâté du malheur, et moi en homme qui ai tout à craindre. Les esprits forts me protégeront à souper, mais les dévots me feront brûler.

Mon cher et respectable ami, faites faire des copies du Mémoire. Je vous en conjure, n'épargnez aucun frais, l'abbé *Moussinot* a l'argent tout prêt, mon neveu est à vos ordres. Trouvez-vous des longueurs ? élaguez, disposez; mais présenter le Mémoire est une chose indispensable.

Que j'ai d'envie de me mettre tout de bon à ma tragédie, et de noyer dans les larmes du parterre le souvenir des crimes de *Desfontaines!* Faites un peu sentir à monsieur l'avocat général l'allégorie de *Pluton* et *du juge Sizame*, et *du procureur général des enfers*.

Adieu; je baise vos deux ailes,
Et me mets à l'ombre d'icelles.

LETTRE LXXXIV.

A M. DE CIDEVILLE.

25 février.

Mon cher ami, eh quoi, malgré votre sagesse, vous tâtez aussi de l'amertume de cette vie! Ne pourrai-je verser une goutte de miel dans ce calice? Nous sommes bien éloignés, mais l'amitié rapproche tout.

1739. M. de *Lezeau* me doit environ mille écus, accommodez-vous-en ſans façon; je vous ferai le tranſport; envoyez-moi le modèle. Si j'avais plus, je vous offrirais plus.

Mérope eſt trop heureuſe. Puiſſe-t-elle vous amuſer! J'aime mieux qu'un ami en ait les prémices, que de les donner au parterre.

Je ſuis accablé de maladies, de calomnies, de chagrins; mais enfin je vis dans le ſein de l'amitié, loin des hommes cruels, envieux et trompeurs. *Cideville*, mon cher *Cideville* m'aime toujours; je ſuis conſolé.

Pardon de vous dire ſi peu de choſes; mon cœur eſt plein, et je voudrais le répandre avec vous; je voudrais paſſer un jour entier à vous écrire, mais les affaires, les travaux m'emportent; je n'ai pas un moment; et l'homme du monde qui vous aime le mieux eſt celui qui vous écrit le moins. L'adorable *Emilie* vous fait mille complimens.

LETTRE LXXXV.

A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Cirey, février.

M. de *Maurepas* m'écrit, M. d'*Argenſon* m'écrit, M. l'avocat général, fils de M. d'*Agueſſeau*, m'écrit et s'intéreſſe pour moi auprès de ſon père; ce père, monſieur le chancelier, a déjà commencé d'agir. Ils me protégent tous ouvertement; ils prétendent qu'il faut aſſigner *Guyot Desfontaines* au tribunal de la commiſſion de M. *Hérault*. J'ai répondu qu'en mon

particulier je ne fouhaitais qu'un défaveu, mais en même temps qu'il fallait que fon défaveu fût auffi authentique que fes calomnies; que je n'empêchais pas qu'une requête, fignée de plufieurs gens de lettres, fût préfentée juridiquement; que, fur cette requête, M. *Hérault* déploierait fa juftice, foit comme lieutenant général de police, foit comme chef de la commiffion de l'arfenal. 1739.

Le tribunal de M. *Hérault* m'eft plus avantageux que celui du châtelet : il eft plus expéditif; il n'y a point d'appel; il n'y aura point de factums; je n'y aurai point à craindre de dénonciation étrangère au fujet; il n'y a aucune preuve contre moi, et les preuves fourmillent contre *Desfontaines*, appuyées de l'horreur publique.

Raffurez, je vous prie, M. d'*Argental* fur cette récrimination dont il a peur et que je ne crains pas; repréfentez-lui auffi bien fortement qu'on ne peut ni qu'on ne doit agir par lettre de cachet, voie toujours infiniment odieufe, et que moi-même je détefte. Je fortirai certainement victorieux de cet odieux combat; mais, pour cela, j'ai befoin de votre zèle et de celui de tous mes amis.

1739.

LETTRE LXXXVI.

A M. HELVETIUS.

A Cirey, 25 février.

MON cher ami, l'ami des Mufes et de la vérité, votre épître eft pleine d'une hardieffe de raifon bien au-deffus de votre âge, et plus encore de nos lâches et timides écrivains qui riment pour leurs libraires, qui fe refferrent fous le compas d'un cenfeur royal envieux ou plus timide qu'eux. Miférables oifeaux à qui on rogne les ailes, qui veulent s'élever, et qui retombent en fe caffant les jambes! Vous avez un génie mâle, et votre ouvrage étincelle d'imagination. J'aime mieux quelques-unes de vos fublimes fautes que les médiocres beautés dont on nous veut affadir. Si vous me permettez de vous dire en général ce que je penfe pour les progrès qu'un fi bel art peut faire entre vos mains, je vous dirai : Craignez, en atteignant le grand, de fauter au gigantefque; n'offrez que des images vraies, et fervez-vous toujours du mot propre. Voulez-vous une petite règle infaillible pour les vers, la voici. Quand une penfée eft jufte et noble, il n'y a encore rien de fait; il faut voir fi la manière dont vous l'exprimez en vers ferait belle en profe; et fi votre vers, dépouillé de la rime et de la céfure, vous paraît alors chargé d'un mot fuperflu; s'il y a dans la conftruction le moindre défaut; fi une conjonction eft oubliée; enfin, fi le mot le plus propre

n'eſt pas employé, ou s'il n'eſt pas à ſa place, concluez alors que l'or de cette penſée n'eſt pas bien enchâſſé. 1739.
Soyez sûr que des vers qui auront l'un de ces défauts ne ſe retiendront jamais par cœur, ne ſe feront point relire; et il n'y a de bons vers que ceux qu'on relit et qu'on retient malgré ſoi. Il y en a beaucoup de cette eſpèce dans votre épître, tels que perſonne n'en peut faire à votre âge, et tels qu'on en feſait il y a cinquante ans. Ne craignez donc point d'honorer le Parnaſſe de vos talens; ils vous honoreront ſans doute, parce que vous ne négligerez jamais vos devoirs; et puis voilà de plaiſans devoirs! Les fonctions de votre état ne ſont-elles pas quelque choſe de bien difficile pour une ame comme la vôtre? Cette beſogne ſe fait comme on règle la dépenſe de ſa maiſon et le livre de ſon maître d'hôtel. Quoi, pour être fermier général, on n'aurait pas la liberté de penſer! Eh, morbleu, *Atticus* était fermier général, les chevaliers romains étaient fermiers généraux, et penſaient en romains. Continuez donc, *Atticus*.

Je vous remercie tendrement de ce que vous avez fait pour d'*Arnaud*. J'oſe vous recommander ce jeune homme comme mon fils; il a du mérite, il eſt pauvre et vertueux, il ſent tout ce que vous valez, il vous ſera attaché toute ſa vie. Le plus beau partage de l'humanité, c'eſt de pouvoir faire du bien; c'eſt ce que vous ſavez et ce que vous pratiquez mieux que moi. Madame *du Châtelet* vous remerciera des éloges qu'elle mérite, et moi je paſſerai ma vie à me rendre moins indigne de ceux que vous m'adreſſez. Pardon de vous écrire en vile proſe, mais je n'ai pas un inſtant à moi. Les jours ſont trop courts. Adieu;

N 4

1739. quand pourrai-je en paſſer quelques-uns avec vous! Buvez à ma ſanté avec *x x Montigny*. Eſt-il vrai que la Philoſophie de *Newton* gagne un peu?

LETTRE LXXXVII.

A M. DE POUILLY.

A Cirey, 27 février.

MON cher *Pouilly*, je n'ai aucun droit ſur monſieur votre frère que celui de l'eſtime que je ne puis lui refuſer; mais j'en ai peut-être ſur vous, parce que je vous aime tendrement depuis vingt années.

Les affaires deviennent quelquefois plus ſérieuſes et plus cruelles qu'on ne penſe. M. de *Saint-Hyacinthe* m'outrage depuis vingt ans, ſans que jamais je lui en aye donné le moindre ſujet, ni même que j'aye proféré la moindre plainte. Depuis la ſatire qu'il fit contre moi au ſujet d'Oedipe, il n'a ceſſé de m'accabler d'injures dans le Journal littéraire et dans tous ceux où il a eu part. Etant à Londres, il publia une brochure contre moi. Je ſais que tout cela eſt ignoré du public; mais un outrage ſanglant imprimé à la ſuite de la plaiſanterie du Matanaſius (que *s'Graveſende*, *Sallengre* et autres ont fait de concert, avec tant de ſuccès), un outrage, dis-je, de cette nature, attribué au ſieur de *Saint-Hyacinthe*, eſt une injure d'autant plus cruelle qu'elle eſt plus durable.

Encore une fois, je défie M. de *Saint-Hyacinthe* de citer un mot que j'aye jamais prononcé contre lui.

On m'a envoyé d'Hollande et d'Angleterre des mémoires aussi terribles qu'authentiques, dont je n'ai fait ni ne ferai aucun usage. Pour peu que vous soyez instruit de ses procédés publics dans ces pays, vous sentirez que j'ai en main ma vengeance. Les héritiers de madame *Lambert* ne se sont pas tus, et j'ai des lettres des personnes les plus respectables et de la plus haute considération qui, après avoir assisté souvent M. de *Saint-Hyacinthe*, l'ont reconnu et ont fait succéder la plus violente indignation à leurs bontés. J'oppose donc, Monsieur, la plus longue et la plus discrète patience aux affronts les plus répétés et les plus impardonnables. Malheureusement j'ai des parens qui prennent cette affaire à cœur, et je ne cherche qu'à prévenir un éclat; c'est dans ce principe que je vous ai déjà écrit, et à monsieur votre frère, et même à M. de *Saint-Hyacinthe*. Je n'ai point obtenu, il s'en faut beaucoup, la satisfaction nécessaire à un honnête homme. Il est bien étrange et bien cruel que M. de *Saint-Hyacinthe* veuille partager l'opprobre et les fureurs de l'abbé *Desfontaines* contre lequel la justice procède actuellement. Que lui coûterait-il de réparer tant d'injustices par un mot? Je ne lui demande qu'un désaveu. Je suis content s'il dit qu'il ne m'a point eu *en vue*, que tout ce qu'avance l'abbé *Desfontaines* est calomnieux, qu'il pense de moi *tout le contraire de ce qui est avancé dans le libelle en question;* en un mot, je me tiens outragé de la manière la plus cruelle par *Saint-Hyacinthe* que je n'ai jamais offensé, et je demande une juste réparation. Je vous conjure, Monsieur, de lui procurer comme à moi un repos dont nous avons besoin l'un et l'autre. Je vous supplie

1739.

1739. inftamment d'envoyer ma lettre à monfieur votre frère ; j'en vais faire une copie que j'enverrai à plufieurs perfonnes, afin que, s'il arrivait un malheur que je veux prévenir, on rende juftice à ma conduite, et que rien ne puiffe m'être imputé.

Je connais trop, mon cher ami, la bonté et la générofité de votre cœur, pour ne pas compter que vous ferez finir une affaire qui peut-être perdra deux hommes dont l'un a fubfifté quelque temps de vos bienfaits, et dont l'autre vous eft attaché par tant d'amitié. Je fuis, &c.

LETTRE LXXXVIII.

A M. THIRIOT.

Le 28 février.

Je compte recevoir bientôt les livres pour madame *du Châtelet*, et celui que M. le prince *Cantimir* veut bien me prêter. Je vous renverrai exactement les Epîtres de *Pope*, le s'Gravefende de la bibliothéque du roi, la petite bague que madame *du Châtelet* a voulu garder quelque temps, et je fouhaite qu'elle vous rappelle le fouvenir d'un ancien ami qui vous a toujours aimé.

Si vous favez à Paris des chofes que j'ignore, j'en fais peut-être à Cirey qui vous font encore inconnues. Eclairciffez-les, et voyez fi je fuis bien informé. Il y a environ douze jours que *Desfontaines* rencontra *Jore* dans un café borgne, et qu'il l'excita à vous faire un procès fur une prétendue dette. Il

lui donna le projet d'un factum contre vous, dont ce procès ferait le prétexte. Huit pages entières 1739. contenaient ce projet de factum. Ils riaient en le lisant, et mon nom, comme vous croyez bien, n'y était pas épargné. Ils nommèrent le procureur qui devait agir contre vous. Depuis ce temps *Jore* a revu deux fois *Desfontaines*, et probablement vous avez reçu une assignation devant le lieutenant civil. Je n'en sais pas davantage ; c'est à vous à m'apprendre la suite de cette affaire. *Desfontaines*, qui n'est capable que de crimes, se servit, il y a quelques années, contre moi d'un aussi lâche artifice, et *Jore* eut l'impudence de dire à M. d'*Argental* : „ Je sais bien „ que M. de *Voltaire* ne me doit rien ; mais j'aurai „ le plaisir de regagner, par un factum contre lui, „ l'argent qu'il devait me faire gagner d'ailleurs. „ M. d'*Argental* me conseilla de n'être pas assez faible pour acheter le silence d'un scélérat, et je vous conseille aujourd'hui la même chose. Il y a trop de honte à céder aux méchans.

Vous n'êtes point surpris, sans doute, de la conduite de *Desfontaines*, et vous devez vous apercevoir qu'on ne peut réprimer ses iniquités que par l'autorité. Tous vos ménagemens n'ont jamais servi qu'à nourrir ses poisons et son insolence. Vous savez que depuis douze ans il a mis au nombre de ses perfidies celle de vouloir nous diviser ; et ce qu'il y a eu d'horrible, c'est qu'il a réussi à le faire croire à quelques personnes, et presque à me le faire craindre.

Je comptais vivre heureux. L'amitié inaltérable de la femme du monde la plus respectable et la plus éclairée, m'assurait mon bonheur à Cirey ; et la

1739. fureté d'avoir en vous un ami intime à Paris, un correfpondant fait pour mon efprit et pour mon cœur, me confolait de la rage de l'envie et des taches dont l'impofture noircit toujours les talens. J'avoue que j'eus le cœur percé quand vous me mandâtes que les injures infames dont l'abbé *Desfontaines* vous avait autrefois harcelé, n'étaient pas de lui; moi, qui fais auffi-bien que vous qu'il en était l'auteur, je fus au défefpoir de voir que vous ménagiez ce monftre. Je fus d'ailleurs qu'il vous avait montré fes mauvaifes remarques contre l'abbé d'*Olivet*, et que vous l'aviez propofé à *Algarotti* pour traduire le Newtonifme des dames. Vous voilà bien payé. Vous auriez bien dû fentir qu'il y a certaines ames féroces, incapables du moindre bien, et dont il faut s'éloigner pour jamais avec horreur; mais auffi il y en a d'autres qui méritent un attachement fans variation et fans faibleffe.

Je vous prie de me mander comment vous vous portez, et de compter toujours fur des fentimens inébranlables de ma part. Le même caractère qui m'a rendu inflexible pour les cœurs mal faits, me rend tendre pour les ames fenfibles auxquelles il ne manque qu'un peu de fermeté.

Avez-vous enfin donné le commencement de mon effai à M. d'*Argental*?

Qu'eft-ce que Mahomet (*)? *Quid novi*?

(*) Mahomet II, tragédie de *la Noue*.

LETTRE LXXXIX.

1739.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

A Cirey, 7 mars.

QUE direz-vous de moi, Monſieur? Vous me faites ſentir vos bontés de la manière la plus bienfeſante; vous ne ſemblez me laiſſer de ſentimens que ceux de la reconnaiſſance, et il faut avec cela que je vous importune encore. Non, ne me croyez pas aſſez hardi; mais voici le fait. Un grand garçon bien fait, aimant les vers, ayant de l'eſprit, ne ſachant que faire, s'aviſe de ſe faire préſenter, je ne ſais comment, à Cirey. Il m'entend parler de vous comme de mon ange gardien. Oh, oh, dit-il, s'il vous fait du bien, il m'en fera donc: écrivez-lui en ma faveur. — Mais, Monſieur, conſidérez que j'abuſerais.... —Eh bien, abuſez, dit-il; je voudrais être à lui, s'il va en ambaſſade: je ne demande rien, je le ſervirai à tout ce qu'il voudra; je ſuis diligent, je ſuis bon garçon, je ſuis de fatigue; enfin, donnez-moi une lettre pour lui. Moi qui ſuis bon homme, je lui donne la lettre. Dès qu'il la tient, il ſe croit trop heureux. — Je verrai M. d'*Argenſon!* — Et voilà mon grand garçon qui vole à Paris.

J'ai donc, Monſieur, l'honneur de vous en avertir. Il ſe préſentera à vous avec une belle mine et une chétive recommandation. Pardonnez-moi, je vous en conjure, cette importunité; ce n'eſt pas ma faute. Je n'ai pu réſiſter au plaiſir de me vanter de vos bontés, et un paſſant a dit: J'en retiens part.

1739. S'il arrivait en effet que ce jeune homme fût ſage, ſerviable, inſtruit, et qu'allant en ambaſſade vous euſſiez par haſard beſoin de lui, informez-vous en au noviciat des jéſuites. Il a été deux ans novice malgré lui. Son père, congréganiſte de la congrégation des *meſſieurs* (12) (vous connaiſſez cela), voulait en faire un ſaint de la compagnie de *Jéſus*; mais il vaut mieux vivre à votre ſuite que dans cette compagnie.

Pour moi je vivrai pour vous être à jamais attaché avec la plus reſpectueuſe et la plus tendre reconnaiſſance.

LETTRE XC.

A M. HELVETIUS, *à Paris.*

A Cirey, ce 14 mars.

Vous êtes une bien aimable créature; voilà tout ce que je peux vous dire, mon cher ami. On me mande que vous venez bientôt à Cirey. Je remets à ce temps-là à vous parler des deux leçons de votre belle Epître ſur l'étude. Vous pouvez de ces deux deſſins faire un excellent tableau, avec peu de peine. Continuez à remplir votre belle ame de toutes les vertus et de tous les arts. Les femmes penſent que vous vous devez tout à l'amour, la poëſie vous revendique, la géométrie vous offre des *xx*, l'amitié veut tout votre cœur, et meſſieurs des fermes voudraient auſſi que vous ne fuſſiez qu'à

(12) Les jéſuites avaient deux congrégations dans leurs collèges; celle des écoliers, et celle des ſots du quartier, qu'on appelait congrégation des Meſſieurs.

eux; mais vous pouvez les satisfaire tous à la fois. Mettez-moi toujours, mon cher ami, au nombre 1739. des choses que vous aimez; et dans votre immensité, n'oubliez point Cirey qui ne vous oubliera jamais. Est-il possible que vous ayez daigné aller chez *Saint-Hyacinthe*? Vous profanez vos bontés. Je ne sais comment vous remercier.

LETTRE XCI.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

Le 24 mars.

J'ENVOIE, Monsieur, sous le couvert de monsieur votre frère, le commencement de l'histoire du siècle de *Louis XIV*. Elle ne sera pas plus honorée de la cire d'un privilége que les deux épîtres; mais si elle vous plaît, c'est là le plus beau des priviléges. Or, j'ai grande envie de vous plaire; et vous verrez que si je n'en viens pas à bout, ce ne sera pas faute de travailler dans les genres que vous aimez. Laissez-moi faire, et vous serez au moins content de mes efforts.

Hélas! Monsieur, est-il possible que le prix de tant de travaux soit la persécution? Eh, quelle persécution encore! la plus acharnée et la plus longue. Il paraît que mon affaire contre *Desfontaines* prend un fort méchant train. N'importe, j'ai la gloire que vous avez daigné vous y intéresser; c'est la plus belle

1739. des réparations. Vous m'aimez, *Desfontaines* eſt aſſez puni.

Voilà comme la vengeance eſt douce. Mon cœur eſt pénétré de vos bontés pour jamais.

LETTRE XCII.

A M. THIRIOT.

Le 24 mars.

UN des meilleurs géomètres de l'univers (*), et ſans contredit auſſi un des plus aimables hommes, quitte Cirey pour Paris; et *c'eſt la ſeule faute où tomba ce grand-homme*. Il vous rapporte le s'Graveſende en maroquin, appartenant à *Louis XV*, les Satires de *Pope* qui perſécute ſes ennemis autant que je ſuis perſécuté des miens, et le portrait d'un homme fort malheureux à Paris, mais fort heureux dans ſa ſolitude, et qui compte toujours ſur votre amitié, malgré les injuſtices qu'il eſſuie. Nous avons reçu tous les livres. Nous vous prions d'envoyer le Langage des bêtes (**). Je ne ſais ſi c'eſt un bon livre; mais c'eſt un ſujet charmant. J'envie aux bêtes deux choſes, leur ignorance du mal à venir, et de celui qu'on dit d'elles. Elles ont de plus de fort bonnes choſes; elles ont même des amis, et par là je me conſole avec elles, car j'en ai auſſi, et je compte ſur vous.

(*) M. *Clairaut.*

(**) Du père *Bougeant*, jéſuite; ſa compagnie, pour le punir d'avoir publié cet ouvrage, le condamna à ne plus faire que des catéchiſmes.

LETTRE

1739

LETTRE XCIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

2 avril.

MON respectable ami, j'aime mieux encore succomber sous le libelle de *Desfontaines*, que de signer un compromis qui me couvrirait de honte. Je suis plus indigné de la proposition que du libelle.

Tout ce mal-entendu vient de ce que M. *Hérault*, qui a tant d'autres affaires plus importantes, n'a pas eu le temps de voir ce que c'est que ce Préservatif qu'on veut que je désavoue comme un libelle, purement et simplement.

Ce Préservatif, publié par le chevalier de *Mouhi*, contient une lettre de moi, qui fait l'unique fondement de tout le procès. Cette lettre authentique articule tous les faits qui démontrent mes services et l'ingratitude du scélérat qui me persécute. Désavouer un écrit qui contient cette lettre, c'est signer mon déshonneur, c'est mentir lâchement et inutilement. L'affaire, ce me semble, consiste à savoir si *Desfontaines* m'a calomnié ou non. Si je désavoue ma lettre dans laquelle je l'accuse, c'est moi qui me déclare calomniateur. Tout ceci ne peut-il finir qu'en me chargeant de l'infamie de ce malheureux? Comment veut-on que je désavoue, que je condamne la seule chose qui me justifie, et que je mente pour me déshonorer?

1739. M. de *Meynières* ne pourrait-il pas faire à M. *Hérault* ces juſtes repréſentations ? Qu'il promette une obéiſſance entière à ſes ordres, mais qu'il obtienne des ordres plus doux ; qu'il ait la bonté de faire conſidérer à M. *Hérault* que pendant dix années l'abbé *Desfontaines* m'a perſécuté moi et tant de gens de lettres par mille libelles; que j'ai été plus ſenſible qu'un autre, parce qu'il a joint la plus noire ingratitude aux plus atroces calomnies envers moi. Il a fait entendre à M. *Hérault* que j'ai rendu outrage pour outrage, que j'ai fait graver une eſtampe, dans laquelle il eſt repréſenté à bicêtre ; mais l'eſtampe a été deſſinée à Vérone, gravée à Paris, et l'inſcription eſt à peine françaiſe : m'en accuſer, c'eſt une nouvelle calomnie.

Enfin, mon cher ange gardien, je ſuis perſuadé qu'une repréſentation forte de M. de *Meynières*, jointe à la vivacité de M. d'*Argenſon* qui ne démord pas, emportera la place. C'eſt une réparation authentique, non un compromis.

Si vous pouviez faire dire un petit mot à M. *Hérault* par M. de *Maurepas*, l'affaire n'en irait pas plus mal. Ah, mon cher et reſpectable ami, que de perſécutions, que de temps perdu ! *Eripe me à dentibus eorum.*

Mon autre ange, celui de Cirey vous écrit; ainſi je quitte la plume ; je m'en rapporte à tout ce qu'elle vous dit. L'auteur de Mahomet II m'a envoyé ſa pièce ; elle eſt pleine de vers étincelans ; le ſujet était bien difficile à traiter. Que diriez-vous ſi je vous envoyais bientôt Mahomet I ? Pareſſeux que vous êtes ! j'ai plutôt fait une tragédie que vous n'avez critiqué Zulime.

Ah ! mettez mon ame en repos, et que tous mes travaux vous soient consacrés. 1739.

Faites lire à vos amis l'Essai sur *Louis XIV*; je voudrais savoir si on le goûtera, s'il paraîtra vrai et sage.

Adieu, mon cher ange gardien ; mille respects à madame d'*Argental*.

LETTRE XCIV.

A M. HELVETIUS.

Ce 2 avril.

MON cher confrère en *Apollon*, mon maître en tout le reste, quand viendrez-vous voir la nymphe de Cirey et vòtre tendre ami ? Ne manquez pas, je vous prie, d'apporter votre dernière épître. Madame *du Châtelet* dit que c'est moi qui l'ai perdue ; moi je dis que c'est elle. Nous cherchons depuis huit jours. Il faut que *Bernoulli* l'ait emportée pour en faire une équation. Je suis désespéré, mais vous en avez sans doute une copie. Je suis très-sûr de ne l'avoir confiée à personne. Nous la retrouverons, mais consolez-nous. Ce grand garçon d'*Arnaud* veut vous suivre dans vos royaumes de Champagne ; il veut venir à Cirey. J'en ai demandé la permission à madame la Marquise, elle le veut bien ; présenté par vous, il ne peut être que bien venu.

Je serai charmé qu'il s'attache à vous. Je suis le plus trompé du monde, s'il n'est né avec du génie

1739. et des mœurs aimables. Vous êtes un enfant bien charmant de cultiver les lettres à votre âge avec tant d'ardeur, et d'encourager encore les autres. On ne peut trop vous aimer. Amenez donc ce grand garçon. Madame *du Châtelet* et madame de *Champbonin* vous font mille complimens.

Adieu, jusqu'au plaisir de vous embrasser.

LETTRE XCV.

A M. THIRIOT.

A Cirey, le 5 avril.

PLUS de Langage des bêtes, je vous prie; je viens de le lire : c'est un ouvrage dont le fond chimérique n'est pas assez orné par les détails. Il n'y a rien de ce qu'il fallait à un tel ouvrage, ni esprit ni bonne plaisanterie. Si un autre qu'un jésuite en était l'auteur, on n'en parlerait pas.

Au lieu de cela, Cirey vous demande un Démosthènes grec et latin, un Euclide grec et latin, et le Démosthènes de *Tourell*.

Je vous prie de me déterrer quelque ouvrage d'un vieil académicien nommé *Silhon* (*). J'ai envie d'avoir quelque chose de ce bavard qui a eu part, dit-on, au testament prétendu du cardinal de *Richelieu*.

Comment vous portez-vous ? Je travaille toujours, mais je me meurs.

(*) Conseiller d'Etat ordinaire, l'un des premiers académiciens de l'académie françaife, et auteur d'un Traité de l'immortalité de l'ame.

1739.

LETTRE XCVI.

A M. DE CIDEVILLE.

A Cirey, le 3 avril.

MON cher ami, je vous remercie d'un des plus grands plaifirs que j'aye goûtés depuis long-temps. Je viens de lire des morceaux admirables dans une tragédie pleine de génie, et où les reffources font auffi grandes que le fujet était ingrat. Mon cher *Pollion*, ami des arts, qui vous connaiffez fi bien en vers, qui en faites de fi aimables, je vous adreffe mes fincères remercîmens pour M. de *la Noue*. Si vous trouviez que mes petites idées valuffent la peine de paraître à la queue de fa pièce, je m'en tiendrais honoré. Dites, je vous prie, à l'auteur que je fuis à jamais fon partifan et fon ami. Vous favez, mon cher *Cideville*, fi mon cœur eft capable de jaloufie, fi les arts ne me font pas plus chers que mes vers. Je reffens vivement les injures, mais je fuis encore plus fenfible à tout ce qui eft bon. Les gens de lettres devraient être tous frères; et ils ne font prefque tous que des faux frères. J'efpère de la pièce de *Linant*. Elle n'eft pas au point où je la voudrais, mais il y a des beautés. Elle peut être jouée, et il en a befoin.

Adieu, mon très-cher ami. Madame *du Châtelet* vous fait mille complimens; vous lui êtes préfent quoiqu'elle ne vous ait jamais vu. Adieu.

1739.

LETTRE XCVII.

A M. DE LA NOUE,

Auteur de la tragédie de Mahomet II.

3 avril.

VOTRE tragédie, Monſieur, eſt arrivée à Cirey, comme les *Koënig*, les *Bernoulli* en partaient. Les grandes vérités nous quittent; mais à leur place les grands ſentimens et de beaux vers, qui valent bien des vérités, nous arrivent. Je crois que vous êtes le premier parmi les modernes qui ayez été à la fois acteur et auteur tragique; car *Latuillerie*, qui donna Hercule et Soliman ſous ſon nom, n'en était pas l'auteur; et d'ailleurs ces deux pièces ſont comme ſi elles n'avaient point été. Connaiſſez-vous l'épitaphe de ce *Latuillerie*?

Ci gît un Fiacre nommé Jean,
Qui croyait avoir fait Hercule et Soliman.

Le double mérite d'être (ſi on oſe le dire) peintre et tableau à la fois, n'a été en honneur que chez les anciens Grecs, chez cette nation heureuſe de qui nous tenons tous les arts, qui ſavait récompenſer et honorer tous les talens, que nous n'eſtimons et n'imitons pas aſſez. Votre ouvrage étincelle de vers de génie et de traits d'imagination : c'eſt preſque un nouveau genre. Il ne faut ſans doute rien de trop hardi dans les vers d'une tragédie; mais auſſi les

Français n'ont-ils pas souvent été un peu trop timides? A la bonne heure qu'un courtisan poli, qu'une jeune princesse ne mettent dans leurs discours que de la simplicité et de la grâce; mais il me semble que certains héros étrangers, des asiatiques, des américains, des turcs peuvent parler sur un ton plus fier, plus sublime: *major è longinquo.* J'aime un langage hardi, métaphorique, plein d'images, dans la bouche de *Mahomet II*, comme dans *Mahomet le prophète.* Ces idées superbes sont faites pour leurs caractères : c'est ainsi qu'ils s'exprimaient eux-mêmes. On prétend que le conquérant de Constantinople, en entrant dans Sainte-Sophie qu'il venait de changer en mosquée, récita deux vers sublimes du persan *Sadi : Le palais impérial est tombé ; les oiseaux qui annoncent le carnage ont fait entendre leurs cris sur les tours de Constantin.* 1735.

On a beau dire que ces beautés de diction sont des beautés épiques, ceux qui parlent ainsi ne savent pas que *Sophocle* et *Euripide* ont imité le style d'*Homère.* Ces morceaux épiques, entremêlés avec art parmi des beautés plus simples, sont comme des éclairs qu'on voit quelquefois enflammer l'horizon et se mêler à la lumière douce et égale d'une belle soirée. Toutes les autres nations aiment, ce me semble, ces figures frappantes. Grecs, Latins, Arabes, Italiens, Anglais, Espagnols, tous nous reprochent une poësie un peu trop prosaïque. Je ne demande pas qu'on outre la nature, je veux qu'on la fortifie et qu'on l'embellisse. Qui aime mieux que moi les pièces de l'illustre *Racine*? qui les sait plus par cœur? Mais serais-je fâché que *Bajazet*, par exemple, eût quelquefois un peu plus de sublime?

1739.

Elle veut, Acomat, que je l'épouse. — Eh bien.

. . . .

Tout cela finirait par une perfidie.
J'épouserais ! et qui, s'il faut que je le die ?
Une esclave attachée à ses seuls intérêts. —
Si votre cœur était moins plein de son amour.....
Je vous verrais, sans doute, en rougir la première ;
Et pour vous épargner une injuste prière,
Adieu ; je vais trouver Roxane de ce pas,
Et je vous quitte. — Et moi je ne vous quitte pas.
Que parlez-vous, Madame, et d'époux et d'amant ?
O ciel ! de ce discours quel est le fondement ?
Qui peut vous avoir fait ce récit infidelle ?....
Je vois enfin, je vois qu'en ce même moment
Tout ce que je vous dis vous touche faiblement.
Madame, finissons et mon trouble et le vôtre ;
Ne nous affligeons point vainement l'un et l'autre.
Roxane n'est pas loin, &c.

Je vous demande, Monsieur, si à ce style, dans lequel tout le rôle de ce turc est écrit, vous reconnaissez autre chose qu'un français qui appelle sa turque Madame, et qui s'exprime avec élégance et avec douceur ? Ne désirez-vous rien de plus mâle, de plus fier, de plus animé dans les expressions de ce jeune ottoman qui se voit entre *Roxane* et l'empire, entre *Atalide* et la mort? C'est à peu-près ce que *Pierre Corneille* disait à la première représentation de Bajazet à un vieillard qui me l'a raconté : Cela est tendre, touchant, bien écrit ; mais c'est toujours un français qui parle. Vous sentez bien, Monsieur, que cette petite réflexion ne dérobe rien au respect que tout

homme qui aime la langue françaiſe doit au nom de Racine. Ceux qui déſirent un peu plus de coloris à 1739.
Raphaël et au *Pouſſin* ne les admirent pas moins. Peut-être qu'en général cette maigreur, ordinaire à la verſification françaiſe, ce vide de grandes idées, eſt un peu la ſuite de la gêne de nos phraſes et de notre rime. Nous avons beſoin de hardieſſe, et nous ne devrions rimer que pour les oreilles. Il y a vingt ans que j'oſe le dire. Si un vers finit par le mot *terre*, vous êtes sûr de voir *la guerre* à la fin de l'autre: cependant prononce-t-on *terre* autrement que *père* et *mère*? prononce-t-on *ſang* autrement que *camp*? Pourquoi donc craindre de faire rimer aux yeux ce qui rime aux oreilles? On doit ſonger, ce me ſemble, que l'oreille n'eſt juge que des ſons et non de la figure des caractères. Il ne faut point multiplier les obſtacles ſans néceſſité, car alors c'eſt diminuer les beautés. Il faut des lois ſévères et non un vil eſclavage. Les Anglais penſent ainſi. Mais de peur d'être trop long je ne vous en dirai pas davantage ſur le ſtyle; j'ai d'ailleurs trop de choſes à vous dire ſur le ſujet de votre pièce. Je n'en ſais point qui fût plus difficile à manier; il n'était conforme ni à l'hiſtoire ni à la nature.

Un moine nommé *Bandelli* s'eſt aviſé de défigurer l'hiſtoire du grand *Mahomet II* par pluſieurs contes incroyables; il y a mêlé la fable de la mort d'*Irène*, et vingt écrivains l'ont copié. Cependant il eſt sûr que jamais *Mahomet* n'eut de maîtreſſe connue des chrétiens ſous ce nom d'*Irène;* que jamais les janiſſaires ne ſe révoltèrent contre lui, ni pour ſa femme, ni pour aucun autre ſujet; et que ce prince, auſſi prudent, auſſi ſavant et auſſi politique qu'il était intrépide, était

1739. incapable de commettre cette action d'un imbécille forcené que nos hiſtoires lui reprochent ſi ridiculement. Il faut mettre ce conte avec celui des quatorze icoglans auxquels on prétend qu'il fit ouvrir le ventre pour ſavoir qui d'eux avait mangé ſes figues ou ſes melons. Les nations ſubjuguées imputent toujours des choſes horribles et abſurdes à leurs vainqueurs : c'eſt la vengeance des ſots et des eſclaves.

L'Hiſtoire de *Charles XII* m'a mis dans la néceſſité de lire quelques ouvrages hiſtoriques concernant les Turcs. J'ai lu entre autres depuis peu l'Hiſtoire ottomane du prince *Cantimir*, vaivode de Moldavie, écrite à Conſtantinople. Il ne daigne ni lui, ni aucun auteur turc ou arabe, parler ſeulement de la fable d'*Irène :* il ſe contente de repréſenter *Mahomet* comme le plus grand-homme et le plus ſage de ſon temps. Il fait voir que *Mahomet*, ayant pris d'aſſaut par un mal-entendu la moitié de Conſtantinople, et ayant reçu l'autre à compoſition, obſerva religieuſement le traité, et conſerva même la plupart des égliſes de cette autre partie de la ville, leſquelles ſubſiſtèrent trois générations après lui.

Mais qu'il eût voulu épouſer une chrétienne, qu'il l'eût égorgée, &c., voilà ce qui n'a jamais été imaginé de ſon temps. Ce que je dis ici, je le dis en hiſtorien, non en poëte. Je ſuis très-loin de vous condamner. Vous avez ſuivi le préjugé reçu, et un préjugé ſuffit pour un peintre et pour un poëte. Où en ſeraient *Virgile* et *Homère*, ſi on les avait chicanés ſur les faits? Une fauſſeté qui produit au théâtre une belle ſituation, eſt préférable en ce cas à toutes les archives de l'univers, &c.

LETTRE XCVIII. 1739.

A M. THIRIOT.

A Cirey, le 18 avril.

MA fanté eft toujours bien mauvaife, quoi qu'en dife madame *du Châtelet;* mais ce n'eft que demi-mal, puifque la vôtre va mieux. Madame la Marquife vous a demandé le Coup d'Etat, que je crois de *Bourzéis*, et l'Homme du pape et du roi, que je crois du bavard *Silhon*. Nous attendons auffi le Démofthènes grec et l'Euclide. Il eft trifte de quitter ces lectures et Cirey pour des procès et pour les Pays-Bas. Je vous demande inftamment de remercier pour moi *Varron-Dubos;* je voudrais être à portée de le confulter. Cet homme-là a tous les petits événemens préfens à l'efprit comme les plus grands. Il faut avoir une mémoire bien vafte et bien exacte pour fe fouvenir que M. de *Charnaffé* commandait un régiment français au fervice des Etats. La mémoire n'eft pas fon feul partage. Il y a long-temps que je le regarde comme un des écrivains les plus judicieux que la France ait produits.

J'ai écrit à M. *le Franc*. Il y a de très-belles chofes dans fon épître, et il paraît qu'il y en a de fort bonnes dans fon cœur. Je vous prie de m'envoyer une lettre qui paraît fur l'ouvrage du père *Bougeant*, et une lettre fur le vide, dont vous m'avez déjà parlé.

Mille refpects, je vous prie, à tous ceux qui veulent bien fe fouvenir de moi. *Vale.*

1739.

LETTRE XCIX.

A M. LE FRANC.

A Cirey, le 14 avril.

VOUS me fefiez des faveurs, Monfieur, quand je vous payais des tributs. Votre épître fur les gens qu'on refpecte trop dans ce monde, venait à Cirey quand mes rêveries fur l'homme et fur le monde allaient vous trouver à Montauban. J'avoue fans peine que mon petit tribut ne vaut pas vos préfens.

Quid verum atque decens curas, atque omnis in hoc es.

Vous montrez avec plus de liberté encore qu'*Horace*

Quo pacto tandem deceat majoribus uti;

et c'eft à vous, Monfieur, qu'il faut dire :

Si bene te novi, metuis, liberrime le Franc,
Scurrantis fpeciem præbere, profeffus amicum.

J'ignore quel eft le duc affez heureux pour mériter de fi belles épîtres. Quel qu'il foit, je le félicite de ce qu'on lui adreffe ce vers admirable :

Vertueux fans effort, et fage fans fyftême.

Votre épître, écrite d'un ftyle élégant et facile, a beaucoup de ces vers frappés fans lefquels l'élégance ne ferait plus que de l'uniformité.

Que je ſuis bien de votre avis, ſurtout quand vous dites: 1739.

Malheureux les Etats où les honneurs des pères
Sont de leurs lâches fils les biens héréditaires.

J'ai été inſpiré un peu de votre génie, il y a quelque temps, en corrigeant une vieille tragédie de Brutus, qu'on s'aviſe de réimprimer; car je paſſe actuellement ma vie à corriger. Il faut que je cède à la vanité de vous dire que j'ai employé à peu-près la même penſée que vous. Je fais parler le vieux préſident *Brutus* comme vous l'allez voir:

Non, non, le conſulat n'eſt point fait pour ſon âge, &c. (*)

Plût à Dieu, Monſieur, qu'on pensât comme *Brutus* et comme vous! Il y a un pays, dit l'abbé de *Saint-Pierre*, où l'on achète le droit d'entrer au conſeil, et ce pays c'eſt la France. Il y a un pays où certains honneurs ſont héréditaires, et ce pays c'eſt encore la France. Vous voyez bien que nous réuniſſons les extrêmes.

Que reſte-t-il donc à ceux qui n'ont pas cent mille francs d'argent comptant pour être maîtres des requêtes, ou qui n'ont pas l'honneur d'avoir un manteau ducal à leurs armes? Il leur reſte d'être heureux, et de ne pas s'imaginer ſeulement que cent mille francs et un manteau d'hermine ſoient quelque choſe.

Vous dites en beaux vers, Monſieur:

Ce qu'on appelle un grand, pour le bien définir,
Ne cherche, ne connaît, n'aime que le plaiſir.

(*) Voyez la tragédie de Brutus, acte II, ſcène II.

1739. Mais, ſauf votre reſpect, je connais force petits qui en uſent ainſi. Ce ſerait alors, ma foi, que les grands auraient un terrible avantage s'ils avaient ce privilége excluſif.

Je vous le dis du fond de mon cœur, Monſieur, votre proſe et vos vers m'attachent à vous pour jamais. Ce n'eſt pas des écuſſons de trois fleurs de lis qu'il me faut, ni des maſſes de chanceliers, mais un homme comme vous à qui je puiſſe dire:

Le Franc, noſtrarum nugarum candide judex,
Quid voveat dulci nutricula majus alumno
Quàm ſapere, et fari ut poſſit quæ ſentiat, et cui
Gratia, ſama, valetudo contingat abundè.

Je me flatte que nous ne ſerons pas toujours à ſix ou ſept degrés l'un de l'autre, et qu'enfin je pourrai jouir d'une ſociété que vos lettres me rendent déjà chère. J'eſpère aller dans quelques années à Paris. Madame la marquiſe *du Châtelet* vient de s'aſſurer une autre retraite délicieuſe, c'eſt la maiſon du préſident *Lambert*. Il faudra être philoſophe pour venir là. Nos petits-maîtres ne ſont point gens à ſouper à la pointe de l'île, mais M. *le Franc* y viendra.

J'entends dire que Paris a beſoin plus que jamais de votre préſence. Le bon goût n'y eſt preſque plus connu; la mauvaiſe plaiſanterie a pris ſa place. Il y a pourtant de bien beaux vers dans la tragédie de Mahomet II. L'auteur a du génie; il y a des étincelles d'imagination; mais cela n'eſt pas écrit avec l'élégance continue de votre Didon. Il corrige à préſent le ſtyle. Je m'intéreſſe fort à ſon ſuccès, car en vérité tout

homme de lettres qui n'eſt pas un fripon eſt mon frère. J'ai la paſſion des beaux arts, j'en ſuis fou. Voilà pourquoi j'ai été ſi affligé quand des gens de lettres m'ont perſécuté; c'eſt que je ſuis un citoyen qui déteſte la guerre civile, et qui ne la fais qu'à mon corps défendant. 1739.

Adieu, Monſieur; madame *du Châtelet* vous fait les plus ſincères complimens. Elle penſe comme moi ſur vous, et c'eſt une dame d'un mérite unique. Les *Bernoulli* et les *Maupertuis*, qui ſont venus à Cirey, en ſont bien ſurpris. Si vous la connaiſſiez, vous verriez que je n'ai rien dit de trop dans ma préface d'Alzire. C'eſt dans de tels lieux qu'il faudrait que des philoſophes comme vous vécuſſent; pourquoi ſommes-nous ſi éloignés?

LETTRE C.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

Le 16 d'avril.

J'APPRENDS avec bien du chagrin que le meilleur protecteur que j'aye à Paris, celui qui m'encourage davantage, et à qui je ſuis le plus redevable, va faire les affaires du roi très-chrétien dans la triſte cour du Portugal, et contre-miner les Anglais au lieu de me défendre contre l'abbé *Desfontaines*. Mon protecteur, mon ancien camarade de collége, monſieur l'ambaſſadeur, je ſuis au déſeſpoir que vous partiez. Ma lettre, pour un homme dont je n'ai nul ſujet de me louer,

vous a donc paru bien; et vous me croyez ſi politique
1739. que vous me propoſez tout d'un coup pour aller amuſer le futur roi de Pruſſe. Si j'étais homme à prétendre à l'une de ces places-là, ce ſerait ſurement auprès de ce prince que j'en briguerais une.

Vous avez lu, Monſieur, une de ſes lettres; vous avez été ſenſiblement touché d'un mérite ſi rare. Connaiſſez-le donc encore plus à fond : en voici une autre que j'ai l'honneur de vous confier; vous verrez à quel point ce prince eſt homme. Mais malgré l'excès de ſes bontés et de ſon mérite, je ne quitterais pas un moment les perſonnes à qui je ſuis attaché, pour l'aller trouver. J'aime bien mieux dire : *Emilie* ma ſouveraine, que le roi mon maître.

Si jamais il eſt roi, et que M. *du Châtelet* puiſſe être envoyé auprès de lui avec un titre honorable et convenable, à la bonne heure. En ce cas, je verrai le modèle des rois; mais, en attendant, je reſterai avec le modèle des femmes.

Je n'oſais vous envoyer le Mémoire que j'ai compoſé depuis peu, parce que je craignais de vous commettre ; mais il me paraît ſi meſuré, que je crois que je vous l'enverrais, fuſſiez-vous M. *Hérault*. Enfin, vous me l'ordonnez par votre lettre à M. *du Châtelet*, et j'obéis. Daignez en juger : *quidquid ligaveris et ego ligabo.*

Maintenant, Monſieur, prenez, s'il vous plaît, des arrangemens pour que je puiſſe vous amuſer un peu à Lisbonne. Je veux payer vos bontés de ma petite monnaie. Je vous enverrai des chapitres de *Louis XIV*, des tragédies, &c. Je ſuis à vous en vers et en proſe, et c'eſt à vous que je dois dire :

O

O toi, mon fupport et ma gloire 1739.
Que j'aime à nourrir ma mémoire
Des biens que ta vertu m'a faits,
Lorfqu'en tous lieux l'ingratitude
Se fait une farouche étude
De l'oubli honteux des bienfaits !

C'eft le commencement d'une ode; mais peut-être n'aimez-vous pas les odes.

Aimez du moins les fentimens de reconnaiffance qui m'attachent à vous depuis fi long-temps, et dites à ce chancelier, qui devrait être le feul chancelier, qu'il doit bien m'aimer auffi un peu, quoiqu'il n'écrive guère, et qu'il n'aime pas tant les belles-lettres que fon aîné.

Madame *du Châtelet* vous fait les plus tendres complimens; elle a brûlé les cartes géographiques qui lui ont prouvé que votre chemin n'eft pas par Cirey.

Adieu, Monfieur; ne doutez pas de ma tendre et refpectueufe reconnaiffance.

LETTRE CI.

A M. THIRIOT.

A Cirey, le 23 avril.

Je reçois le 21 une lettre de vous du 12; cela n'eft pas extraordinaire fi vous êtes négligent à envoyer à la pofte, ou bien s'il y a des gens à la pofte très-diligens à s'informer des fecrets de leurs chers concitoyens.

1739. Je vous prie de faire une petite réflexion avec moi: qui pourrait faire des épigrammes contre *Danchet* et contre l'abbé d'*Olivet*, si ce n'est l'abbé *Desfontaines*? Croyez-vous que s'il y en a contre vous, elles partent d'une autre source? L'abbé *Desfontaines* fait plus de vers qu'on ne pense; il en a fait *incognito* toute sa vie, et je sais qu'il est l'auteur de l'épigramme ancienne contre le cardinal de *Fleuri*, dans laquelle il y a un bon vers qu'on m'a fait le cruel honneur de m'imputer.

Fourbe dans le petit et dupe dans le grand.

C'est un monstre comme le sphinx; il joint la fureur à l'adresse, mais il pourra enfin succomber sous ses méchancetés.

Envoyez à l'abbé *Moussinot* l'Euclide seulement et le Brémont; mais envoyez vîte, car nous partons. Jamais madame d'*Aiguillon* n'a eu l'Epître sur l'homme, dont je ne suis pas encore content.

Pour celle du *plaisir*, je l'avais envoyée en Languedoc, mais M. le duc de *Richelieu* l'avait trouvée extrêmement mauvaise. Au reste, vous me ferez plaisir de me dire ce qu'on reprend dans celle de l'*homme*. Je crois savoir distinguer les bonnes critiques des mauvaises. Surtout dites-moi si l'on n'a pas tâché d'empoisonner ces ouvrages innocens. Je crains toujours, comme le lièvre, qu'on ne prenne mes oreilles pour des cornes.

A l'égard d'un opéra, il n'y a pas d'apparence qu'après l'enfant mort-né de Samson, je veuille en faire un autre. Les premières couches m'ont trop blessé.

1739.

LETTRE CII.

A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Cirey, 25 avril.

Ne parlons plus de *Desfontaines;* je ſuis mal vengé, mais je le ſuis (13) : je regrette le temps que j'ai perdu à obtenir juſtice. Je dois oublier cet homme-là, et ſonger à réparer le temps perdu. Madame la marquiſe *du Châtelet* et moi irons bientôt en Flandre. Il nous faudra beaucoup d'argent; en avons-nous beaucoup? Je vous prie de donner deux cents francs à madame de *Champbonin*, et cela, avec la meilleure grâce du monde. Plus, cent francs au chevalier de *Mouhi*, en lui diſant que vous n'en avez pas davantage. Plus, cent francs à ce même chevalier, pour une planche d'eſtampe qu'il promettra livrer, et qu'il ne livrera peut-être pas. Plus, au même, dix écus pour les nouvelles par lui envoyées. Veut-il deux cents francs par an? Volontiers, promettez-les-lui de nouveau; mais à condition d'être un correſpondant véridique et

(13) L'abbé *Desfontaines* avait donné à M. *Hérault*, lieutenant général de police, ce déſaveu : » Je déclare que je ne ſuis point l'auteur d'un » libelle imprimé qui a pour titre la Voltairomanie, et que je le déſavoue » en ſon entier, regardant comme calomnieux tous les faits qui ſont » imputés à M. de *Voltaire* dans ce libelle; et que je me croirais dés- » honoré ſi j'avais eu la moindre part à cet écrit, ayant pour lui tous » les ſentimens d'eſtime dûs à ſes talens, et que le public lui accorde ſi » juſtement. Fait à Paris, ce 4 avril 1739. Signé, *Desfontaines* ». Cette déclaration fut imprimée dans les papiers publics, à l'inſçu de M. de *Voltaire*. Voyez la lettre au marquis d'*Argenſon*, du 4 juin 1739.

P 2

infiniment ſecret. J'aurais mieux aimé mon d'*Arnaud*,
1739. mais il n'a pas voulu ſeulement apprendre à former ſes lettres; donnez-lui vingt-quatre livres ou dix écus, *et nos ama.*

LETTRE CIII.

A M. HELVETIUS.

Ce 29 avril.

MON cher ami, j'ai reçu de vous une lettre ſans date, qui me vient par Bar-ſur-Aube, au lieu qu'elle devait arriver par Vaſſy. Vous m'y parlez d'une nouvelle épître. Vraiment vous me donnez de violens déſirs; mais ſongez à la correction, aux liaiſons, à l'élégance continue; en un mot, évitez tous mes défauts. Vous me parlez de *Milton;* votre imagination ſera peut-être auſſi féconde que la ſienne; je n'en doute même pas; mais elle ſera auſſi plus agréable et plus réglée. Je ſuis fâché que vous n'ayez lu ce que j'en dis que dans la malheureuſe traduction de mon eſſai anglais. La dernière édition de la Henriade, qu'on trouve chez *Prault*, vaut bien mieux; et je ſerais fort aiſe d'avoir votre avis ſur ce que je dis de *Milton* dans l'eſſai qui eſt à la ſuite du poëme.

You learn english : for ought j know. Go on; your lot is to be éloquent in every language, and maſter of every ſcience; j love, j eſteem you, j am your's for ever.

Je vous ai écrit en faveur d'un jeune homme qui me paraît avoir envie de s'attacher à vous. J'ai mille

remercîmens à vous faire ; vous avez remis dans mon paradis les tièdes que j'avais de la peine à vomir de ma bouche .... Cette tièdeur m'était cent fois plus sensible que tout le reste. Il faut à un cœur comme le mien des sentimens vifs, ou rien du tout. 1739.

Tout Cirey est à vous.

LETTRE CIV.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

Le 2 de mai.

Je ne sais pas pourquoi j'ai toujours manqué, Monsieur, à vous appeler *excellence*, car vous êtes assurément et un excellent négociateur, et un excellent consolateur des affligés, et un excellent juge; mais j'étais si plein des choses que vous avez bien voulu faire pour moi, que j'ai oublié les titres, comme vous les oubliez vous-même. Quand j'ai parlé de chanceliers, je n'ai fait que jouer sur le mot (*), car vous avez chez moi tous les droits d'aînesse.

Vous êtes un homme admirable (chargé d'affaires comme vous l'êtes) de vouloir bien encore vous charger de mes misères. Vous êtes donc *magnus in magnis et in minimis*.

Vous pouvez garder le manuscrit que j'ai eu l'honneur de vous faire tenir, et de soumettre à votre jugement; car, si vous en êtes un peu content, il faut qu'il ait place au moins dans le sottisier. Je garde

(*) Lettre du 16 avril.

copie de tout; et s'il eſt imprimable, il paraîtra avec
1739. quelques autres guenilles littéraires.

Vous aimez donc auſſi les odes, Monſieur. Eh bien, en voici une qui me paraît convenable à un miniſtre de paix tel que vous êtes.

A l'égard de M. de *Valori*, cet autre miniſtre fait pour dîner avec le roi de Pruſſe, et pour ſouper avec le Prince royal, je vous prie de me recommander à lui auprès de cet aimable prince; et moi je me vanterai auprès de ſon Alteſſe royale de devoir les bontés de M. de *Valori* à celles dont vous m'honorez. Ainſi toute juſtice ſera accomplie.

Il y a près d'un an que j'ai dit en vers au Prince royal ce que vous me dites en proſe, et que je lui ai cité *la reine Jacques* (*regina Jacobus*), qui dédiait ſes ouvrages à *l'enfant Jéſus*, et qui n'oſait ſecourir le Palatin, ſon gendre. Mon prince me paraît d'une autre eſpèce: il ne tremble point à la vue d'une épée, comme *Jacques*, et il penſe comme il le doit ſur la théologie. Il eſt capable d'imiter *Trajan* dans ſes conquêtes, comme il l'imite dans ſes vertus. Si j'étais plus jeune, je lui conſeillerais de ſonger à l'Empire, et à le rendre au moins alternatif entre les proteſtans et les catholiques. Il ſe trouvera, à la mort de ſon père, le plus riche monarque de la chrétienté, en argent comptant; mais je ſuis trop vieux, ou trop raiſonnable, pour lui conſeiller de mettre ſon argent à autre choſe qu'à rendre ſes ſujets et lui les plus heureux qu'il pourra, et à faire fleurir les arts. C'eſt, ce me ſemble, ſa façon de penſer. Il me paraît qu'il n'a point l'ambition d'être le roi le plus puiſſant, mais le plus humain et le plus aimé.

Adieu, Monsieur; quand vous voudrez quelques amusemens en prose ou en vers, j'ai un gros porte-feuille à votre service. Je voudrais vous témoigner autrement ma respectueuse reconnaissance, mais *parvi, parva damus*. 1739.

A jamais à vous *ex toto corde meo*, &c.

LETTRE CV.

A M. THIRIOT.

A Cirey, le 7 mai.

Je pars demain ou après demain pour les Pays-Bas, et je ne sais quand je reviendrai dans ma charmante solitude. Je pars malade, et ne reviendrai peut-être point: je compte sur votre amitié, quand je serais encore plus éloigné et plus malade. Je renvoie à M. *Moussinot* les livres de la bibliothéque du roi. Je vous prie de vouloir bien présenter mes remercîmens à l'abbé *Salier*.

Le Démosthènes grec est venu, et je l'emporte, quoique je ne l'entende guère. J'entends Euclide plus couramment, parce qu'il n'y a guère que des présens et des participes, et que d'ailleurs le sens de la proposition est toujours un dictionnaire infaillible.

Pour égayer la tristesse de ces études (si cependant il y a quelque étude triste), je vous prie, mon cher ami, de m'envoyer le Janus de M. *le Franc*: il m'a donné avis qu'il doit arriver par votre canal.

Je vous prie de me conserver dans les bonnes grâces de MM. *Desalleurs*, *Dubos*, *Mairan*, et du

1739. petit nombre d'êtres pensans qui ne blasphèment point contre la philosophie, et qui veulent bien penser à moi.

LETTRE CVI.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

A Cirey, ce 8 mai, *en partant*.

LA Providence m'a fait rester, Monsieur, un jour de plus que nous ne pensions, pour me faire recevoir la plus agréable lettre que j'aye reçue depuis que madame *du Châtelet* ne m'écrit plus. Je viens de lui lire l'extrait que vous voulez bien nous faire d'un ouvrage dont on doit dire, à plus juste titre que de Télémaque, que le bonheur du genre-humain naîtrait de ce livre, si un livre pouvait le faire naître.

En mon particulier, jugez où vous poussez ma vanité : je trouve toutes mes idées dans votre ouvrage (*). Ce ne sont point ici seulement les rêves d'un homme de bien, comme les chimériques projets du bon abbé de *Saint-Pierre* qui croit qu'on lui doit des statues, parce qu'il a proposé que l'empereur gardât Naples, et qu'on lui ôtât le Mantouan, tandis qu'on lui a laissé le Mantouan, et qu'on lui a ôté Naples. Ce n'est pas ici un projet de paix perpétuelle qu'*Henri IV* n'a jamais eu ; ce n'est point un sermon contre *Jules-César* qui, selon le bon abbé, n'était qu'un sot, parce qu'il n'entendait

(*) Considérations sur les vrais principes du gouvernement.

pas assez *la méthode de perfectionner le scrutin ;* ce n'est pas non plus la colonie de Salente, où M. de *Fénélon* veut qu'il n'y ait point de pâtissiers, et qu'il y ait sept façons de s'habiller : c'est ici quelque chose de plus réel, et que l'expérience prouve de la manière la plus éclatante. Car, si vous en exceptez le pouvoir monarchique, auquel un homme de votre nom et de votre état ne peut souhaiter qu'un pouvoir immense, aux bornes près, dis-je, de ce pouvoir monarchique aimé et respecté par nous, l'Angleterre n'est-elle pas un témoignage subsistant de la sagesse de vos idées ? Le roi avec son parlement est législateur, comme il l'est ici avec son conseil. Tout le reste de la nation se gouverne selon des lois municipales, aussi sacrées que celles du parlement même. L'amour de la loi est devenu une passion dans le peuple, parce que chacun est intéressé à l'observation de cette loi. Tous les grands chemins sont réparés, les hôpitaux fondés et entretenus, le commerce florissant, sans qu'il faille un arrêt du conseil. Cette idée est d'autant plus admirable dans vous, que vous êtes vous-même de ce conseil, et que l'amour du bien public l'emporte dans votre ame sur l'amour de votre autorité. 1739.

Madame *du Châtelet* qui, en vérité, est la femme en qui j'ai vu l'esprit le plus universel et la plus belle ame, est enchantée de votre plan. Vous devriez nous le faire tenir à Bruxelles. Je vous avertis que nous sommes les plus honnêtes gens du monde, et que nous le renverrons incessamment à l'adresse que vous ordonnerez, sans en avoir copié un mot. Je vous étais attaché par les liens d'un dévouement de

trente années, et par ceux de la reconnaiſſance;
1739. voici l'admiration qui s'y joint.

Je reçois, cet ordinaire, une lettre d'un prince dont vous ſeriez le premier miniſtre, ſi vous étiez né dans ſon pays : il a pris tant de pitié des véxations que j'eſſuie, qu'il a écrit à M. de *la Chétardie* en ma faveur. Il l'a prié de parler fortement; mais il ne me mande point à qui il le prie de parler. J'ignore donc les détails du bienfait, et je connais ſeulement qu'il y a des cœurs généreux. Vous êtes du nombre, *et in capite libri*. Je vous ſupplie donc de vouloir bien parler à M. de *la Chétardie*, et de lui dire ce qui conviendra, car vous le ſavez mieux que moi.

A l'égard de M. *Hérault*, c'eſt M. de *Meynières*, ſon beau-frère, qui avait depuis long-temps la bonté de le preſſer pour moi, et il y était engagé par M. d'*Argental*, mon ancien ami de collége : car j'ai de nouveaux ennemis et d'anciens amis. Depuis dix jours je n'ai point de leurs nouvelles; mais depuis votre dernière lettre, je n'ai plus beſoin d'en recevoir de perſonne.

M. et madame *du Châtelet* vous font les plus tendres complimens. Je ſuis à vous pour jamais, avec la reconnaiſſance la plus reſpectueuſe, avec tous les ſentimens d'eſtime et d'amitié.

LETTRE CVII. 1739.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

A Béringhen, ce 4 juin.

Je reçois la lettre dont votre excellence m'honore, du 28 mai. Je ne savais pas un mot de ce que vous avez vu dans la gazette d'Amsterdam (*). Nous sommes ici, Monsieur, dans un pays barbare, ou du moins qui l'a toujours été jusqu'à ce qu'*Emilie* en soit devenue la souveraine. La gazette de Hollande n'y est pas même connue.

Si vous pouviez donc, Monsieur, faire entendre à M. *Hérault* que je n'ai aucune part à la publication du désaveu, que je m'en suis toujours tenu à ses bontés, que j'ai supprimé même tout ce que j'avais fait en ma défense, et que j'espère encore plus que jamais qu'il forcera l'abbé *Desfontaines* à publier son désaveu dans ses Observations, vous achèveriez bien dignement cette négociation.

Il est vrai que *Rousseau* ayant fait le 10 mai un voyage à Amsterdam, exprès pour y faire imprimer le libelle de *Desfontaines*, le gazetier de Hollande m'a rendu un très-grand service en donnant ce contre-poison; mais, encore une fois, je n'ai appris ce service que par vous.

Puisque vous aimez les odes, *ô et præsidium et dulce decus meum!* vous en aurez donc. Mandez-moi

(*) Le désaveu de l'abbé *Desfontaines*. Voyez la lettre à l'abbé *Moussinot*, du 25 avril 1739.

1739. ſeulement ſi vous avez l'ode ſur la ſuperſtition, celle ſur l'ingratitude, celle ſur le voyage des académiciens. Mais, je vous en prie, n'allez pas préférer une déclamation vague d'une centaine de vers, à une tragédie dans laquelle il faut créer, conduire, intriguer et dénouer une action intéreſſante: ouvrage d'autant plus difficile que les ſujets ſont plus rares, et qu'il demande une plus grande connaiſſance du cœur humain. Il eſt vrai que, puiſque ce ſpectacle eſt repréſenté et vu par des hommes et par des femmes, il faut abſolument de l'amour. On peut s'en ſauver triſtement une ou deux fois, mais *naturam expellas furcâ, tamen ipſa redibit.* Que diront de jeunes actrices, qu'entendront de jeunes femmes, s'il n'eſt pas queſtion d'amour? On joue ſouvent Zaïre, parce qu'elle eſt tendre; on ne joue point Brutus, parce que cette pièce n'eſt que forte.

Ne croyez pas que ce ſoit *Racine* qui ait introduit cette paſſion au théâtre: c'eſt lui qui l'a le mieux traitée, mais c'eſt *Corneille* qui en a toujours défiguré ſes ouvrages. Il n'a preſque jamais parlé d'amour qu'en déclamateur, et *Racine* en a parlé en homme.

Promettez-moi un ſecret de miniſtre, et j'aurai l'honneur d'envoyer à Lisbonne plus d'une tragédie, à condition que vous leur donnerez la préférence ſur les odes.

Nous n'avons point encore reçu l'Eſſai politique dont vous nous favoriſez. Il faut le faire adreſſer à Bruxelles, et il nous ſera fidellement rendu chez nos algonquins.

Vous avez grande raiſon, Monſieur, ſur notre récitatif. On peut faire de la ſymphonie italienne,

on le doit même; mais on ne doit déclamer à Paris qu'en français, et le récitatif eſt une déclamation. 1739.
C'eſt preſque toujours, au reſte, la faute du poëte, quand le récitatif ne vaut rien : car peut-on bien déclamer de mauvaiſes paroles ?

J'avais fait, il y a quelques années, des paroles pour *Rameau*, qui probablement n'étaient pas trop bonnes, et qui d'ailleurs parurent à de grands miniſtres avoir le défaut de mêler le ſacré avec le profane : j'oſe croire encore que, malgré le faible des paroles, cet opéra était le chef-d'œuvre de *Rameau*. Il y avait ſurtout un certain contraſte de guerriers qui venaient préſenter des armes à *Samſon*, et de p... qui le retenaient, lequel feſait un effet fort profane et fort agréable. Si vous voulez, je vous enverrai encore cette guenille. Quant aux autres misères que vous avez vues dans le porte-feuille d'un de vos amis, je puis vous aſſurer qu'il n'y en a peut-être pas une qui ſoit de bon aloi; et ſi vous voulez m'en envoyer copie, je les corrigerai, et j'y mettrai ce qui vous manque, afin que vous ayez mes impertinences complètes.

Il y a trois mois que l'auteur de Mahomet II m'envoya ſon manuſcrit : je trouve qu'il faut beaucoup de génie pour faire porter une tragédie à un terrain ſi aride et ſi ingrat. La prétendue barbarie de *Mahomet II*, accuſé d'avoir tué ſa maîtreſſe pour plaire à ſes janiſſaires, eſt un conte des plus abſurdes et des plus ridicules que les chrétiens aient inventés. Cette ſottiſe, et toutes celles qu'on a débitées ſur *Mahomet II*, ſont le fruit de la cervelle d'un moine nommé *Bandelli*. Ces gens-là ne ſont bons qu'à tout gâter.

1739. Adieu, Monſieur, bon voyage : puiſſé-je avoir l'honneur de vous faire ma cour à votre retour. N'allez pas vieillir en Portugal. Madame *du Châtelet*, entourée de barbares, va bientôt avoir la conſolation de vous écrire, et moi je ne ceſſerai en aucun inſtant de ma vie de vous être attaché avec la plus tendre et la plus reſpectueuſe reconnaiſſance.

LETTRE CVIII.

A M. LE MARQUIS D'ARGENS.

A Bruxelles, 21 juin.

JE reçois, mon cher ami, dans une ville voiſine de votre habitation, une de vos très-aimables et très-rares lettres, adreſſée à Cirey. J'eſpère que je converſerai avec vous inceſſamment, autrement que par lettres.

En attendant, voici, mon cher ami, de quoi vous confirmer dans la bonne opinion que vous avez de madame *du Châtelet*. Vous pouvez inſérer ſous mon nom ce petit mémoire que je vous envoie ; je n'y parle que de ſa diſſertation. Il faut que ma petite planète diſparaiſſe entièrement devant ſon ſoleil.

Nous avions travaillé tous deux pour les prix de l'académie des ſciences : les juges nous ont fait l'honneur au moins d'imprimer nos pièces ; celle de madame *du Châtelet* eſt le n° VI, et la mienne était le n° VII. M. de *Maupertuis*, ſi fameux par ſa meſure de la terre, et par ſon voyage au cercle polaire, était un des juges. Il adjugea le prix au n° VII ; mais les autres

académiciens, qui malheureusement ne sont pas du sentiment de *s'Gravesende* et de *Boërhaave*, ne furent pas de son avis. Au reste, on ne soupçonna jamais que le n° VI fût d'une dame. Sans l'opinion trop hardie que le feu n'est point matière, cette dame méritait le prix. Mais le prix véritable, qui est l'estime de l'Europe savante, est bien dû à une personne de son sexe, de son âge et de son rang, qui a le courage, et la force, et le temps de faire de si bons et de si pénibles ouvrages, au milieu des plaisirs et des affaires. 1739.

Savez-vous bien que pendant quelques jours nous avons séjourné dans une terre qui n'est qu'à huit lieues de Maëstricht? mais la multitude prodigieuse des affaires qui accablait notre héroïne, nous a empêché de profiter du voisinage. Son intention était bien de vous prier de la venir voir; mais ce qui est différé est-il perdu?

Parmi les fausses nouvelles dont on est inondé, il faut ranger la prétendue impression de ma prétendue histoire littéraire du siècle de *Louis XIV*. La vérité est que j'ai commencé, il y a plusieurs années, une histoire de ce siècle, qui doit être le modèle des âges suivans. Mais mon projet embrasse tout ce qui s'est fait de grand et d'utile : c'est un tableau de tout le siècle, et non pas d'une partie.

Je vous enverrai le commencement, et vous jugerez du plan de mon ouvrage; mais il faut des années pour qu'il soit en état de paraître. Ne croyez pas que dans cette histoire, ni dans aucun autre ouvrage, je marque du mépris pour *Bayle* et *Descartes;* je serais trop méprisable.

1739. J'avoue, à la vérité, avec tous les vrais phyficiens, fans exception, avec les *Newton*, les *Halley*, les *Keil*, les *s'Gravefande*, les *Muffchembroëck*, les *Boërhaave*, &c. que la véritable philofophie expérimentale et celle de calcul, ont abfolument manqué à *Defcartes*. Lifez fur cela une petite lettre que j'ai écrite à M. de *Maupertuis*, et que du *Sauzet* a imprimée. Il y a une grande différence entre le mérite d'un homme et celui de fes ouvrages. *Defcartes* était infiniment fupérieur à fon fiècle, j'entends au fiècle de France; car il n'était pas fupérieur aux *Galilée*, aux *Kepler*. Ce fiècle-ci, enrichi des plus belles découvertes inconnues à *Defcartes*, laiffe la faible aurore de ce grand-homme abforbée dans le jour que les *Newton* et d'autres ont fait luire. En un mot, eftimons la perfonne de *Defcartes*, cela eft jufte, mais ne le lifons point; il nous égarerait en tout. Tous fes calculs font faux, tout eft faux chez lui, hors la fublime application qu'il a faite le premier de l'algèbre à la géométrie.

A l'égard de *Bayle*, ce ferait une grande erreur de penfer que je vouluffe le rabaiffer. On fait affez en France comment je penfe fur ce génie facile, fur ce favant univerfel, fur ce dialecticien auffi profond qu'ingénieux.

Par le fougueux Jurieu, Bayle perfécuté
Sera des bons efprits à jamais refpecté:
Et le nom de Jurieu, fon rival fanatique,
N'eft aujourd'hui connu que par l'horreur publique.

Voilà ce que j'en ai dit dans une épître fur l'Envie, que je vous enverrai fi vous voulez.

Quel

Quel a donc été mon but, en réduifant en un feul tome le bel efprit de *Bayle?* De faire fentir ce qu'il penfait lui-même, ce qu'il a dit et écrit à monfieur *Desmaifeaux*, ce que j'ai vu de fa main : qu'il aurait écrit moins s'il eût été le maître de fon temps. En effet, quand il s'agit fimplement de goût, il faut écarter tout ce qui eft inutile, écrit lâchement et d'une manière vague. 1739.

Il ne s'agit pas d'examiner fi les articles de deux cents profeffeurs plaifent aux gens du monde ou non, mais de voir que *Bayle*, écrivant fi rapidement fur tant d'objets différens, n'a jamais châtié fon ftyle. Il faut qu'un écrivain tel que lui fe garde du ftyle étudié et trop peigné ; mais une négligence continuelle n'eft pas tolérable dans des ouvrages férieux. Il faut écrire dans le goût de *Cicéron*, qui n'aurait jamais dit qu'*Abélard s'amufait à tâtonner Héloïfe en lui apprenant le latin.* De pareilles chofes font du reffort du goût, et *Bayle* eft trop fouvent répréhenfible en cela, quoiqu'admirable d'ailleurs. Nul homme n'eft fans défaut ; le dieu du goût remarque jufqu'aux petites fautes échappées à *Racine*, et c'eft cette attention même à les remarquer qui fait le plus d'honneur à ces grands-hommes. Ce ne font pas les grandes fautes des *Boyer*, des *Danchet*, des *Pellegrin*, ces fautes ignorées, qu'il faut relever, mais les petites fautes des grands écrivains ; car ils font nos modèles, et il faut craindre de ne leur reffembler que par leurs mauvais côtés.

Je vais chercher ici vos Mémoires de la république des lettres, et tous vos ouvrages. Les cérémonies par lefquelles on paffe en France avant de pouvoir avoir dans fa bibliothéque un livre de Hollande, font

1739. terribles : il eſt auſſi difficile de faire venir certains bons livres, que d'arrêter l'inondation des mauvais qu'on imprime à Paris avec approbation et privilége.

On m'a mandé qu'un jéſuite, nommé *Brumoi*, a fait imprimer un certain Tamerlan, d'un certain jéſuite nommé *Marga*. L'auteur eſt mort, et l'éditeur exilé, à ce qu'on dit, parce que ce Tamerlan eſt, dit-on, plein des plus horribles calomnies qu'on ait jamais vomies contre feu monſieur le duc d'*Orléans*, régent du royaume.

Je connais l'ouvrage fanatique du petit jéſuite (le père *le Fèvre*) contre *Baylé*. Vous faites très-bien de le réfuter, et de confondre les bavards ſyllogiſmes d'un autre vieux pédant. Il eſt bon de faire voir que les honnêtes gens ne ſont pas gouvernés par ces pédagogues raiſonneurs, éternels ennemis de la raiſon. Mais je vous prie de bien diſtinguer entre les diſciples d'un grand-homme qui trouvent des fautes dans celui qu'ils aiment, et des ennemis jurés qui voudraient ruiner à la fois la réputation du philoſophe et la bonne philoſophie. Ne confondez donc pas celui qui trouve que *Raphaël* manque de coloris, et celui qui brûle ſes tableaux.

Ce mot *brûler* me rappelle toujours *Desfontaines*. Vous ſavez peut-être que, par ſurcroît de reconnaiſſance, il avait fait contre moi, ou plutôt contre lui, un libelle affreux, il y a quelques mois. Il niait dans ce libelle juſqu'à l'obligation qu'il m'a de n'avoir pas été brûlé vif, et il y ajoutait les plus infames calomnies. Tout le public, révolté contre ce miſérable, voulait que je le pourſuiviſſe en juſtice; mais je n'ai

pas voulu perdre mon repos, et quitter mes amis pour faire punir un coquin. M. *Hérault* a pris ma défenſe 1739. que j'abandonnais, l'a fait comparaître à la police, et, après l'avoir menacé du cachot, lui a fait ſigner la rétractation que vous avez pu voir dans les papiers publics.

Adieu, mon cher ami; je vous embraſſe avec le plaiſir d'un homme qui voit d'auſſi beaux talens que les vôtres conſacrés aux belles-lettres, et avec l'eſpérance que les petites fautes de la jeuneſſe ne vous empêcheront point de jouir du ſort heureux que vous méritez.

LETTRE CIX.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

A Bruxelles, ce 21 juin.

Je viens, Monſieur, de lire un ouvrage qui m'a conſolé de la foule des mauvais dont on nous inonde, Vous m'avez fait bien des plaiſirs; mais voici le plus grand de vos bienfaits. Il ne s'agit pas ici de vous louer, je ſuis trop pénétré pour y ſonger. Je ne crains que d'être trop prévenu en faveur d'un ouvrage où je retrouve la plupart de mes idées. Vous m'avez défendu de vous donner des louanges, mais vous ne m'avez pas défendu de m'en donner. Je vais donc me donner, à moi, de grands coups d'encenſoir; je vais me féliciter d'avoir toujours penſé que le

1739. gouvernement féodal était un gouvernement de barbares et de ſauvages un peu à leur aiſe : encore les ſauvages aiment-ils l'égalité.

Il ne faut que des yeux pour voir que les villes gouvernées municipalement ſont riches, et que la Pologne n'a que des bourgades pauvres. Je ſuis fâché de ne pouvoir me louer ſur les penſionnaires perpétuels ; mais, en vérité, cette idée m'a charmé, comme ſi elle était de moi. Il me ſemble que vous avez éclairci, dans un ſyſtême très-bien ſuivi, les idées confuſes et les ſouhaits ſincères de tout bon citoyen. En mon particulier, je vous remercie des belles choſes que vous dites ſur la vénalité des charges. Malheureuſe invention qui a ôté l'émulation aux citoyens, et qui a privé les rois de la plus belle prérogative du trône !

Comme j'avais peu de bien quand j'entrai dans le monde, j'eus l'inſolence de penſer que j'aurais eu une charge comme un autre, s'il avait fallu l'acquérir par le travail et par la bonne volonté : je me jetai du côté des beaux arts, qui portent toujours avec eux un certain air d'aviliſſement, attendu qu'ils ne donnent point d'exemptions, et qu'ils ne font point un homme conſeiller du roi en ſes conſeils. On eſt maître des requêtes avec de l'argent, mais avec de l'argent on ne fait pas un poëme épique ; et j'en fis un.

Grand merci encore de ce que l'indigne éloge donné à cette vénalité, dans le Teſtament politique attribué au cardinal de *Richelieu*, vous a fait penſer que ce teſtament n'était point de ce miniſtre. Je crois, en dépit de toute l'académie françaiſe, que cet

ouvrage fut fait par l'abbé de *Bourzéis*, dont j'ai cru reconnaître le ſtyle. 1739.

Il y a de plus des contradictions évidentes dans ce livre, leſquelles ne peuvent être attribuées au cardinal de *Richelieu*, des idées, des projets, des expreſſions indignes, ce me ſemble, d'un miniſtre. Croira-t-on que le cardinal de *Richelieu* ait appelé la dame d'honneur de la reine, *la Dufargis*, en parlant au roi? qu'il ait appelé le duc de Savoie, *ce pauvre prince?* qu'il ait, dans un tel ouvrage, parlé à un roi de quarante-deux ans, comme on apprend le catéchiſme à un enfant? qu'un miniſtre ait nommé les rentes à ſept pour cent, *les rentes au denier ſept?*

Tout l'écrit fourmille de ces manques de bienſéance, ou de fautes groſſières. On trouve, dans un chapitre, que le roi n'avait que trente-trois millions de revenu; on trouve tout autre choſe dans un autre. Je devais remarquer d'abord qu'il eſt queſtion, dès le commencement, d'une paix générale qui n'a jamais été faite, et que le cardinal n'avait nulle envie ni nul intérêt de faire. C'eſt une preuve aſſez forte, à mon ſens, que tout cela fut écrit par un homme ſavant et oiſif, qui comptait qu'on allait faire la paix. Songeons encore que ce teſtament, autant qu'il m'en ſouvient, commence par faire reſſouvenir le roi que le cardinal, *en entrant au conſeil*, promet à *Louis XIII* d'abaiſſer les grands, les huguenots et la maiſon d'Autriche: je ſoutiens, moi, qu'un tel projet, en entrant au conſeil, eſt d'un fanfaron, peu fait pour l'exécuter. Et j'ajoute qu'en 1624, quand *Richelieu* entra au conſeil par la faveur de la reine-mère, il était fort loin encore d'être premier miniſtre.

1739. Je me fuis un peu étendu fur cet article : le temps qui preffe m'empêche de fuivre en détail votre ouvrage d'*Ariftide;* madame *du Châtelet* le lit à préfent. Nous vous en parlerons plus au long, fi vous le permettez ; mais tout fe réduira à regarder l'auteur comme un excellent ferviteur du roi, et comme l'ami de tous les citoyens.

Comment avez-vous eu le courage, vous qui êtes d'une auffi ancienne maifon que monfieur de *Boulainvilliers*, de vous déclarer fi généreufement contre lui et contre fes fiefs? J'en reviens toujours là : vous vous êtes dépouillé du préjugé le plus cher aux hommes, en faveur du bien public.

Nous réfiftons à l'envie la plus forte de faire une copie de ce bel ouvrage ; nous fommes auffi honnêtes gens que vous, dignes de votre confiance; et nous ne ferons pas tranfcrire un mot fans votre permiffion. Nous vous demanderions celle d'envoyer l'ouvrage au Prince royal de Pruffe, fi vous étiez difpofé à l'accorder. Faire connaître cet ouvrage au prince, ce ferait lui rendre un très-grand fervice. Je m'imagine que je contribuerais par là au bonheur de tout un peuple.

On m'annonce une nouvelle qui ne contribuera pas à mon bonheur particulier. On m'écrit que l'abbé *Desfontaines* a eu la permiffion de défavouer fon défaveu même, qu'il a affuré, dans une de fes feuilles, que ce prétendu défaveu était une pièce fuppofée. Cette nouvelle, qui me vient de la Hollande, m'a l'air d'être très-fauffe; du moins je le fouhaite. (*)

(*) Cette nouvelle était fauffe en effet; fon défaveu exifte, et nous l'avons en original.

Comment *Desfontaines* aurait-il eu l'infolence de nier un défaveu minuté de votre main, écrit et figné de la fienne, et dépofé au greffe de la police? comment oferait-il s'avouer, dans fes feuilles, auteur d'un libelle infame? et fi en effet il eft capable d'une pareille turpitude, comment pourrait-il défobéir aux ordres de M. *Hérault*, et nier dans fes feuilles un défaveu que M. *Hérault* lui ordonnait d'y inférer? 1739.

Si vous êtes encore à Paris, Monfieur, j'ofe vous fupplier d'en dire un mot.

Je me fers de l'adreffe que vous m'avez donnée, dans l'incertitude où je fuis de votre départ. Madame *du Châtelet*, entourée de devoirs, de procès, et de tout ce qui accompagne un établiffement, a bien du regret de ne pouvoir vous écrire aujourd'hui et vous marquer elle-même ce qu'elle penfe de l'ouvrage et de l'auteur.

Adieu, Monfieur; allez faire aimer les Français en Portugal, et laiffez-moi l'efpérance de revoir un homme qui fait tant d'honneur à la France. Un anglais fit mettre fur fon tombeau : *Ci-gît l'ami de Philippe Sidnei;* permettez que mon épitaphe foit : *Ci-gît l'ami du marquis d'Argenfon.*

Voilà une charge qu'on n'a point avec de la finance, et que je mérite par le plus refpectueux attachement et la plus haute eftime.

1739.

LETTRE CX.

A M. HELVETIUS.

A Enguien, ce 6 juillet.

Je vois, mon charmant ami, que je vous avais écrit d'aſſez mauvais vers, et qu'*Apollon* n'a pas voulu qu'ils vous parvinſſent. Ma lettre était adreſſée à Charleville, où vous deviez être, et j'avais eu ſoin d'y mettre une petite apoſtille, afin que la lettre vous fût rendue en quelque endroit de votre département que vous fuſſiez. Vous n'avez rien perdu ; mais moi j'ai perdu l'idée que vous aviez de mon exactitude. Mon amitié n'eſt point du tout négligente. Je vous aime trop pour être pareſſeux avec vous. J'attends, mon bel *Apollon*, votre ouvrage, avec autant de vivacité que vous le faites. Je comptais vous envoyer de Bruxelles ma nouvelle édition de Hollande, mais je n'en ai pas encore reçu un ſeul exemplaire de mes libraires. Il n'y en a point à Bruxelles, et j'apprends qu'il y en a à Paris. Les libraires de Hollande, qui ſont des corſaires mal-adroits, ont ſans doute fait beaucoup de fautes dans leur édition, et craignent que je ne la voye aſſez tôt pour m'en plaindre et pour la décrier. Je ne pourrai en être inſtruit que dans quinze jours. Je ſuis actuellement avec madame *du Châtelet* à Enguien, chez M. le duc d'*Aremberg*, à ſept lieues de Bruxelles. Je joue beaucoup au brelan ; mais nos chères études n'y perdent rien. Il faut allier le travail et le plaiſir. C'eſt ainſi

que vous en ufez, et c'eft un petit mélange que je vous confeille de faire toute votre vie; car, en vérité, vous êtes né pour l'un et pour l'autre. 1739.

Je vous avoue, à ma honte, que je n'ai jamais lu l'Utopie de *Thomas Morus ;* cependant je m'avifai de donner une fête, il y a quelques jours, dans Bruxelles, fous le nom de l'envoyé d'Utopie. La fête était pour madame *du Châtelet*, comme de raifon ; mais croiriez-vous bien qu'il n'y avait perfonne dans la ville qui sût ce que veut dire utopie. Ce n'eft pas ici le pays des belles-lettres. Les livres de Hollande y font défendus, et je ne peux pas concevoir comment *Rouffeau* a pu choifir un tel afile. Ce doyen des médifans, qui a perdu depuis long-temps l'art de médire, et qui n'en a confervé que la rage, eft ici auffi inconnu que les belles-lettres. Je fuis actuellement dans un château où il n'y a jamais eu de livres que ceux que madame *du Châtelet* et moi nous avons apportés; mais, en récompenfe, il y a des jardins plus beaux que ceux de Chantilly, et on y mène cette vie douce et libre qui fait l'agrément de la campagne. Le poffeffeur de ce beau féjour vaut mieux que beaucoup de livres; je crois que nous allons y jouer la comédie; on y lira du moins les rôles des acteurs.

J'ai bien un autre projet en tête; j'ai fini ce Mahomet dont je vous avais lu l'ébauche. J'aurais grande envie de favoir comment une pièce d'un genre fi nouveau et fi hafardé réuffirait chez nos galans Français; je voudrais faire jouer la pièce, et laiffer ignorer l'auteur. A qui puis-je mieux me confier qu'à vous? N'avez-vous pas en main cet ami de Paris, qui vous doit tout et qui aime tant les vers? Ne pourriez-vous

1739. pas la lui envoyer ? ne pourrait-il pas la lire aux comédiens ? mais lit-il bien ? car une belle prononciation et une lecture pathétique sont une bordure nécessaire au tableau. Voyez, mon cher ami ; donnez-moi sur cela vos réflexions.

Quelle est donc cette madame *Lambert* à qui je dois des complimens ? Vous me faites des amis des gens qui vous aiment ; je serai bientôt aimé de tout le monde.

Adieu. Madame *du Châtelet* vous estime, vous aime ; vous n'en doutez pas. Nos cœurs sont à vous pour jamais ; elle vous a écrit comme moi à Charleville. Adieu ; je vous embrasse du meilleur de mon ame.

LETTRE CXI.

A M. LE MARQUIS D'ARGENS.

A Bruxelles, ce 18 juillet.

ETES-VOUS parti ? pour moi je pars dans la minute. Mes complimens, mon cher ami, au révérend père *Janssens* jésuite (*) de Bruxelles, lequel a persuadé à la pauvre madame *Viana* que son mari était mort hérétique, et que par conséquent elle ne pouvait en conscience garder de l'argent chez elle, et qu'il fallait remettre tout entre les mains de son confesseur. La dame *Viana*, pleine de componction, lui a confié tout son argent. Le cocher qui a aidé le révérend père à porter les sacs, dépose juridiquement contre le

(*) Ou *Yancin*.

révérend père. Le bon homme dit qu'il ne fait ce que c'est, et prie DIEU pour eux. Le peuple cependant veut lapider le faint. On va juger l'affaire. Il faut ou le pendre ou le canonifer; et peut-être fera-t-il l'un et l'autre. (*) 1739.

Adieu, mon ami; ne foyons ni l'un ni l'autre.

LETTRE CXII.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

A Bruxelles, 28 juillet.

MONSIEUR,

UN fuiffe, paffant par Bruxelles pour aller à Paris, était défigné pour être dépofitaire du plus inftructif et du meilleur ouvrage que j'aye lu depuis vingt ans; mais la crainte de tous les accidens qui peuvent arriver à un étranger inconnu, m'a déterminé à ne confier l'ouvrage qu'à l'abbé *Mouffinot*, qui aura l'honneur de vous le rendre.

On m'affure que l'auteur de cet ouvrage unique ne va point enterrer à Lisbonne les talens qu'il a pour conduire les hommes et pour les rendre heureux. Puiffe-t-il refter à Paris, et puiffé-je le retrouver dans un de ces poftes où l'on a fait jufqu'ici tant de mal et fi peu de bien! Si je fuivais mon goût, je vous jure bien que je ne remettrais les pieds dans Paris que

(*) Voyez, fur cette affaire, l'Effai fur les probabilités en fait de juftice, parmi les pièces relatives au procès du comte de *Morangiés*: Politique et légiflation, tome II.

quand je verrais M. d'*Argenson* à la place de son
1739. père, et à la tête des belles-lettres.

La décadence du bon goût, le brigandage de la littérature, me font sentir que je suis né citoyen ; je suis au désespoir de voir une nation si aimable, si prodigieusement gâtée. Figurez-vous, Monsieur, que M. de *Richelieu* inspira au roi, il y a quatre ans, l'envie de voir la comédie de l'Héritier ridicule, et cela sur une prétendue anecdote de la cour de *Louis XIV*. On prétendait que le roi et Monsieur avaient fait jouer cette pièce deux fois en un jour. Je suis bien éloigné de croire ce fait; mais ce que je sais bien, c'est que cette malheureuse comédie est un des plus plats et des plus impertinens ouvrages qu'on ait jamais barbouillés. Les comédiens français eurent tant de honte que *Louis XV* la leur demandât, qu'ils refusèrent de la jouer. Enfin *Louis XV* a obtenu cette belle représentation des bateleurs de Compiegne : lui et les siens s'y sont terriblement ennuyés. Qu'arrivera-t-il de là ? Que le roi, sur la foi de M. de *Richelieu*, croira que cette pièce est le chef-d'œuvre du théâtre, et que par conséquent le théâtre est la chose la plus méprisable.

Encore passe, si les gens qui se sont consacrés à l'étude n'étaient pas persécutés ; mais il est bien douloureux de se voir maîtrisé, foulé aux pieds par des hommes sans esprit, qui ne sont pas nés assurément pour commander, et qui se trouvent dans de très-belles places qu'ils déshonorent.

Heureusement il y a encore quelques ames comme la vôtre ; mais c'est bien rarement dans ce petit nombre qu'on choisit les dispensateurs de l'autorité royale, et

les chefs de la nation. Un fripon de la lie du peuple et de la lie des êtres penſans, qui n'a d'eſprit que ce qu'il en faut pour nouer des intrigues ſubalternes, et pour obtenir des lettres de cachet, ignorant et haïſſant les lois, patelin et fourbe ; voilà celui qui réuſſit, parce qu'il entre par la chatière : et l'homme digne de gouverner vieillit dans des honneurs inutiles. 1739.

Ce n'était pas à Bruxelles, c'était à Compiegne qu'il fallait que votre livre fût lu. Quand il n'y aurait que cette ſeule définition-ci, elle ſuffirait à un roi : *Un parfait gouvernement eſt celui où toutes les parties ſont également protégées.* Que j'aime cela ! *Les ſavantes recherches ſur le droit public ne ſont que l'hiſtoire des anciens abus.* Que cela eſt vrai ! Eh, qu'importe à notre bonheur de ſavoir les capitulaires de *Charlemagne*? Pour moi, ce qui m'a dégoûté de la profeſſion d'avocat, c'eſt la profuſion de choſes inutiles dont on voulut charger ma cervelle. *Au fait*, eſt ma deviſe.

Que ce que vous dites ſur la Pologne me plaît encore ! J'ai toujours regardé la Pologne comme un beau ſujet de harangue, et comme un gouvernement miſérable : car, avec tous ſes beaux priviléges, qu'eſt-ce qu'un pays où les nobles ſont ſans diſcipline, le roi un zéro, le peuple abruti par l'eſclavage ? et où l'on n'a d'argent que celui qu'on gagne à vendre ſa voix ? Je vous ai déjà parlé, je crois, de la vieille barbarie du gouvernement féodal.

Votre article ſur la Toſcane : *Ils viennent de tomber entre les mains des Allemands*, &c., eſt bien d'un homme amoureux du bonheur public ; et je dirai avec vous, *barbarus has ſegetes*, &c.

Je ſuis fâché de ne pouvoir relire tout le livre,

1739. pour marquer toutes les beautés de détail qui m'ont frappé, indépendamment de la sage économie et de l'enchaînement de principes qui en fait le mérite.

Il y a une anecdote dont je ne puis encore convenir, c'est que les nouvelles rentes ne furent pas proposées par M. *Colbert*. J'ai toujours ouï dire que ce fut lui-même qui les proposa, étant à bout de ses ressources : et je ne crois pas que *Louis XIV* consultât d'autres que lui. (14)

Avant de finir ma lettre, j'ai voulu avoir encore le plaisir de relire le chap. VI et la fin du précédent : *Un monarque qui n'a plus à songer qu'à gouverner, gouverne toujours bien*. Cette admirable maxime se trouve à la suite de choses très-édifiantes. Mais, pour Dieu, que ce monarque songe donc à gouverner !

Je ne sais si on songe assez à une chose dont j'ai cru m'apercevoir. J'ai manqué souvent d'ouvriers à la campagne ; j'ai vu que les sujets manquaient pour la milice ; je me suis informé en plusieurs endroits s'il en était de même ; j'ai trouvé qu'on s'en plaignait presque par-tout, et j'ai conclu de là que les moines et les religieuses ne font pas tant d'enfans qu'on le dit, et que la France n'est pas si peuplée (proportion gardée) que l'Allemagne, la Hollande, la Suisse, l'Angleterre. Du temps de M. de *Vauban* nous étions dix-huit millions : combien sommes-nous à présent ? C'est ce que je voudrais bien savoir.

Voilà l'abbé *Moussinot* qui va monter en chaise,

(14) Elles furent proposées à *Colbert* par des membres du parlement, et il les adopta par faiblesse, et malgré lui.

et moi je vais fermer votre livre; mais je ferai avec lui comme avec vous, je l'aimerai toute ma vie. 1739.

On me mande que *Prault* vient d'imprimer une petite hiſtoire de *Molière* et de ſes ouvrages, de ma façon. Voici le fait: M. *Palu* me pria d'y travailler lorſqu'on imprimait le Molière in-4°.; j'y donnai mes petits ſoins; et quand j'eus fini, M. de *Chauvelin* donna la préférence à M. de *la Serre : Sic vos non vobis*. Ce n'eſt pas d'aujourd'hui que *Midas* a des oreilles d'âne. Mon manuſcrit eſt enfin tombé à *Prault*, qui l'a imprimé, dit-on, et défiguré; mais l'auteur vous eſt toujours attaché avec la plus reſpectueuſe eſtime et le plus tendre dévouement.

Madame *du Châtelet*, auſſi enchantée que moi, vous louera bien mieux.

LETTRE CXIII.

A M. DE CIDEVILLE.

A Paris, le 5 ſeptembre.

MON cher ami, je ſuis bien coupable; mais comptez que quand on ne vous écrit point, et qu'on ne reçoit point de vos nouvelles, on eſt bien puni de ſa faute. La première choſe que je fais en arrivant à Paris, c'eſt de vous dire combien j'ai tort. Cependant, ſi je voulais, je trouverais bien de quoi m'excuſer; je vous dirais que j'ai mené une vie errante, et que, dans les momens de repos que j'ai eus, j'ai travaillé dans l'intention de vous plaire. Quoique l'air de Bruxelles n'ait pas la réputation d'inſpirer de bons vers, je n'ai pas laiſſé de reprendre

1739. ma lime et mon rabot; et ne me ſentant pas encore tout-à-fait apoplectique, j'ai voulu mettre à profit le temps que la nature veut bien encore laiſſer à mon imagination.

J'étais en beau train, quand un maudit cartéſien, nommé *Jean Bannières*, m'eſt venu harceler par un gros livre contre *Newton*. Adieu les vers : il faut répondre aux hérétiques, et ſoutenir la cauſe de la vérité. J'ai donc remis ma lyre dans mon étui, et j'ai tiré mon compas. A peine travaillais-je à ces triſtes diſcuſſions, que la divine *Emilie* s'eſt trouvée dans la néceſſité de partir pour Paris, et me voilà.

J'ai appris, quelques jours avant mon arrivée en cette bruyante ville, que notre *Linant* avait gagné le prix de l'académie françaiſe. Je lui en ai fait mon compliment, et je m'en réjouis avec vous. C'eſt vous qui l'avez fait poëte, et la moitié du prix vous appartient. J'eſpère que cet honneur éveillera ſa pareſſe et fortifiera ſon génie. Il m'a envoyé ſon diſcours dans lequel j'ai trouvé de très-bonnes choſes, et ſurtout ce qui caractériſe l'écrivain d'un eſprit au-deſſus du commun, image et préciſion. Je lui ſouhaite de la gloire et de la fortune. J'eſpère qu'on jouera ſa tragédie cet hiver; on dit qu'il l'a beaucoup corrigée. Je n'en ſais rien, je ne l'ai point encore vu; je n'ai vu perſonne. Tout ce que je ſais, c'eſt que s'il travaille et s'il eſt honnête homme, je lui rends toute mon amitié.

Je vais chercher *Formont* dans le palais de *Plutus*; je vais lui parler de vous. Il n'aura peut-être pas la tête tournée, comme l'ont tous les gens de ce pays-ci, qui ne parlent que de feux d'artifice et de fuſées volantes, et d'une *Madame* et d'un *Infant* qu'ils

ne

ne verront jamais. Les hommes sont de grands imbécilles! Tout le monde paraît occupé profondément d'une marmotte qui n'est point jolie; mais il faut leur pardonner. 1739.

Depuis que le père de la mariée est amoureux, on dit que tout le monde est gai, et qu'il y a du plaisir, même à Versailles.

Cimon aima, puis devint galant homme.

Bonjour, mon ancien ami; je vais courir par cette grande ville, et chercher pour un mois quelque gîte tranquille où je puisse vous écrire quelquefois. Que dites-vous de *Voltaire* qui a des meubles à Bruxelles, et qui loge en chambre garnie à Paris? Si vous avez quelques ordres à me donner, adressez-les à l'hôtel de Richelieu. Je vous embrasse tendrement.

LETTRE CXIV.

A M. HELVETIUS.

11 septembre.

Mon aimable ami, qui ferez honneur à tous les arts, et que j'aime tendrement, courage, *macte animo*. La sublime métaphysique peut fort bien parler le langage des vers; elle est quelquefois poëtique dans la prose du P. *Mallebranche*. Pourquoi n'achèveriez-vous pas ce que *Mallebranche* a ébauché? C'était un poëte manqué, et vous êtes né poëte. J'avoue que vous entreprenez une carrière difficile, mais vous me paraissez peu étonné du travail. Les obstacles

1739. vous feront faire de nouveaux efforts ; c'eſt à cette ardeur pour le travail qu'on reconnaît le vrai génie. Les pareſſeux ne ſont jamais que des gens médiocres, en quelque genre que ce puiſſe être. J'aime d'autant plus ce genre métaphyſique, que c'eſt un champ tout nouveau que vous défricherez. *Omnia jam vulgata.*

Vous dites avec *Virgile :*

Tentanda via eſt quâ me quoque poſſim
Tollere humo, victorque virûm volitare per ora.

Oui, *volitabis per ora ;* mais vous ſerez toujours dans le cœur des habitans de Cirey.

Vous avez raiſon aſſurément de trouver de grandes difficultés dans le chapitre de *Locke* de la puiſſance ou de la liberté. Il avouait lui-même qu'il était là comme le diable de *Milton* pataugeant dans le chaos.

Au reſte, je ne vois pas que ſon ſage ſyſtême, qu'il n'y a point d'idées innées, ſoit plus contraire qu'un autre à cette liberté ſi déſirable, ſi conteſtée, et peut-être ſi incompréhenſible. Il me ſemble que, dans tous les ſyſtêmes, DIEU peut avoir accordé à l'homme la faculté de choiſir quelquefois entre des idées, de quelque nature que ſoient ces idées. Je vous avouerai enfin, qu'après avoir erré bien long-temps dans ce labyrinthe, après avoir caſſé mille fois mon fil, j'en ſuis revenu à dire que le bien de la ſociété exige que l'homme ſe croye libre. Nous nous conduiſons tous ſuivant ce principe, et il me paraît un peu étrange d'admettre dans la pratique ce que nous rejetterions dans la ſpéculation. Je commence, mon cher ami, à faire plus de cas du bonheur de la vie que d'une vérité ; et ſi malheu-

reufement le fatalifme était vrai, je ne voudrais pas d'une vérité fi cruelle. Pourquoi l'Etre fouverain, qui m'a donné un entendement qui ne peut fe comprendre, ne m'aura-t-il pas donné auffi un peu de liberté ? Nous nous fentons tous libres. DIEU nous aurait-il trompés tous? Voilà des argumens de bonne femme. Je fuis revenu au fentiment, après m'être égaré dans le raifonnement. 1739.

Quant à ce que vous me dites, mon cher ami, de ces rapports infinis du monde, dont *Locke* tire une preuve de l'exiftence de DIEU, je ne trouve point l'endroit où il le dit.

Mais à tout hafard je crois concevoir votre difficulté; et fur cela, fans plus de détail, voici mon idée que je vous foumets.

Je crois que la matière aurait, indépendamment de DIEU, des rapports néceffaires à l'infini; j'appelle ces rapports aveugles, comme rapports de lieu, de diftance, de figure, &c.; mais pour des rapports de deffein, je vous demande pardon. Il me femble qu'un mâle et une femelle, un brin d'herbe et fa femence, font des démonftrations d'un être intelligent qui a préfidé à l'ouvrage. Or, de ces rapports de deffein, il y en a à l'infini.

Pour moi, je fens mille rapports qui me font aimer votre cœur et votre efprit, et ce ne font point des rapports aveugles. Je vous embraffe du meilleur de mon cœur. Je fuis trop de vos amis pour vous faire des complimens.

Madame *du Châtelet* a la même opinion de vous que moi; mais vous n'en devez aucun remercîment ni à l'un ni à l'autre.

1739.

LETTRE CXV.

A M. HELVETIUS.

A Paris, 3 octobre.

MON jeune *Apollon*, j'ai reçu votre charmante lettre. Si je n'étais pas avec madame *du Châtelet*, je voudrais être à Montbard. Je ne fais comment je m'y prendrai pour envoyer une courte et modeste réponse que j'ai faite aux anti-newtoniens. Je suis l'enfant perdu d'un parti dont M. de *Buffon* est le chef, et je suis assez comme les soldats qui se battent de bon cœur sans trop entendre les intérêts de leur prince. J'avoue que j'aimerais infiniment mieux recevoir de vos ouvrages que vous envoyer les miens. N'aurai-je point le bonheur, mon cher ami, de voir arriver quelque gros paquet de vous avant mon départ? Pour Dieu, donnez-moi au moins une épître. Je vous ai dédié ma quatrième épître sur la Modération; cela m'a engagé à la retoucher avec soin. Vous me donnez de l'émulation; mais donnez-moi donc de vos ouvrages. Votre métaphysique n'est pas l'ennemie de la poësie. Le P. *Mallebranche* était quelquefois poëte en prose; mais vous, vous savez l'être en vers. Il n'avait de l'imagination qu'à contre-temps. Madame *du Châtelet* a amené avec elle à Paris son *Kœnig* qui n'a de l'imagination en aucun sens, mais qui, comme vous savez, est ce qu'on appelle grand métaphysicien. Il sait à point nommé de quoi la

matière eſt compoſée, et il jure d'après *Leibnitz*, qu'il eſt démontré que l'étendue eſt compoſée de monades non étendues, et la matière impénétrable compoſée de petites monades pénétrables. Il croit que chaque monade eſt un miroir de ſon univers. Quand on croit tout cela, on mérite de croire aux miracles de St *Pâris*. D'ailleurs il eſt très-bon géomètre, comme vous ſavez, et, ce qui vaut mieux, très-bon garçon. Nous irons bientôt philoſopher à Bruxelles enſemble, car on n'a point ſa raiſon à Paris. Le tourbillon du monde eſt cent fois plus pernicieux que ceux de *Deſcartes*. Je n'ai encore eu ni le temps de penſer, ni celui de vous écrire. Pour madame *du Châtelet*, elle eſt toute différente, elle penſe toujours, elle a toujours ſon eſprit; et ſi elle ne vous a pas écrit, elle a tort. Elle vous fait mille complimens, et en dit autant à M. de *Buffon*. 1739.

Le d'*Arnaud* eſpère que vous ferez un jour quelque choſe pour lui, après *Montmirel* s'entend; car il faut que chaque choſe ſoit à ſa place.

Si je ſavais où loge votre aimable *Montmirel*, ſi j'avais achevé Mahomet, je me confierais à lui *in nomine tuo;* mais je ne ſuis pas encore prêt, et je pourrai bien vous envoyer de Bruxelles mon Alcoran.

Adieu, mon cher ami; envoyez-moi donc de ces vers dont un ſeul dit tant de choſes. Faites ma cour, je vous en prie, à M. de *Buffon;* il me plaît tant, que je voudrais bien lui plaire. Adieu; je ſuis à vous pour le reſte de ma vie.

1739.

LETTRE CXVI.

A M. LE MARQUIS DE XIMENÈS,

Qui lui avait envoyé une traduction en vers de la ſeptième élégie d'Ovide.

Le.....

LES perſonnes qui ont l'honneur de vous connaître, Monſieur, vous rendront la juſtice d'avouer que vous êtes plus fait pour traduire les amours fortunés d'*Ovide*, que ſes amours malheureux. Si d'ailleurs quelque beauté avait à ſe plaindre de vous, elle ferait diſcrète; et vous pourriez vous vanter de vos exploits, ſans lui déplaire. Il y a de très-galans hommes qui ont perdu partie, revanche et le tout, ſans en rien dire. Vous n'êtes pas de ces gens-là, et je vous crois très-heureux au jeu. Pour moi, qui ne joue point, je vous ſouhaite d'auſſi bonnes parties que vous avez fait de bons vers. Goûtez les plaiſirs, et chantez-les.

J'ai l'honneur d'être, &c.

1740.

LETTRE CXVII.

A M. PITOT DE LAUNAY,

DE L'ACADEMIE DES SCIENCES.

2 janvier.

MON cher philofophe, je vous remercie tendrement de votre fouvenir et de la fidélité avec laquelle vous avez foutenu la bonne caufe dans l'affaire de *Prault*. Il y a long-temps que je connais, que je défie et que je méprife les calomniateurs. Les efprits malins et légers, qui commencent par ofer condamner un homme dont ils n'imiteraient pas les procédés, n'ont garde de s'informer de quelle manière j'en ai ufé. Ils le pourraient favoir de *Prault* lui-même; mais il eft plus aifé de débiter un menfonge au coin du feu, que d'aller chez les parties intéreffées s'informer de la vérité. Il y a peu d'ames comme la vôtre, qui aiment à rendre juftice. Les vérités morales vous font auffi chères que les vérités géométriques. Je vous prie de voir M. *Arouet*, et de demander l'état où il eft: dites-lui que j'y fuis auffi fenfible que je dois l'être, et que je prendrais la pofte pour le venir voir, fi je croyais lui faire plaifir. Je vous demande en grâce de m'écrire des nouvelles de la difpofition de fon corps et de fon ame. Adieu; mille amitiés à madame *Pitot*, fans cérémonie.

1740.

LETTRE CXVIII.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

A Bruxelles, ce 8 janvier.

Vous m'allez croire un pareſſeux, Monſieur, et qui pis eſt un ingrat; mais je ne ſuis ni l'un ni l'autre. J'ai travaillé à vous amuſer depuis que je ſuis à Bruxelles, et ce n'eſt pas une petite peine que celle de donner du plaiſir. Je n'ai jamais tant travaillé de ma vie, c'eſt que je n'ai jamais eu tant d'envie de vous plaire.

Vous ſavez, Monſieur, que je vous avais promis de vous faire paſſer une heure ou deux aſſez doucement : je devais avoir l'honneur de vous préſenter ce petit recueil qu'imprimait *Prault*. Toutes ces pièces fugitives que vous avez de moi fort informes et fort incorrectes, m'avaient fait naître l'envie de vous les donner un peu plus dignes de vous. *Prault* les avait auſſi manuſcrites. Je me donnai la peine d'en faire un choix, et de corriger avec un très-grand ſoin tout ce qui devait paraître. J'avais mis mes complaiſances dans ce petit livre. Je ne croyais pas qu'on dût traiter des choſes auſſi innocentes plus ſévèrement qu'on n'a traité les *Chapelle*, les *Chaulieu*, les *la Fontaine*, les *Rabelais*, et même les épigrammes de *Rouſſeau*.

Il s'en faut beaucoup que le recueil de *Prault* approchât de la liberté du moins hardi de tous les

auteurs que je cite. Le principal objet même de ce recueil était le commencement du Siècle de *Louis XIV*, ouvrage d'un bon citoyen et d'un homme très-modéré. J'ose dire que dans tout autre temps une pareille entreprise serait encouragée par le gouvernement. *Louis XIV* donnait six mille livres de pension aux *Valincourt*, aux *Pélisson*, aux *Racine* et aux *Despréaux*, pour faire son histoire qu'ils ne firent point; et moi je suis persécuté pour avoir fait ce qu'ils devaient faire. J'élevais un monument à la gloire de mon pays, et je suis écrasé sous les premières pierres que j'ai posées. Je suis en tout un exemple que les belles-lettres n'attirent guère que des malheurs. 1740.

Si vous étiez à leur tête, je me flatte que les choses iraient un peu autrement; et plût à Dieu que vous fussiez dans les places que vous méritez! Ce n'est pas pour moi, c'est pour le bonheur de l'Etat que je le désire.

Vous savez comment *Govers* a gagné ici son procès tout d'une voix, comment tout le monde l'a félicité, et avec quelle vivacité les grands et les petits l'ont prié de ne point retourner en France. Je compte, pour moi, rester très-long-temps dans ce pays-ci; j'aime les Français, mais je hais la persécution. Je suis indigné d'être traité comme je le suis, et d'ailleurs j'ai de bonnes raisons pour rester ici. J'y suis entre l'étude et l'amitié, je n'y désire rien, je n'y regrette rien que de ne vous point voir.

Peut-être viendra-t-il des temps plus favorables pour moi où je pourrai joindre aux douceurs de la vie que je mène, celle de profiter de votre commerce

1740. charmant, de m'inſtruire avec vous et de jouir de vos bontés. Je ne déſeſpère de rien.

J'ai vu ici M. d'*Argens;* je ſuis infiniment content de ſes procédés avec moi. Je vois bien que vous m'aviez un peu recommandé à lui. Madame *du Châtelet* vous a écrit, ainſi je ne vous dis rien pour elle. Conſervez-moi vos bontés, je vous en conjure ; vous ſavez ſi elles me ſont précieuſes.

LETTRE CXIX.

A M. DE CIDEVILLE.

A Bruxelles, 9 janvier.

MON très-cher ami, depuis le moment où vous m'apparûtes à Paris, j'accompagnai madame de *Richelieu* juſqu'à Langres. Je retournai à Cirey, de Cirey j'allai à Bruxelles ; j'y ſuis depuis plus d'un mois, et ſi ce mois n'a pas été employé à vous écrire, il l'a été à écrire pour vous, à mon ordinaire. Je n'ai jamais été ſi inſpiré de mes dieux, ou ſi poſſédé de mes démons. Je ne ſais ſi les derniers efforts que j'ai faits ſont ceux d'un feu prêt à s'éteindre ; je vous enverrai ma beſogne, mon cher ami, et vous en jugerez.

Vous y verrez du moins un homme que les perſécutions ne découragent point, et qui aime aſſurément les belles-lettres pour elles-mêmes. Elles me ſeront éternellement chères, quelques ennemis qu'elles m'aient attirés. Ceſſerai-je d'aimer des fruits délicieux,

parce que des ferpens ont voulu les infecter de leur venin? 1740.

On avait préparé à Paris un petit recueil de la plupart de mes pièces fugitives, mais fort différentes de celles que vous avez; et, en vérité, il fallait bien qu'il en parût enfin une bonne leçon, après toutes les copies informes qui avaient inondé le public dans tant de brochures qui paraiffent tous les mois. On avait mis à la tête de cette petite collection, le commencement de mon effai fur le fiècle de *Louis XIV*. Si vous ne l'avez pas vu, je vous l'enverrai. Vous jugerez fi ce n'eft pas l'ouvrage d'un bon citoyen, d'un bon français, d'un amateur du genre-humain, et d'un homme modéré. Je ne connais aucun auteur ultramontain qui ait parlé de la cour de Rome avec plus de circonfpection; et j'ofe dire que le frontifpice de cet ouvrage était l'entrée d'un temple bâti à l'honneur de la vertu et des arts. Les premières pierres de ce temple font tombées fur moi : la main des fots et des bigots a voulu m'écrafer fous cet édifice, mais ils n'y ont pas réuffi; et l'ouvrage et moi nous fubfifterons.

Louis XIV donna deux mille écus de penfion aux *Péliffon*, aux *Racine*, aux *Defpréaux*, aux *Valincourt*, pour écrire fon hiftoire qu'ils ne firent point. J'ai embraffé à moins de frais un objet plus important, plus digne de l'attention des hommes: l'hiftoire d'un fiècle plus grand que *Louis le grand*. J'ai fait la chofe *gratis*, ce qui devait plaire par le temps qui court; mais le bon marché n'a pas empêché qu'on n'en ait agi avec moi comme fi j'étais parmi des Vandales ou des Gépides. Cependant, mon cher

1740. ami, il y a encore d'honnêtes gens, il y a des êtres penſans, des *Emilie*, des *Cideville*, qui empêchent que la barbarie n'ait droit de preſcription parmi nous. C'eſt avec eux que je me conſole; ce ſont eux qui ſont ma récompenſe.

Que faites-vous, mon cher ami? êtes-vous à Rouen ou à la campagne, avec les *Tompſons* ou avec les Muſes? Quand vivrons-nous enſemble? car vous ſavez bien que nous y vivrons. Il faut qu'à la fin le petit nombre des adeptes ſe raſſemble dans un petit coin de terre. Nous y ſerons comme les bons Iſraélites en Egypte, qui avaient la lumière pour eux tout ſeuls, à ce qu'on dit, pendant que la cour de *Pharaon* était dans les ténèbres. Madame *du Châtelet* vous fait les complimens les plus ſincères et les plus vifs. Adieu, mon cher *Cideville*, adieu, juſqu'au premier envoi que je vous ferai de mes bagatelles.

LETTRE CXX.

1740.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

A Bruxelles, 26 janvier.

Les infamies de tant de gens de lettres ne m'empêchent point du tout d'aimer la littérature. Je fuis comme les vrais dévots qui aiment toujours la religion, malgré les crimes des hypocrites. Je vous avoue que fi je fuivais entièrement mon goût, je me livrerais tout entier à l'hiftoire du fiècle de *Louis XIV*, puifque le commencement ne vous en a pas déplu; mais je n'y travaillerai point tant que je ferai à Bruxelles: il faut être à la fource pour puifer ce dont j'ai befoin; il faut vous confulter fouvent. Je n'ai point affez de matériaux pour bâtir mon édifice hors de France. Je vais donc m'enfoncer dans les ténèbres de la métaphyfique et dans les épines de la géométrie, tant que durera le malheureux procès de madame *du Châtelet*.

J'ai fait ce que j'ai pu pour mettre Mahomet dans fon cadre, avant de quitter la poëfie; mais j'ai peur que dans cette pièce l'attention à ne pas dire tout ce qu'on pourrait dire, n'ait un peu éteint mon feu. La circonfpection eft une belle chofe, mais en vers elle eft bien trifte. Etre raifonnable et froid, c'eft prefque tout un: cela n'eft pas à l'honneur de la raifon.

Si j'avais de la fanté, et fi je pouvais me flatter de vivre, je voudrais écrire une hiftoire de France

1740. à ma mode. J'ai une drôle d'idée dans la tête ; c'eſt qu'il n'y a que des gens qui ont fait des tragédies qui puiſſent jeter quelque intérêt dans notre hiſtoire sèche et barbare. *Mézerai* et *Daniel* m'ennuient ; c'eſt qu'ils ne ſavent ni peindre ni remuer les paſſions. Il faut dans une hiſtoire, comme dans une pièce de théâtre, expoſition, nœud et dénouement.

Encore une autre idée. On n'a fait que l'hiſtoire des rois, mais on n'a point fait celle de la nation. Il ſemble que, pendant quatorze cents ans, il n'y ait eu dans les Gaules que des rois, des miniſtres et des généraux : mais nos mœurs, nos lois, nos coutumes, notre eſprit, ne ſont-ils donc rien ?

Adieu, Monſieur ; reſpect, reconnaiſſance.

P. S. Pardon ; il s'eſt trouvé une grande figure d'optique ſur l'autre feuillet ; je l'ai déchiré.

LETTRE CXXI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Ce 29 janvier.

JE ſuis abſolument de l'avis de l'ange gardien et de ſes chérubins, ſur le retranchement de la ſcène d'*Atide* au quatrième acte ; non-ſeulement cette arrivée d'*Atide* reſſemblait en quelque choſe à l'*Atalide* de Bajazet, mais elle me paraît peu décente et très-froide dans une circonſtance ſi terrible, et à la vue du corps expirant d'un père, qui doit occuper toute l'attention de la malheureuſe *Zulime*.

Après avoir bien examiné les autres obſervations, et avoir plié mon eſprit à ſuivre les routes qu'on me propoſe, je les trouve abſolument impraticables. 1740.

On veut que *Zulime* doute ſi ſon amant a aſſaſſiné ſon père, on veut enſuite qu'elle puiſſe l'excuſer ſur ce qu'il l'a tué ſans le ſavoir, et que cette idée de l'innocence de *Ramire* ſoit l'objet qui occupe principalement le cœur de *Zulime*.

Je crois avoir ménagé aſſez le peu de doutes qu'elle doit avoir, et je crois que ce ſerait perdre toute la force du tragique que de vouloir rendre toujours ſon amant innocent. Le véritable tragique, le comble de la terreur et de la pitié eſt, à mon avis, qu'elle aime ſon amant criminel et parricide. Point de belles ſituations ſans de grands combats, point de paſſions vraiment intéreſſantes ſans de grands reproches. Ceux qui conſeillèrent à *Pradon* de ne pas rendre *Phèdre* inceſtueuſe, lui conſeillèrent des bienſéances bien malheureuſes et bien meſſéantes au théâtre. Ah, ne me traitez pas en *Pradon!* (*)

Je condamne auſſi ſévèrement toute aſſemblée de peuple. Ce n'eſt pas d'une vaine pompe dont il s'agit; il faut que *Zulime*, en mourant, adore encore la cauſe de ſes crimes et de ſes malheurs; il faut qu'elle le diſe; et ſi elle était devant le peuple, cette affreuſe confidence ſerait déplacée; c'eſt alors que les bienſéances ſeraient violées. J'aime la pompe du ſpectacle, mais j'aime mieux un vers paſſionné.

Voici donc les ſeuls changemens que mon temps, mes occupations et mon départ me permettent. *Benigno animo legete, et publici juris in theatro fiant.*

(*) M. de *Voltaire* a changé depuis le plan de Zulime.

1740. Je vous fupplie d'adreffer vos ordres chez l'abbé *Mouffinot* qui aura mon adreffe.

Je me flatte que je vous adrefferai bientôt mieux que Zulime. Permettez-moi de baifer refpectueufement la belle main qui a écrit les remarques auxquelles j'ai obéi en partie.

. . . . *Si quid*
Rectius, imperti, fi non his utere mecum.

Voyez fi vous êtes à peu-près content. Donnez cela à mademoifelle *Quinault* quand il vous plaira, finon donnez-moi donc de nouveaux ordres; mais je fens les limites de mon efprit; je ne pourrai guère aller plus loin, comme je ne peux vous aimer ni vous refpecter davantage.

LETTRE CXXII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Le 12 mars.

MON très-cher ange gardien, je fis partir hier à l'adreffe de votre frère un petit paquet contenant à peu-près toutes les corrections que mon grand confeil m'a demandées pour cette Zulime. Je m'étais refroidi fur cet ouvrage, et j'en avais prefque perdu l'idée auffi-bien que la copie. Il a fallu que mademoifelle *Quinault* m'ait renvoyé les cinq actes, pour me mettre au fait de mon propre ouvrage. Il eft bien difficile de rallumer un feu prefque éteint: il

n'y

n'y a que le souffle de mes anges qui puisse en venir à bout. Voyez si vous retrouverez encore quelque chaleur dans les changemens que j'ai envoyés. Je commence à espérer beaucoup de succès de cet ouvrage aux représentations, parce que c'est une pièce dans laquelle les acteurs peuvent déployer tous les mouvemens des passions; et une tragédie doit être des passions parlantes. Je ne crois pas qu'à la lecture elle fît le même effet, parce que la pièce a trop l'air d'un magasin dans lequel on a brodé les vieux habits de *Roxane*, d'*Atalide*, de *Chimène*, de *Callirhoé*. 1740.

J'en reviens à Mahomet, il est tout neuf.

Tentanda via est quâ me quoque possim
Tollere humo.

Mais Zulime sera la pièce des femmes, et Mahomet la pièce des hommes. Je recommande l'une et l'autre à vos bontés.

Avez-vous oublié Pandore? Vous m'aviez dit qu'on en pouvait faire quelque chose. Je crois qu'il me sera plus aisé de vous satisfaire sur Pandore que sur Zulime. Je vous avoue que je serais fort aise d'avoir courtisé avec succès, une fois en ma vie, la Muse de l'opéra. Je les aime toutes neuf, et il faut avoir le plus de bonnes fortunes qu'on peut, sans être pourtant trop coquet.

Le Prince royal m'a écrit une lettre touchante au sujet de monsieur son père qui est à l'agonie. Il semble qu'il veuille m'avoir auprès de lui; mais vous me connaissez trop pour penser que je puisse quitter madame *du Châtelet* pour un roi, et même

1740. pour un roi aimable. Permettez à ce ſujet que je vous demande un petit plaiſir. Vous ne pouvez paſſer dans la rue Saint-Honoré ſans vous trouver auprès d'*Hébert*; je vous ſupplie de paſſer chez lui, et de voir une écritoire de *Martin* que nous feſons faire pour la préſenter au Prince royal. Voyez ſi elle vous plaît. Le préſent eſt aſſez convenable à un prince comme lui : c'eſt *Soliman* qui envoie un ſabre à *Scanderbeg*. Mais ce maudit *Hébert* me fait attendre des ſiècles. Le roi de Pruſſe ſe meurt; et s'il eſt mort avant que ma petite écritoire arrive, ma galanterie ſera perdue. Il n'y a pas trop de bonne grâce à donner à un roi qui peut rendre beaucoup. Cet air intéreſſé ôterait tout le mérite de l'écritoire.

Vous devriez bien me dire quelques nouvelles des ſpectacles ; ils m'intéreſſent toujours, quoique je ſois à préſent tout hériſſé des épines de la philoſophie.

Mais vous ne me mandez jamais rien de ce qui vous regarde, rien ſur votre veſſie ni ſur vos plaiſirs; je m'intéreſſe à tout cela plus qu'à tous les ſpectacles du monde. Allez-vous toujours les matins vous ennuyer en robe à juger des plaideurs?

1740.

LETTRE CXXIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Le 22 mars.

ANGE de paix, eh bien, comment trouvez-vous donc ce commencement de l'hiſtoire de *Louis XIV*? Je crois que j'en pourrais faire un ouvrage bien neuf, et peut-être honorable à la nation. Mais comme je ſuis traité dans cette nation pour qui je travaille!

Et Zulime, Zulime! ſi le cinquième acte n'eſt pas à votre fantaiſie, je n'ai qu'à me noyer, car j'y ai mis tout ce que je ſais. J'ai vu de beaux yeux pleurer en le liſant; mais je me défie toujours des beaux yeux : celles qui les portent ſont d'ordinaire ſéduites ou trompeuſes. La perſonne dont je vous parle eſt peut-être trop ſéduite en ma faveur : cependant elle n'a guère pleuré à Mérope, et elle a pleuré beaucoup à Zulime.

Pour l'amour de Dieu, n'exigez pas que je commence par faire de Zulime un trouble-fête! Quelle cruelle idée mon conſeil a-t-il eue! Croyez-moi, il n'y aurait plus d'intérêt. *Atide* doit ne pas déplaire, mais *Zulime* doit déchirer le cœur. Prenez-y garde, tout ſerait perdu.

Au reſte, mon conſeil eſt le ſeul conſeil dans Paris qui ſoit inſtruit des affaires d'Afrique. Si cela pouvait être joué à Pâques, je bénirais Mahomet; décidez. Il y a bien autre choſe ſur le tapis.

1740. Permettez-vous que je vous adresse une de mes rêveries, que vous jetterez au feu si vous la condamnez, et que vous ferez voir à M. le comte de *Maurepas* si vous l'approuvez (*). Je lui donne, par mon dernier vers, la louange la plus flatteuse. Je lui dis qu'il a des amis, et c'est votre amitié qui fait son éloge.

Est-ce que vous ne voulez pas donner un musicien à *Pandore*?

Est-ce que vous pensez qu'on ne peut rien tirer de cette madame *Prudise*, en lui fesant faire par pure faiblesse ce qu'on lui fait faire au théâtre anglais par une méchanceté déterminée, qui révolterait nos mœurs un peu faibles et trop délicates? Le rôle du petit *Adine* me paraît si joli! Laissez-vous toucher, et que je fasse quelque chose de cette *Prudise*.

J'ai lu Edouard. Je vous suis très-obligé de la bonté que vous avez eue de m'envoyer la traduction d'*Ortolani*: elle me paraît assez belle.

J'ai répondu à *Gresset* une lettre polie et d'amitié; je le crois un bon diable.

Adieu, mon adorable ami; toujours *sub umbrâ alarum tuarum.* Je suis bien persécuté, tout va de travers; mais vous m'aimez, *Emilie* m'aime, c'est la réponse à tout.

(*) L'épître à M. le comte de *Maurepas*, vol. d'Epîtres.

LETTRE CXXIV. 1740.

A M. HELVETIUS, *à Paris.*

A Bruxelles, ce 24 mars.

Je vous renvoie, mon cher ami, le manufcrit que vous avez bien voulu me communiquer. Vous me donnez toujours les mêmes fujets d'admiration et de critique. Vous êtes le plus hardi architecte que je connaiffe, et celui qui fe paffe le plus volontiers de ciment. Vous feriez trop au-deffus des autres, fi vous vouliez faire attention combien les petites chofes fervent aux grandes, et à quel point elles font indifpenfables; je vous prie de ne pas les négliger en vers, et furtout dans ce qui regarde votre fanté; vous m'avez trop alarmé par le danger où vous avez été. Nous avons befoin de vous, mon cher enfant en *Apollon*, pour apprendre aux Français à penfer un peu vigoureufement; mais moi j'en ai un befoin effentiel, comme d'un ami que j'aime tendrement, et dont j'attends plus de confeils dans l'occafion que je ne vous en donne ici.

J'attends la pièce de M. *Greffet*. Je ne me preffe point de donner Mahomet; je le travaille encore tous les jours. A l'égard de Pandore, je m'imagine que cet opéra prêterait affez aux muficiens; mais je ne fais à qui le donner. Il me femble que le récitatif en fait la principale partie, et que le favant *Rameau* néglige quelquefois le récitatif. M. d'*Argental* en eft

1740. assez content; mais il faut encore des coups de lime. Ce M. d'*Argental* est un des meilleurs juges, comme un des meilleurs hommes que nous ayons. Il est digne d'être votre ami. J'ai lu l'Optique du P. *Castel*. Je crois qu'il était aux petites-maisons quand il fit cet ouvrage. Il n'y en a qu'un que je puisse lui comparer ; c'est le quatrième tome de *Joseph Privat de Molières*, où il donne de son cru une preuve de l'existence de DIEU, propre à faire plus d'athées que tous les livres de *Spinosa*. Je vous dis cela en confidence. On me parle avec éloge des détails d'une comédie de *Boissy ;* je n'en croirai rien de bon que quand vous en serez content. Le janséniste *Rollin* continue-t-il toujours à mettre en d'autres mots ce que tant d'autres ont écrit avant lui ? et son parti préconise-t-il toujours comme un grand-homme ce prolixe et inutile compilateur? A-t-on imprimé, et vend-on enfin l'ouvrage de l'abbé de *Gamache* ? Il y aura sans doute un petit systême de sa façon ; car il faut des romans aux Français. Adieu, charmant fils d'*Apollon;* nous vous aimons ici tendrement. Ce n'est point un roman cela, c'est une vérité constante ; car nous sommes ici deux êtres très-constans.

LETTRE CXXV. 1740.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

A Bruxelles, ce 30 mars.

C'EST une chofe plaifante, Monfieur, que la tracafferie qu'on m'avait voulu faire avec M. de *Valori*, à Berlin et à Paris. J'entrevois que quelqu'un, qui veut abfolument fe mêler des affaires d'autrui, a mis dans fa tête de détruire M. de *Valori* et moi dans l'efprit du Prince royal : et ce n'eft pas la première niche qu'on m'a voulu faire dans cette cour. J'ai beau vivre dans la plus profonde retraite, et paffer mes jours avec *Euclide* et *Virgile*, il faut qu'on trouble mon repos.

Je crois connaître affez le Prince royal pour efpérer qu'il en redoublera de bontés pour moi ; et que, fi on a voulu lui infpirer des fentimens peu favorables pour notre miniftre, il ne fentira que mieux fon mérite. C'eft un prince qui unira, je crois, les lettres et les armes, qui s'accommodera en homme jufte pour Berg et Juliers, fi on lui fait des propofitions honorables, et qui défendra fes droits dans l'occafion avec de vrais foldats, fans avoir de géans inutiles.

Je ferais fort étonné fi le roi fon père revenait de fa maladie. Il faut qu'il foit bien mal, puifqu'il eft défendu en Pruffe de parler de fa fanté ni en mal ni en bien.

Lorfque vous m'avez fait l'honneur de m'écrire au fujet de M. de *Valori*, je venais de recevoir une lettre

1740. d'une de mes nièces, femme d'un commiſſaire des guerres à Lille, qui m'inſtruiſait auſſi de cette tracaſſerie. M. l'abbé de *Valori*, prévôt du chapitre de Lille, lui en avait parlé. Je ne peux mieux faire, je crois, Monſieur, que d'avoir l'honneur de vous envoyer la copie de la réponſe à ma nièce.

„ Les tracaſſeries viennent donc, ma chère enfant, „ juſque dans ma retraite, et prennent leur grand „ tour par Berlin. Je vois très-clairement que quelque „ bonne ame a voulu me nuire à la fois dans l'eſprit „ du Prince royal de Pruſſe, et dans celui de monſieur „ de *Valori;* et il y a quelque apparence qu'une „ certaine perſonne, qui avait voulu deſſervir M. de „ *Valori* à la cour de Berlin, a ſemé encore ce petit „ grain de zizanie.

„ Je connais M. de *Valori* en général par l'eſtime „ publique qu'il s'eſt acquiſe, et plus particulière„ment par le cas infini qu'en fait M. d'*Argenſon*, qui „ m'avait même flatté que j'aurais une nouvelle „ protection dans M. de *Valori* auprès du Prince „ royal.

„ J'avais eu l'honneur d'écrire pluſieurs fois à ce „ prince, que M. de *Valori* augmenterait le goût „ que ſon Alteſſe royale a pour les Français, et que „ j'eſpérais que ce ſerait pour moi un nouveau „ moyen de me conſerver dans ſes bonnes grâces. „ Je me flatte encore que le petit mal-entendu qu'on „ a fait naître ne détruira pas mes eſpérances.

„ Il eſt tout naturel que M. de *Valori*, ayant vu, „ dans les gazetins infidelles dont l'Europe eſt „ inondée, une fauſſe nouvelle ſur mon compte, „ l'ait crue comme les autres; qu'on en ait dit un

„ petit mot en paſſant à la cour de Pruſſe, et que 1740.
„ quelqu'un, à qui cela eſt revenu à Paris, en ait
„ fait un commentaire.

„ Il ne réſultera, de cette petite malice qu'on a
„ voulu faire à M. de *Valori*, rien autre choſe que
„ des aſſurances de la plus reſpectueuſe eſtime que
„ je vous prie de faire paſſer à M. de *Valori* par le
„ canal de monſieur ſon frère. Si tous les tracaſſiers
„ de Paris étaient ainſi payés de leurs peines, le
„ nombre en ſerait moins grand „.

Voilà, Monſieur, mes véritables ſentimens. Je fais toujours des vœux pour que vous ſoyez dans quelque place où vous puiſſiez donner un peu de carrière à vos grands talens, à votre bonne volonté pour le genre-humain, et à votre goût pour les arts.

En attendant, je vous conſeille de ne pas négliger mademoiſelle *le Maure*. C'était autrefois un beau pédantiſme que celui qui tenait toujours les premiers magiſtrats en longue jaquette, et qui leur interdiſait les ſpectacles. Je ne croirai les Français tout-à-fait revenus de l'ancienne barbarie, que quand l'archevêque de Paris, le chancelier et le premier préſident auront chacun une loge à l'opéra et à la comédie. Madame *du Châtelet* vous fait bien des complimens; et moi, Monſieur, je vous ſuis dévoué pour ma vie avec la plus tendre et la plus reſpectueuſe reconnaiſſance.

1740. LETTRE CXXVI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL, *à Paris.*

A Bruxelles, ce 1 avril.

PLUS ANGE GARDIEN QUE JAMAIS,

Je m'étais déjà avisé de travailler tout seul à ma Pandore, et je n'avais pas attendu la grâce d'en haut : j'allais l'envoyer pour chercher un musicien, lorsque le paquet de mon cher ange est arrivé.

J'ai grande impatience de savoir si vous trouvez le Mahomet mieux lié, plus intéressant, mieux écrit, et enfin, si après le grand fracas du quatrième acte, le cinquième vous semble supportable.

Vous pourriez, en attendant, mon respectable ami, couronner vos bontés pour Zulime, en promettant à mademoiselle *Gaussin* le premier rôle dans Mahomet. Vous voulez que j'espère de Zulime, j'espère donc; *in verbo tuo laxavi rete.*

Revenons à Pandore; je n'ai point d'expressions pour vous remercier. Il faudra donc encore une fois rompre la chaîne des études philosophiques, et quitter le compas pour la lyre. Soit, je suis le *maître Jacques* du Parnasse; mais malheureusement *maître Jacques* n'était ni bon cocher, ni bon cuisinier.

Vous ne laissez pas de m'embarrasser. Vous me foudroyez mes titans au troisième acte. La pièce alors aurait l'air d'être finie, et on en recommencerait une

autre qui ferait le mariage et la boîte de *Pandore*. Le grand point, me femble, eft de refondre les deux actions en une, je veux dire la guerre des titans et cette boîte fameufe. 1740.

Je ne haïrais pas que le Deftin lui-même parût au milieu du combat, et réglât les deux partis. Il n'y aura pas grand mal quand *Jupiter* aura un peu tort; il eft accoutumé fur la fcène de l'opéra à ne pas jouer le beau rôle: et fur la fcène de ce monde quels reproches ne lui fait-on pas? que de plaintes de la part des femmes qui n'ont pas les grâces de madame d'*Argental*, et de la part des hommes qui n'ont pas votre mérite? Dans ce monde chacun l'accufe, et fur le théâtre il reçoit des foufflets.

Je trouvais affez bon que *Mercure* fît la befogne du tentateur. Au bout du compte, il faut bien que les Dieux foient coupables du mal moral et du mal phyfique. D'ailleurs *Pandore* en était plus excufable; et qu'importe que cette *Pandore-Eve* foit féduite par *Mercure* ou par le diable? Dites-moi, je vous prie, fi la boîte n'eft pas un trait de la vengeance des Dieux, quels rapports auront les trois premiers actes avec les deux derniers? Voilà encore une fois ce qui m'embarraffe. L'opéra pourrait commencer au quatrième acte; c'eft à mon fens le plus grand des défauts: donnez-moi une réponfe à cette objection.

Au refte, je profiterai de toutes vos bontés et de tous vos avis, et je me mettrai en befogne dès que vous m'aurez bien voulu répondre. J'invoquerai *angelum meum*, et je travaillerai.

Hélas! j'ai peur que, parmi les maux fortis de la boîte de *Pandore*, la mort de madame de *Richelieu*

1740. ne ſoit bientôt un des plus certains, comme un des plus cruels. On dit qu'elle crache du pus et qu'elle a la fièvre. Vous perdriez une amie qui vous avait goûté infiniment.

Je ne ſais ſi la poſte en uſe avec les intendans des claſſes comme avec moi. Les paquets ont beau être contre-ſignés, le contre-ſeing d'un miniſtre français eſt ici très-peu conſidéré, et on paye ce beau ſeing neuf à dix florins; ainſi, quand par haſard vous aurez quelque gros paquet à envoyer, faites-le porter chez l'abbé *Mouſſinot.*

Bon ſoir, mon aimable, mon reſpectable ami, mon conſeil, mon juge, qui ſouffrez toutes mes rebellions; vous ne croyez donc pas qu'on puiſſe jamais réduire Madame *Prudiſe* aux mœurs françaiſes.... Si pourtant ....

Adieu; je vous embraſſe mille fois.

LETTRE CXXVII.

A M. DE CIDEVILLE.

A Bruxelles, ce 25 avril.

VOULEZ-VOUS ſavoir, mon charmant ami, mon confrère en *Apollon*, mon maître dans l'art de penſer délicatement, l'effet que m'a fait votre dernière lettre? celui qu'un bon inſtrument de muſique fait ſur un autre. Il en fait réſonner toutes les cordes qui ſont à l'uniſſon. Vous m'avez remis ſur le champ

la lyre à la main; j'ai ferré mes compas, je fuis revenu à l'autel de *Melpomène* et au temple des Grâces. Vous me direz fi j'ai été exaucé de vos trois Déeffes. 1740.

Tout ce que vous foupçonniez que j'ébauchais, eft prêt à vous être envoyé. Donnez-moi donc l'adreffe sûre que vous m'avez promife. J'ai plus de chofes à vous faire tenir que vous ne penfez. Je peux avoir mal employé mon temps, mais je ne fuis pas refté oifif. Je fais qu'il y a long-temps que je ne vous ai écrit, mais auffi vous aurez deux tragédies pour excufe; et fi vous n'êtes pas content, j'ai encore autre chofe à vous montrer.

Je veux vous rendre un peu compte de mes études; il me femble que c'eft un devoir que l'amitié m'impofe. Outre toutes les bagatelles poëtiques que vous recevrez de moi, vous en aurez auffi de philofophiques. Je crois avoir enfin mis les Elémens de *Newton* au point que l'homme le moins exercé dans ces matières, et le plus ennemi des fciences de calcul, pourra les lire avec quelque plaifir et avec fruit. J'ai mis au-devant de l'ouvrage un expofé de la métaphyfique de *Newton* et de celle de *Leibnitz* dont tout homme de bon fens eft juge-né. On va l'imprimer en Hollande au commencement de mai; mais il va paraître à Paris un ouvrage plus intéreffant et plus fingulier en fait de phyfique; c'eft une phyfique que madame *du Châtelet* avait compofée pour fon ufage, et que quelques membres de l'académie des fciences fe font chargés de rendre publique pour l'honneur de fon fexe et pour celui de la France.

Vous avez lu fans doute la comédie des Dehors

1740. trompeurs. Quel dommage! il y a des ſcènes charmantes et des morceaux frappés de main de maître. Pourquoi cela n'eſt-il pas plus étoffé, et pourquoi les derniers actes ſont-ils ſi languiſſans?

Amphora cœpit
Inſtitui, currente rotâ, cur urceus exit?

Il en eſt à peu-près de même de la pièce de *Greſſet*; et qui pis eſt, c'eſt une déclamation vide d'intérêt (*). Mon Dieu! pourquoi me parlez-vous de la tragédie, ſoi-diſant de *Coligny*? Il ſemble que vous ayez ſoupçonné qu'elle eſt de moi. Le *Duſauzet*, libraire de Hollande, et par conſéquent doublement fripon, a eu l'inſolence abſurde de la débiter ſous mon nom; mais, Dieu merci, le piége eſt groſſier; et fût-il plus fin, vous n'y ſeriez pas pris. Cette pitoyable rapſodie eſt d'un bon enfant nommé d'*Arnaud*, qui s'eſt aviſé de vouloir mettre le ſecond chant de la Henriade en tragédie.

Adieu, mon cher ami; mon cœur et mon eſprit ſont à vous pour jamais. Madame *du Châtelet* vous fait mille complimens.

(*) Edouard III, tragédie.

LETTRE CXXVIII. 1740.

A M. DE CIDEVILLE.

A Bruxelles, le 5 mai.

Un ballot eſt parti, mon cher ami; il eſt marqué d'un grand T. *Signa* Tau *ſuper caput dolentium*. Ce paquet eſt très-honteux de ne contenir que quatre tomes de mes anciennes rêveries imprimées à Amſterdam, et rien des nouvelles folies.

On va jouer Zulime à Paris. Peut-être la jouera-t-on quand vous recevrez cette lettre; mais je l'ai tant corrigée que je n'ai pu encore la faire tranſcrire pour vous l'envoyer. Il eût été mieux de vous l'envoyer d'abord tout informe qu'elle était; j'y aurais gagné de bons conſeils, mais auſſi je vous aurais fait un mauvais préſent. Voilà ce que c'eſt que d'être condamné à vivre loin de vous. Quel plaiſir ce ſerait de vous conſulter tous les jours, de vous montrer le lendemain ce que vous auriez réformé la veille! Voilà comme les belles-lettres font le charme de la vie, autrement elles n'en ſont que la faible conſolation.

J'eſpère enfin vous envoyer bientôt Zulime et Mahomet. Ce Mahomet n'eſt pas, comme vous croyez bien, le *Mahomet II* qui coupe la tête à ſa bien-aimée; c'eſt *Mahomet* le fanatique, le cruel, le fourbe, et, à la honte des hommes, le grand, qui de garçon marchand, devient prophète, légiſlateur et monarque.

1740. Zulime n'eſt que le danger de l'amour, et c'eſt un ſujet rebattu; Mahomet eſt le danger du fanatiſme, cela eſt tout nouveau. Heureux celui qui trouve une veine nouvelle dans cette mine du théâtre ſi long-temps fouillée et retournée, mais je veux ſavoir ſi c'eſt de l'or que j'ai tiré de cette veine; c'eſt à votre pierre de touche, mon cher ami, que je veux m'adreſſer.

J'ai bien envie de mettre bientôt dans votre bibliothéque un monument ſingulier de l'amour des beaux arts, et des bontés d'un prince unique en ce monde. Le Prince royal de Pruſſe, à qui ſon ogre de père permettait à peine de lire, n'attend pas que ce père ſoit mort pour oſer faire imprimer la Henriade. Il a fait fondre en Angleterre des caractères d'argent, et il compte établir dans ſa capitale une imprimerie auſſi belle que celle du louvre. Eſt-ce que ce premier pas d'un roi philoſophe ne vous enchante pas? Mais en même temps, quel triſte retour ſur la France! C'eſt à Berlin que les beaux arts vont renaître. Eh, que fait-on pour eux en France? on les perſécute. Je me conſole, parce qu'il y a une *Emilie* et un *Cideville*, et que quand on a le bonheur de leur plaire, on n'a que faire de l'appui des ſots.

Adieu, mon cher ami; Madame *du Châtelet* vous fait mille complimens. Je ſuis à vous pour ma vie.

LETTRE

LETTRE CXXIX.

1740.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON, *à Paris.*

A Bruxelles, le 21 de mai.

LES petits hommages que je vous dois, Monſieur, depuis long-temps, ſont partis par le coche, comme *Scudéri*, pour aller en cour ; ce ſont quatre volumes de mes rêveries imprimées à Amſterdam. Les fautes des éditeurs ſe trouvaient en fort grand nombre avec les miennes ; j'ai corrigé tout ce que j'ai pu, et il s'en faut beaucoup que j'en aye corrigé aſſez. Si je croyais que cela pût vous amuſer quelques momens, je me croirais bien payé de mes peines.

Je ne connais et ne veux d'autre récompenſe que de plaire au petit nombre qui penſe comme vous. Les faveurs des rois ſont faites pour le courtiſan le plus adroit ; les places des gens de lettres ſont pour ceux qui ſont bien à la cour ; votre eſtime eſt pour le mérite. Je vous avoue que je ne regrette qu'une choſe, c'eſt que mes ouvrages ne ſoient imprimés que chez les étrangers. Je ſuis fâché d'être de contrebande dans ma patrie. Je ne ſais par quelle fatalité, n'ayant jamais parlé ni écrit qu'en honnête homme et en bon citoyen, je ne puis parvenir à jouir des priviléges qu'on doit à ces deux titres. Peut-être : *Extinctus, amabitur idem ;* mais ſi c'eſt de vous qu'il eſt aimé, il n'a pas beſoin d'attendre, et il eſt heureux de ſon vivant.

1740. Le procès de madame *du Châtelet* n'avance guère. Il faut ſe préparer à reſter ici long-temps. J'y ſuis avec elle, j'y ſuis à l'abri de la perſécution, et cependant je vous regrette.

Je ne ſais, Monſieur, ſi vous avez entendu parler du jéſuite *Janſſens* à qui on redemande ici en juſtice un dépôt de deux cents mille florins. Le procès ſe pourſuit vivement; le rapporteur m'a dit qu'il y avait de terribles preuves contre ce jéſuite. Il pourra être condamné, mais ſes confrères reſteront tout-puiſſans, car on ne peut ni les ſouffrir, ni s'en défaire. Il y a des ſociétés immortelles comme des hommes immortels.

Adieu, Monſieur; il y a ici deux cœurs qui vous ſont dévoués pour jamais.

LETTRE CXXX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

12 juin.

MON adorable ami, vous ſavez que je n'ai jamais eſpéré un ſuccès brillant de Zulime. Je vous ai toujours mandé que la mort du père tuerait la pièce; et la véritable raiſon, à mon gré, c'eſt qu'alors l'intérêt change; cela fait une pièce double. Le cœur n'aime point à ſe voir dérouté; et quand une fois il eſt plein d'un ſentiment qu'on lui a inſpiré, il rebute tout ce qui ſe préſente à la traverſe; d'ailleurs les paſſions qui règnent dans Zulime, ne ſont point aſſez neuves.

Le public, qui a vu déjà les mêmes choses sous d'autres noms, n'y trouve point cet attrait invincible que la nouveauté porte avec soi. Que vous êtes charmans, vous et madame d'*Argental!* que vous êtes au-dessus de mes ouvrages! mais aussi je vous aime plus que tous mes vers. 1740.

Je vous supplie de faire au plutôt cesser pour jamais les représentations de Zulime, sur quelque honnête prétexte. Je vous avoue que je n'ai jamais mis mes complaisances que dans Mahomet et Mérope. J'aime les choses d'une espèce toute neuve. Je n'attends qu'une occasion de vous envoyer la dernière leçon de Mahomet; et si vous n'êtes pas content, vous me ferez recommencer. Vous m'enverrez vos idées, je tâcherai de les mettre en œuvre. Je ne puis mieux faire que d'être inspiré par vous.

Voulez-vous, avant votre départ, une seconde dose de Mérope? Je suis comme les chercheurs de pierre philosophale; ils n'accusent jamais que leurs opérations, et ils croient que l'art est infaillible. Je crois Mérope un très-beau sujet, et je n'accuse que moi. J'en ai fait trois nouveaux actes; cela vous amuserait-il?

En attendant, voici une façon d'ode (*) que je viens de faire pour mon *cher* roi de Prusse. De quelle épithète je me sers-là pour un roi! *Un roi cher!* cela ne s'était jamais dit. Enfin, voilà l'ode ou plutôt les stances; c'est mon cœur qui les a dictées bonnes ou mauvaises; c'est lui qui me dicte les plus tendres remercîmens pour vous, la reconnaissance, l'amitié la plus respectueuse et la plus inviolable.

(*) Voyez le volume d'Epîtres.

1740.

LETTRE CXXXI.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

A Bruxelles, le 18 juin.

Si j'avais l'honneur d'être auprès de mon cher monarque, favez-vous bien, Monfieur, ce que je ferais ? je lui montrerais votre lettre, car je crois que fes miniftres ne lui donneront jamais de fi bons confeils. Mais il n'y a pas d'apparence que je voye, du moins fitôt, mon meffie du Nord. Vous vous doutez bien que je ne fais point quitter mes amis pour des rois; et je l'ai mandé tout net à ce charmant prince que j'appelle *votre humanité*, au lieu de l'appeler *votre majefté.*

A peine eft-il monté fur le trône (*), qu'il s'eft fouvenu de moi pour m'écrire la lettre la plus tendre, et pour m'ordonner, ce font fes termes, de lui écrire toujours comme à un homme, et jamais comme à un roi.

Savez-vous que tout le monde s'embraffe dans les rues de Berlin, en fe félicitant fur les commencemens de fon règne. Tout Berlin pleure de joie; mais pour fon prédéceffeur, perfonne ne l'a pleuré, que je fache. Belle leçon pour les rois! Les gens en place font pour la plupart de grands miférables; ils ne favent pas ce qu'on gagne à faire du bien.

(*) Le 31 de mai 1740.

J'ai cru faire plaisir, Monsieur, au roi, à vous et à M. de *Valori*, en lui transcrivant les propres paroles de ce ministre dont vous m'avez fait part : *Il commence son règne comme il y a apparence qu'il le continuera; par-tout des traits de bonté*, &c. J'ai écrit aussi à M. de *Valori;* j'ai fait plus encore, j'ai écrit à M. le baron de *Keyserling*, favori du roi, et je lui ai transcrit les louanges non suspectes qui me reviennent de tous côtés de notre cher *Marc-Aurèle* prussien, et surtout les quatre lignes de votre lettre. 1740.

Vous m'avouerez qu'on aime d'ordinaire ceux dont on a l'approbation, et que le roi ne saura pas mauvais gré à M. de *Valori* de mon petit rapport, ni M. de *Valori* à moi. Des bagatelles établissent quelquefois la confiance; et la première des instructions d'un ministre, c'est de plaire.

Les affaires me paraissent bien brouillées en Allemagne et par-tout; et je crois qu'il n'y a que le conseil de la Trinité qui sache ce qui arrivera dans la petite partie de notre petit tas de boue qu'on appelle Europe. La maison d'Autriche voudrait bien attaquer les *Borbonides*, mais sa pragmatique la retient. La Saxe et la Bavière disputeront la succession : Berg et Juliers est une nouvelle pomme de discorde, sans compter les Goths, Visigoths et Gépides qui pourraient danser dans cette pyrrhique de barbares.

Dulce, mari magno turbantibus æquora ventis,
E terrâ magnum alterius spectare laborem.

Débrouille qui voudra ces fusées, moi je cultive en paix les arts, bien fâché que les comédiens aient

1740. voulu à toute force donner cette Zulime, que je n'ai jamais regardée que comme de la crême fouettée, dans le temps que j'avais quelque chose de meilleur à leur donner. J'ai eu l'honneur de vous en montrer les prémices.

Si me, Marce, tuis vatibus inferes,
Sublimi feriam sidera vertice.

Madame *du Châtelet* vous fait mille complimens; vous connaissez mon tendre et respectueux attachement.

LETTRE CXXXII.

A M. DE MAUPERTUIS.

A Bruxelles, le 29 de juin.

LES grands-hommes sont mes rois, Monsieur, mais la converse n'a pas lieu ici : les rois ne sont pas mes grands-hommes. Une tête a beau être couronnée, je ne fais cas que de celles qui pensent comme la vôtre ; et c'est votre estime et votre amitié, non la faveur des souverains, que j'ambitionne. Il n'y a que le roi de Prusse que je mets de niveau avec vous, parce que c'est de tous les rois le moins roi et le plus homme. Il est bienfesant et éclairé, plein de grands talens et de grandes vertus ; il m'étonnera et m'affligera sensiblement s'il se dément jamais. Il ne lui manque que d'être géomètre, mais il est profond métaphysicien, et moins bavard que le grand *Volfius.*

J'irais obferver cet aftre du Nord, fi je pouvais quitter celui dont je fuis depuis dix ans le fatellite. Je ne fuis pas comme les comètes de *Defcartes*, qui voyagent de tourbillon en tourbillon. 1740.

A propos de tourbillon, j'ai lu le quatrième tome de *Jofeph Privat de Molières*, qui prouve l'exiftence de DIEU par un poids de cinq livres pofé fur un 4 de chiffre (*). Il paraît que vos confrères les examinateurs de fon livre, n'ont pas donné leurs fuffrages à cette étrange preuve; fur quoi j'avais pris la liberté de dire :

Quand il s'agit de prouver Dieu,
Vos meffieurs de l'académie
Tirent leur épingle du jeu
Avec beaucoup de prud'hommie.

J'ai lu quelque chofe de M. de *Gamache* (**), mais je ne fais pas bien encore ce qu'il prétend. Il fait quelquefois le plaifant : j'aimerais mieux clarté et méthode.

J'apprends de bien funeftes nouvelles de la fanté de madame de *Richelieu*: vous perdrez une perfonne qui vous eftimait et qui vous aimait, puifqu'elle vous avait connu ; c'était prefque la feule protectrice qui me reftait à Paris. Je lui étais attaché dès fon enfance ; fi elle meurt, je ferai inconfolable.

Adieu, Monfieur ; je vous fuis attaché pour jamais. Vous favez que je vous ai toujours aimé, quoique je vous admiraffe ; ce qui eft affez rare à concilier.

(*) On appelle 4 de chiffre, un piége à rats, fur lequel on met un poids.

(**) L'Aftronomie phyfique de l'abbé de *Gamache*.

1740. LETTRE CXXXIII.

À M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Ce 24 juin.

ZULIME, mon respectable ami, est faite pour mon malheur. Vous savez que madame de *Richelieu* est à la mort; peut-être en est-ce fait à l'heure où je vous écris. Vous n'ignorez pas la perte que je fais en elle; j'avais droit de compter sur ses bontés, et j'ose dire sur l'amitié de M. de *Richelieu*. Il faut que je joigne à la douleur dont cette mort m'accable, celle d'apprendre que M. de *Richelieu* me fait le plus mauvais gré du monde d'avoir laissé jouer Zulime dans ces cruelles circonstances. Vous pouvez me rendre justice. Cette malheureuse pièce devait être donnée longtemps avant que madame de *Richelieu* fût à Paris. Elle fut représentée le 9 juin, quand madame de *Richelieu* donnait à souper, et se croyait très-loin d'être en danger. J'ai fait depuis humainement ce que j'ai pu pour la retirer, sans en venir à bout. Elle était à la troisième représentation, lorsque j'eus le malheur de perdre mon neveu, qui était correcteur des comptes, et que j'aimais tendrement. Ma famille ne s'est point avisée de trouver mauvais qu'on représentât un de mes ouvrages pendant que mon pauvre neveu était à l'agonie, et que j'avais le cœur percé. Faudrait-il que ceux qui se disent protecteurs ou amis, et qui souvent ne sont ni l'un ni l'autre, affectassent de se fâcher d'un prétendu manque de

bienséance dont je n'ai pas été le maître, quand ma famille n'a pas imaginé de s'en formaliser? Vous êtes 1740. peut-être à portée, vous ou monsieur votre frère, de faire valoir à M. de *Richelieu* mon innocence; il a grand tort assurément de m'affliger. Je sens aussi douloureusement que lui la perte de madame de *Richelieu*, et je suis bien loin de mériter son mécontentement; il m'est très-sensible dans une occasion si triste. Il est bien dur de paraître insensible quand on a le cœur déchiré.

Mille tendres respects à madame d'*Argental*. Madame *du Châtelet* vous fait à tous deux bien des complimens; elle vous aime autant que je vous suis attaché.

LETTRE CXXXIV.

A M. DE CIDEVILLE.

A Bruxelles, 28 juin.

Eh bien, mon cher ami, avez-vous reçu le paquet T? C'est M. *Helvétius*, un de nos confrères en *Apollon*, quoique fermier général, qui s'est chargé de vous le faire rendre de Paris à Rouen. Si les soins d'un fermier général et l'adresse d'un premier président ne suffisent pas, à qui faudra-t-il avoir recours?

Je ne vous ai point envoyé Zulime, que les comédiens de Paris ont représentée presque malgré moi, et qui n'est pas digne de vous. Si j'avais de la vanité, je vous dirais qu'elle n'est pas digne de moi; du moins, je crois pouvoir mieux faire, et qu'en effet

1740. Mahomet vaut mieux. Vous jugerez ſi j'ai bien peint les fourbes et les fanatiques.

En attendant, voyez, mon cher ami, ſi vous êtes un peu content de la petite *odelette* pour notre ſouverain le roi de Pruſſe. Je l'appelle notre ſouverain, parce qu'il aime, qu'il cultive, qu'il encourage les arts que nous aimons. Il écrit en français beaucoup mieux que pluſieurs de nos académiciens ; et quelquefois dans ſes lettres il laiſſe échapper de petits ſixains ou dixains que peut-être ne déſavoueriez-vous pas. Sa paſſion dominante eſt de rendre les hommes heureux, et de faire fleurir chez lui les belles-lettres. Me ſerait-il permis de vous dire que, dès qu'il a été ſur le trône, il m'a écrit ces propres paroles : *Pour Dieu, ne m'écrivez qu'en homme, et mépriſez avec moi les noms, les titres et tout l'éclat extérieur.*

Eh bien, qu'en dites-vous? Votre cœur n'eſt-il pas ému ? N'eſt-on pas heureux d'être né dans un ſiècle qui a produit un homme ſi ſingulier ? Avec tout cela je reſte à Bruxelles ; et le meilleur roi de la terre, ſon mérite et ſes faveurs ne m'éloigneront pas un moment d'*Emilie*. Les rois (même celui-là), ne doivent marcher qu'après les amis : vous ſentez bien que cela va ſans dire.

Adieu, mon aimable ami ; je vous embraſſe bien tendrement,

LETTRE CXXXV.

1740.

A M. L'ABBÉ PREVOST.

A Bruxelles, juin.

ARNAUD fit autrefois l'apologie de *Boileau*, et vous voulez, Monſieur, faire la mienne. Je ſerais auſſi ſenſible à cet honneur, que le fut *Boileau;* non que je ſois auſſi vain que lui, mais parce que j'ai plus beſoin d'apologie. La ſeule choſe qui m'arrête tout court, eſt celle qui empêcha le grand *Condé* d'écrire des mémoires. Vous voyez que je ne prends pas d'exemples médiocres. Il dit qu'il ne pourrait ſe juſtifier ſans accuſer trop de monde. *Si parva licet componere magnis*, je ſuis à peu-près dans le même cas.

Comment pourrai-je, par exemple, ou comment pourriez-vous parler des ſouſcriptions de ma Henriade, ſans avouer que M. *Thiriot*, alors fort jeune, diſſipa malheureuſement l'argent des ſouſcriptions de France? J'ai été obligé de rembourſer à mes frais tous les ſouſcripteurs qui ont eu la négligence de ne point envoyer à Londres, et j'ai encore par devers moi les reçus de plus de cinquante perſonnes. Serait-il bien agréable pour ces perſonnes, qui pour la plupart ſont des gens très-riches, de voir publier qu'ils ont eu l'économie de recevoir à mes dépens l'argent de mon livre? Il eſt très-vrai qu'il m'en a coûté beaucoup pour avoir fait la Henriade, et que j'ai donné autant d'argent en France, que ce poëme

1740. m'en a valu à Londres; mais plus cette anecdote eſt déſagréable pour notre nation, plus je craindrais qu'on ne la publiât.

S'il fallait parler de quelques ingrats que j'ai faits, ne ſerait-ce pas me faire des ennemis irréconciliables? Pourrai-je enfin publier la lettre que m'écrivit l'abbé *Desfontaines*, de bicêtre, ſans commettre ceux qui y ſont nommés ? J'ai ſans doute de quoi prouver que l'abbé *Desfontaines* me doit la vie, je ne dirai pas l'honneur; mais y a-t-il quelqu'un qui l'ignore, et n'y a-t-il pas de la honte à ſe meſurer avec un homme auſſi univerſellement haï et mépriſé que *Desfontaines* ?

Loin de chercher à publier l'opprobre des gens de lettres, je ne cherche qu'à le couvrir. Il y a un écrivain connu qui m'écrivit un jour : Voici, Monſieur, un libelle que j'ai fait contre vous ; ſi vous voulez m'envoyer cent écus, il ne paraîtra pas. Je lui fis mander que cent écus étaient trop peu de choſe, que ſon libelle devait lui valoir au moins cent piſtoles, et qu'il devait le publier. Je ne finirais point ſur de pareilles anecdotes, mais elles me peignent l'humanité trop en laid, et j'aime mieux les oublier.

Il y a un article dans votre lettre qui m'intéreſſe beaucoup davantage, c'eſt le beſoin que vous avez de douze cents livres. M. le prince de *Conti* eſt à plaindre de ce que ſes dépenſes le mettent hors d'état de donner, à un homme de votre mérite, autre choſe qu'un logement. Je voudrais être prince ou fermier général pour avoir la ſatisfaction de vous marquer une eſtime ſolide. Mes affaires ſont actuellement fort

loin de ressembler à celles d'un fermier général, et font presque aussi dérangées que celles d'un prince. J'ai même été obligé d'emprunter deux mille écus de M. *Bronod*, notaire; et c'est de l'argent de madame la marquise *du Châtelet* que j'ai payé ce que je devais à *Prault* fils; mais, sitôt que je verrai jour à m'arranger, soyez très-persuadé que je préviendrai l'occasion de vous servir avec plus de vivacité que vous ne pourriez la faire naître. Rien ne me ferait plus agréable et plus glorieux que de pouvoir n'être pas inutile à celui de nos écrivains que j'estime le plus. C'est avec ces sentimens très-sincères que je suis, Monsieur, &c. 1740.

LETTRE CXXXVI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Bruxelles, 12 juillet.

MON adorable ami, jamais ange gardien n'a plus travaillé pour le mortel qui lui est confié. Vous avez fait une besogne vraiment angélique. J'ai d'abord mis par écrit quelques murmures qui me sont échappés, à moi profane, et que j'ai envoyés sous le nom de remontrances à M. de *Pont-de-Vesle;* mais aujourd'hui j'ai esquissé le cinquième acte, et je l'ai joint à mes murmures. Je tiens qu'il faut toujours voir les statues un peu dégrossies pour juger de l'effet que feront les grands traits. Mandez-moi comment vous trouvez cette première ébauche de l'admirable idée que vous m'avez suggérée, et ce que vous pensez de

1740. mes petites objections. Je commence à entrevoir que Mahomet sera, sans aucune comparaison, ce que j'aurai fait de mieux, et ce sera à vous que j'en aurai l'obligation. Que le succès sera flatteur pour moi quand je vous le devrai ! En vérité, vous êtes bien aimable; mais avouez qu'il n'y a personne que vous qui pût rendre de ces services d'ami.

Si le roi de Prusse n'achète pas vos bustes, il faudra qu'il ait une haine décidée pour le cavalier *Bernin* et pour moi. J'ai tout lieu de croire qu'il fera ce que je lui proposerai incessamment sur cette petite acquisition, soit que j'aye le bonheur de le voir, soit que je lui écrive. Je ne sais encore, entre nous, s'il joindra une magnificence royale à ses autres qualités ; c'est de quoi je ne peux encore répondre. Philosophie, simplicité, tendresse inaltérable pour ceux qu'il honore du nom de ses amis, extrême fermeté et douceur charmante, justice inébranlable, application laborieuse, amour des arts, talens singuliers ; voilà certainement ce que je peux vous assurer qu'il possède. Soyez tout aussi sûr, mon respectable ami, que je le presserai avec la vivacité que vous me connaissez. Je suis heureusement à portée d'en user ainsi. Il ne m'a jamais écrit si souvent ni avec tant de confiance et de bonté que depuis qu'il est sur le trône, et qu'il fait jour et nuit son métier de roi avec une application infatigable. Quel bonheur pour moi si je peux engager ce roi que j'idolâtre, à faire une chose qui puisse plaire à un ami qui est dans mon cœur fort au-dessus encore de ce roi !

LETTRE CXXXVII. 1740.

A M. DE MAUPERTUIS.

A la Haie, ce 21 juillet.

Vous voilà, Monfieur, comme le Meffie, trois rois courent après vous (15); mais je vois bien que, puifque vous avez fept mille livres de la France, et que vous êtes français, vous n'abandonnerez point Paris pour Berlin. Si vous aviez à vous plaindre de votre patrie, vous feriez très-bien d'en accepter une autre; et, en ce cas, je féliciterais mon adorable roi de Pruffe; mais c'eft à vous à voir dans quelle pofition vous êtes. Au bout du compte, vous avez conquis la terre fur les *Caffini*, et vous êtes fur vos lauriers; fi vous y trouvez quelque épine, vous en émoufferez bientôt la pointe.

Cependant, fi ces épines étaient telles que vous vouluffiez abandonner le pays qui les porte pour aller à la cour de Berlin, confiez-vous à moi en toute fureté; dites-moi fi vous voulez que je mette un prix à votre acquifition; je vous garderai le fecret, comme je l'exige de vous, et je vous fervirai auffi vivement que je vous aime et que je vous eftime.

Me voici pour quelques jours à la Haie, je retournerai bientôt à Bruxelles; me permettrez-vous de vous parler ici d'une chofe que j'ai fur le cœur depuis

(15) M. de *Maupertuis* venait d'avoir de la France une nouvelle penfion de 3000 livres; la Ruffie lui en offrait une plus confidérable, et le roi de Pruffe l'appelait pour lui confier le foin de fon académie.

1740. long-temps. Je ſuis affligé de vous voir en froideur avec une dame qui, après tout, eſt la ſeule qui puiſſe vous entendre, et dont la façon de penſer mérite votre amitié. Vous êtes faits pour vous aimer l'un et l'autre : écrivez-lui (un homme a toujours raiſon quand il ſe donne le tort avec une femme), vous retrouverez ſon amitié, puiſque vous avez toujours ſon eſtime.

Je vous prie de me mander où je pourrais trouver la première bévue que l'on fit à votre académie, quand on jugea d'abord que la terre était aplatie aux pôles ſur des meſures qui la donnaient alongée (16).

Ne ſait-on rien du Pérou?

Adieu; je ſuis un juif errant à vous pour jamais.

P. S. Comme je reſterai à la Haie un peu plus que je ne comptais, vous pouvez y adreſſer vos lettres chez l'envoyé de Pruſſe. M. *s'Graveſende* vous fait mille complimens. Vous ſavez que lui et M. *Muſſchembroëk* ont préféré leur patrie à Berlin.

(16) M. *Jacques Caſſini*, mort en 1756, avait trouvé, en 1701, par ſa meſure des degrés du méridien de Paris à Collioure, qu'ils décroiſſaient en approchant du pôle : il en conclut d'abord, mais fauſſement, que la terre etait aplatie vers les pôles; et M. de *Fontenelle*, dans l'extrait qu'il donna du mémoire de M. *Caſſini*, parut adopter la fauſſe conclusion de cet aſtronome. (Mémoires de l'académie pour l'année 1701). Cette erreur a été corrigée dans la nouvelle edition qu'on a faite des premières années de ces Mémoires. Ce fut un ingénieur, nommé *des Roubais*, qui s'en aperçut le premier, et qui donna un mémoire à ce ſujet dans les journaux de Hollande.

LETTRE

LETTRE CXXXVIII.

1740.

A MILORD HARVEY,

GARDE DES SCEAUX D'ANGLETERRE,

Sur Louis XIV.

Juillet.

JE fais compliment à votre nation, Milord, ſur la priſe de Porto-Bello, et ſur votre place de garde des ſceaux. Vous voilà fixé en Angleterre ; c'eſt une raiſon pour moi d'y voyager encore. Je vous réponds bien, que ſi certain procès eſt gagné, vous verrez arriver à Londres une petite compagnie choiſie de newtoniens, à qui le pouvoir de votre attraction, et celui de milady *Harvey*, feront paſſer la mer. Ne jugez point, je vous prie, de mon eſſai ſur le ſiècle de *Louis XIV*, par les deux chapitres imprimés en Hollande avec tant de fautes, qui rendent mon ouvrage inintelligible. Si la traduction anglaiſe eſt faite ſur cette copie informe, le traducteur eſt digne de faire une verſion de l'Apocalypſe ; mais ſurtout ſoyez un peu moins fâché contre moi de ce que j'appelle le ſiècle dernier le ſiècle de *Louis XIV*. Je ſais bien que *Louis XIV* n'a pas eu l'honneur d'être le maître ni le bienfaiteur d'un *Bayle*, d'un *Newton*, d'un *Halley*, d'un *Addiſſon*, d'un *Dryden* : mais dans le ſiècle qu'on nomme de *Léon X*, ce pape *Léon X* avait-il tout fait? N'y avait-il pas d'autres princes

qui contribuèrent à polir et à éclairer le genre-
1740. humain? Cependant le nom de *Léon X* a prévalu, parce qu'il encouragea les arts plus qu'aucun autre. Eh! quel roi a donc en cela rendu plus de ſervices à l'humanité que *Louis XIV!* Quel roi a répandu plus de bienfaits, a marqué plus de goût, s'eſt ſignalé par de plus beaux établiſſemens! Il n'a pas fait tout ce qu'il pouvait faire, ſans doute, parce qu'il était homme; mais il a fait plus qu'aucun autre, parce qu'il était un grand-homme: ma plus forte raiſon pour l'eſtimer beaucoup, c'eſt qu'avec des fautes connues, il a plus de réputation qu'aucun de ſes contemporains; c'eſt que, malgré un million d'hommes dont il a privé la France, et qui tous ont été intéreſſés à le décrier, toute l'Europe l'eſtime, et le met au rang des plus grands et des meilleurs monarques.

Nommez-moi donc, Milord, un ſouverain qui ait attiré chez lui plus d'étrangers habiles, et qui ait plus encouragé le mérite dans ſes ſujets? Soixante ſavans de l'Europe reçurent à la fois des récompenſes de lui, étonnés d'en être connus.

Quoique le roi ne ſoit pas votre ſouverain, leur écrivait M. *Colbert*, *il veut être votre bienfaiteur; il m'a commandé de vous envoyer la lettre de change ci-jointe, comme un gage de ſon eſtime.* Un bohémien, un danois, recevaient de ces lettres datées de Verſailles. *Guillemini* bâtit une maiſon à Florence des bienfaits de *Louis XIV;* il mit le nom de ce roi ſur le frontiſpice, et vous ne voulez pas qu'il ſoit à la tête du ſiècle dont je parle.

Ce qu'il a fait dans ſon royaume doit ſervir à jamais d'exemple. Il chargea de l'éducation de ſon fils et de

ſon petit-fils, les plus éloquens et les plus ſavans hommes de l'Europe. Il eut l'attention de placer 1740. trois enfans de *Pierre Corneille*, deux dans les troupes, et l'autre dans l'Egliſe; il excita le mérite naiſſant de *Racine*, par un préſent conſidérable pour un jeune homme inconnu et ſans bien; et quand ce génie ſe fut perfectionné, ces talens, qui ſouvent ſont l'excluſion de la fortune, firent la ſienne. Il eut plus que de la fortune, il eut la faveur, et quelquefois la familiarité d'un maître dont un regard était un bienfait; il était, en 1688 et 1689, de ces voyages de Marly, tant brigués par les courtiſans; il couchait dans la chambre du roi pendant ſes maladies, et lui liſait ces chefs-d'œuvre d'éloquence et de poëſie qui décoraient ce beau règne.

Cette faveur, accordée avec diſcernement, eſt ce qui produit de l'émulation et qui échauffe les grands génies; c'eſt beaucoup de faire des fondations, c'eſt quelque choſe de les ſoutenir; mais s'en tenir à ces établiſſemens, c'eſt ſouvent préparer les mêmes aſiles pour l'homme inutile et pour le grand-homme; c'eſt recevoir dans la même ruche l'abeille et le frelon.

Louis XIV ſongeait à tout; il protégeait les académies, et diſtinguait ceux qui ſe ſignalaient. Il ne prodiguait point ſa faveur à un genre de mérite, à l'excluſion des autres, comme tant de princes qui favoriſent, non ce qui eſt bon, mais ce qui leur plaît; la phyſique et l'étude de l'antiquité attirèrent ſon attention. Elle ne ſe rallentit pas même dans les guerres qu'il ſoutenait contre l'Europe; car, en bâtiſſant trois cents citadelles, en feſant marcher quatre cents mille ſoldats, il feſait élever l'obſervatoire, et tracer une

méridienne d'un bout du royaume à l'autre, ouvrage
1740. unique dans le monde. Il fesait imprimer dans son palais les traductions des bons auteurs grecs et latins; il envoyait des géomètres et des physiciens au fond de l'Afrique et de l'Amérique, chercher de nouvelles connaissances. Songez, Milord, que sans le voyage et les expériences de ceux qu'il envoya à la Cayenne, en 1672, et sans les mesures de M. *Picard*, jamais *Newton* n'eût fait ses découvertes sur l'attraction. Regardez, je vous prie, un *Cassini* et un *Huygens*, qui renoncent tous deux à leur patrie qu'ils honorent, pour venir en France jouir de l'estime et des bienfaits de *Louis XIV*. Et pensez-vous que les Anglais même ne lui aient pas d'obligation? Dites-moi, je vous prie, dans quelle cour *Charles II* puisa tant de politesse et tant de goût? Les bons auteurs de *Louis XIV* n'ont-ils pas été vos modèles? N'est-ce pas d'eux que votre sage *Addisson*, l'homme de votre nation qui avait le goût le plus sûr, a tiré souvent ses excellentes critiques? L'évêque *Burnet* avoue que ce goût, acquis en France par les courtisans de *Charles II*, réforma chez vous jusqu'à la chaire, malgré la différence de nos religions; tant la saine raison a par-tout d'empire. Dites-moi, si les bons livres de ce temps n'ont pas servi à l'éducation de tous les princes de l'Empire? Dans quelles cours de l'Allemagne n'a-t-on pas vu des théâtres français? Quel prince ne tâchait pas d'imiter *Louis XIV*? Quelle nation ne suivait pas alors les modes de la France?

Vous m'apportez, Milord, l'exemple du czar *Pierre le grand*, qui a fait naître les arts dans son pays, et qui est le créateur d'une nation nouvelle;

vous me dites cependant que ſon ſiècle ne ſera pas appelé dans l'Europe le *ſiècle du czar Pierre;* vous en concluez que je ne dois pas appeler le ſiècle paſſé, le ſiècle de *Louis XIV*. Il me ſemble que la différence eſt bien palpable. Le czar *Pierre* s'eſt inſtruit chez les autres peuples; il a porté leurs arts chez lui; mais *Louis XIV* a inſtruit les nations; tout, juſqu'à ſes fautes, leur a été utile. Les proteſtans, qui ont quitté ſes Etats, ont porté chez vous-mêmes une induſtrie qui feſait la richeſſe de la France. Comptez-vous pour rien tant de manufactures de ſoie et de criſtaux? Ces dernières ſurtout furent perfectionnées chez vous par nos réfugiés, et nous avons perdu ce que vous avez acquis. 1740.

Enfin, la langue françaiſe, Milord, eſt devenue preſque la langue univerſelle. A qui en eſt-on redevable? Etait-elle auſſi étendue du temps d'*Henri IV*? Non, ſans doute; on ne connaiſſait que l'italien et l'eſpagnol. Ce ſont nos excellens écrivains qui ont fait ce changement. Mais qui a protégé, employé, encouragé ces excellens écrivains? C'était M. *Colbert*, me direz-vous; je l'avoue, et je prétends bien que le miniſtre doit partager la gloire du maître. Mais qu'eût fait un *Colbert* ſous un autre prince? ſous votre roi *Guillaume*, qui n'aimait rien, ſous le roi d'Eſpagne *Charles II*, ſous tant d'autres ſouverains?

Croiriez-vous bien, Milord, que *Louis XIV* a réformé le goût de ſa cour en plus d'un genre, il choiſit *Lulli* pour ſon muſicien, et ôta le privilége à *Cambert*, parce que *Cambert* était un homme médiocre, et *Lulli* un homme ſupérieur. Il ſavait diſtinguer l'eſprit du génie; il donnait à *Quinault* les ſujets de

1740. ſes opéra; il dirigeait les peintures de *le Brun;* il ſoutenait *Boileau*, *Racine* et *Molière* contre leurs ennemis; il encourageait les arts utiles comme les beaux arts, et toujours en connaiſſance de cauſe; il prêtait de l'argent à *Van-Robais* pour établir ſes manufactures: il avançait des millions à la compagnie des Indes qu'il avait formée; il donnait des penſions aux ſavans et aux braves officiers. Non-ſeulement il s'eſt fait de grandes choſes ſous ſon règne, mais c'eſt lui qui les feſait. Souffrez donc, Milord, que je tâche d'élever à ſa gloire un monument que je conſacre encore plus à l'utilité du genre-humain.

Je ne conſidère pas ſeulement *Louis XIV* parce qu'il a fait du bien aux Français, mais parce qu'il a fait du bien aux hommes; c'eſt comme homme, et non comme ſujet, que j'écris; je veux peindre le dernier ſiècle, et non pas ſimplement un prince. Je ſuis las des hiſtoires où il n'eſt queſtion que des aventures d'un roi, comme s'il exiſtait ſeul, ou que rien n'exiſtât que par rapport à lui; en un mot, c'eſt encore plus d'un grand ſiècle que d'un grand roi que j'écris l'hiſtoire.

Péliſſon eût écrit plus éloquemment que moi; mais il était courtiſan, et il était payé. Je ne ſuis ni l'un ni l'autre, c'eſt à moi qu'il appartient de dire la vérité.

J'eſpère que dans cet ouvrage vous trouverez, Milord, quelques-uns de vos ſentimens; plus je penſerai comme vous, plus j'aurai droit d'eſpérer l'approbation publique.

LETTRE CXXXIX. 1740.

A M. DE MAUPERTUIS.

A Bruxelles, le 9 d'auguſte.

Je crois vous avoir mandé, Monſieur, par un petit billet, combien votre lettre, du 31 juillet, m'avait étonné et mortifié. Les détails que vous voulez bien me faire, dans votre lettre du 4, m'affligent encore davantage. Je vois, avec douleur, ce que j'ai vu toujours depuis que je reſpire, que les plus petites choſes produiſent les plus violens chagrins.

Un mal-entendu a produit entre la perſonne dont vous me parlez et le ſuiſſe (17) une ſcène très-déſagréable. Vous avez, permettez-moi de vous le dire, écrit un peu sèchement à une perſonne qui vous aimait et qui vous eſtimait. Vous lui avez fait ſentir qu'elle avait un tort humiliant dans une affaire où elle croyait s'être conduite avec généroſité; elle en a été ſenſiblement affligée.

Si j'avais pu vous écrire plutôt ce que je vous écrivis en arrivant à la Haie, ſi j'avais été à portée d'obtenir de vous que vous fiſſiez quelques pas, toujours honorables à un homme, et que ſon amitié pour vous avait mérités, je n'aurais pas aujourd'hui le chagrin d'apprendre ce que vous m'apprenez. J'en ai le cœur percé; mais, encore une fois, je ne crois

(17) Il s'agit ici d'une diſcuſſion entre madame *du Châtelet* et *Kœnig*, qui, dans un voyage en France, s'était chargé de lui expliquer la philoſophie leibnitzienne. M. de *Maupertuis* avait pris le parti de *Kœnig*.

1740. pas que ce que vous me mandez puiſſe vous faire tort. On aura ſans doute outré les rapports qu'on vous aura faits ; les termes que vous ſoulignez ſont incroyables. N'y ajoutez point foi, je vous en conjure. Donnez-moi un exemple de philoſophie ; croyez que je parlerai comme il faut, que je vous rendrai, que je vous ferai rendre la juſtice qui vous eſt due : fiez-vous à mon cœur.

Je vous étonnerai peut-être quand je vous dirai que je n'ai pas ſu un mot de la querelle du ſuiſſe à Paris. Soyez tout auſſi convaincu que vous m'apprenez de tout point la première nouvelle d'une choſe mille fois plus cruelle.

Je vous conjure, encore une fois, de mêler un peu de douceur à la ſupériorité de votre eſprit. Il eſt impoſſible que la perſonne dont vous me parlez ne ſe rende à la raiſon et à ma juſte douleur.

Soyez sûr que je conſerve pour vous la plus tendre eſtime, que je n'y ai jamais manqué, et que vous pouvez diſpoſer entièrement de moi.

LETTRE CXL.

1740.

A M. LE PRESIDENT HENAULT.

A Bruxelles, 20 augufte.

RIEN ne m'a tant flatté depuis long-temps, Monfieur, que votre fouvenir et vos ordres. Vous croyez bien que j'ai reçu M. *Dumolard* comme un homme qui m'eft recommandé par vous; je n'ai pu encore lui rendre que de petits foins, mais j'efpère lui rendre bientôt de plus grands fervices. Il fera heureux fi, n'étant pas auprès de vous, il peut être auprès d'un roi qui penfe comme vous, qui fait qu'il faut plaire, et qui en prend tous les moyens. Sa paffion dominante eft de faire du bien, et fes autres paffions font tous les arts. C'eft un philofophe fur le trône; c'eft quelque chofe de plus, c'eft un homme aimable. M. de *Maupertuis* eft allé l'obferver; mais je ne l'envie point. Je paffe ma vie avec un être fupérieur, à mon gré, aux rois, et même à celui-là. J'ai été très-aife que M. de *Maupertuis* ait vu madame *du Châtelet*. Ce font deux aftres (pour parler le langage newtonien) qui ne peuvent fe rencontrer fans s'attirer. Il y avait de petits nuages qu'un moment de lumière a diffipés.

Pour le livre de madame *du Châtelet*, dont vous me parlez, je crois que c'eft ce qu'on a jamais écrit de mieux fur la philofophie de *Leibnitz*. Si les cœurs des philofophes allemands fe prennent par la lecture,

1740. les *Volfius*, les *Hanschius* et les *Tumingius* feront tous amoureux d'elle fur fon livre, et lui enverront, du fond de la Germanie, les lemmes et les théorèmes les plus galans; mais je fuis bien perfuadé qu'il vaut mieux fouper avec vous que d'enchanter le Nord, ou de le mefurer.

Je prends la liberté de vous envoyer une épître au roi de Pruffe, que mon cœur m'a dictée, il y a quelque temps, et que je fouhaite que vous lifiez avec autant d'indulgence que lui. Si madame *du Deffant* et les perfonnes avec lefquelles vous vivez daignaient fe fouvenir que j'exifte, je vous fupplierais de leur préfenter mes refpects. Ne doutez pas des fentimens qui m'attachent à vous pour la vie.

LETTRE CXLI.

A M. THIRIOT.

A Bruxelles, le 16 augufte.

COMME je ne connais aucun cérémonial, Dieu merci, je n'ai jamais imaginé qu'il y en eût dans l'amitié, et je ne conçois pas comment vous vous plaignez du filence d'un folitaire qui, retiré loin de Paris et de la perfécution, ne peut avoir rien à mander, tandis que vous, qui êtes au centre des arts et des agrémens, ne lui avez pas écrit une feule fois dans le temps qu'il paraiffait avoir befoin de la confolation de fes amis. Je n'avais pas befoin de cette longue interruption de votre commerce, pour en fentir mieux le prix; mais fi la première loi de l'amitié eft de la

cultiver, la feconde loi eft de pardonner quand on a manqué à la première. Mon cœur eft toujours le même, quoique vos faveurs foient inégales. Je ne fais ni vous oublier, ni m'accoutumer à votre oubli, ni vous le trop reprocher. 1740.

L'homme dont vous me parlez me fera cher par deux raifons, parce qu'il eft favant et qu'il vient de votre part; mais j'ai peur de l'avoir manqué en chemin. J'étais à la Haie pour une petite commiffion; j'en revins hier au foir; je trouvai votre lettre du 26 juillet à Bruxelles; j'appris qu'un français, qui allait à Berlin, m'avait demandé ici en paffant, et je juge que c'eft ce M. *Dumolard.* Le roi aime toutes les fortes de littérature et de mérite, et les encourage toutes. Il fait qu'il y a d'autres talens dans le monde que celui de mefurer des courbes. Il eft comme le père célefte, *multæ funt manfiones in domo ejus.* Je ne fais fi ma retraite me permettra d'être fort utile auprès de lui aux beaux arts qu'il protége. Une amitié qui m'eft facrée me privera du bonheur de vivre à fa cour, et m'empêchera de le regretter. Plus fes lettres me l'ont fait connaître et plus je l'admire. Il eft né pour être, je ne dis pas le modèle des rois, cela n'eft pas bien difficile, mais le modèle des hommes. Il connaît l'amitié, et, foit dit fans reproche, il me donne de fes nouvelles plus fouvent que vous.

M. de *Maupertuis* va honorer fa cour; c'eft quelque chofe de mieux que *Platon*, qui va trouver un meilleur roi que *Denis;* il vient d'arriver à Bruxelles et va de là à Véfel ou à Clèves; il y trouvera bientôt le plus aimable roi de la terre, entouré de quelques ferviteurs choifis qu'il appelle fes amis, et qui méritent

ce titre. Ses ſujets et les étrangers le comblent de
1740. bénédictions. Tout le monde s'embraſſait à ſon retour dans les rues de Berlin; tout le monde pleurait de joie. Plus de trente familles, que la rigueur du dernier gouvernement avait forcées d'aller en Hollande, ont tout vendu pour aller vivre ſous le nouveau roi. Un petit-fils du premier miniſtre de Saxe, qui a cinquante mille florins de revenu, me diſait, ces jours paſſés: *Je n'aurai jamais d'autre maître que le roi de Pruſſe, je vais m'établir dans ſes Etats.* Il n'a encore perdu aucune journée; il fait des heureux; il reſpecte même la mémoire de ſon père; il l'a pleuré, non par oſtentation de vertu, mais par l'excès de ſon bon naturel. Je bénis l'auteur de la nature d'être né dans le ſiècle d'un ſi bon prince. Peut-être ſon exemple donnera de l'émulation aux autres ſouverains. Adieu; rougiſſons de n'être pas auſſi vertueux que lui, et de ne pas cultiver aſſez l'amitié, la première des vertus, dont un roi donne l'exemple aux hommes.

LETTRE CXLII.

A M. DE MAUPERTUIS.

A Bruxelles, le 29 d'auguſte, *la 3e année depuis la terre aplatie.*

COMMENT diable vouliez-vous, mon grand philoſophe, que je vous écriviſſe à Véſel? Je vous en croyais parti pour aller trouver le roi des ſages ſur ſa route. J'ai appris qu'on était ſi charmé de vous avoir dans ce bouge fortifié, que vous devez vous y plaire; car qui donne du plaiſir en a.

Vous avez déjà vu l'ambaſſadeur rebondi du plus aimable monarque du monde. M. de *Camas* eſt ſans doute avec vous. Pour moi, je crois que c'eſt après vous qu'il court. Mais vraiment, à l'heure que je vous parle, vous êtes auprès du roi. Le philoſophe et le prince s'aperçoivent déjà qu'ils ſont faits l'un pour l'autre. Vous direz avec M. *Algarotti*, *faciamus hîc tria tabernacula :* pour moi je ne puis faire que *duo tabernacula.* 1740.

Sans doute, je ſerais avec vous ſi je n'étais pas à Bruxelles; mais mon cœur n'en eſt pas moins à vous, et n'en eſt pas moins le ſujet du roi qui eſt fait pour régner ſur tout être penſant et ſentant. Je ne déſeſpère pas que madame *du Châtelet* ne ſe trouve quelque part ſur votre chemin : ce ſera une aventure de conte de fées; elle arrivera avec *raiſon ſuffiſante*, entourée de *monades* (*). Elle ne vous aime pourtant pas moins, quoiqu'elle croye aujourd'hui le monde *plein*, et qu'elle ait abandonné ſi hautement le *vide.* Vous avez ſur elle un aſcendant que vous ne perdrez jamais. Enfin, mon cher Monſieur, je ſouhaite auſſi vivement qu'elle de vous embraſſer au plutôt. Je me recommande à votre amitié dans la cour digne de vous, où vous êtes.

(*) Alluſion à la philoſophie de *Leibnitz*, que madame *du Châtelet* avait expliquée dans ſes Inſtitutions phyſiques.

1740.

LETTRE CXLIII.

A M. BERGER.

A Bruxelles, le . . . auguste.

Je reçois votre lettre du 25; vous ne pouvez ajouter, Monfieur, au plaifir que me font vos lettres, qu'en détruifant le bruit qui fe répand, que j'ai envoyé mon Siècle de *Louis XIV* à *Prault*. Je fais qu'on n'en a que des copies très-infidelles, et je ferais fâché que les copies ou l'original fuffent imprimés.

Je n'aurai jamais d'auffi brillantes nouvelles à vous apprendre que celles que vous nous envoyez; c'eft ici le pays de l'uniformité. Bruxelles eft fi peu bruyant que la plus grande nouvelle d'aujourd'hui eft une très-petite fête que je donne à madame *du Châtelet*, à madame la princeffe de *Chimai*, et à M. le duc d'*Aremberg*. *Rouffeau*, je crois, n'en fera pas. C'eft furement la première fête qu'un poëte ait donnée à fes dépens, et où il n'y ait point de poëfie. J'avais promis une devife fort galante pour le feu d'artifice; mais j'ai fait faire de grandes lettres bien lumineufes, qui difent *je fuis du jeu, va tout;* cela ne corrigera pas nos dames qui aiment un peu trop le brelan; je n'ai pourtant fait cela que pour les corriger.

Si vous voyez M. *Bouchardon*, qui élève des monumens un peu plus durables pour fa gloire et pour celle de fa nation, je vous prie de lui faire mes fincères complimens; vous favez que les *Phidias* me font auffi chers que les *Homère*.

Continuez, mon cher ami, à m'écrire de très-longues lettres qui me dédommagent de tout ce que je ne vois pas à Paris. Mille complimens à M. de *Crébillon*, à M. de la *Bruère*. N'oubliez pas de dire à l'abbé *Dubos* combien je l'estime et je l'aime. Adieu. 1740.

LETTRE CXLIV.

A M. DE MAUPERTUIS.

A la Haie, ce 18 septembre.

Je vous sers, Monsieur, plutôt que je ne vous l'avais promis : et voilà comme vous méritez qu'on vous serve. Je vous envoie la réponse de M. *Smith;* vous verrez de quoi il est question.

Quand nous partîmes tous deux de Clèves, et que vous prîtes à droite, et moi à gauche, je crus être au jugement dernier, où le bon Dieu sépare ses élus des damnés. *Divus Federicus* vous dit : Asseyez-vous à ma droite dans le paradis de Berlin ; et à moi : Allez, maudit, en Hollande.

Je suis donc dans cet enfer phlegmatique, loin du feu divin qui anime les *Fédéric*, les *Maupertuis*, les *Algarotti*. Pour Dieu, faites-moi la charité de quelques étincelles dans les eaux croupissantes où je suis morfondu ! Instruisez-moi de vos plaisirs, de vos desseins. Vous verrez sans doute M. de *Valori;* présentez-lui, je vous en supplie, mes respects. Si je ne lui écris point, c'est que je n'ai nulle nouvelle à lui mander ; je serais aussi exact que je lui suis dévoué, si mon commerce pouvait lui être utile ou agréable.

Voulez-vous que je vous envoye quelques livres ?
1740. Si je fuis encore en Hollande à la réception de vos ordres, je vous obéirai fur le champ. Je vous prie de ne me pas oublier auprès de M. de *Keyferling.*

Mandez-moi, je vous prie, fi l'énorme monade de *Volfius* argumente à Marbourg, à Berlin ou à Hall ?

Adieu, Monfieur; vous pouvez m'adreffer vos ordres à la Haie. Ils me feront rendus par-tout où je ferai, et je ferai par toute terre à vous pour jamais.

LETTRE CXLV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A la Haie, ce 26 feptembre.

IL y a tant de gens, et de gens en place, qui n'ont point d'honneur, qu'il eft bien jufte que l'homme du monde qui en a le plus, porte le nom de fa terre. Vous voilà donc confeiller d'honneur, mon cher et refpectable ami; et avec l'honneur vous aurez encore le profit. Vous vendrez votre charge ; vous aurez le double avantage d'être plus riche et de ne rien faire, deux points affez importans pour l'agrément de cette vie. Heureux qui peut la paffer avec vous, mon cher ange, et avec votre aimable moitié et avec votre fortuné frère ! Vivez gais, fains et contens : fouvenez-vous tous trois d'un homme qui vous aime bien tendrement, et qui vous fera attaché toute fa vie avec les fentimens les plus vifs et les plus inaltérables.

LETTRE

LETTRE CXLVI.

1740.

A M. DE CAMAS,

AMBASSADEUR DU ROI DE PRUSSE.

A la Haie, ce 18 octobre.

MONSIEUR,

LES jansénistes disent qu'il y a des commandemens de DIEU qui sont impossibles. Si DIEU ordonnait ici que l'on supprimât l'Anti-Machiavel, les jansénistes auraient raison. Vous verrez, Monsieur, par la lettre ci-jointe au dépositaire du manuscrit, la manière dont je me suis conduit. J'ai senti, dès le premier moment, que l'affaire était très-délicate; et je n'ai fait aucun pas sans être éclairé du secrétaire de la légation de Prusse à la Haie, et sans instruire le roi de tout. J'ai toujours représenté ce qui était, et j'ai obéi à ce qu'on voulait. Il faut partir d'où l'on est. *Vanduren* ayant imprimé sous deux titres différens l'Anti-Machiavel, et le livre étant très-défiguré de la part du libraire, et assez dangereux en quelques pays, par le tour malin qu'on peut donner à plus d'une expression, j'ai cru qu'on ne pouvait y remédier qu'en donnant l'ouvrage tel que je l'ai déposé à la Haie, et tel qu'il ne peut déplaire, je crois, à personne. Avant même de faire cette démarche, j'ai envoyé à sa majesté une nouvelle copie manuscrite de son ouvrage, avec ces petits changemens que j'ai cru que la bienséance exigeait. Je lui ai envoyé aussi un exemplaire de l'édition de *Vanduren*. S'il veut encore

y corriger quelque chofe, ce fera pour une nouvelle
1740. édition ; car vous jugez bien qu'on s'arrache le livre dans toute l'Europe. En général, on en eft charmé (je parle de l'édition de *Vanduren* même) : les maximes qui y font répandues ont plu infiniment ici à tous les membres de l'Etat, et à la plupart des miniftres. Mais il faut avouer qu'il y a eu auffi quelques miniftres qui en font révoltés, et c'eft pour eux et pour leurs cours que j'ai fait la nouvelle édition. Car ce livre, qui eft le catéchifme de la vertu, doit plaire dans tous les Etats et dans toutes les fectes, à Rome comme à Genève, aux jéfuites comme aux janféniftes, à Madrid comme à Londres. Je vous dirai hardiment, Monfieur, que je fais plus de cas de ce livre que des céfars de l'empereur *Julien*, et des maximes de *Marc-Aurèle*. Je trouve bien des gens de mon fentiment; et tout le monde admire qu'un jeune prince de vingt-cinq ans, ait employé ainfi un loifir que les autres princes et les autres hommes n'occupent que d'amufemens dangereux ou frivoles.

Enfin, Monfieur, la chofe eft faite; il l'a voulu, il n'y a qu'à la foutenir. J'ai tout lieu d'efpérer que la conduite du roi juftifiera en tout l'Anti-Machiavel du prince. J'en juge par ce qu'il me fait l'honneur de m'écrire du 7 octobre, au fujet d'Herftall.

Ceux qui ont cru que je voulais garder le comté de Horn au lieu d'Herftall, ne m'ont pas connu. Je n'aurais eu d'autres droits fur Horn, que ceux que le plus fort a fur les biens du plus faible.

Un prince qui donne à la fois ces exemples de juftice et de fermeté, ne fera-t-il pas refpecté dans toute l'Europe? quel prince ne recherchera pas fon

amitié? Enfin, Monſieur, il vous aime et vous l'aimez; il connaît le prix de vos conſeils, c'eſt aſſez pour me répondre de ſa gloire. Je crois qu'il eſt né pour ſervir d'exemple à la nature humaine; et ſurement il ſera toujours ſemblable à lui-même, s'il croit vos conſeils. Je ne lui ſuis attaché par aucun intérêt; ainſi rien ne m'aveugle. Ce ſera au temps à décider ſi j'ai eu raiſon ou non de lui donner les ſurnoms de *Titus* et de *Trajan*. 1740.

Je me deſtine à paſſer mes jours dans une ſolitude, loin des rois et de toute affaire; mais je ne ceſſerai jamais d'aimer le roi de Pruſſe et M. de *Camas*. Ces expreſſions ſont un peu familières; le roi les permet, permettez-les auſſi, et ſouffrez que je ne diſtingue point ici le monarque du miniſtre.

Je ſuis pour toute ma vie, Monſieur, avec tous les ſentimens que je vous dois, &c.

LETTRE CXLVII.

A M. THIRIOT.

A la Haie, octobre.

MON cher ami, je reçois votre lettre. Vous ſerez content au plus tard au mois de juin. Vous avez affaire à un roi qui eſt réglé dans ſes finances comme un géomètre, et qui a toutes les vertus. Ne vous mettez point dans la tête les choſes dont vous me parlez. Continuez à bien ſervir le plus aimable monarque de la terre, et à aimer vos anciens amis d'une amitié

1740. ferme et courageuſe, qui ne cède point aux inſinuations de ceux qui cherchent à extirper dans le cœur des autres une vertu qu'ils n'ont point connue dans le leur.

Enfin, le roi de Pruſſe a accepté le préſent que je lui ai voulu faire de M. *Dumolard*. Annoncez-lui cette bonne nouvelle. M. *Jordan* vous mandera les détails, s'il ne les a déjà mandés.

Voici de la graine des *Périclès* et des *Lélius;* c'eſt un jeune républicain, d'une famille diſtinguée dans ſa patrie, et qui lui fera honneur par lui-même. Il déſire de voir à Paris des hommes et des livres : vous pouvez lui procurer ce qu'il y a de mieux dans ces deux eſpèces.

Scribe tui gregis hunc, et fortem crede bonumque.

Je vous embraſſe, &c.

LETTRE CXLVIII.

A M. DE CIDEVILLE.

A la Haie, au palais du roi de Pruſſe, le 18 octobre.

VOICI mon cas, mon très-aimable *Cideville*. Quand vous m'envoyâtes, dans votre dernière lettre, ces vers parmi leſquels il y en a de charmans et d'inimitables pour notre *Marc-Aurèle* du Nord, je me propoſai bien de lui en faire ma cour. Il devait alors venir à Bruxelles incognito; nous l'y attendions, mais la fièvre quarte, qu'il a malheureuſement

encore, dérangea tous ses projets. Il m'envoya un courrier à Bruxelles, et je partis pour l'aller trouver auprès de Clèves. 1740.

C'est là que je vis un des plus aimables hommes du monde, un homme qui serait le charme de la société, qu'on chercherait par-tout, s'il n'était pas roi; un philosophe sans austérité, rempli de douceur, de complaisance, d'agrémens, ne se souvenant plus qu'il est roi dès qu'il est avec ses amis, et l'oubliant si parfaitement qu'il me le fesait presque oublier aussi, et qu'il me fallait un effort de mémoire pour me souvenir que je voyais assis sur le pied de mon lit un souverain qui avait une armée de cent mille hommes. C'était bien là le moment de lui lire vos aimables vers : madame du *Châtelet* qui devait me les envoyer, ne l'a pas fait. J'étais bien fâché, et je le suis encore; ils sont à Bruxelles, et moi, depuis un mois, je suis à la Haie. Mais je vous jure bien fort que la première chose que je ferai en revenant à Bruxelles, sera de les faire copier et de les envoyer à celui qui en est digne, et qui en sentira tout le prix. Soyez sûr que vous en aurez des nouvelles.

Savez-vous bien ce que je fais à présent à la Haie? Je fais imprimer la réfutation de *Machiavel*, ouvrage fait pour rendre le genre-humain heureux, s'il peut l'être, composé, il y a trois ans, par ce jeune prince qui, dans un temps que les gens de son espèce emploient à la chasse, se formait à la vertu et à l'art de régner. J'y ai joint une petite préface de ma façon, et cela était nécessaire pour prévenir deux éditions toutes tronquées, toutes défigurées, qui paraissent

1740. coup ſur coup ; l'une chez *Meyer* à Londres, l'autre chez *Vanduren* à la Haie.

Il faut que vous liſiez, mon cher ami, cet ouvrage digne d'un roi. Quelque goth et quelque vandale trouveront peut-être à redire qu'un ſouverain oſe ſi bien penſer et ſi bien écrire ; ils regretteront les heureux temps où les rois ſignaient leur nom avec un monogramme, ſans ſavoir épeler : mais mon cher *Cideville* et tous les êtres penſans applaudiront. Je n'y fais autre choſe que d'envoyer un exemplaire du livre à M. de *Pontcarré*, avec un autre pour vous dans le paquet.

Et Mahomet ; il eſt tout prêt. Quand, comment le faire tenir au meilleur de mes amis et de mes juges ? Je vous embraſſe mille fois.

LETTRE CXLIX.

A M. HELVETIUS, *à Paris.*

A la Haie, au palais du roi de Pruſſe, ce 27 octobre.

MON cher et jeune *Apollon*, mon poëte philoſophe, il y a ſix ſemaines que je ſuis plus errant que vous ; je comptais de jour en jour repaſſer par Bruxelles, et y relire deux pièces charmantes de poëſie et de raiſon, ſur leſquelles je vous dois beaucoup de points d'admiration, et auſſi quelques points interrogans. Vous êtes le génie que j'aime, et qu'il fallait aux Français. Il vous faut encore un peu de travail, et je vous réponds que vous irez au ſommet

du temple de la gloire par un chemin tout nouveau. —— Je voudrais bien, en attendant, trouver un chemin 1740. pour me rapprocher de vous: la Providence nous a tous difperfés; madame *du Châtelet* eft à Fontainebleau, je vais peut-être à Berlin, vous voilà, je crois, en Champagne; qui fait cependant fi je ne pafferai pas une partie de l'hiver à Cirey, et fi je n'aurai pas le plaifir de voir celui qui eft aujourd'hui *noftri fpes altera Pindi*? Ne feriez-vous pas à préfent avec M. de *Buffon*? celui-là va encore à la gloire par d'autres chemins; mais il va auffi au bonheur, il fe porte à merveille. Le corps d'un athlète et l'ame d'un fage, voilà ce qu'il faut pour être heureux.

A propos de fage, je compte vous envoyer inceffamment un exemplaire de l'Anti-Machiavel; l'auteur était fait pour vivre avec vous. Vous verrez une chofe unique, un allemand qui écrit mieux que bien des français qui fe piquent de bien écrire, un jeune homme qui penfe en philofophe, et un roi qui penfe en homme. Vous m'avez accoutumé, mon cher ami, aux chofes extraordinaires. L'auteur de l'Anti-Machiavel et vous font deux chofes qui me réconcilient avec le fiècle. Permettez-moi d'y mettre encore *Emilie;* il ne la faut pas oublier dans la lifte; et cette lifte ne fera jamais bien longue.

Je vous embraffe de tout mon cœur; mon imagination et mon cœur courent après vous.

1740.

LETTRE CL.

A M. DE PONT-DE-VESLE.

Ce 16 novembre, en courant.

Huc quoque clara tui pervenit fama triumphi,
Languida quò feſſi vix venit aura noti.

J'APPRENDS dans un village de Liége, en revenant à Bruxelles, que l'homme du monde le plus aimable va être auſſi un des plus à ſon aiſe. Vous êtes, dit-on, Monſieur, intendant des claſſes de la marine. Il y a long-temps que je ſuis dans la claſſe des gens qui vous ſont le plus tendrement attachés, et je vous jure qu'il n'y a perſonne qui ſente plus de plaiſir, quand il vous arrive des événemens agréables, que les deux voyageurs flamands qui vous ſont ces complimens très-ſincères et très à la hâte. Madame *du Châtelet* va vous écrire; mais je l'ai devancée, afin d'avoir un avantage ſur elle une fois en ma vie. Ce ſont des hommes comme vous qu'il faut mettre en place, et non pas des animaux qui ne ſont graves que par ſottiſe, et qui ne ſavent ni donner ni recevoir du plaiſir. Je vois que M. de *Maurepas* aime à placer les gens qui lui reſſemblent, et qu'il eſt bon ami comme bon connaiſſeur. Adieu, monſieur l'Intendant; il n'eſt doux de l'être qu'à Verſailles et à Paris. Je vous ſuis attaché pour jamais avec la tendreſſe la plus reſpectueuſe.

LETTRE CLI.

1740.

AU CARDINAL DE FLEURI.

A Berlin, le 26 novembre.

J'AI reçu, Monfeigneur, votre lettre du 14, que M. le marquis de *Beauvau* m'a remife. J'ai obéi aux ordres que votre Eminence ne m'a point donnés; j'ai montré votre lettre au roi de Pruffe. Il eft d'autant plus fenfible à vos éloges qu'il les mérite, et il me paraît qu'il fe difpofe à mériter ceux de toutes les nations de l'Europe. Il eft à fouhaiter pour leur bonheur, ou du moins pour celui d'une grande partie, que le roi de France et le roi de Pruffe foient amis. C'eft votre affaire; la mienne eft de faire des vœux et de vous être toujours dévoué avec le plus profond refpect.

1740.

LETTRE CLII.

A M. DE MAUPERTUIS.

Potsdam, décembre.

ETANT obligé de quitter les rois et les philosophes, ou les philosophes et les rois, je vous recommande M. *Dumolard* comme français et comme homme de mérite. Unissez-vous, je vous prie, avec M. *Jordan* pour le présenter au roi par l'ordre duquel il est venu, et pour faire régler sa destinée; la mienne sera de vous aimer toujours.

LETTRE CLIII.

A M. **.

Courte réponse aux longs discours d'un docteur allemand.

JE m'étais donné à la philosophie, croyant y trouver le repos que *Newton* appelle *rem prorsus substantialem;* mais je vis que la racine carrée du cube des révolutions des planètes, et les carrés de leurs distances, fesaient encore des ennemis. Je m'aperçois que j'ai encouru l'indignation de quelques docteurs allemands. J'ai osé mesurer toujours la force des corps en mouvement par $m \times u$. J'ai eu l'insolence de douter des monades, de l'harmonie préétablie, et même du

grand principe des indiscernables. Malgré le respect sincère que j'ai pour le beau génie de *Leibnitz*, pouvais-je espérer du repos après avoir voulu ébranler ses fondemens de la nature ? On a employé, pour me convaincre, de longs sophismes et de grosses injures, selon la respectable coutume introduite depuis long-temps dans cette science qu'on appelle *philosophie*, c'est-à-dire, *amour de la sagesse*. 1740.

Il est vrai qu'une personne infiniment respectable à tous égards, et qui a beaucoup de sortes d'esprit, a daigné en employer une à éclaircir et à orner le systême de *Leibnitz*. Elle s'est amusée à décorer d'un beau portique ce bâtiment vaste et confus. J'ai été étonné de ne pouvoir la croire en l'admirant ; mais j'en ai vu enfin la raison, c'est qu'elle-même n'y croyait guère; et c'est ce qui arrive souvent entre ceux qui s'imaginent vouloir persuader, et ceux qui s'efforcent de se laisser persuader.

Plus je vais en avant, et plus je suis confirmé dans l'idée que les systêmes de métaphysique sont pour les philosophes, ce que les romans sont pour les femmes. Ils ont tous la vogue les uns après les autres, et finissent tous par être oubliés. Une vérité mathématique reste pour l'éternité, et les fantômes métaphysiques passent comme des rêves de malades.

Lorsque j'étais en Angleterre, je ne pus avoir la consolation de voir le grand *Newton* qui touchait à sa fin. Le fameux curé de Saint-James, *Samuel Clarke*, l'ami, le disciple et le commentateur de *Newton*, daigna me donner quelques instructions sur cette partie de la philosophie qui veut s'élever au-dessus du calcul et des sens. Je ne trouvai pas, à la vérité,

1740. cette anatomie circonſpecte de l'entendement humain, ce bâton d'aveugle avec lequel marchait le modeſte *Locke*, cherchant ſon chemin, et le trouvant; enfin, cette timidité ſavante qui arrêtait *Locke* ſur le bord des abymes. *Clarke* ſautait dans l'abyme, et j'oſai croire l'y ſuivre. Un jour, plein de ces grandes recherches qui charment l'eſprit par leur immenſité, je dis à un membre très-éclairé de la ſociété : Monſieur *Clarke* eſt un bien plus grand métaphyſicien que M. *Newton*. Cela peut être, me répondit-il froidement; c'eſt comme ſi vous diſiez que l'un joue mieux au ballon que l'autre. Cette réponſe me fit rentrer en moi-même. J'ai depuis oſé percer quelques-uns de ces ballons de la métaphyſique, et j'ai vu qu'il n'en eſt ſorti que du vent. Auſſi, quand je dis à M. *s'Graveſende : Vanitas vanitatum, et metaphyſica vanitas ;* il me répondit : *Je ſuis bien fâché que vous ayez raiſon.*

Le P. *Mallebranche*, dans ſa Recherche de la vérité, ne concevant rien de beau, rien d'utile que ſon ſyſtême, s'exprime ainſi : „ Les hommes ne ſont „ pas faits pour conſidérer des moucherons, et on „ n'approuve pas la peine que quelques perſonnes „ ſe ſont donnée de nous apprendre comment ſont „ faits certains inſectes, les transformations des „ vers, &c. Il eſt permis de s'amuſer à cela quand „ on n'a rien à faire, et pour ſe divertir „. Cependant *cet amuſement à cela pour ſe divertir* nous a fait connaître les reſſources inépuiſables de la nature, qui rendent à des animaux les membres qu'ils ont perdus, qui reproduiſent des têtes après qu'on les a coupées, qui donnent à tel inſecte le pouvoir de

s'accoupler l'inftant d'après que fa tête eft féparée de fon corps, qui permettent à d'autres de multiplier 1740.
leur efpèce fans le fecours des deux fexes. Cet *amufement à cela* a développé un nouvel univers en petit, et des variétés infinies de fageffe et de puiffance, tandis qu'en quarante ans d'études, le P. *Mallebranche* a trouvé *que la lumière eft une vibration de preffion fur de petits tourbillons mous, et que nous voyons tout en* DIEU.

J'ai dit que *Newton* favait douter, et là-deffus on s'écrie : Oh! nous autres nous ne doutons pas; nous favons de fcience certaine, que l'ame eft je ne fais quoi deftiné néceffairement à recevoir je ne fais quelles idées, dans le temps que le corps fait néceffairement certains mouvemens, fans que l'un ait la moindre influence fur l'autre, comme lorfqu'un homme prêche, et que l'autre fait des geftes, et cela s'appelle l'*harmonie préétablie*. Nous favons que la matière eft compofée d'êtres qui ne font pas matière, et que dans la patte d'un ciron il y a une infinité de fubftances fans étendue, dont chacune a des idées confufes qui compofent un miroir concentré de tout l'univers; cela s'appelle le *fyftême des monades*. Nous concevons auffi parfaitement l'accord de la liberté et de la néceffité; nous entendons très-bien,

Comment tout étant plein, tout a pu fe mouvoir.

Heureux ceux qui peuvent comprendre des chofes fi peu compréhenfibles, et qui voient un autre univers que celui où nous vivons!

J'aime à voir un docteur qui vous dit d'un ton magiftral et ironique : » Vous errez, vous ne favez

1740. » pas qu'on a découvert depuis peu, que *ce qui* » *est, est possible; et que tout ce qui est possible, n'est* » *pas actuel; et que tout ce qui est actuel, est possible;* » *et que les essences des choses ne changent pas* ». Ah, plût à Dieu que l'essence des docteurs changeât! Eh bien, vous nous apprenez donc qu'il y a des essences, et moi je vous apprends que ni vous ni moi n'avons l'honneur de les connaître; je vous apprends que jamais homme sur la terre n'a su et ne saura ce que c'est que la matière, ce que c'est que le principe de la vie et du sentiment, ce que c'est que l'ame humaine; s'il y a des ames dont la nature soit seulement de sentir sans raisonner, ou de raisonner en ne sentant point, ou de ne faire ni l'un ni l'autre; si ce qu'on appelle *matière* a des sensations, comme elle a la gravitation; si, &c.

Quant à la dispute sur la mesure de la force des corps en mouvement, il me paraît que ce n'est qu'une dispute de mots, et je suis fâché qu'il y en ait de telles en mathématiques. Que l'on compte comme on voudra, $m \times u$, ou bien $m \times u^2$, rien ne changera dans la mécanique; il faudra toujours la même quantité de chevaux pour tirer les fardeaux, la même charge de poudre pour les canons; et cette querelle est le scandale de la géométrie.

Plût au Ciel encore qu'il n'y eût point d'autre querelle entre les hommes! nous serions des anges sur la terre. Mais ne ressemble-t-on pas quelquefois à ces diables que *Milton* nous représente dévorés d'ennuis, de rage et d'inquiétude, de douleurs, et raisonnant encore sur la métaphysique au milieu de leurs tourmens?

» Tels dans l'amas brillant des rêves de Milton, — 1740.
» On voit les habitans du brûlant Phlégéton,
» Entourés de torrens de bitume et de flamme,
» Raifonner fur l'effence, argumenter fur l'ame,
» Sonder les profondeurs de la fatalité,
» Et de la prévoyance, et de la liberté.
» Ils creufent vainement dans cet abyme immenfe».

. . . . And reafon'd high
Of providence, fore knowledge, will, and fate;
Fix't fate, frée will, fore knowledge abfolute:
And fond no end, &c.

LETTRE CLIV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Bruxelles, ce 6 janvier.

Je fuis arrivé à Bruxelles bien tard, mais le plutôt que j'ai pu, mon cher ange gardien; la Meufe, le Rhin et la Mer m'ont tenu un mois en route. Ne penfez pas, je vous en prie, que le voyage de Siléfie ait avancé mon retour; quand on m'aurait offert la Siléfie, je ferais ici. Il me femble qu'il y a une grande folie à préférer quelque chofe au bonheur de l'amitié. Que peut avoir de plus celui à qui la Siléfie demeurera? — 1741.

Je fuis obligé de m'excufer de mon voyage à Berlin auprès d'un cœur comme le vôtre. Il était indifpenfable, mais le retour l'était bien davantage.

1741. J'ai refusé au roi de Prusse deux jours de plus qu'il me demandait. Je ne vous dis pas cela par vanité. Il n'y a pas de quoi se vanter ; mais il faut que mon ange gardien sache au moins que j'ai fait mon devoir. Jamais madame *du Châtelet* n'a été plus au-dessus des rois.

LETTRE CLV.

A M. HELVETIUS, *à Paris.*

A Bruxelles, ce 7 janvier.

Mon cher rival, mon poëte, mon philosophe, je reviens de Berlin, après avoir essuyé tout ce que les chemins de la Vestphalie, les inondations de la Meuse, de l'Elbe et du Rhin, et les vents contraires sur la mer ont d'insupportable pour un homme qui revole dans le sein de l'amitié. J'ai montré au roi de Prusse votre épître corrigée ; j'ai eu le plaisir de voir qu'il a admiré les mêmes choses que moi, et qu'il a fait les mêmes critiques. Il manque peu de choses à cet ouvrage pour être parfait. Je ne cesserai de vous dire que, si vous continuez à cultiver un art qui semble si aisé et qui est si difficile, vous vous ferez un honneur bien rare parmi les quarante, je dis les quarante de l'académie comme ceux des fermes.

Les Institutions physiques et l'Anti-Machiavel sont deux monumens bien singuliers. Se serait-on attendu qu'un roi du Nord et une dame de la cour de France eussent honoré à ce point les belles-lettres ? *Praült* a

dû

dû vous remettre de ma part un Anti-Machiavel; vous avez eu la Philosophie leibnitzienne de la main de son aimable et illustre auteur. Si *Leibnitz* vivait encore, il mourrait de joie de se voir ainsi expliqué, ou de honte de se voir surpasser en clarté, en méthode et en élégance. Je suis en peu de choses de l'avis de *Leibnitz* : je l'ai même abandonné sur les forces vives; mais, après avoir lu presque tout ce qu'on a fait en Allemagne sur la philosophie, je n'ai rien vu qui approche à beaucoup près du livre de madame *du Châtelet*. C'est une chose très-honorable pour son sexe et pour la France. Il est peut-être aussi honorable pour l'amitié d'aimer tous les gens qui ne sont pas de notre avis, et même de quitter, pour son adversaire, un roi qui me comble de bontés, et qui veut me fixer à sa cour par tout ce qui peut flatter le goût, l'intérêt et l'ambition. Vous savez, mon cher ami, que je n'ai pas eu grand mérite à cela, et qu'un tel sacrifice n'a pas dû me coûter. Vous la connaissez; vous savez si on a jamais joint à plus de lumières un cœur plus généreux, plus constant et plus courageux dans l'amitié. Je crois que vous me mépriseriez bien si j'étais resté à Berlin. M. *Gresset*, qui probablement a des engagemens plus légers, rompra sans doute ses chaînes à Paris, pour aller prendre celles d'un roi à qui on ne peut préférer que madame *du Châtelet*. J'ai bien dit à sa Majesté prussienne que *Gresset* lui plairait plus que moi, mais que je n'étais jaloux ni comme auteur ni comme courtisan. Sa maison doit être comme celle d'*Horace*, *est locus unicuique suus*. Pour moi, il ne me manque à présent que mon cher

1741.

—— *Helvétius;* ne reviendra-t-il point fur les frontières ?
1741. n'aurai-je point encore le bonheur de le voir et de l'embraffer ?

LETTRE CLVI.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON, *à Paris.*

A Bruxelles, 8 janvier.

J'AI été un mois en route, Monfieur, de Berlin à Bruxelles. J'ai appris, en arrivant, votre nouvel établiffement et vos peines. Voilà comme tout eft dans le monde. Les deux tonneaux de *Jupiter* ont toujours leur robinet ouvert; mais enfin, Monfieur, ces peines paffent, parce qu'elles font injuftes, et l'établiffement refte.

J'en ai quitté un affez brillant et affez avantageux. On m'offrait tout ce qui peut flatter; on s'eft fâché de ce que je ne l'ai point accepté. Mais quels rois, quelles cours et quels bienfaits valent une amitié de plus de dix années? A peine m'auraient-ils fervi de confolation fi cette amitié m'avait manqué.

J'ai eu tout lieu, dans cette occafion, de me louer des bontés de M. le cardinal de *Fleuri;* mais il n'y a rien pour moi dans le monde que le devoir facré qui m'arrête à Bruxelles. Plus je vis, plus tout ce qui n'eft pas liberté et amitié me paraît un fupplice. Que peut prétendre de plus le plus grand roi de la terre ? Voilà pourtant ce qui eft inconnu des rois et de leurs efclaves dorés.

Vos affaires vous auront-elles permis, Monſieur, de lire un peu à tête repoſée l'ouvrage du *Salomon* du Nord, et celui de la reine de Saba ? Je ne doute pas du jugement que vous aurez porté ſur les Inſtitutions phyſiques; c'eſt aſſurément ce qu'on a écrit de meilleur ſur la Philoſophie de *Leibnitz*, et c'eſt une choſe unique en ſon genre. Le livre du roi de Pruſſe (*) eſt auſſi ſingulier dans le ſien; mais je voudrais que vos occupations et vos bontés pour moi puſſent vous permettre de m'en dire votre avis. 1741.

J'oſerais ſouhaiter encore que vous me marquaſſiez ſi on ne déſire pas qu'après avoir écrit comme *Antonin*, l'auteur vive comme lui. Je voudrais enfin quelque choſe que je puſſe lui montrer. Il m'a parlé ſouvent de ceux qui font le plus d'honneur à la France; il a voulu connaître leur caractère et leur façon de penſer: je vous ai mis à la tête de ceux dont on doit rechercher le ſuffrage. Il eſt paſſionné pour la gloire. Je l'ai quitté, il eſt vrai; je l'ai ſacrifié, mais je l'aime; et, pour l'honneur de l'humanité, je voudrais qu'il fût à peu-près parfait, comme un roi peut l'être.

Le ſentiment des hommes de mérite peut lui faire beaucoup d'impreſſion. Je lui enverrais une page de votre lettre, ſi vous le permettiez. Son expédition de la Siléſie redouble l'attention du public ſur lui. Il peut faire de grandes choſes et de grandes fautes. S'il ſe conduit mal, je briſerai la trompette que j'ai entonnée.

M. de *Valori* n'a pas à ſe plaindre de la façon dont le roi de Pruſſe penſe ſur lui : il le regarde

(*) L'Anti-Machiavel.

1741. comme un homme ſage et plein de droiture; c'eſt ſur quoi M. de *Valori* peut compter. Puiſſe-t-il reſter long-temps dans cette cour! et puiſſent les couteaux qu'on aiguiſe de tous côtés, ſe remettre dans le fourreau !

Mais, qu'il y ait guerre ou paix, je ne ſonge qu'à l'amitié et à l'étude. Rien ne m'ôtera ces deux biens : celui de vous être attaché ſera pour moi le plus précieux. Il y a à Bruxelles deux cœurs qui ſont à vous pour jamais. Mon reſpectueux dévouement ne finira qu'avec ma vie.

LETTRE CLVII.

A M. DE MAUPERTUIS.

A Bruxelles, ce 19 janvier.

M. *Algarotti* eſt comte, mais vous, vous êtes marquis du cercle polaire, et vous avez à vous en propre un degré du méridien en France, et un en Laponie. Pour votre nom, il a une bonne partie du globe. Je vous trouve réellement un très-grand ſeigneur. Souvenez-vous de moi dans votre gloire.

Vous avez perdu pour un temps le plus aimable roi de ce monde, mais vous êtes entouré de reines, de margraves, de princeſſes et de princes qui compoſent une cour capable de faire oublier tout le reſte. Je n'oublierai jamais cette cour; et je vous avoue que je ne m'attendais pas qu'il fallût aller à quatre

cents lieues de Paris pour trouver la véritable politesse. 1741.

Ne voyez-vous pas souvent M. de *Keyserling* et M. de *Polnitz*? Je vous prie de leur parler quelquefois de moi. Nous avons reçu des lettres de M. de *Keyserling* qui nous apprennent le retour de sa santé. Peut-être est-il actuellement en Silésie : n'irez-vous point là aussi ? Vous y seriez déjà si la Silésie était un peu plus au Nord.

Adieu, Monsieur; quand vous retournerez au Midi, souvenez-vous qu'il y a dans Bruxelles deux personnes qui vous admireront et vous aimeront toujours.

LETTRE CLVIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Bruxelles, ce 19 janvier.

Je reçois votre lettre, mon cher et respectable ami. Je veux absolument que vous soyez content de ma conduite et de Mahomet. Si vous saviez pourquoi j'ai été obligé d'aller à Berlin, vous approuveriez assurément mon voyage. Il s'agissait d'une affaire qui regardait la personne même qui s'est plainte. Elle était à Fontainebleau; elle devait passer du temps à Paris, et j'avais pris mon temps si juste que, sans les accidens du voyage, les débordemens des rivières et les vents contraires, je serais retourné à Bruxelles avant elle. Ses plaintes étaient très-injustes, mais

1741. leur injuſtice m'a fait plus de plaiſir que les cours de tous les rois ne pourraient m'en faire. Si jamais je voyage, ce ne ſera qu'avec elle et pour vous.

J'ai reçu des lettres charmantes de Siléſie. C'eſt aſſurément une choſe unique, qu'à la tête de ſon armée, il trouve le temps d'écrire des lettres d'homme de bonne compagnie. Il eſt fort aimable, voilà ce qui me regarde; pour tout le reſte, cela ne regarde que les rois. Je vous avais écrit un petit billet jadis, dans lequel je vous diſais : ***Il n'a qu'un défaut.*** Ce défaut pourra empêcher que les douze céſars n'aillent trouver le treizième. Le *Globeſtorf*, qui les a vus à Paris, a ſoutenu qu'ils ne ſont pas de *Bernin ;* et j'ai peur qu'on ne ſoit aiſément de l'avis de celui qui ne veut pas qu'on les achète ; (ceci ſoit entre nous) *Algarotti* promet plus qu'il n'eſpère. Cependant, ſi on pouvait prouver et bien prouver qu'ils ſont du *Bernin*, peut-être réuſſirait-on à vous en défaire dans cette cour. Mais, quand ſera-t-il chez lui ? et qui peut prévoir le tour que prendront les affaires de l'Empire ? Je ſonge, en attendant, à celles de Mahomet ; et voici ma réponſe à ce que vous avez la bonté de m'écrire.

1°. Pour la ſcène du quatrième acte, il eſt aiſé de ſuppoſer que les deux enfans entendent ce que dit *Zopire;* cela même eſt plus théâtral et augmente la terreur. Je pouſſerais la hardieſſe juſqu'à leur faire écouter attentivement *Zopire*, et lorſqu'il dit :

Si du fier Mahomet vous reſpectez le ſort.

je voudrais que *Séide* dit à *Palmire*,

Tu l'entends, il blaſphème.

et que *Zopire* continuât, 1741.

Accordez-moi la mort;
Mais rendez-moi mes fils à mon heure dernière.

Il n'eſt pas douteux qu'il ne faille, dans le couplet de *Zopire*, ſupprimer le nom d'*Hercide*. Il dira :

Hélas! ſi j'en croyais mes ſecrets ſentimens,
Si vous me conſerviez mes malheureux enfans, &c.

Il me ſemble que par là tout eſt ſauvé.

A l'égard du cinquième, aimeriez-vous que *Mahomet* finît ainſi?

Périſſe mon empire, il eſt trop acheté;
Périſſe Mahomet, ſon culte et ſa mémoire.

A *Omar*.

Ah! donne-moi la mort, mais ſauve au moins ma gloire;
Délivre-moi du jour, mais cache à tous les yeux
Que Mahomet coupable eſt faible et malheureux.

La critique du poiſon me paraît très-peu de choſe. Il me ſemble que rien n'eſt plus aiſé que d'empoiſonner l'eau d'un priſonnier. Il ne faut pas là de détails. Rien ne révolte plus que des perſonnages qui parlent à froid de leurs crimes.

Il y a une ſcène qui m'embarraſſe infiniment plus. C'eſt celle de *Palmire* et de *Mahomet*. Au troiſième acte vous ſentez bien que *Mahomet*, après avoir envoyé *Séide* recevoir les derniers ordres pour un parricide, tout rempli d'un attentat et d'un intérêt ſi grand, peut avoir bien mauvaiſe grâce à parler long-temps d'amour avec une jeune innocente. Cette ſcène doit

1741. être très-courte. Si *Mahomet* y joue trop le rôle de *Tartuffe* et d'amant, le ridicule eſt bien près. Il faut courir vîte dans cet endroit-là, c'eſt de la cendre brûlante. Voyez ſi vous êtes content de la ſcène telle que je vous l'envoie.

Je ſuis fâché de n'avoir pu vous envoyer toute la pièce au net, avec les corrections; les yeux ſeraient plus ſatisfaits, on verrait mieux le fil de l'ouvrage, on jugerait plus aiſément. Ayez la bonté d'y ſuppléer; l'ouvrage eſt à vous plus qu'à moi. Voyez, jugez; trouvez-vous enfin Mahomet jouable ? En ce cas, je crois qu'il faut le donner le lendemain des Cendres; c'eſt une vraie pièce de carême : d'ailleurs, ce qui peut frapper dans cette pièce ira plus à l'eſprit qu'au cœur. Il y a peu de larmes à eſpérer, à moins que *Séide* et *Palmire* ne ſe ſurpaſſent. L'impreſſion que fait la terreur eſt plus paſſagère que celle de la pitié, le ſuccès plus douteux; ainſi j'aimerais bien mieux que Mahomet fût livré aux repréſentations du carême. On peut, après le petit nombre de repréſentations que ce temps permet, la retirer avec honneur; mais après Pâques nous manquerons de prétexte.

Il n'y a pas d'apparence que je vienne à Paris ni avant ni après Pâques. Après avoir quitté madame *du Châtelet* pour un roi, je ne la quitterai pas pour un prophète. Je m'en rapporterai à mon cher ange gardien. Il ne s'agira que de précipiter un peu les ſcènes de raiſonnement, et de donner des larmes, de l'horreur et des attitudes à *Grandval* et à *Gauſſin*. Mademoiſelle *Quinault* entend le jeu du théâtre comme tout le reſte; et ſi vous vouliez honorer de

votre présence une des répétitions, je n'aurais aucune inquiétude ; enfin, je remets tout entre vos mains, et je n'ai de volontés que les vôtres. Mes anges gardiens sont mes maîtres absolus. 1741.

LETTRE CLIX.

A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Bruxelles, février.

COMPTEZ sur mon amitié, mon cher abbé, quand il s'agira de faire valoir vos tableaux. Vous n'avez en ce genre que de la belle et bonne denrée. Le roi de Prusse aime fort les *Wateaux*, les *Lancrets* et les *Pater*. J'ai vu de tout cela chez lui ; mais je soupçonne quatre petits Wateaux qu'il avait dans son cabinet d'être d'excellentes copies. Je me souviens, entre autres, d'une noce de village où il y avait un vieillard en cheveux blancs très-remarquable. Ne connaissez-vous point ce tableau ? Tout fourmille en Allemagne de copies qu'on fait passer pour des originaux. Les princes sont trompés, et trompent quelquefois.

Quand le roi de Prusse sera à Berlin, je pourrai lui procurer quelques morceaux de votre cabinet, et il ne sera pas trompé : à présent il a d'autres choses en tête. Il m'a offert honneurs, fortune, agrémens, mais j'ai tout refusé pour revoir mes anciens amis.

Mettez-moi un peu, mon cher, au fil de mes affaires, que j'ai entièrement perdu, m'en rapportant

1741. toujours à vos bontés, et vous priant de donner à M. *Berger* une copie de ma lettre à Milord *Harvey* (*). Je crois qu'il eſt bon que cette lettre ſoit connue; elle eſt d'un bon français, et ce ſont mes véritables ſentimens ſur *Louis XIV* et ſur ſon ſiècle. Quelque choſe qu'on diſe à M. *Berger* ſur le ſiècle et ſur la lettre, dites-lui, vous, mon ami, de ne point perdre de temps pour l'imprimer.

LETTRE CLX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Ce 20 février.

VOILA, je crois, mon cher ange gardien, la ſeule occaſion de ma vie où je puſſe être fâché de recevoir une lettre de madame d'*Argental;* mais, puiſque vous avez tous deux, au milieu de vos maux (car tout eſt commun), la bonté de me dire où en eſt votre fluxion, ayez donc la charité angélique de continuer. Vous êtes, en vérité, les ſeuls liens qui m'attachent à la France; j'oublie ici tout, hors vous; et je ne ſonge à Mahomet qu'à cauſe de vous. Que madame d'*Argental* daigne encore m'honorer d'un petit mot. Buvez-vous beaucoup d'eau? Je me ſuis guéri, avec les eaux du Vezer, de l'Elbe, du Rhin et de la Meuſe, de la plus abominable ophtalmie dont jamais deux yeux aient été affublés; et cela, mon cher

(*) Voyez juillet 1740.

ange, en courant la poste au mois de décembre; 1741.
mais

Je n'avais rien à redouter,
Je revolais vers Emilie,
Les saisons et la maladie
Ont appris à me respecter.

Elle s'intéresse à votre santé comme moi; elle vous le dit par ma lettre, et vous le dira elle-même cent fois mieux. Je fais transcrire et retranscrire mon coquin de Prophète; sachez que vous êtes le mien, et que tout ce que vous avez ordonné est accompli à la lettre, sans changer, comme dit l'autre, *un iota* à votre loi.

Est-il vrai que le despotisme des premiers gentilshommes a dérangé la république des comédiens? La tribu *Quinault* quitte le théâtre : c'est un grand événement que cela, et je crois qu'on ne parle à Paris d'autre chose. On dit ici les Prussiens battus par le général *Brown*; mais, pour battre une armée, il faut en avoir une, et le général *Brown* n'en a pas, que je sache. Et puis, qu'importe! quand *Dufresne* quitte, tout le reste n'est rien.

Adieu, mon cher ami, mon conseil, mon appui, à qui je veux plaire. Que les rois s'échinent et s'entre-mangent; mais portez-vous bien.

1741.

LETTRE CLXI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

15 février.

Vos yeux, mon cher et respectable ami, pourront-ils lire ce que vous écrivent deux personnes qui s'intéressent si tendrement à vous? Nous apprenons par monsieur votre frère le triste état où vous avez été; il nous flatte en même temps d'une prompte guérison. J'en félicite madame d'*Argental* qui aura été surement plus alarmée que vous, et dont les soins auront contribué à vous guérir, autant pour le moins que ceux de M. *Silva*.

Cette beauté que vous aimez,
Et dont le souvenir m'est toujours plein de charmes,
A sans doute éteint par ses larmes
Le feu trop dangereux de vos yeux enflammés.

Je vous renvoie, sur Mahomet et sur le reste, à la lettre que j'ai l'honneur d'écrire à M. de *Pont-de-Vesle*. J'attendrai que vos yeux soient en meilleur état pour vous envoyer mon Prophète, mais j'ai peur qu'il ne soit pas prophète dans mon pays. Adieu; je vous embrasse, songez à votre santé; je sais mieux qu'un autre ce qu'il en coûte à la perdre. Adieu; je suis à vous pour jamais avec tous les sentimens que vous me connaissez; *je* veut dire *nous*. Mille tendres respects à madame d'*Argental*.

LETTRE CLXII.

1741.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Le 25 février.

COMMENT ſe porte mon cher ange gardien? Je lui demande bien pardon de lui adreſſer, par monſieur ſon frère, un grimoire de phyſique; heureuſement vous ne fatiguerez pas vos yeux à le lire. Je vous prie de le donner à M. de *Mairan*. S'il en eſt content, il me fera plaiſir de le lire à l'académie. Je ſuis abſolument de ſon ſentiment, et il faut que j'en ſois bien pour combattre l'opinion de madame *du Châtelet*. Nous avons, elle et moi, de belles diſputes dont M. de *Mairan* eſt la cauſe. Elle peut dire : *Multa paſſa ſum propter eum*. Nous ſommes ici tous deux une preuve qu'on peut fort bien diſputer ſans ſe haïr.

Le Prophète eſt tout prêt, il ne demande qu'à partir pour être jugé par vous en dernier reſſort. J'attends que vous ayez la bonté de m'ordonner par quelle voie vous voulez qu'il ſe rende à votre tribunal. Il n'eſt rien tel que de venir au monde à propos; la pièce, toute faible qu'elle eſt, vaut certainement mieux que l'Alcoran, et cependant elle n'aura pas le même ſuccès. Il s'en faudra de beaucoup que je ſois prophète dans mon pays; mais tant que vous aurez un peu d'amitié pour moi, je ſerai très-content de ma deſtinée et de celle des miens.

1741.

LETTRE CLXIII.

A M. DE WARMHOLTZ,

GENTILHOMME SUÉDOIS ET TRADUCTEUR DE L'HISTOIRE DE CHARLES XII, PAR NORBERG.

A Bruxelles, 12 mars.

PERMETTEZ-MOI, Monfieur, de vous faire reffouvenir de la promeffe que vous avez bien voulu me faire; ma reconnaiffance fera auffi vive que vos bons offices me font précieux. Vous favez à quel point j'aime la vérité, et que je n'ai ni d'autre but ni d'autre intérêt que de la connaître. Il ne vous en coûtera pas quatre jours de travail de mettre quelques notes fur les pages blanches. Cette hiftoire vous eft préfente; vous favez en quoi M. *Norberg* diffère de moi. Marquez-moi, je vous en conjure, les endroits où je me fuis trompé, et procurez-moi le plaifir de me corriger.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE CLXIV. 1741.

A M. DE MAIRAN, *à Paris.*

Le 24 mars.

Vous êtes, mon cher Monsieur, le premier ministre de la philosophie; il ne faut pas vous dérober un temps précieux. Je voudrais bien avoir fait en peu de paroles; mais j'ai peur d'être long, et j'en suis fâché pour nous deux, malgré tout le plaisir que j'ai de m'entretenir avec vous.

J'ai reçu votre présent; je vous en remercie doublement, car j'y trouve amitié et instruction, les deux choses du monde que j'aime le mieux, et que vous me rendez encore plus chères.

Parlons d'abord de madame *du Châtelet*, car cette adversaire-là vaut mieux que votre disciple. Vous lui dites, dans votre lettre imprimée, qu'elle n'a commencé sa rebellion qu'après avoir hanté les mal-intentionnés leibnitziens. Non, mon cher maître; pas un mot de cela, croyez-moi; j'ai la preuve par écrit de ce que je vous dis.

Elle commença à chanceler dans la foi un an avant de connaître l'apôtre des monades qui l'a pervertie, et avant d'avoir vu *Jean Bernoulli*, fils de *Jean*.

La manière d'évaluer les forces motrices, par ce qu'elles ne font point, la révolta. Un très-célèbre géomètre fut entièrement de son avis; je n'en fus point, malgré toutes les raisons qui devaient me séduire. Tenez-m'en compte si vous voulez; mais

1741. je regarde ma perſévérance comme une très-belle action.

Madame *du Châtelet* vous répondra probablement. Je ſouhaite qu'elle ait une réplique; elle mérite que vous entriez un peu dans des détails inſtructifs avec elle. Je crois que le public et elle y gagneront. Vous ſerez comme les dieux d'*Homère* qui, après s'être battus, n'en reçoivent pas moins en commun l'encens des hommes. Voilà pour madame *du Châtelet*. Venons à votre ſerviteur.

Premièrement, je vous déclare que je crois fermement à la ſimple vîteſſe multipliée par la maſſe. Mais quand je dis qu'il faut l'appliquer au temps, je dis ce que le docteur *Clarke* dit le premier à *Leibnitz*; et quand je dis que deux preſſions en *deux* temps donnent *deux* de vîteſſe et *quatre* de force, je n'avoue rien dont les adverſaires tirent avantage; car je ne veux dire autre choſe ſinon que l'action eſt quadruple en deux temps.

Je pourrais être mieux reçu qu'un autre à tenir ce langage, parce que je ne ſais ce que c'eſt que cet être qu'on appelle *force*. Je ne connais qu'*action*, et je ne veux dire autre choſe ſinon que l'action eſt quadruple en un temps double, pour les raiſons que vous ſavez.

Mais, pour lever toute équivoque, je vous prierai de remettre mon Mémoire à M. l'abbé *Mouſſinot*, qui aura l'honneur de vous rendre cette lettre, et qui bientôt aura celui de vous en préſenter un autre plus court, dont vous ferez l'uſage que votre diſcernement et vos bontés vous feront juger le plus convenable.

J'ai

J'ai relu votre Mémoire de 1728, et je le trouve, comme je l'ai toujours trouvé et comme il paraît à madame *du Châtelet*, méthodique, clair, plein de finesse et de profondeur. J'y trouve de plus ce qu'elle n'y voit pas, que vous pouvez très-bien évaluer la valeur des forces motrices par *les espaces non parcourus*. Votre supposition même paraît aussi recevable que toutes les suppositions qu'on accorde en géométrie.

1741.

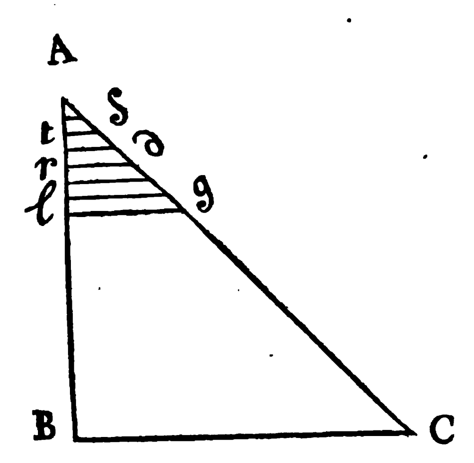
Je viens de lire attentivement le Mémoire de M. l'abbé *Deidier;* il est digne de paraître avec le vôtre. Je ne saurais trop vous remercier de me l'avoir envoyé, et je vous supplie, Monsieur, de vouloir bien remercier pour moi l'auteur, du profit que je tire de son ouvrage. Il y a, ce me semble, de l'invention dans la nouvelle démonstration qu'il donne, *figure II.*

Je n'ose abuser de votre patience; mais si vous, ou M. l'abbé *Deidier*, avez le temps, ayez la bonté de m'éclairer sur quelques doutes; je vous serais bien obligé.

M. *Deidier*, page 127, dit que le corps A (on sait de quoi il est question) aura une force avant le choc qui sera comme le produit de la masse par la vîtesse.

Mais c'est de quoi les *forceviviers* ne conviendront point du tout; ils vous diront hardiment que ce corps renferme en soi une force qui est le produit du carré de sa vîtesse, et que s'il ne manifeste pas cette force en courant sur ce plan poli, c'est qu'il n'en a pas d'occasion. C'est un soldat qui marche armé; dès qu'il trouvera l'ennemi, il se battra; alors il déploiera sa force, et alors $m \times u^2$.

1741. Ils foutiennent donc que le mobile a reçu cette force que nous nions, et ils tâchent de prouver qu'il l'a reçue *à priori ;* ce qui eft bien pis encore que des expériences.



Ne difent-ils pas que, dans ce triangle, la force reçue dans le corps A eft le produit d'une infinité de preffions accumulées ? ne difent-ils pas que A n'aurait pas en *l* la force qui réfulte de ces preffions, fi la ligne *t s*, par exemple, ne repréfentait deux preffions, fi *r d* n'en repréfentait trois, &c ?

Mais, difent-ils, le triangle A *l g* eft au triangle A B C comme le carré de *l g* au carré de B C, et ces deux triangles font infiniment petits; donc ils repréfentent, dans le premier triangle A *l g*, les preffions qui donnent une force égale au carré de *l g*, et dans le grand triangle la fomme des preffions qui donnent la force égale au carré B C.

Mais n'y a-t-il pas là un artifice? et ne faut-il

pas que toutes ces pressions, si on les distingue, agissent chacune l'une après l'autre ? Il y a donc dans cet instant, autant d'instans que de pressions. Cette figure même montre évidemment un mouvement uniformément accéléré : or, comment peut-on supposer qu'un mouvement accéléré s'opère en un seul instant indivisible ? 1741.

Je demande si cette seule réponse ne peut pas suffire à découvrir le sophisme.

Je viens ensuite à la conclusion très-spécieuse que les leibnitziens tirent de la percussion des corps à ressort et des corps inélastiques.

Dans la collision des corps à ressort, ils retrouvent toujours les mêmes forces devant et après le choc, quand ils supputent la force par le carré de la vîtesse ; et, dans la collision d'un corps inélastique qui choque un corps dur, ils retrouvent encore leur compte.

Par exemple, une boule de terre glaise, suspendue à un fil, rencontre un morceau de cuivre de même pesanteur qu'elle :

Leur masse est 2, leur vîtesse 5 ;

Le choc produit un enfoncement que j'appelle 2 ; que chaque masse soit 2, et chaque vîtesse 10, l'enfoncement est 4.

Mais que la masse de l'un soit 4 et la vîtesse 5, la masse de l'autre 2 et la vîtesse 10, l'enfoncement n'est que 3.

C'est là que les forceviviers prétendent triompher ; car, disent-ils, nous avons trouvé cavité 2 produite par 200 de force, et cavité 4 produite par 400 de force ; nous trouvons ici cavité 3 produite par 300, selon notre calcul.

1741. Mais ſi l'on compte, pourſuivent-ils, ſelon l'ancienne méthode, on aura pour le troiſième cas, non pas 300 de force, mais 4 × 5 pour un des mobiles, 2 × 10 pour l'autre; le tout = 40. Donc, ſelon l'ancien calcul, l'enfoncement devrait être 4 comme dans le ſecond cas, et non pas 3; donc il faut, concluent-ils, que l'ancienne façon de compter ſoit très-mauvaiſe.

Je ſais bien qu'on peut dire que, dans la percuſſion de deux corps à reſſort, lorſqu'un plus petit va choquer un plus grand, le reſſort augmente les forces; mais ici, lorſque ce mobile de cuivre, et ce mobile inélaſtique de terre glaiſe ſe rencontrent, pourquoi ſe perd-il de la force? Nous n'avons plus dans ce cas la reſſource des reſſorts.

Ne dois-je pas recourir à une raiſon primitive? et ſi cette raiſon ſatisfait pleinement à ces deux difficultés qui paraiſſent oppoſées, pourrai-je me flatter d'avoir rencontré juſte?

Cette cauſe que je cherche n'eſt-elle pas la maſſe même des corps?

Je remarque que dans les corps à reſſort il n'y a accroiſſement de quantité de mouvement (que j'appelle force) que lorſque le corps à reſſort choqué eſt plus peſant que celui qui l'attaque.

Je vois, au contraire, que quand le mobile inélaſtique ſouffre un enfoncement moins grand qu'il ne devrait le recevoir, le corps inélaſtique a moins de maſſe; par exemple, quand la boule de terre glaiſe, qui eſt 2 et qui a 10 de vîteſſe, rencontre le cuivre 2, qui a auſſi 10 de vîteſſe; l'enfoncement eſt 4.

Mais ſi l'un des deux corps a 2 de maſſe et 10 de

vîteſſe, et l'autre 4 de maſſe et 5 de vîteſſe, alors, quoique les cauſes paraiſſent égales, quoiqu'il y ait 1741. de part et d'autre égale quantité de mouvement, l'effet eſt cependant très-différent. Pourquoi? n'eſt-ce pas que les corps réagiſſent moins quand ils ont moins de maſſe, et réagiſſent plus quand ils ſont plus maſſifs?

N'eſt-ce pas, toutes choſes égales, parce qu'un corps eſt plus maſſif qu'il a plus de reſſort, et qu'ainſi il réagit plus contre un petit corps à reſſort qui le vient frapper? comme dans l'expérience d'*Herman*. Et n'eſt-ce pas par cette même raiſon qu'un corps quelconque, toutes choſes égales, réagit moins, s'il eſt plus petit?

Voilà mon doute. Pardon de cette confeſſion générale au temps de Pâques. Elle eſt trop longue; mais ſi je voulais vous dire combien je vous aime et vous eſtime, je ſerais bien plus prolixe.

Adieu; je ſuis de toute mon ame votre, &c.

1741.

LETTRE CLXV.

A M. DE MAIRAN, *à Paris.*

A Bruxelles, le 1 d'avril.

Me voici, Monfieur, tout à travers du fchifme. Je fuis toujours le confeffeur de votre évangile, au milieu même des tentations. Je vous envoie mon petit grimoire; vous verrez, feulement par la première partie, fi je vous ai bien entendu; et, en cas que vous trouviez quelques réflexions un peu neuves dans la feconde, vous pourrez montrer mes queftions à votre aréopage.

Je ferai curieux de favoir fi on croit que je fuis dans le bon chemin. Voilà tout ce que je prétends. Je ne veux point une approbation, mais une décifion. Ai-je tort? ai-je raifon? ai-je bien ou mal pris vos idées?

Vous recevrez peut-être la réponfe de madame la marquife *du Châtelet* imprimée, en recevant mon manufcrit. Puifque vous avez eu la patience de lire mon Effai fur la métaphyfique de *Leibnitz*, vous avez déjà vu que l'amitié ne me donne ni ne m'ôte mes opinions. Ce petit traité, mal imprimé en Hollande, fait partie d'une introduction aux Elémens de *Newton* qu'on réimprime; et c'eft à madame *du Châtelet* elle-même que j'adreffe, et que je dédie cet ouvrage dans lequel je prends la liberté de la combattre. Il me femble que c'eft-là, pour les gens de

lettres, un bel exemple qu'on peut être tendrement et respectueusement attaché à ceux que l'on contredit. 1741.

Je me flatte donc que votre petite guerre avec madame *du Châtelet* ne servira qu'à augmenter l'estime et l'amitié que vous avez l'un pour l'autre. Elle est un peu piquée que vous lui ayez reproché qu'elle n'a pas lu assez votre Mémoire. Je voudrais qu'elle fût persuadée des choses que vous y dites autant qu'elle les a lues; mais songeons, mon cher et aimable philosophe, combien il est difficile à l'esprit humain de renoncer à ses opinions. Il n'y a que l'auteur du Télémaque à qui cela soit arrivé. C'est qu'il aima mieux sacrifier le quiétisme que son archevêché, et madame *du Châtelet* ne veut point sacrifier les forces vives, même à vous.

Elle ne peut point convenir qu'il soit possible d'épuiser la force à former des ressorts, et de la reprendre ensuite. Elle trouve là une contradiction qui la frappe. J'ai beau faire; nous disputons tout le jour, et nous n'avançons point. Voilà pourquoi je veux savoir si son opiniâtreté ne vient pas en partie de ses lumières, et en partie de ce que je soutiens mal votre cause.

Je ne sais par quelle fatalité les dames se sont déclarées pour *Leibnitz*. Madame la princesse de *Columbrano* a écrit aussi en faveur des forces vives. Je ne m'étonne plus que ce parti soit si considérable. Nous ne sommes guère galans ni vous ni moi. Mais vous êtes comme *Hercule* qui combattait contre les Amazones sans ménagement, et moi je ne suis dans votre armée qu'un volontaire peu dangereux.

Si nous étions à Paris, la paix serait bientôt faite;

1741. et je me flatte bien que nous dînerions ensemble un jour dans cette belle maison (*) consacrée aux arts, peinte par *le Sueur* et par *le Brun*, et digne de recevoir M. de *Mairan*.

Adieu, cher ennemi de mes amis; adieu, mon maître, digne d'être celui de votre illustre et aimable adversaire.

P. S. Depuis cette lettre écrite, je reçois votre billet à l'abbé *Moussinot*. Ne me répondez point, mon cher philosophe; le temps est à ménager, quoi qu'en disent les *forceviviers;* mais si vous croyez que vous me ferez plaisir en montrant à l'académie de quelle façon je pense; si on peut voir, par mon Mémoire, que je ne suis pas absolument étranger dans Jérusalem, ayez la bonté de le communiquer : sinon, *pereat*.

Je me tiens pour répondu; je ne veux pas un mot. Je vous embrasse, je vous estime, je vous aime autant que vous le méritez.

(*) L'hôtel Lambert.

1741.

LETTRE CLXVI.

A M. HELVETIUS.

A Bruxelles, 3 avril.

J'AI reçu aujourd'hui, mon cher ami, votre diamant, qui n'eſt pas encore parfaitement taillé, mais qui ſera très-brillant.

Croyez-moi, commencez par achever la première épître; elle touche à la perfection, et il manque beaucoup à la ſeconde.

Votre première épître, je vous le répète, ſera un morceau admirable; ſacrifiez tout pour la rendre digne de vous; donnez-moi la joie de voir quelque choſe de complet ſorti de vos mains. Envoyez-la-moi dans un paquet un peu moins gros que celui d'aujourd'hui. Il n'eſt plus beſoin de page blanche. D'ailleurs, quand vous en gardez un double, je puis aiſément vous faire entendre mes petites réflexions. J'ai autant d'impatience de voir cette épître arrondie, que votre maîtreſſe en a de vous voir arriver au rendez-vous. Vous ne ſavez pas combien cette première épître ſera belle, et moi je vous dis que les plus belles de *Deſpréaux* ſeront au-deſſous; mais il faut travailler, il faut ſavoir ſacrifier des vers; vous n'avez à craindre que votre abondance; vous avez trop de ſang, trop de ſubſtance; il faut vous ſaigner et jeûner. Donnez de votre ſuperflu aux petits eſprits compaſſés, qui ſont ſi méthodiques et ſi pauvres, et

1741. qui vont si droit dans un petit chemin sec et uni qui ne mène à rien. Vous devriez venir nous voir ce mois-ci ; je vous donne rendez-vous à Lille, nous y ferons jouer Mahomet; *La Noue* le jouera, et vous en jugerez. Vous seriez bien aimable de vous arranger pour cette partie.

J'ai peur que nous n'ayons pas raison contre *Mairan* dans le fond; mais *Mairan* a un peu tort dans la forme, et madame *du Châtelet* méritait mieux. Bonsoir, mon cher poëte philosophe; bonsoir, aimable *Apollon*.

LETTRE CLXVII.

A M. PITOT DE LAUNAY.

A Bruxelles, 5 avril.

MONSIEUR, je vous fais mon compliment sur ce que vous allez changer de vilaine eau en une terre fertile. Cela est moins brillant que de mesurer la terre et de déterminer sa figure, mais cela est plus utile; et il vaut mieux donner aux hommes quelques arpens de terre, que de savoir si elle est plate aux pôles. Vous n'aurez besoin de personne auprès de votre confrère M. de *Richelieu*, mais je me vanterai à lui d'être votre ami; et c'est moi qui vous prie de lui bien faire ma cour, et à un très-aimable syndic avec qui j'ai fait la moitié du voyage jusqu'à Langres. Je vous prie, avant de partir, de me mander ce qu'on pense,

ou plutôt ce que vous penſez ſur le quatrième tome de la Phyſique de l'abbé de *Molières*. 1741.

Entre autres opinions qui m'ont ſurpris dans ce livre, j'ai trouvé une preuve ſurabondante de l'exiſtence de DIEU, qui, me ſemble, ferait des athées ſi on pouvait l'être. Me trompé-je? M. de *Molières* me paraît étrangement anti-mécanique.

Je ſuis fâché que l'auteur des Inſtitutions phyſiques abandonne quelquefois *Newton* pour *Leibnitz*, mais il faut aimer ſes amis de quelque parti qu'ils ſoient. Adieu ; je vous prie de vous ſouvenir de moi avec tous vos amis. Vous ſavez que je vous aime et que je vous eſtime trop pour vous faire des complimens ordinaires. Ne m'oubliez pas auprès de madame *Pitot*. L'illuſtre *Newto-leibnitzienne* va vous écrire.

1741.

LETTRE CLXVIII.

A M. DE MAUPERTUIS.

A Bruxelles, le 4 mai.

MADAME *du Châtelet*, Monſieur, m'a dérobé une marche; elle a envoyé ſa lettre avant la mienne; mais je n'ai été ni moins touché ni moins inquiet, et je n'ai pas été moins satisfait qu'elle quand j'ai appris votre heureuſe arrivée à Vienne, après tant de fatigues et de dangers. Vous êtes fait pour plaire par-tout où vous êtes, mais vous ne plairez jamais tant à perſonne qu'à vos compatriotes quand vous les reverrez. Ils ſont plus dignes que les Iſlandais de jouir de votre commerce.

Si vous prenez le parti de repaſſer en France, et que vous preniez votre chemin par Bruxelles, vous porterez la conſolation et la joie dans notre ſolitude. Vous ſavez, ſans doute, combien tout le monde s'eſt intéreſſé à votre deſtinée. Croyez que ce n'eſt pas à Bruxelles qu'on vous aime le moins. Il y a deux perſonnes ici qui ne ſont point du tout du même avis ſur les imaginations de *Leibnitz*, mais qui ſe réuniſſent à vous eſtimer et à vous aimer de tout leur cœur.

Conſervez-moi, je vous en prie, l'amitié que vous m'avez toujours témoignée, et ſurtout conſervez-vous.

LETTRE CLXIX. 1741.

A M. DE MAIRAN.

A Bruxelles, le 5 mai.

J'AI reçu, Monfieur, votre certificat; mais je vois que l'académie eft neutre, et n'ofe pas juger un procès qui me paraît pourtant affez éclairci par vous.

Je crois que la fociété royale ferait plus hardie, et ne balancerait pas à prononcer qu'en temps égal deux font deux, et quatre font quatre; car, en vérité, tout bien pefé, voilà à quoi fe réduit la queftion.

Franchement, *Leibnitz* n'eft venu que pour embrouiller les fciences. Sa raifon infuffifante, fa continuité, fon plein, fes monades, &c., font des germes de confufion dont M. *Volf* fait éclore méthodiquement quinze volumes in-4°., qui mettront plus que jamais les têtes allemandes dans le goût de lire beaucoup et d'entendre peu. Je trouve plus à profiter dans un de vos Mémoires que dans tout ce verbiage qu'on nous donne *more geometrico*. Vous parlez *more geometrico et humano*.

Ce *Koënig*, élève de *Bernoulli*, qui nous apporta à Cirey la religion des monades, me fit trembler, il y a quelques années, avec fa longue démonftration qu'une force double communique en un feul temps une force quadruple. Ce tour de paffe-paffe eft un de ceux de *Bernoulli*, et fe réfout très-facilement.

Je fuis fâché que mes amis fe foient laiffé prendre à ce piége, et encore plus de la querelle qui s'eft

élevée. Mais il ne faut pas gêner ses amis dans leur
1741. profession de foi; et moi qui ne prêche que la tolérance, je ne peux pas damner les hérétiques. J'ai beau regarder les monades avec leur perception et leur aperception comme une absurdité, je m'y accoutume, comme je laisserais ma femme aller au prêche, si elle était protestante.

La paix vaut encore mieux que la vérité. Je n'ai guère connu ni l'une ni l'autre en ce monde; mais ce que je connais très-bien c'est l'estime et l'amitié avec laquelle je serai toute ma vie, mon très-cher philosophe, votre, &c.

La première fois qu'on disséquera un corps calleux, mes respects à l'ame qui y loge.

LETTRE CLXX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Bruxelles, ce 5 mai.

Mes saints anges sauront que j'obéis de tout mon cœur à leurs ordres de ne point imprimer notre Prophète; mes idées avaient prévenu sur cela leur volonté. J'attendrai qu'ils mettent Mahomet sur les treteaux de Paris.

Le roi de Prusse m'a fait l'honneur de me mander, deux jours après la bataille : *On dit les Autrichiens battus, et je crois la chose vraie.* Pour moi, je vous dois un peu plus de détail de la journée de Lille; car c'est à mes souverains que j'écris, et il faut leur rendre compte des opérations de la campagne. On n'a pas

pu refuser quatre représentations aux empressemens de la ville; et, de ces quatre, il y en a eu une chez l'intendant, en faveur du clergé qui a voulu absolument voir un fondateur de religion. Vous croirez peut-être que je blasphème quand je dis que *La Noue*, avec sa physionomie de singe, a joué le rôle de *Mahomet*, bien mieux que n'eût fait *Dufresne*. Cela n'est pas vraisemblable, mais cela est très-vrai. Le petit *Baron* s'est tellement perfectionné depuis la première représentation, a eu un jeu si naturel, des mouvemens si passionnés, si vrais et si tendres, qu'il fesait pleurer tout le monde, comme on saigne du nez. C'est une chose bien singulière qu'une pièce nouvelle soit jouée en province, de façon à me faire désespérer qu'elle puisse avoir le même succès à Paris. Mon fort, d'ailleurs, a toujours été d'être persécuté dans cette capitale, et de trouver ailleurs plus de justice. On dit que le goût des mauvaises pointes et des quolibets est la seule chose qui soit aujourd'hui de mode, et que sans la voix de la *Le Maure*, et le canard de *Vaucanson*, vous n'auriez rien qui fît ressouvenir de la gloire de la France. 1741.

Je devrais dire : *Frange, miser, calamos, vigilataque prælia dele.* Cependant j'aime toujours les lettres, comme si elles étaient honorées et récompensées; vous seuls me les rendez toujours chères, et vous faites ma patrie.

Madame *du Châtelet* a encore gagné aujourd'hui un incident considérable; et la justice est absolument bannie de ce monde, si elle ne gagne pas un jour le fond du procès; mais ce jour est loin, et le peu qui reste de belles années se consume à Bruxelles. Nous

1741. n'en ferons pas quittes avant trois ans. N'importe, mon courage ne s'épuifera pas, et je ne regretterai ni Paris ni Berlin. Je fouhaite feulement que nous puiffions venir faire un tour, quand vous nous direz de venir.

Adieu, nos anges; je fuis toujours *fub umbra alarum veftrarum.*

P. S. Vous favez M. de *Maupertuis* à Vienne chez le prince *Lictenftein*, après avoir été dépouillé par des payfans en raifon directe de tout ce qu'il avait.

LETTRE CLXXI.

A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Bruxelles, 17 mai.

Eh bien! mon cher ami, vous avez donc employé les cent vieux louis. Soit. Tout ce que vous faites eft bien, et *vidit quod effet bonum*, et *eft bonum* d'avoir mille écus de rente de plus. Il faudra un peu pâtir cette année; mais fi DIEU permet que je vive, je vivrai à mon aife.

Faites-moi le plaifir, mon cher ami, d'expédier promptement à Lille, à M. *Denis*, et franc de port, un joli paravent à feuilles, pour mettre devant une cheminée, haut d'environ trois pieds et demi, plus ou moins, les feuilles fe levant et fe baiffant à volonté.

C'eft de Lille, où j'ai paffé quelques jours, que je vous envoyai ma fignature en parchemin, dans laquelle

laquelle j'oubliai le nom d'*Arouet*, que j'oublie assez volontiers. Je vous renvoie d'autres parchemins où se trouve ce nom, malgré le peu de cas que j'en fais. Dans peu, vous aurez mon certificat de vie, puisque, malgré ma maigreur et ma langueur, on dit que je vis encore. Dites-le vous-même, écrivez-le à nos débiteurs. 1741.

LETTRE CLXXII.

A M. DE CIDEVILLE.

A Bruxelles, le 27 mai.

Je n'apprends qu'aujourd'hui, mon cher ami, que ce manuscrit de Mahomet, dont je vous destinais l'hommage depuis si long-temps, est enfin arrivé à Paris, malgré les saints inquisiteurs. Ce bon musulman est entre les mains d'un docteur de sorbonne, nommé l'abbé *Moussinot*, cloître Saint-Méri, et cet abbé n'attend que vos ordres pour vous l'envoyer par la voie que vous voudrez.

Je vous prie instamment de le lire avec des yeux de critique, et non pas avec ceux d'un ami. J'ai essayé, comme vous savez, la pièce à Lille. *La Noue* ne s'en est pas mal trouvé; mais je ne regarde les jugemens de Lille que comme une sentence de juges inférieurs qui pourrait bien être cassée à votre tribunal. Vous consulter de loin, mon cher *Cideville*, c'est une consolation d'une si longue absence; si je vivais avec vous, je vous consulterais tous les jours.

1741. Pourquoi ne pouvez-vous pas faire comme le jeune *Helvétius*, qui eſt venu paſſer ici quelques jours? Nous avons parlé de belles-lettres, nous avons rempli toutes nos heures; ce ſerait avec vous ſurtout qu'un pareil commerce ſerait délicieux, *ſed nos fata premunt.* Où êtes-vous à préſent, et que faites-vous? cueillez-vous les fleurs du Parnaſſe, ou arrachez-vous les chardons de la chicane? Il me ſemble que vous m'aviez écrit que quelquefois la malheureuſe néceſſité de plaider vous arrachait à l'étude et au plaiſir; c'eſt le cas où eſt madame *du Châtelet.*

Nos patriæ fines et dulcia linquimus arva;
Nos patriam fugimus.

Et pourquoi? pour plaider ſix ou ſept ans en Brabant. Perſonne ne mène la vie qu'il devrait mener. Voilà-t-il pas le roi de Pruſſe,

L'enragé qu'il était, né roi d'une province,
Qu'il pouvait gouverner en bon et ſage prince,

qui s'en va haſarder ſa vie en Siléſie contre des houſards! *Maupertuis*, qui pouvait vivre heureux en France, cherche à Berlin le bonheur qui n'y eſt pas, et ſe fait prendre par des payſans de Moravie, qui le mettent tout nu, et lui prennent plus de cinquante théorèmes qu'il avait dans ſes poches. J'ai été plus ſage; j'ai revolé bien vîte vers *Emilie.* Le roi de Pruſſe m'en a un peu boudé. Depuis les incivilités qu'il a faites à la reine d'Hongrie, il ſouffre impatiemment qu'on lui préfère une femme. Il m'a fait des coquetteries immédiatement après la bataille de Molvitz, et

actuellement que je vous écris, je lui dois deux lettres. 1741.

Mais il faut que je vous préfère;
Car, dût-il être mon appui,
Vous faites des vers mieux que lui,
Et votre amitié m'eſt plus chère.

Il ne doit aller qu'après vous et madame *du Châtelet;* chacun doit être à ſa place. Il n'eſt que roi au bout du compte, et vous êtes le plus aimable des hommes. Adieu, je vous embraſſe.

LETTRE CLXXIII.

A M. DE MAUPERTUIS.

A Bruxelles, ce 28 de mai.

VOUS n'avez pas, ſans doute, reçu les lettres que madame *du Châtelet* et moi nous vous avons écrites à Vienne. Si vous aviez pu ſavoir la douleur dont nous fûmes pénétrés ſur le faux bruit de votre mort, vous m'écririez avec un peu plus d'amitié, et vous ne vous borneriez point à me parler au nom de la reine-mère. Eſt-il poſſible que ce ſoit vous qui ayez des inégalités ! Je ne vous cacherai point qu'on m'a mandé que vous vous étiez plaint à Berlin d'expreſſions dont je m'étais ſervi en parlant de vous. Je ne me ſouviens pas d'en avoir jamais employé d'autres que celles de *digne appui de Newton*, de *mon maître dans l'art de penſer*.

1741.

LETTRE CLXXIV.

A M. DE WARMHOLTZ.

A Bruxelles, mai.

MONSIEUR,

Vous m'auriez fait un vrai plaisir si vous aviez pu remplir les promesses que vous aviez eu la bonté de me faire; mais puisque vous ne le pouvez pas, j'attendrai que votre grande et belle édition ait paru pour corriger mon petit abrégé de l'histoire de *Charles XII*, que je compte seulement faire imprimer à la suite de mes œuvres. Je ne manquerai pas alors de rendre la justice qui est due à la source où j'aurai puisé. Il est très-naturel que M. *Norberg*, suédois et témoin oculaire, ait été mieux instruit que moi étranger, et il est juste que sa grande histoire serve d'instruction pour mon petit abrégé. J'aurais renoncé entièrement à cette faible partie de mes ouvrages, si cette histoire que j'ai donnée n'avait eu quelque succès, au moins par le style, et si le public n'avait paru souhaiter que ce morceau assez intéressant fût appuyé de faits authentiques.

Au reste, il est très-faux que je me sois adressé à aucun libraire, ni indirectement ni directement, pour faire imprimer cet abrégé nouveau, qui n'est pas même commencé.

Vous me ferez plaifir, Monfieur, et vous me rendrez juftice, fi vous voulez bien avertir, dans la préface ou dans les notes de votre ouvrage, que je ne prétends point combattre M. *Norberg*, mais me réformer fur fes mémoires. Je crois même que ce ferait la feule note qui conviendrait, car il me paraît fort inutile de citer les endroits où j'aurai été trompé dans mes premières éditions, puifque tous ces endroits feront corrigés dans la nouvelle. C'eft fur quoi je m'abandonne à votre difcrétion, étant de tout mon cœur (*), Monfieur, &c. 1741.

LETTRE CLXXV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Bruxelles, ce 5 juin.

COMMENT mes anges, qui fondent les cœurs, peuvent-ils s'imaginer que je faffe imprimer leur Mahomet? Je ne fuis pas affez impie pour tranfgreffer leurs ordres; on ne l'imprimera, on ne le jouera à Paris que quand ils le voudront.

Vous avez cru, je ne fais fur quel billet moitié vers et moitié profe, écrit à *La Noue* il y a quelques mois, que je lui envoyais ce Mahomet imprimé; mais mes anges fauront qu'il y a deux points dans cette affaire. Le premier eft que j'envoyais à ce

(*) M. de *Voltaire* fe trompait; il trouva dans le chapelain plus d'injures et d'erreurs que de faits intéreffans, ou de remarques utiles.

1741. *La Noue* la pièce manuſcrite avec les rôles, et qu'il m'a rendu le tout fidellement, car ce *La Noue* eſt un honnête garçon.

Le ſecond point eſt que ledit *La Noue* a été auſſi indiſcret qu'honnête homme, pour le moins; qu'il a montré mes lettres, et que ces petits vers dont vous me parlez, très-peu faits pour être montrés, ont couru Paris. C'eſt ce ſecond point qui me fâche beaucoup. Il eſt défendu dans la ſainte Ecriture de révéler la turpitude, et la plus grande des turpitudes c'eſt une lettre écrite d'abondance de cœur à un ami, et qui devient publique. J'ai appris même qu'on a défiguré et fort envenimé ces petits vers dont, en vérité, il ne me ſouvient plus. Enfin, j'ai tout lieu de croire que cette bagatelle eſt allée juſqu'aux oreilles de monſieur le cardinal. Ce qui me le perſuade, c'eſt que dans ce temps-là même, M. *du Châtelet* étant à Paris, et ayant retiré d'office mes ordonnances du tréſor royal, monſieur le cardinal donna ordre qu'on ne les payât point.

Madame *du Châtelet*, ſans m'en rien dire, m'a joué le tour d'écrire à ſon éminence, qui a répondu qu'on me payerait, mais qui n'a pas mis dans ſa lettre le même air de bonté pour moi que celui dont il m'honorait quand j'étais en Hollande et en Pruſſe.

Je vais avoir l'honneur de lui écrire pour le remercier; mais je ne ſais ſi je dois prendre la liberté de lui propoſer de lire Mahomet; je ne ferai rien ſans les ordres de mes anges gardiens.

Je fais mon compliment à M. de *la Chauſſée*. Je voudrais bien que quelque jour il pût me le rendre, mais je doute fort qu'on trouve à la comédie

française quatre acteurs tels que ceux qui ont joué Mahomet à Lille. 1741.

Je sais que *La Noue* a l'air d'un fils rabougri de *Baubourg*, mais aussi il joue à mon sens d'une manière plus forte, plus vraie et plus tragique que *Dufresne*. Il y a un petit *Baron* qui n'a qu'un filet de voix, mais qui a fait verser des ruisseaux de larmes. J'en verserais moi de n'être pas auprès de vous, si je n'étais pas ici. Je me mets à l'ombre de vos ailes.

LETTRE CLXXVI.

A M. PITOT DE LAUNAY.

Bruxelles, le 19 juin.

JE suis un paresseux, mon cher philosophe; je crois que c'est une mauvaise qualité attachée au peu de santé que j'ai. Je passe des six mois entiers sans écrire à mes amis. Il est vrai qu'il faut m'excuser un peu. J'ai fait des voyages au Nord quand vous alliez au Midi; mais ne jugez point, je vous prie, de mon amitié par mon silence; personne ne s'intéresse plus vivement que moi à tout ce qui vous arrive; il suffit d'ailleurs d'être bon citoyen pour être charmé que vous soyez employé en Languedoc. J'aimerais mieux encore que vous fussiez occupé à ouvrir de nouveaux canaux en France qu'à rajuster les anciens. Il me semble qu'il manque à l'industrie des Français et à la splendeur de l'Etat, d'embellir le royaume, et de faciliter le commerce par ces rivières artificielles

dont on a déjà de si beaux exemples. De tels ouvra-
1741. ges valent bien l'aire d'une courbe, et la mesure leibnitzienne des forces vives. Vous faites de la géométrie l'usage le plus honorable, puisque c'est le plus utile; car je m'imagine qu'il en est de la physique comme de la politique des princes : où est le profit, là est l'honneur.

J'ai un peu abandonné cette physique pour d'autres occupations; il ne faut faire qu'une chose à la fois pour la bien faire. Madame *du Châtelet* est assez heureuse pour n'avoir rien à présent qui la détourne de cette étude; sa lettre à M. de *Mairan* a été fort bien reçue, mais j'aurais mieux aimé que cette dispute n'eût pas été publique. Le fond de la question n'a pas été entamé dans les lettres de M. de *Mairan* et de madame *du Châtelet*, et le fond de la question consistant à savoir si le temps doit entrer dans la mesure des forces, il me semble que tout le monde devrait être d'accord. M. de *Bernoulli* lui-même ne nie plus qu'on doive admettre le temps. Ainsi, si on peut disputer encore, ce ne peut plus être que sur les termes dont on se sert. Il est triste pour des géomètres qu'on se soit si long-temps battu sans s'entendre. On les aurait presque pris pour des théologiens.

Je crois que vous êtes bien content du séjour du Languedoc. Est-il vrai qu'on s'y porte toujours bien? Il n'en est pas de même en Flandre; ma santé continue d'y être bien mauvaise. Les études en souffrent, l'ame est toujours malade avec le corps, quoique ces deux choses soient, dit-on, de nature si *hétérogène*. Avez-vous auprès de vous madame votre femme? ou l'avez-vous laissée à Paris? et vivez-vous avec elle

comme *Cérès* avec *Proſerpine*, ſix mois d'abſence et ſix mois de ſéjour. 1741.

M. de *Maupertuis* doit être arrivé à Paris. On le dit mécontent; il n'a point fondé d'académie à Berlin, comme il l'eſpérait, a mangé beaucoup d'argent, a perdu ſon petit bagage à la bataille de Molvitz, et n'eſt pas récompenſé comme on s'en flattait. Il n'a point paſſé à ſon retour par Bruxelles, et il y a très-long-temps que je n'ai reçu de ſes nouvelles. On nous dit, dans le moment, qu'il y a une ſuſpenſion d'armes en Siléſie; mais cette nouvelle mérite confirmation.

Toute l'Europe ſe prépare à la guerre; DIEU veuille que ce ſoit pour avoir la paix!

Adieu, mon cher Monſieur; je vous aime tout comme ſi je vous écrivais tous les jours. Mon cœur n'eſt pas pareſſeux.

Madame *du Châtelet* vous fait mille complimens. Je vous embraſſe ſans cérémonie.

LETTRE CLXXVII.

A M. HELVETIUS.

A Bruxelles, ce 20 juin.

JE me gronde bien de ma pareſſe, mon cher et aimable ami; mais j'ai été ſi indignement occupé de proſe depuis un mois, que j'oſais à peine vous parler de vers. Mon imagination s'appeſantit dans des études qui ſont à la poëſie ce que des garde-meubles ſombres et poudreux ſont à une ſalle de bal bien éclairée. Il faut ſecouer la pouſſière pour vous répondre. Vous m'avez

écrit, mon charmant ami, une lettre où je reconnais
1741. votre génie. Vous ne trouvez point *Boileau* aſſez fort, il n'a rien de ſublime, ſon imagination n'eſt point brillante, j'en conviens avec vous; auſſi il me ſemble qu'il ne paſſe point pour un poëte ſublime, mais il a bien fait ce qu'il pouvait et ce qu'il voulait faire. Il a mis la raiſon en vers harmonieux; il eſt clair, conſéquent, facile, heureux dans ſes tranſitions; il ne s'élève pas, mais il ne tombe guère. Ses ſujets ne comportent pas cette élévation dont ceux que vous traitez ſont ſuſceptibles. Vous avez ſenti votre talent, comme il a ſenti le ſien. Vous êtes philoſophe, vous voyez tout en grand; votre pinceau eſt fort et hardi. La nature en tout cela vous a mis, je vous le dis avec la plus grande ſincérité, fort au-deſſus de *Deſpréaux*; mais ces talens-là, quelque grands qu'ils ſoient, ne feront rien ſans les ſiens. Vous avez d'autant plus beſoin de ſon exactitude, que la grandeur de vos idées ſouffre moins la gêne et l'eſclavage. Il ne vous coûte point de penſer, mais il coûte infiniment d'écrire. Je vous prêcherai donc éternellement cet art d'écrire que *Deſpréaux* a ſi bien connu et ſi bien enſeigné, ce reſpect pour la langue, cette liaiſon, cette ſuite d'idées, cet air aiſé avec lequel il conduit ſon lecteur, ce naturel qui eſt le fruit de l'art, et cette apparence de facilité qu'on ne doit qu'au travail. Un mot mis hors de ſa place gâte la plus belle penſée. Les idées de *Boileau*, je l'avoue encore, ne ſont jamais grandes, mais elles ne ſont jamais défigurées: enfin, pour être au-deſſus de lui, il faut commencer par écrire auſſi nettement et auſſi correctement que lui.

Votre danfe haute ne doit pas fe permettre un faux pas; il n'en fait point dans fes petits menuets. 1741.
Vous êtes brillant de pierreries; fon habit eft fimple, mais bien fait. Il faut que vos diamans foient bien mis en ordre, fans quoi vous auriez un air gêné avec le diadème en tête. Envoyez-moi donc, mon cher ami, quelque chofe d'auffi bien travaillé que vous imaginez noblement; ne dédaignez point tout à la fois d'être poffeffeur de la mine et ouvrier de l'or qu'elle produit. Vous fentez combien, en vous parlant ainfi, je m'intéreffe à votre gloire et à celle des arts. Mon amitié pour vous a redoublé encore à votre dernier voyage. J'ai bien la mine de ne plus faire de vers. Je ne veux plus aimer que les vôtres. Madame *du Châtelet*, qui vous a écrit, vous fait mille complimens. Adieu; je vous aimerai toute ma vie.

LETTRE CLXXVIII.

A M. THIRIOT.

A Bruxelles, le 21 juin.

Je vous avoue que je fuis étonné et embarraffé de l'affaire de votre penfion. Je ne peux douter que vous ne la touchiez tôt ou tard. Si vous n'entendez parler d'ici à un mois que des affaires de Hongrie et point des vôtres, et fi vous jugez à propos de m'employer, je prendrai la liberté de faire fouvenir fa Majefté pruffienne de fes promeffes; fi même vous croyez

1741. que je doive écrire à préſent, je ne balancerai pas. Mon crédit, à la vérité, eſt auſſi médiocre que les bontés continuelles dont le roi m'honore ſont flatteuſes. Il pourrait très-bien ſouffrir mes vers et ma proſe, et faire très-peu de cas de mes recommandations. Mais enfin, j'ai quelque droit de lui écrire d'une choſe dont j'ai oſé lui parler, et ſur laquelle j'ai ſa parole. La dernière lettre que j'ai reçue eſt du 3 juin. Je pourrais, dans ma réponſe, gliſſer une commémoration très-convenable de vos ſervices et de vos beſoins.

Vous me ferez plaiſir de m'apprendre à quel point M. de *Maupertuis* eſt ſatisfait, et ce que ſa Majeſté pruſſienne a ajouté à la manière diſtinguée dont elle l'a toujours traité. Vous pouvez me parler avec une liberté entière, et compter ſur ma diſcrétion comme ſur mon zèle.

Les vers qui regardent le roi de Pruſſe, et qui ſont en manuſcrit à quelques exemplaires de la Henriade, ne ſont plus convenables. Ils n'étaient faits que pour un prince philoſophe et pacifique, et non pour un roi philoſophe et conquérant. Il ne me ſiérait plus de blâmer la guerre en m'adreſſant à un jeune monarque qui la fait avec tant de gloire.

Vous ſavez d'ailleurs qu'il avait fait commencer une édition gravée de la Henriade. Je ne ſais ſi les affaires importantes qui l'occupent, lui permettront de continuer à me faire cet honneur; mais, ſoit qu'on la réimprime à Berlin, ſoit qu'on la grave en Angleterre, je ne pourrai me diſpenſer de changer cette dédicace d'une manière convenable au ſujet et au temps.

A l'égard de ces additions et de ces corrections en vers et en profe que je vous ai envoyées, vous fentez bien qu'il ne faut jamais que cela paffe en des mains profanes. Ce qui eft bon pour deux ou trois perfonnes fenfées, ne l'eft point pour le grand nombre. Je vous prie donc de ne vous en point déſaifir. Ce n'eft pas que je penfe qu'il y ait rien de dangereux dans ces petites additions; mais, quelque circonfpection que j'apporte dans ce que j'écris, on en peut toujours abufer. Je pafferais pour coupable des mauvaifes interprétations que la malignité fait trop aifément; enfin, je ne dois donner aucune prife. Je me crois d'autant plus obligé à une extrême retenue, que les obligations que j'ai à monfieur le cardinal, m'impofent un nouveau devoir de les juftifier par la conduite la plus mefurée. Je dois particulièrement fes bontés à madame *du Châtelet* dont il a fenti tout le mérite dans les entretiens qu'il eut avec elle à Fontainebleau, et pour laquelle il a confervé la plus grande eftime et les attentions les plus flatteufes. Tout cela redouble en moi l'envie de lui plaire, et je vous avoue que quand on voit dans les pays étrangers comment on penfe de lui, et avec quel refpect on le regarde, cette envie-là ne diminue pas. 1741.

M. d'*Argenfon* m'a prévenu. Je voulais faire relier proprement ce recueil pour vous prier de lui en faire préfent de ma part; il s'eft faifi d'un bien qui était à lui, et que j'aurais voulu lui offrir. Je vous prie de l'affurer de mes plus tendres refpects. Je vous embraffe et vous fouhaite tranquillité, fanté et fortune.

1741.

LETTRE CLXXIX.

A M. DE MAUPERTUIS.

A Bruxelles, le 1 juillet.

Je ſuis très-mortifié, Monſieur, que vous ſoyez aſſez leibnitzien pour imaginer que vous avez une raiſon ſuffiſante d'être en colère contre moi. Je crois, pour moi, que votre fâcherie eſt un de ces effets de la liberté de l'homme, dont il n'y a point de raiſon à rendre.

En vérité, ſi on vous avait fait quelque rapport, n'était-ce pas à moi-même qu'il fallait vous adreſſer? Ne connaiſſez-vous pas mes ſentimens et ma franchiſe? puis-je avoir quelque ſujet et quelque envie de vous nuire? prétends-je être meilleur géomètre que vous? ai-je pris parti pour ceux qui n'ont pas été de votre ſentiment? ai-je manqué une occaſion de vous rendre juſtice? n'ai-je pas parlé de vous au roi de Pruſſe, comme j'en ai parlé à toute la terre?

Je vous avoue qu'il eſt bien dur d'avoir fait tant d'avances pour n'en recueillir qu'une tracaſſerie. Si vous aviez paſſé par Bruxelles, vous auriez bien connu votre injuſtice. Voilà, ce me ſemble, de ces cas où il eſt doux d'avouer qu'on a tort.

J'ai été occupé, et enſuite j'ai été malade; cela m'ôtait la liberté d'eſprit néceſſaire pour écrire ces lettres moitié proſe et moitié vers, qui me coûtent beaucoup plus qu'au roi. Je n'ai point d'imagination quand je ſuis malade, et il faut que je demande quartier. Ce commerce épiſtolaire eſt plus vif que jamais. Je ne reviens point de mon étonnement de

recevoir

recevoir des lettres pleines de plaisanteries du camp de Molvitz et d'Ottmachau. Vous penfez bien que votre prife n'a pas été oubliée dans les lettres du roi, mais il n'y a rien qui doive vous déplaire; et s'il parle de votre aventure, comme aurait fait l'abbé de *Chaulieu*, je me flatte qu'il en a ufé ou en ufera avec vous, comme eût fait *Louis XIV;* mais, encore une fois, il fallait paffer par Bruxelles pour fe dire fur cela tout ce qu'on peut fe dire. 1741.

Madame *du Châtelet* n'a point reçu une lettre qu'il me femble que vous dites lui avoir écrite de Francfort. Mandez-lui, elle vous en prie, fi c'eft de Francfort que vous lui avez écrit cette lettre qui n'eft point parvenue jufqu'à elle, et fi vous avez été inftruit qu'on imprimât dans cette ville les Inftitutions de phyfique.

M. de *Crouzas*, le philofophe le moins philofophe, et le bavard le plus bavard des Allemands, a écrit une énorme lettre à madame *du Châtelet*, dont le réfultat eft qu'il n'eft pas du fentiment de *Leibnitz*, parce qu'il eft bon chrétien.

Je vous prie d'embraffer pour moi M. *Clairaut*. Je pourrais lui écrire une lettre à la *Crouzas* fur les forces vives; je l'avais déjà commencée, mais je la lui épargne. Il me femble que tout eft dit fur cela, que ce n'eft plus qu'une queftion de nom.

Il n'en eft pas ainfi de mes fentimens pour vous; c'eft la chofe la plus décidée. Ne foyez jamais injufte avec moi, et foyez sûr que je vous aimerai toute ma vie.

1741.

LETTRE CLXXX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Ce lundi 11 juillet.

HUMBLES REMONTRANCES.

1°. Je ne peux goûter le perſonnage qu'on veut que je faſſe jouer à *Hercide*. Si *Séide* s'échappe du camp de *Mahomet* pour ſe rendre à la Mecque, et ſi *Hercide* en fait autant, ces deux évaſions, pour faire rendre dans un même lieu deux hommes dont on a beſoin, ſeront alors un artifice du poëte, peu vraiſemblable, peu délié, et par là peu intéreſſant.

De plus, il ne me paraît pas raiſonnable que *Mahomet* eût fait mettre en priſon *Hercide* ſur cette raiſon ſeule qu'*Hercide* a de l'amitié pour des enfans qu'il a élevés, et dont l'une eſt l'objet même de l'amour de *Mahomet*. Une troiſième raiſon qui me détourne encore de faire ainſi revenir *Hercide*, c'eſt la néceſſité où je ſerais d'interrompre le fil de l'action pour conter à pluſieurs repriſes l'empriſonnement et l'évaſion d'*Hercide*. Je ne ſuis déjà chargé que de trop de récits préliminaires. Enfin, il me paraît plus court et plus tragique qu'*Hercide* demeure comme il était.

2°. Pour les changemens qu'on peut faire dans le détail des ſcènes de *Mahomet* et de *Palmire*, je m'y livrerai ſans aucune répugnance.

3°. J'effayerai le cinquième acte tel qu'on le propofe, et je le dégroffirai pour voir s'il n'y a point là une action double ; fi, le père étant mort, le fpectateur attend encore quelque chofe, et furtout, fi *Mahomet* ne porte pas le crime à un excès révoltant. Une lettre empoifonnée me paraît une chofe affez délicate, mais ce qui me fera le plus de peine, c'eft *Palmire* qui doit être défarmée, et qui cependant doit fe donner la mort. Je pourrais remédier à cet inconvénient en la fefant tuer avec le poignard qui a frappé *Zopire*, et que fon frère apporterait à la tête des habitans; mais il faut là de la promptitude. Il fera bien difficile que la douleur et le défefpoir aient lieu dans l'ame de *Mahomet*, furtout dans un moment où il s'agit de fa vie et de fa gloire. Il ne fera guère vraifemblable qu'il déplore la perte de fa maîtreffe dans une crife fi violente. C'eft un homme qui a fait l'amour en fouverain et en politique, comment lui donner les regrets d'un amant défefpéré ? Cependant, le moment où *Mahomet* fe juftifie aux yeux du peuple par ce faux miracle de la mort de *Séide*, et cet art étonnant de conferver fa réputation par un crime, eft à mon gré une fi belle horreur que je vais tout facrifier pour peindre ce fujet de *Rembrant* de fes couleurs véritables.

1741.

Ce 12 juillet, mardi. Je viens d'efquiffer ce cinquième acte à peu-près tel qu'on l'a voulu. C'eft aux anges qui m'infpirent à voir fi je dois continuer. J'attends leur ordre et la grâce d'en haut que je ne dois qu'à eux.

1741.

LETTRE CLXXXI.

A M. LOC-MARIA.

Bruxelles, 17 juillet.

J'AI reçu, Monſieur, le mémoire des vexations juridiques que vous avez eſſuyées. Je ſuis très-ſenſible à votre ſouvenir et à vos peines. Du temps d'*Anne de Bretagne*, vous auriez gagné votre procès tout d'une voix. La juriſprudence a changé. Il eſt plaiſant qu'on ait raiſon par-delà la Loire, et tort en-deçà ; mais les hommes ne ſavent pas mieux, et il faut que leur juſtice ſe reſſente de leur miſérable nature.

Recevez auſſi mes remercîmens ſur l'eſtampe de M. de *Maupertuis*. Il eſt beau à vous de ſonger, entre les griffes de la chicane, à la gloire de votre ami et de votre compatriote. L'eſtampe eſt digne de lui, et je me ſens bien indigne de joindre mes crayons à ce burin-là. Une inſcription latine me déplaît, parce que je ſuis bon français. Je trouve ridicule que nos jetons, nos médailles et nos louis ſoient latins. En Allemagne, en Angleterre la plupart des deviſes ſont françaiſes ; il n'y a que nous qui n'oſions pas parler notre langue dans les occaſions où les étrangers la parlent. Je ſens très-bien qu'il faudrait faire toutes les inſcriptions en français, mais auſſi cela eſt trop difficile. La marche de notre langue eſt trop gênée ; notre rime délaye, en quatre vers, ce qu'un vers latin

pourrait facilement exprimer. Ni vous ni moi ne ſerions contens du chétif quatrain que voici : 1741.

Ce globe mal connu, qu'il a ſu meſurer,
Devient un monument où ſa gloire ſe fonde;
Son ſort eſt de fixer la figure du monde,
De lui plaire et de l'éclairer. (*)

Si vous voulez mieux, comme de raiſon, faites les vers vous-même, ou, à votre refus, qu'il les faſſe. *Deſpréaux* a bien eu le courage de faire ſon inſcription. Il diſait modeſtement de lui-même :

Je raſſemble en moi, Perſe, Horace et Juvénal;

mais c'eſt que *Boileau* n'était pas philoſophe. J'oſe vous prier d'ajouter à vos bontés celle de vouloir bien faire ma cour à madame la ducheſſe d'*Aiguillon*. Quand vous la ferez graver, tout le monde ſe battra à qui fera l'inſcription.

LETTRE CLXXXII.

A M. DE CIDEVILLE.

Bruxelles, ce 19 juillet.

MON cher ami, celui qui a fait un examen ſi approfondi et ſi juſte de Mahomet, eſt ſeul capable de faire la pièce. Vous avez développé et éclairci beaucoup de doutes obſcurs que j'avais; vous m'avez déterminé tout d'un coup ſur deux points très-importans de cet ouvrage.

(*) Ce quatrain fut gravé au bas d'un portrait de M. de *Maupertuis*.

1741. Le premier, c'eſt la réſolution que prenait ou ſemblait prendre *Mahomet*, dès le ſecond acte, de faire aſſaſſiner *Zopire* par ſon propre fils, ſans être forcé à ce crime. C'était ſans doute un raffinement d'horreur qui devait révolter, puiſqu'il n'était pas néceſſaire. Il y avait là deux grands défauts, celui d'être inutile, et celui de n'être pas aſſez expliqué.

Le ſecond point eſſentiel, c'eſt la diſparate de *Mahomet* au cinquième acte, qui envoie chercher des filles dans ſon boudoir, quand le feu eſt à la maiſon. Je crois qu'il ne ſera pas mal que *Palmire* vienne elle-même ſe préſenter à lui pour lui demander la grâce de ſon frère; alors les bienſéances ſont obſervées, et cette action même de *Palmire* produit un coup de théâtre.

J'aurais voulu pouvoir retrancher l'amour; mais l'exécution de ce projet a toujours été impraticable, et je me ſuis heureuſement aperçu à la repréſentation que toutes les ſcènes de *Palmire* ont été très-bien reçues, et que la naïveté tendre de ſon caractère feſait un contraſte très-intéreſſant avec l'horreur du fond du ſujet.

La ſcène, au quatrième acte, avec *Séide* qui la conſulte, et leur innocence mutuelle concourant au plus cruel des crimes, la mort de leur père devenue le prix de leur amour, tout cela feſait au théâtre un effet que je ne peux vous exprimer; et il me ſemble que cette ſcène eſt auſſi neuve qu'elle eſt touchante et terrible. Je dis plus, cette ſcène eſt néceſſaire, et ſans elle l'acte ſerait manqué. Je n'ai vu perſonne qui n'ait penſé ainſi à la lecture et à la repréſentation.

Il y a bien d'autres détails dont je vous remercie; mais, au lieu de les discuter, je vais les corriger. Je ne trouve point le mot de *ciment* de l'amitié bas, et j'avoue que j'aime fort *haine invétérée ; crie encore à son père* me paraît aussi, je vous l'avoue, bien supérieur à *invoquer encore son père.* L'un peint et donne une idée précise, l'autre est vague. 1741.

La métaphore *des flambeaux de la haine consumés des mains du temps*, me paraît encore très-exacte. Le temps consume un flambeau précisément et physiquement, comme il consume du marbre, en enlevant les parties *insensibles.* L'insecte *insensible* n'est pas l'insecte qui ne sent pas, mais qui n'est pas senti. L'*indigne* partage me paraît aussi mauvais qu'à vous; *des trônes renversés en sont les récompenses ;* ils sont alors, dites-vous, de peu de valeur; non, non, les morceaux en sont bons.

Mais je me laisse presque entraîner à un petit air de dispute, lorsqu'il ne faut que travailler. Il faut que je vous dise encore pourtant que tout le monde a exigé absolument quelques petits remords à la fin de la pièce, pour l'édification publique. Au reste, mon cher ami, je suis bien loin de croire la pièce finie; je ne l'ai fait jouer, et je ne vous l'ai envoyée, que pour savoir si je la finirais.

Si le sujet était tout neuf, il était aussi bien épineux. C'est un nouveau monde à défricher. Je vais renoncer pour un temps à mes anciennes occupations, pour reprendre Mahomet en sous œuvre. La peine que vous avez bien voulu prendre, m'encourage à en prendre beaucoup. J'aurai sans cesse votre excellente critique devant les yeux.

1741. Adieu, cher ami, auſſi utile qu'aimable; renvoyez cette faible eſquiſſe à l'abbé *Mouſſinot*, et prions, chacun de notre côté, les Dieux qui préſident aux lettres et à la douceur de la vie, qu'ils nous réuniſſent un jour.

LETTRE CLXXXIII.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

A Bruxelles, ce 9 d'auguſte.

MADAME *du Châtelet*, Monſieur, vous mande que je ſuis aſſez heureux pour ſoumettre à vos lumières un certain prophète, dont j'avais déjà eu l'honneur de vous réciter quelques ſcènes. Je voudrais pouſſer ce bonheur-là juſqu'à vous le préſenter moi-même à Paris, mais nous ſommes encore loin d'une félicité ſi complète.

J'ai de plus à vous prévenir que vous n'en verrez qu'une copie très-informe. Depuis que la perſonne qui doit vous prêter le manuſcrit en eſt poſſeſſeur, j'y ai changé plus de deux cents vers, et dans ces deux cents vers, il y a beaucoup de choſes eſſentielles. Il n'y a pas moyen de vous envoyer la véritable leçon. Pardonnez-moi donc ſi vous n'avez qu'une ébauche informe. Je vous fais ma cour comme je peux, et certainement je voudrais mieux faire. Je voudrais pouvoir me vanter à moi-même de vous avoir amuſé une heure ou deux, duſſent ces deux heures m'avoir coûté deux ans de travail.

Si vous aviez été jusqu'à Lille, je n'aurais pas manqué d'y retourner. Je vous aurais couru, comme les autres courent les princes. 1741.

On dit que vous avez un fils digne d'un autre siècle, mais non d'un autre père. Il fait de jolis vers. *Macte animo, generose puer.* Je croyais qu'on ne fesait plus de vers français qu'en Prusse et en Silésie. Je reçois toujours quelques vers de Breslau et de Berlin: voilà tout le commerce que j'ai avec le Parnasse.

Toute votre nation, à ce qu'on dit, veut passer le Rhin et la Meuse, sans trop savoir ce qu'ils y vont faire; mais ils partent, ils font des équipages, ils vont à la guerre, et cela leur suffit. Ils chantent et dansent, la première campagne; la seconde, ils bâillent, et la troisième, ils enragent. Il n'y a pas d'apparence qu'ils fassent la troisième. Les choses semblent tournées de façon qu'on pourra faire bientôt frapper une nouvelle médaille de *regna assignata*. Il semble que la France, depuis *Charlemagne*, n'a jamais été dans une si belle situation; mais de quoi tout cela servira-t-il aux particuliers? Ils payeront le dixième de leurs biens, et n'auront rien à gagner.

Je reviens à Mahomet; l'abbé *Moussinot* aura l'honneur de vous l'envoyer cacheté. Je vous prie instamment de le renvoyer de même, sans permettre qu'il en soit tiré copie.

Adieu, Monsieur; aimez toujours beaucoup les belles-lettres, et daignez aussi aimer un peu l'homme du monde qui vous est attaché avec le respect le plus tendre.

1741.

LETTRE CLXXXIV.

A M. DE MAUPERTUIS.

A Bruxelles, 10 d'auguste.

Je ne mettrai pas, mon cher aplatiffeur de mondes et de *Caffinis*, de tels quatrains (*) au bas du portrait de *Chriftianus Wolfius*. Il y avait long-temps que j'avais vu, avec une ftupeur de monade, quelle taille ce bavard germanique affigne aux habitans de *Jupiter*. Il en jugeait par la grandeur de nos yeux, et par l'éloignement de la terre au foleil; mais il n'a pas l'honneur d'être l'inventeur de cette fottife, car un *Wolfius* met en trente volumes les inventions des autres, et n'a pas le temps d'inventer. Cet homme-là ramène en Allemagne toutes les horreurs de la fcolaftique furchargée de *raifons fuffifantes*, de *monades*, d'*indifcernables* et de toutes les abfurdités fcientifiques que *Leibnitz* a mifes au monde par vanité, et que les Allemands étudient, parce qu'ils font Allemands.

C'eft une chofe déplorable qu'une françaife, telle que madame *du Châtelet*, ait fait fervir fon efprit à broder ces toiles d'araignées. Vous en êtes coupable, vous qui lui avez fourni cet enthoufiafte de *Koënig*, chez qui elle puifa ces héréfies qu'elle rend fi féduifantes.

Si vous étiez affez généreux pour m'envoyer votre

(*) Les vers pour le portrait de M. de *Maupertuis* étaient joints à cette lettre; on les a vus dans celle à M. de *Loc-Maria*, du 17 juillet.

cosmologie, je vous jurerais bien, par *Newton* et par vous, de n'en pas tirer de copie, et de vous la renvoyer après l'avoir lue. Il ne faut pas que vous mettiez *la chandelle sous le boisseau*...; et, en vérité, un homme qui a le malheur d'avoir lu la cosmologie de *Christian Wolf*, a besoin de la vôtre pour se dépiquer. 1741.

Est-il vrai qu'*Euler* est à Berlin? vient-il faire une académie au rabais? Le comte *Algarotti* vous a-t-il écrit? Je m'imagine que la même ame charitable qui m'avait fait une tracasserie avec votre très-vive philosophie, m'en a fait une avec sa politique.

Le roi m'écrit toujours comme à l'ordinaire et dans le même style. *Keyserling* est toujours malade à Berlin où je crois qu'il s'ennuie, et où probablement vous ne vous ennuyerez plus. On dit que vous allez dans un lieu beaucoup plus agréable, et chez une dame (*) qui vaut mieux que tous les rois que vous avez vus. Il n'y a pas d'apparence que celle-là devienne wolfienne.

Plus on lit, plus on trouve que ces métaphysiciens-là ne savent ce qu'ils disent; et tous leurs ouvrages me font estimer *Locke* davantage. Il n'y a pas un mot de vérité, par exemple, dans tout ce que *Mallebranche* a imaginé; il n'y a pas jusqu'à son systême sur l'apparente grandeur des astres à l'horizon, qui ne soit un roman. M. *Smith* a fait voir, en dernier lieu, que c'est un effet très-naturel des règles de l'optique (18). Votre vieille académie sera encore bien fâchée de cette nouvelle vérité découverte en Angleterre. Cependant,

(*) Madame la duchesse d'*Aiguillon*, douairière.

(18) La solution de *Smith*, bien examinée, se trouve être la même que celle de *Mallebranche*. Voyez la note 27, du volume de Physique, page 224.

1741. *Privat de Molières* (qui ne vaut pas *Poquelin de Molière*) *approfondit toujours le tourbillon*, et les professeurs de l'université enseignent ces chimères ; tant les professeurs de toute espèce sont faits pour tromper les hommes.

Bonsoir ; madame *du Châtelet* qui, dans le fond de son cœur, sent bien que vous valez mieux que *Wolf*, vous fait des complimens, dans lesquels il y a plus de sincérité que dans ses idées leibnitziennes. Je suis à vous pour jamais.

LETTRE CLXXXV.

A M. DE FORMONT.

A Bruxelles, 10 auguste.

MON cher ami, il me semble que, si je vivais entre vous et notre aimable *Cideville*, j'en aimerais mieux les vers, et je les ferais meilleurs. Je suis charmé que vous ayez lu avec lui mon fripon de prophète, et que vous soyez de même avis. Il ne faudrait jamais rien donner au public qu'après avoir consulté gens comme vous. Je ne regarde la tragédie que vous avez lue, que comme une ébauche. Je sentais qu'il y avait dans cet embryon, le germe de quelque chose d'assez neuf et d'assez tragique ; et, en vérité, si vous l'aviez vu jouer à Lille, vous auriez été ému. Vous avez grande raison de vouloir que mon illustre coquin ne se serve de la main du petit *Séide* pour tuer son bon homme de père, que faute d'autre ; car les crimes au théâtre, comme en politique, ne sont passables, à ce qu'on dit, qu'autant qu'ils sont nécess-

faires. Il ne ferait pas mal, par exemple, que le grand-vicaire *Omar* dît au prélat *Mahomet* : 1741.

Pour ce grand attentat je réponds de Séide :
C'eft le feul inftrument d'un pareil homicide.
Otage de Zopire, il peut feul aujourd'hui
L'approcher à toute heure, et te venger de lui.
Tes autres favoris, pour remplir la vengeance,
Pour s'expofer à tout ont trop d'expérience ;
La jeuneffe imprudente a plus d'illufions ;
Séide eft enivré de fuperftitions,
Jeune, ardent, dévoré du zèle qui l'infpire.

Voilà à peu-près comme je voudrais fonder cette action, en ajoutant à ces idées quelques autres préparations dont j'envoyai un cahier prefque verfifié à M. de *Cideville*, il y a quelques jours. Enfin, j'y rêverai un peu à loifir ; et fi vous penfez l'un et l'autre qu'on puiffe faire quelque chofe de cet ouvrage, je m'y mettrai tout de bon.

C'eft à de tels lecteurs que j'offre mes écrits.

J'ai lu cette juftification de *Thomas Corneille* dont vous me parlez. L'efprit fin et délicat de *Fontenelle* ne pourra jamais faire que fon oncle minor ait eu l'imagination d'un poëte ; et *Boileau* avait raifon de dire que *Thomas* avait été partagé en cadet de Normandie. Il eft plaifant de venir nous citer *Camma* et le baron d'*Albicrac ;* cela prouve feulement que M. de *Fontenelle* eft un bon parent. C'eft une grande erreur, ce me femble, de croire les pièces de ce *Thomas* bien conduites, parce qu'elles font fort intriguées. Ce n'eft

1741. pas assez d'une intrigue, il la faut intéressante, il la faut tragique, il ne la faut pas compliquée; sans quoi il n'y a plus de place pour les beaux vers, pour les portraits, pour les sentimens, pour les passions; aussi ne peut-on retenir par cœur vingt vers de ce cadet, qui est par-tout un homme médiocre en poësie, aussi-bien que son cher neveu, d'ailleurs homme d'un mérite très-étendu.

Il me tarde bien, mon cher confrère en *Apollon*, de raisonner avec vous de notre art dont tout le monde parle, que si peu de gens aiment, et que moins d'adeptes encore savent connaître. Nous sommes le petit nombre des élus, encore sommes-nous dispersés. Il y a un jeune *Helvétius* qui a bien du génie; il fait de temps en temps des vers admirables. En parlant de *Locke*, par exemple, il dit :

D'un bras il abaissa l'orgueil du platonisme,
De l'autre il rétrécit le champ du pyrrhonisme.

Je le prêche continuellement d'écarter les torrens de fumée dont il offusque le beau feu qui l'anime. Il peut, s'il veut, devenir un grand-homme. Il est déjà quelque chose de mieux; bon enfant, vertueux et simple. Embrassez pour moi mon cher *Cideville* à qui j'écrirai bientôt. Adieu; aimez-moi et encouragez-moi à n'abandonner les vers pour rien au monde. Adieu, mon très-aimable ami.

LETTRE CLXXXVI. 1741.

A M. HELVETIUS.

A Bruxelles, ce 14 d'augufte.

MON cher confrère en *Apollon*, j'ai reçu de vous une lettre charmante, qui me fait regretter plus que jamais que les ordres de *Plutus* nous féparent, quand les Mufes devraient nous rapprocher. Vous corrigez donc vos ouvrages, vous prenez donc la lime de *Boileau* pour polir des penfées à la *Corneille*. Voilà l'unique façon d'être un grand-homme. Il eft vrai que vous pourriez vous paffer de cette ambition. Votre commerce eft fi aimable que vous n'avez pas befoin de talens; celui de plaire vaut bien celui d'être admiré. Quelques beaux ouvrages que vous faffiez, vous ferez toujours au-deffus d'eux par votre caractère. C'eft, pour le dire en paffant, un mérite que n'avait pas ce *Boileau* dont je vous ai tant vanté le ftyle correct et exact. Il avait befoin d'être un grand artifte pour être quelque chofe. Il n'avait que fes vers, et vous avez tous les charmes de la fociété. Je fuis très-aife qu'après avoir bien raboté en poëfie, vous vous jetiez dans les profondeurs de la métaphyfique. On fe délaffe d'un travail par un autre. Je fais bien que de tels délaffemens fatigueraient un peu bien des gens que je connais, mais vous ne ferez jamais comme bien des gens en aucun genre.

Permettez-moi d'embraffer votre aimable ami, qui a remporté le prix de l'éloquence. Votre maifon

1741. est le temple des Muses. Je n'avais pas besoin du jugement de l'académie française ou *françoise*, pour sentir le mérite de votre ami. Je l'avais vu, je l'avais entendu, et mon cœur partageait les obligations qu'il vous a. Je vous prie de lui dire combien je m'intéresse à ses succès.

M. *du Châtelet* est arrivé ici. Il se pourrait bien faire que, dans un mois, madame *du Châtelet* fût obligée d'aller à Cirey, où le théâtre de la guerre qu'elle soutient sera probablement transporté pour quelque temps. Je crois qu'il y aura une commission des juges de France, pour constater la validité du testament de M. de *Trichâteau*. Jugez quelle joie ce sera pour nous, si nous pouvons vous enlever sur la route. Je me fais une idée délicieuse de revoir Cirey avec vous. M. de *Montmirel* ne pourrait-il pas être de la partie ? Adieu ; je vous embrasse de tout mon cœur ; il ne manque que vous à la douceur de ma vie.

LETTRE CLXXXVII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Bruxelles, 22 auguste.

Je ne vous écris guère, mon cher et respectable ami, mais c'est que j'en suis fort indigne. J'ai eu le temps de mettre toute l'histoire des musulmans en tragédie; cependant, j'ai à peine mis un peu de réforme dans mon scélérat de prophète. Toute l'Europe joue à présent une pièce plus intriguée que

la

la mienne. Je suis honteux de faire si peu pour les héros du temps passé, dans le temps que tous ceux d'aujourd'hui s'efforcent de jouer un rôle. Je compte en jouer un bien agréable, si je peux vous voir. Madame *du Châtelet* vous a mandé que le théâtre de sa petite guerre va être bientôt transporté à Cirey. Nous ne passerons à Paris que pour vous y voir. Sans vous, que faire à Paris? Les arts que j'aime y sont méprisés. Je ne suis pas destiné à ranimer leur langueur. La supériorité qu'une physique sèche et abstraite a usurpé sur les belles-lettres, commence à m'indigner. Nous avions, il y a cinquante ans, de bien plus grands-hommes en physique et en géométrie qu'aujourd'hui, et à peine parlait-on d'eux. Les choses ont bien changé. J'ai aimé la physique, tant qu'elle n'a point voulu dominer sur la poësie; à présent qu'elle écrase tous les arts, je ne veux plus la regarder que comme un tyran de mauvaise compagnie. Je viendrai à Paris faire abjuration entre vos mains. Je ne veux plus d'autre étude que celle qui peut rendre la société plus agréable, et le déclin de la vie plus doux. On ne saurait parler physique un quart d'heure, et s'entendre. On peut parler poësie, musique, histoire, littérature tout le long du jour. En parler souvent avec vous, ferait le comble de mes plaisirs. Je vous apporterai une nouvelle leçon de Mahomet dans laquelle vous ne trouverez pas assez de changemens; vous m'en ferez faire de nouveaux, je serai plus inspiré auprès de vous. Tout ce que je crains, c'est que vous ne soyez à la campagne quand nous arriverons. Je connais ma destinée, elle est toute propre à m'envoyer à Paris pour ne

1741. vous y point trouver; en ce cas, c'est être exilé à Paris.

On dit que vous n'avez pas un comédien. On ne trouve plus ni qui récite des vers, ni qui les fasse, ni qui les écoute. Je serais venu au monde mal à propos, si je n'étais venu de votre temps et de celui de mes autres anges gardiens, madame d'*Argental* et M. de *Pont-de-Vesle*. Je leur baise très-humblement le bout des ailes, et me recommande à vos saintes inspirations.

LETTRE CLXXXVIII.

A M. DE MAUPERTUIS.

A Bruxelles, le 6 d'octobre.

Vous devez, mon cher aplatisseur de ce globe, avoir reçu une invitation de vous rendre à Berlin. On compte que nous pourrons arriver ensemble; mais pour moi je n'irai, je pense, qu'à Cirey. Je pourrai bien passer par Paris avec madame *du Châtelet*; j'espère, au moins, que je vous y verrai.

Si vous n'êtes pas assez philosophe pour préférer le séjour de l'amitié à la cour des rois, vous le serez peut-être assez pour ne vous pas déterminer sitôt à retourner en Prusse. C'est un assez beau siècle que celui où les gens de lettres balancent à se rendre à la cour des rois; mais s'ils ne balancent point, le siècle sera bien plus beau.

Je suis toujours au rang de vos plus tendres et de vos plus fidelles serviteurs.

LETTRE CLXXXIX.

1741.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL, *à Paris.*

A Cirey, ce 25 décembre.

Je ne rends pas à mes chers anges gardiens un compte bien exact de ma conduite; je leur écris peu, et en cela je péche grièvement; mais ne lisent-ils pas dans mon cœur? ne savent-ils pas qu'on est occupé d'eux à Cirey, et qu'on les regrette par-tout? On a encore donné quelques coups de lime à leur Mahomet; mais voici une triste nouvelle pour la comédie et pour l'opéra. Le roi de Prusse n'est pas content d'avoir pris la Silésie. Il me mande qu'il prend *Dupré* et *La Noue*. Le héros tragique n'est pas si bien fait que le héros dansant, et c'est faire venir un singe de loin; mais ce singe-là joue très-bien, et je ne connais guère que lui qui pût mettre dans notre Mahomet et la force et la terreur convenables. Ce qui me rassure un peu, c'est que *La Noue* aime fort mademoiselle *Gautier*, et que surement on ne peut quitter ce qu'on aime pour le roi de Prusse. La place de premier acteur à Paris vaut bien d'ailleurs une pension à Berlin, et notre parterre vaut un peu mieux qu'un parterre de Prussiens. Mandez-moi, je vous en prie, combien de temps l'ambassadeur turc sera à Paris, et ce qu'on fait à la comédie. Madame *du Châtelet* va passer un jour à Commerci; nous irons ensuite à Gray, et de là nous reviendrons

1741. vous voir, mes très-chers anges, à qui je souhaite la santé et tous les plaisirs de ce monde.

Me mettant toujours à l'ombre de vos ailes.

LETTRE CXC.

A M. SEGUI,

EDITEUR DES OEUVRES DE J. B. ROUSSEAU.

J'AI reçu, Monsieur, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, avec votre projet de souscription pour les œuvres du célèbre poëte dont vous étiez l'ami. Je me mets très-volontiers au rang des souscripteurs, quoique j'aye été malheureusement au rang de ses ennemis les plus déclarés. Je vous avouerai même que cette inimitié pesait beaucoup à mon cœur. J'ai toujours pensé, j'ai dit, j'ai écrit que les gens de lettres devraient être tous frères. Ne les persécute-t-on pas assez? faut-il qu'ils se persécutent encore eux-mêmes les uns les autres? Plût à Dieu qu'ils pussent s'aider, se soutenir, se consoler mutuellement! Il semblait que la destinée, en me conduisant à la ville où l'illustre et malheureux *Rousseau* a fini ses jours, me ménageait une réconciliation avec lui. L'espèce de maladie dont il était accablé, m'a privé de cette consolation que nous aurions tous deux également souhaitée. L'amour de la paix l'eût emporté sur tous les sujets d'aigreur qu'on avait semés entre nous. Ses talens, ses malheurs

et ce que j'ai ouï dire ici de son caractère, ont banni de mon cœur tout ressentiment, et n'ont laissé mes yeux ouverts qu'à son mérite. Votre amitié pour lui contribue surtout à me réconcilier avec sa mémoire. J'attends avec impatience une édition que votre goût rendra digne du public à qui vous la présentez. J'en retiens deux exemplaires, et je suis charmé que cette occasion me procure le plaisir de vous dire à quel point je vous estime, et combien j'ai l'honneur d'être, &c. 1741.

LETTRE CXCI.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON, *à Paris.*

A Cirey, 10 janvier.

FRÈRE *Macaire* et frère *François* se recommandent, Monsieur, à vos bontés. Frère *Macaire* est un petit hermite qui ne fait pas son catéchisme, mais qui est bon, doux, simple, qui gagne sa vie à nettoyer de vieux tableaux, à recoller de vieux châssis, à barbouiller des fenêtres et des portes. Il demeure dans les bois de Doulevent, l'un de vos domaines, voisins de Cirey. Il passe dans le canton pour un bon religieux, attendu qu'il ne fait point de mal, et qu'il rend service. Son hermitage est une petite chapelle appartenante à M. le duc d'*Orléans;* il voudrait bien une petite permission d'y demeurer et d'y être fixé. 1742.

Il y a, je crois, à Toul une espèce de général des

1742. hermites, qui les fait voyager comme le diable de Papefiguère, et frère *Macaire* ne veut point voyager. Madame *du Châtelet*, qui trouve cet hermite un bon diable, ferait fort aise qu'il reftât dans fa chapelle, d'où il viendrait quelquefois travailler de fon métier à Cirey. Si donc, Monfieur, vous pouvez donner à frère *Macaire* une patente d'hermite de Doulevent, ou une permiffion telle quelle de refter là comme il pourra, madame *du Châtelet* vous remerciera, et DIEU et St *Antoine* vous béniront.

Quant à frère *François*, c'eft moi, Monfieur, qui fuis encore plus hermite que frère *Macaire*, et qui ne voudrais fortir de mon hermitage que pour vous faire ma cour. J'y vis entre l'étude et l'amitié, plus heureux encore que frère *Macaire;* et fi j'avais de la fanté, je n'envierais aucune deftinée; mais la fanté me manque, et m'ôte jufqu'au plaifir de vous écrire auffi fouvent que je le voudrais. Au lieu d'aller à Paris, nous allons, fœur *Emilie* et frère *François*, en Franche-Comté, au milieu des neiges et des glaces. On pourrait choifir un plus beau temps, mais madame d'*Autrai* eft malade; on a logé chez elle à Paris. L'amitié et les bons procédés ne connaiffent point les faifons.

Je me flatte qu'après ce voyage vous voudrez bien, Monfieur, me permettre de profiter quelquefois de vos momens de loifir, et que j'aurai encore l'honneur de vous voir dans cette ancienne maifon de la baronne où l'on fefait fi gaiement de fi mauvais foupers.

Voulez-vous bien que je préfente mes refpects à monfieur votre fils et à celui d'*Apollon*, qui va faire

au châtelet ſon apprentiſſage de maître des requêtes, d'intendant, de conſeiller d'Etat et de miniſtre. 1742.

Frère *François* priera toujours DIEU pour vous avec un très-grand zèle et très-efficace.

LETTRE CXCII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Gray en Franche-Comté, ce 19 janvier.

NOUS avons paſſé par la Franche-Comté, mon cher et reſpectable ami, pour venir plutôt vous revoir. Puiſque l'amitié et la reconnaiſſance ont conduit madame *du Châtelet* à Gray, elles nous ramèneront bien vîte auprès de vous. Je ne vous mandai point le ſuccès entier de ſon affaire, parce que je croyais qu'elle vous écrirait le même jour que moi. Je me contentai de vous parler des bagatelles intéreſſantes du théâtre. Je n'ai point écrit à *La Noue*. Entre les rois et les comédiens, il ne faut point mettre le doigt, non plus qu'entre l'arbre et l'écorce. Je ne veux me brouiller ni avec le roi de Pruſſe, ni avec un roi de théâtre; j'attendrai paiſiblement que *La Noue* ſoit reçu à Paris, et je ne compte pas plus me mêler de cette élection que de celle de l'empereur. Je ne me mêle que de reprendre de temps en temps mon Mahomet en ſous œuvre. J'y ai fait ce que j'ai pu; je le crois plus intéreſſant que lorſqu'il fit pleurer les Lillois. J'avoue que la pièce eſt très-difficile à jouer, mais cette difficulté même

1742. peut causer son succès; car cela suppose que tout y est dans un goût nouveau, et cette nouveauté suppléera du moins à ma faiblesse.

Je ne regrette point *Dufresne;* il est trop formé pour *Séide*, et trop faible pour *Mahomet*. Il n'était nullement fait pour les rôles de dignité et de force; je l'ai vu guindé dans Athalie quand il fesait le grand-prêtre. *La Noue* est très-supérieur à lui dans les rôles de ce caractère; c'est dommage qu'il ait l'air d'un singe.

J'ai lu enfin les Confessions du comte de *** (*); car il faut toujours être comte ou donner les Mémoires d'un homme de qualité. J'aime mieux ces Confessions que celles de St *Augustin;* mais, franchement, ce n'est pas là un bon livre, un livre à aller à la postérité; ce n'est qu'un journal de bonnes fortunes, une histoire sans suite, un roman sans intrigue, un ouvrage qui ne laisse rien dans l'esprit, et qu'on oublie comme le héros oublie ses anciennes maîtresses. Cependant, je conçois que le naturel et la vivacité du style, et surtout le fond du sujet, aura réjoui les vieilles et les jeunes, et que ces portraits, qui conviennent à tout le monde, ont dû plaire aussi à tout le monde.

Bonsoir, homme charmant, à qui je voudrais plaire. Mille tendres respects à l'autre ange.

(*) Par M. *Duclos*.

LETTRE CXCIII.

1748.

A M. DE CIDEVILLE.

A Gray en Franche-Comté, ce 19 janvier.

Le plus ambulant de vos amis, le plus écrivain et le moins écrivant, se jette aux pieds de l'autel de l'amitié, et avoue d'un cœur contrit sa misérable paresse. J'aurais dû vous écrire de Paris et de Cirey, mon aimable *Cideville;* fallait-il attendre que je fusse en Franche-Comté ? Nous en partons d'aujourd'hui en huit; nous retournons à Cirey passer quelques jours, et de là nous fesons un petit tour à Paris. Nous y logerons dans la maison de madame la comtesse d'*Autrai*, près du Palais royal, qui appartient à la dame de la ville de Gray où nous sommes actuellement. Je ne sais si madame *du Châtelet* vous a fait tout ce détail dans sa lettre, mais je vous dois cette ample instruction de mes marches, pour avoir surement quelques lettres de vous à mon arrivée à Paris.

Ne serez-vous point homme à passer, dans cette grande capitale des bagatelles, une partie du saint temps de carême? N'ai-je pas entendu dire que le philosophe *Formont* y doit venir? Il serait très-doux, mon cher ami, de nous rassembler un petit nombre d'élus, serviteurs d'*Apollon* et du plaisir. Je ne sais pas trop comment vont les spectacles. Voilà ce qui m'intéresse; car, pour le spectacle de l'Europe, les armées d'Allemagne et la comédie de Francfort, je n'y jette qu'un coup d'œil. Je paye mon dixième pour être un moment debout au parterre, et je n'y

1742. épousé la maîtreſſe de ſon ami, ce ſerait l'affaire d'une heure. Il me paraît que le perſonnage d'*Adine* eſt bien intéreſſant, et je vous défie de nier que madame *Burlet* ne ſoit une bonne diableſſe. Je crois qu'avec des corrections cette pièce ferait aſſez ſuivie; mais la phyſique ne s'accommode pas de tout cela, et j'y retourne. Je vous ſupplie de faire ma cour à M. de *Solar*, et de vouloir bien lui préſenter mes très-humbles remercîmens.

Je vous envoie le gros vin de Mahomet, et la crême fouettée de Zulime. Vous choiſirez. Je baiſe les ailes de mes anges. La maiſon d'*Uſſé* ſe ſouvient-elle de moi?

Un petit mot; c'eſt ſur Pandore. Vous ne goûtez pas la ſcène de la friponnerie de *Mercure*, qui lui perſuade d'ouvrir la caſſette; mais *Mercure* fait là l'office du ſerpent qui perſuada *Eve*. Si *Eve* eût mangé par pure gourmandiſe, cela eût été bien froid; mais le diſcours avec le ſerpent réchauffe l'hiſtoire.

Je ſais fort bien que l'aventure de *Pandore* n'eſt pas à l'honneur des Dieux. Je n'ai pas prétendu juſtifier leur providence, ſurtout depuis que vous êtes malade.

LETTRE CXCV.

1742.

A M. DE LA ROQUE.

Mars.

PERMETTEZ, Monfieur, que je m'adreffe à vous pour détromper le public au fujet de plufieurs éditions de mes ouvrages, que j'ai vues répandues dans les pays étrangers et dans les provinces de France. Depuis l'édition d'Amfterdam, faite par les *Ledet*, qui m'a paru très-belle pour le papier, les caractères et les gravures, on en a fait plufieurs dans lefquelles non-feulement on a copié toutes les fautes de cette édition des *Ledet*, mais qu'on a défigurées par des négligences intolérables.

Si on veut, par exemple, fe donner la peine d'ouvrir la tragédie d'Oedipe, on trouve, dès la feconde page, trois vers entiers oubliés, et prefque par-tout des contre-fens inintelligibles. Si on veut confulter, dans le tome que les éditeurs ont intitulé Mélanges de philofophie et de littérature, le chapitre qui regarde le gouvernement d'Angleterre, on y verra les fautes les plus révoltantes que l'inattention d'un éditeur puiffe commettre. Il y avait dans la première édition de Londres ces paroles: ,,Ce qu'on reproche ,, le plus aux Anglais, et avec raifon, c'eft le fupplice ,, de *Charles I*, monarque digne d'un meilleur fort, ,, qui fut traité par fes vainqueurs, &c. ,,

Au lieu de ces paroles, on trouve celles-ci, qui font également abfurdes et odieufes: ,, Ce qu'on ,, reproche le plus aux Anglais, c'eft le fupplice de

1742. „ *Charles I*, qui fut traité, *avec raiſon*, par ſes vain„ queurs, &c. „

Et pour comble d'inattention, les éditeurs ont mis en marge, *monarque digne d'un meilleur ſort*, comme ſi ces mots étaient ou une anecdote, ou quelque titre diſtinctif. Quand ces éditeurs ont trouvé le terme italien, *il coſtume*, conſacré à la peinture, ils n'ont pas manqué de prendre ce mot pour une faute, et de mettre à la place *la coutume*. On y voit les arts *engagés* par *Louis XIV*, au lieu d'*encouragés ; la mère de la Bruyère*, au lieu de *l'amer la Bruyère ; les toiles ſolaires*, pour *l'étoile polaire*, &c.

Je ne veux pas faire ici une énumération fatigante de tous les contre-ſens dont toutes ces éditions fourmillent, mais je dois me plaindre ſurtout d'une édition de Rouen, en cinq volumes, ſous le nom de la compagnie d'Amſterdam, qui eſt l'opprobre de la librairie ; c'eſt peu qu'il n'y ait pas une page correcte. On a mis ſous mon nom des pièces qu'aſſurément perſonne ne mettra jamais ſous le ſien ; une apothéoſe infame de la demoiſelle *le Couvreur ;* un fragment de roman qu'on dit impudemment avoir trouvé écrit de ma main, dans mes papiers ; je ne ſais quelles chanſons faites pour la canaille, et pluſieurs ouvrages dans ce goût. Attribuer ainſi à un auteur ce qui n'eſt point de lui, c'eſt tout à la fois outrager un citoyen et abuſer le public, c'eſt en quelque façon un acte de fauſſaire.

Les libraires, qui ont voulu imprimer mes ouvrages, devaient au moins s'adreſſer à moi, je ne leur aurais pas refuſé mon ſecours ; ils n'auraient pas à ſe reprocher ces éditions indignes, qui ne doivent leur apporter

aucun profit, et qui font dire aux étrangers que l'imprimerie tombe en France, avec la littérature. 1742.

J'avertis donc tous les particuliers qui auront ces éditions, qu'ils n'ont qu'à voir si, dans le cinquième tome, ils trouveront les pièces dont je parle; en ce cas, je leur conseille de ne point se charger d'un livre si peu fait pour la bibliothéque des honnêtes gens.

LETTRE CXCVI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Paris, mars.

Les saints anges sont adorables; que ne puis-je communier avec eux aujourd'hui? Cette cène serait charmante pour moi. Madame *du Châtelet* est priée pour aujourd'hui et demain, et a donné sa parole. Je viendrai faire ma cour à mes chers anges à l'issue de leur dîner. Madame *du Châtelet* est réellement affligée de ne pouvoir souper avec eux. Si elle pouvait se dégager, elle le ferait. Ah, chevreuil! ah, perdrix! ce n'est que dans cette compagnie-là que je pourrais vous digérer.

1742.

LETTRE CXCVII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Paris, le 22 auguste, *en partant.*

TANDIS que vous êtes à Lyon, mon cher et respectable ami, avec mon autre ange gardien, le diable, qui dispose de ma vie, m'envoie à Bruxelles; et songez, s'il vous plaît, qu'à Bruxelles il n'y a que des Flamands qui ne sauront pas même si dans la tragédie de Mahomet il sera question de mahométisme. Madame *du Châtelet* va, toute armée de compulsoires, de requêtes et de contredits, perdre son argent et son temps à gagner des incidens inutiles d'un procès qui sera jugé à la quatrième ou cinquième génération. *O vanas hominum mentes! ô pectora cæca!* Pour moi, je dirai : *O noctes cœnæque Deûm!* quand je vous reverrai à Paris. Je ne prétends pas vous regretter précisément autant que fait madame d'*Argental;* mais, après elle, je crois que je peux très-hardiment le disputer à tout le monde.

Je vois que M. *Pallu*, et M. *Perichon*, et tous ceux qui font les honneurs de Lyon, vont donner des indigestions à mes deux anges. M. de *la Marche* n'est-il pas avec vous? n'avez-vous pas un opéra, et par-dessus tout cela, un cardinal? Voilà assurément de quoi passer son temps. Que dit M. de *la Marche* de ses confrères de Paris, qui ont instrumenté si pédantesquement contre mon prophète? que dira M. le cardinal de *Tençin*? que dira madame sa sœur, de

de nos convulſionnaires en robe longue, qui ne veulent pas qu'on joue le Fanatiſme, comme on dit qu'un premier préſident ne voulait pas qu'on jouât Tartuffe? Puiſque me voilà la victime des janſéniſtes, je dédierai Mahomet au pape, et je compte être évêque *in partibus infidelium*, attendu que c'eſt là mon véritable diocèſe. Bonjour, mes ſaints anges; je me mets toujours à l'ombre de vos ailes. Voulez-vous des nouvelles? on joue jeudi ma comédie nouvelle; mademoiſelle *Gauſſin* a été ſaignée hier; M. le cardinal de *Fleuri* a eu une petite faibleſſe; on répète Hippolyte et Aricie. 1742.

A propos, vous avez mon Mahomet; madame de *Tençin* le lira, monſieur le cardinal le lira, qu'en auront-ils dit? et M. *Pallu*, on ne peut pas ſe diſpenſer de lui en accorder une lecture.

Je vous prie de préſenter mes reſpects à madame votre tante; et ſi je n'étais pas auſſi profane, auſſi irrévocablement damné que j'ai l'honneur de l'être, je demanderais la bénédiction de ſon éminence.

1742.

LETTRE CXCVIII.

A M. DE CIDEVILLE.

A Bruxelles, le 1 ſeptembre.

Allah, illah, allah, Mahommed rezoul, allah.

Ce *Mahomet*, mon très-aimable ami, m'a fait bien coupable envers vous; il m'a rendu pareſſeux.

Me voilà enfin tranquille à Bruxelles, et je profite de ce petit moment de loiſir pour m'entretenir avec vous. Je pars demain pour aller trouver, à Aix-la-chapelle, le roi de Pruſſe, qui a changé deux fois le ſyſtême de l'Europe, et qui pourtant n'eſt pas puni de DIEU; car il eſt aux eaux ſans avoir beſoin de les prendre, et les médecins ſont au nombre des puiſſances dont il ſe moque. Si notre Mahomet, mon cher ami, eût été repréſenté devant lui, il n'en eût pas été effarouché, comme l'ont été nos prétendus dévots. Il ne veut pas faire jouer Zaïre, parce qu'il y a trop de chriſtianiſme, à ce qu'il dit, dans la pièce. Vous jugez bien que le miracle de *Polyeucte* n'eſt pas de ſon goût, et que celui de *Mahomet* lui plaît davantage.

Nos janſéniſtes de Paris, et ſurtout nos janſéniſtes convulſionnaires, ne penſent point ainſi. Les bonnes gens ont cru que l'on attaquait S[t] *Médard* et monſieur ſaint *Pâris*. Il y a eu même de vos graves confrères, conſeillers au parlement de Paris, qui ont repréſenté à leur chambre que cette pièce était toute propre à

faire des *Jacques Clément* et des *Ravaillac*. Ne trouvez-vous pas que ce ſont-là de bonnes têtes ? Ils croient ſans doute qu'*Harpagon* fait des avares, et enſeigne à prêter ſur gages. Il y a une choſe qui me fait de la peine, mon cher ami, et je vous la dirai ; c'eſt que le gros de notre nation n'a point d'eſprit. Le petit nombre d'illuſtres précepteurs que les Français ont eu dans le ſiècle paſſé, n'a pu encore rendre la raiſon univerſelle. *Corneille*, *Racine*, *Molière*, *la Bruyère*, *Boſſuet*, *Fénélon*, &c. &c. ont eu beau faire, le faux, le petit, le léger ſont le caractère dominant. Cependant, il y a toujours le petit nombre des élus à la tête deſquels je vous place. Ceux-là conduiſent à la longue le troupeau : *Dux regit agmen* ; mais ce n'eſt qu'à la longue, et il faut des années avant que les gens d'eſprit aient repétri les ſots. 1742.

Le Tartuffe eſſuya autrefois de plus violentes contradictions ; il fut enfin vengé des hypocrites. J'eſpère l'être des fanatiques ; car enfin, *Mahomet* eſt *Tartuffe le grand*.

Nous en raiſonnerons à Paris, c'eſt-là ma plus chère eſpérance ; car vous y viendrez à ce Paris, et moi j'y ſerai dans deux ou trois mois.

Tout ce griffonnage, mon cher ami, avait été écrit il y a huit jours. J'ai été voir le roi de Pruſſe avant de finir ma lettre. J'ai courageuſement réſiſté aux belles propoſitions qu'il m'a faites. Il m'offre une belle maiſon à Berlin, et une jolie terre ; mais je préfère mon ſecond étage dans la maiſon de madame *du Châtelet*. Il m'aſſure de ſa faveur et de la conſervation de ma liberté, et je cours à Paris à mon eſclavage et à la perſécution. Je me crois un petit athénien qui

1742. refuse les bontés du roi de Perse. Il y a pourtant une petite différence : on était libre à Athènes, et je suis sûr qu'il y avait beaucoup de *Cideville ;* sans cela comment aurait-on pu aimer sa patrie ? C'est beaucoup qu'il y en ait un en France, et que je puisse me flatter d'avoir bientôt la consolation de l'embrasser.

Madame *du Châtelet* fait toujours ici sa malheureuse guerre de chicane, et on craint à tout moment d'en voir une véritable et universelle. Quel acharnement ! ne faudra-t-il pas faire la paix après la guerre ? Eh, morbleu, que ne fait-on la paix tout d'un coup !

Adieu ; je vous regrette, je vous aime, je voudrais passer avec vous ma vie.

LETTRE CXCIX.

A MADAME DE SOLAR, *à Paris.*

A Bruxelles, 2 septembre.

Ce fut, Madame, le 23 du dernier mois, que les troupes enfermées dans Prague firent la plus vigoureuse sortie. Ils comblèrent une partie de la tranchée, ils renversèrent des batteries, ils enclouèrent du canon. Le combat dura une heure ; on se battit de part et d'autre en désespérés. On dit le prince des *Deux-Ponts* blessé à mort, le duc de *Biron* prisonnier, un nombre à peu-près égal de morts des deux côtés, mais beaucoup plus d'officiers français que d'autrichiens, par la raison qu'il y a toujours plus d'officiers

dans nos troupes que chez les étrangers, et qu'ainsi nous jouons des pistoles contre de la monnaie. 1742.

Après cette sanglante action, il y eut une heure d'armistice pendant laquelle on agit et on se parla comme si tout le monde avait été du même parti. Les officiers français avouèrent aux autrichiens qu'ils espéraient que l'armée de secours arriverait le 28 auguste. Leurs généraux leur avaient donné cette espérance. Les assiégeans les détrompèrent, et leur firent voir que cette armée ne pouvait arriver qu'à la fin de septembre; mais nos troupes, loin d'en être découragées, protestent qu'elles périront plutôt que de se rendre. Jamais on n'a vu tant de zèle et tant d'intrépidité: chaque soldat semble être responsable de la gloire de la nation; c'est une justice que leur rend le prince *Charles*.

J'ai mandé cette nouvelle à M. le président de *Meynières*, pour en orner le grand livre de madame *Doublet;* mais j'ai oublié de lui dire que nous avons pris *Monti*, ingénieur en chef de l'armée autrichienne. Puisse tant de courage être suivi d'une paix aussi prompte qu'honorable! Il paraît que les Hollandais temporisent. Il y a ici dix-huit mille anglais avec du canon, vingt-deux mille nationaux, et on attendait, il y a cinq jours, M. de *Neiperg* avec la déclaration de leurs hautes et lentes Puissances. Seize mille hanovriens devaient se joindre à toutes ces troupes, et commencer les opérations vers Thionville. Tous ces projets paraissent suspendus.

Le roi de Prusse est à Aix-la-chapelle où il fait semblant de consulter des charlatans, et de boire des eaux. Il traite les médecins comme les autres

puiſſances. Je pars dans l'inſtant, avec la permiſſion
1742. du roi, pour aller faire un moment ma cour à ce prince. J'aimerais bien mieux partir pour venir manger la poule au riz. Permettez-moi, Madame, de préſenter mes reſpects à M. de *Solar*. Madame *du Châtelet* va vous écrire. J'ai écrit aux anges. *Le baccio i piedi.*

LETTRE CC.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON, *à Paris.*

A Bruxelles, ce 10 ſeptembre.

Je vous en fais mon compliment, Monſieur, et je le ferais encore avec plus de plaiſir s'il s'adreſſait à vous directement. J'ai vu, ces jours-ci, le roi de Pruſſe, et je l'ai vu comme on ne voit guère les rois, fort à mon aiſe, dans ma chambre, au coin de mon feu où ce même homme, qui a gagné deux batailles, venait cauſer familièrement comme *Scipion* avec *Térence*. Vous me direz que je ne ſuis pas *Térence*, mais il n'eſt pas non plus tout-à-fait *Scipion*.

J'ai appris des choſes bien extraordinaires. Il y en a une qu'on débite ſourdement, au moment que j'ai l'honneur de vous écrire : on dit le ſiége de Prague levé, mais Bruxelles eſt le pays des mauvaiſes nouvelles. M. de *Neiperg* eſt arrivé de Hollande ici, mais il n'amène point de troupes hollandaiſes, comme on s'en flattait; et nous pourrions bien avoir inceſſamment une paix utile et glorieuſe, malgré milord *Stairs* et malgré M. *Van-Haren* qui eſt le

poëte *Tirtée* des Etats généraux. L'un présente des mémoires, l'autre fait des odes; et avec tant de prose et tant de vers, leurs grosses et lentes Puissances pourraient bien rester tranquilles. Dieu le veuille, et nous préserve d'une guerre dans laquelle il n'y a rien à gagner, mais beaucoup à perdre ! 1742.

Les Anglais veulent nous attaquer chez nous, et nous ne pouvons leur en faire autant : la partie en ce sens ne serait pas égale. Si nous les tuons tous, nous envoyons vingt mille hérétiques en enfer, et nous ne gagnons pas un château sur la terre ; s'ils nous tuent, ils mangent encore à nos dépens. Il vaut bien mieux n'avoir de querelles que sur *Locke* et sur *Newton*. Celle que j'ai sur Mahomet, n'est heureusement que ridicule. On croit ici les Français gais et légers : qui croirait qu'il y en ait de si tristes et de si pédans !

Vous qui êtes si loin d'être l'un et l'autre, conservez-moi, Monsieur, des bontés qui me seront toujours bien précieuses, et protégez-moi un peu auprès de monsieur votre fils. Madame *du Châtelet* vous fait mille complimens.

1742.

LETTRE CCI.

AU CARDINAL DE FLEURI.

10 feptembre.

MONSEIGNEUR,

Je commence par envoyer à votre Eminence la première lettre que le roi de Pruffe m'écrivit le 26 d'augufte, qu'il date par mégarde du 26 de feptembre. Votre Eminence verra au moins, par cette lettre, que je n'ai point écrit celle qui courut fi malheureufement il y a un mois, et qui fut fabriquée à Paris par le fecrétaire d'un ambaffadeur, auffi-bien qu'une prétendue réponfe de fa Majefté pruffienne.

J'ai donc quelque droit d'efpérer que je ferai juftifié dans l'efprit du roi, comme dans celui de votre Eminence, fur cette petite affaire.

Je vais maintenant lui rendre compte, comme je le dois, de mon voyage à Aix-la-chapelle.

Je ne partis que le 2 de ce mois. Je rencontrai en chemin un courrier du roi de Pruffe qui venait me réitérer fes ordres. Le roi voulut que je logeaffe près de fon appartement, et paffa deux jours confécutifs, quatre heures de fuite, dans ma chambre avec cette bonté et cette familiarité qui entre, comme vous favez, dans fon caractère, et qui n'abaiffe point un roi, parce qu'on n'en abufe jamais. J'eus tout le temps de parler, avec beaucoup de liberté, fur ce que votre Eminence m'avait prefcrit, et le roi me parla avec une égale franchife.

D'abord, il me demanda s'il était vrai que la nation fût si piquée contre lui, si le roi l'était, si vous l'étiez. Je répondis qu'en effet tous les Français avaient ressenti vivement une défection si inespérée; qu'il ne m'appartenait pas de savoir comment pensait le roi, que je connaissais la modération de votre Eminence, &c. Il daigna me parler beaucoup des raisons qui l'ont engagé à précipiter sa paix. Elles ne roulent point sur les prétendues négociations secrètes à la cour de Vienne, et desquelles votre Eminence a bien voulu se justifier. Elles sont si singulières que j'ose douter qu'on en soit instruit en France. Cependant je n'ose les confier à cette lettre, sentant combien il me sied peu de toucher à des affaires si délicates. 1742.

Tout ce que j'ose dire, c'est qu'il m'a semblé très-aisé de ramener l'esprit de ce monarque, que la situation de ses Etats, son intérêt et son goût semblent rendre l'allié naturel de la France.

Il m'a paru très-affligé de l'opinion que cet événement a fait concevoir de lui aux Français; il m'a dit qu'il avait commencé un manifeste, mais qu'il le supprimerait. Il ajouta qu'il souhaitait passionnément de voir la Bohème aux mains de l'empereur, qu'il renonçait de la meilleure foi du monde à Bergue et à Juliers; que malgré les propositions avantageuses que lui fesait le comte de *Stairs*, il ne songeait qu'à garder la Silésie; qu'il savait bien qu'un jour la maison d'Autriche voudrait rentrer dans cette belle province, mais qu'il se flattait qu'il garderait sa conquête; qu'il avait actuellement cent trente mille hommes de troupes; qu'il allait faire de Neisse, de Glogaw et de

1742. Brieg des places auſſi fortes que Véſel; que d'ailleurs il était très-bien informé que la reine d'Hongrie doit plus de quatre-vingts millions d'écus d'Allemagne, qui font environ trois-cents millions de France; que ſes provinces épuiſées et ſéparées les unes des autres ne pourront faire de longs efforts, et que de longtemps les Autrichiens ne ſeront redoutables par eux-mêmes.

Il eſt indubitable qu'on avait donné à ce prince des idées auſſi fauſſes ſur la France qu'il en a de juſtes ſur l'Autriche. Il me demanda s'il était vrai que la France fût épuiſée d'hommes et d'argent, et entièrement découragée : je répondis qu'il doit y avoir encore plus de douze cents millions d'eſpèces circulant dans le royaume, que les recrues ne ſe ſont jamais faites ſi aiſément, et qu'il n'y a jamais eu tant de bonne volonté.

Milord *Hindfort* lui avait parlé bien autrement, et milord *Stairs* dans ſes lettres lui repréſentait, il y a un mois, la France comme prête à ſuccomber. Il n'a ceſſé de le preſſer encore pendant le voyage d'Aix.

Malgré la déclaration que M. de *Podewils* avait faite à la Haie, il y avait même encore le 30 d'auguſte à Aix un anglais, de la part de milord *Stairs*, qui vint parler au roi de Pruſſe dans un petit village nommé Boſchet, à un quart de lieue d'Aix. On m'a aſſuré que l'anglais s'en eſt retourné très-mécontent. Cependant le général *Shmettau*, qui était avec le roi, envoya dans ce temps-là même acheter à Bruxelles cinq exemplaires des cartes du cours de la Moſelle et des Trois-Evêchés.

Voilà les principales choſes dont j'ai cru devoir

rendre un compte succinct à votre Eminence, sans me hasarder à faire aucune réflexion, croyant avoir rempli mon devoir de français, sans manquer à la reconnaissance que je dois aux bontés extrêmes dont le roi de Prusse m'honore. 1742.

Votre Eminence verra d'un coup d'œil le fond des choses dont je n'ai vu et dont je ne peux rendre que la superficie.

Si ma lettre est jugée digne de votre attention, je vous supplie, Monseigneur, de ne la regarder que comme le simple témoignage de mon zèle pour le roi et pour ma patrie. La confiance avec laquelle le roi de Prusse daigne me parler, me mettrait peut-être quelquefois en état de rendre ce zèle moins inutile, et je croirais ne pouvoir jamais mieux répondre à ses bontés qu'en cultivant le goût naturel qu'il a pour la France.

Je suis, &c.

LETTRE CCII.

A M. LE MARQUIS D'ARGENS.

A la Haie, 2 octobre.

MON cher ami, dont l'imagination et la probité font honneur aux lettres, vous m'avez bien prévenu; j'allais vous écrire et vous dire combien j'ai été fâché de ne point vous trouver ici. On m'avait assuré que vous logiez chez celui que vous avez enrichi (*). J'y ai volé, on vous a dit à Stutgard. Que ne puis-je y

(*) Son libraire.

aller! Je suis ici accablé d'affaires, je ne pourrai y
1742. être que quatre ou cinq jours encore; il faudra que je retourne d'ailleurs incessamment à Bruxelles; mais vous, pourquoi aller en Suisse? Quoi, il y a un roi de Prusse dans le monde! quoi, le plus aimable des hommes est sur le trône! les *Algarotti*, les *Wolf*, les *Maupertuis*, tous les arts y courent en foule, et vous iriez en Suisse! Non, non, croyez-moi, établissez-vous à Berlin; la raison, l'esprit; la vertu y vont renaître. C'est la patrie de quiconque pense; c'est une belle ville, un climat sain; il y a une bibliothéque publique que le plus sage des rois va rendre digne de lui. Où trouverez-vous ailleurs les mêmes secours en tout genre? Savez-vous bien que tout le monde s'empresse à aller vivre sous le *Marc-Aurèle* du Nord. J'ai vu aujourd'hui un gentilhomme de cinquante mille livres de rentes, qui m'a dit: Je n'aurai point d'autre patrie que Berlin, je renonce à la mienne, je vais m'établir là, il n'y aura pas d'autre roi pour moi. Je connais un très-grand seigneur de l'Empire qui veut quitter sa sacrée Majesté pour l'humanité du roi de Prusse. Mon cher ami, allez dans ce temple qu'il élève aux arts. Hélas! je ne pourrai vous y suivre, un devoir sacré m'entraîne ailleurs. Je ne peux quitter madame *du Châtelet*, à qui j'ai voué ma vie, pour aucun prince, pas même pour celui-là; mais je serai consolé si vous vous faites une vie douce dans le seul pays où je voudrais être si je n'étais pas auprès d'elle. *Paupie* m'a appris vos arrangemens. Je vous en fais les plus tendres complimens; que ne puis-je avoir l'honneur de vous embrasser! Adieu, mon cher *Isaac*; vis content et heureux.

Si vous avez quelque chose à m'apprendre de votre destinée, écrivez à Bruxelles. 1742.

Adieu, mon aimable et charmant ami.

LETTRE CCIII.

A M. THIRIOT.

A Bruxelles, le 9 octobre.

J'AI reçu votre lettre du 2 octobre, mais pour celle du 12 septembre, il était fort difficile qu'elle me parvînt, attendu que j'étais parti le 10 d'Aix-la-chapelle où elle était adressée. Je n'avais pas besoin assurément d'être excité à prendre vos intérêts auprès d'un prince à qui je les ai toujours osé, et osé seul représenter : car, quoi que vous en puissiez dire, soyez très-persuadé qu'il n'y a jamais eu que moi seul qui lui aye parlé de votre pension. On ne paye actuellement aucun marchand. Vous savez que les tableaux de *Lancret* ne sont point payés. Il faudra bien pourtant qu'on s'arrange à la fin, et qu'on acquitte des dettes si pressantes ; alors j'ai tout lieu de croire que vous ne serez point oublié. J'avoue qu'il est très-dur d'attendre. Cet homme-là s'empare d'une province plus vîte qu'il ne paye un créancier ; mais comme il ne perd de vue aucun objet, chaque chose aura son temps. Il fait bâtir une salle de spectacle dont l'architecture sera ce qu'il y aura de plus beau dans l'Europe en ce genre. Il aura une comédie l'année prochaine. Il fonde une académie pour l'éducation des jeunes gens d'une manière bien plus utile que ce

1742. qu'il s'était propofé d'abord. Vous voyez que ce ferait bien dommage fi un prince qui fait de fi grandes chofes oubliait les petites qui font néceffaires ; je dis les petites par rapport à lui, car votre penfion eft pour moi une très-grande affaire.

Je ne doute pas qu'avant qu'il foit un an, je ne réuffiffe à lui faire agréer M. de *la Bruère*, qui pourra avoir un emploi très-agréable pour un homme de lettres. Ce fera une très-bonne acquifition pour Berlin, mais c'eft à mon gré une perte pour Paris. Je ne connais guère d'efprit plus jufte et plus délicat. Il eft bien trifte qu'avec fes talens il ait befoin de fortir de France.

Vous me dites qu'il eft venu d'étranges récits fur le compte du roi de Pruffe d'Aix-la-chapelle, mais que madame *du Châtelet* ni moi nous n'y fommes point mêlés. Cette reftriction femble fuppofer que madame *du Châtelet* était à Aix-la-chapelle : c'eft un voyage auquel elle n'a pas penfé. Si elle avait eu à le faire, ce n'eft pas ce temps-là qu'elle eût pris. Je fais à peu-près d'où partent ces difcours ; mais il faut favoir que les fefeurs de tragédies, c'eft-à-dire, les rois et moi, nous fommes fifflés quelquefois par un parterre qui n'eft pas trop bon juge; les auteurs en font fâchés, de ces fifflets, mais les rois s'en moquent et vont leur train.

Songez à votre fanté, et puiffiez-vous avoir inceffamment une bonne penfion affignée fur la Siléfie, laquelle vaut par an à fon vainqueur quatre millions fept cents mille écus d'Allemagne, toutes charges faites. Je vous embraffe de tout mon cœur.

LETTRE CCIV.

1742.

A M. L'ABBÉ ONILLON (*).

Octobre.

Allah, illah, allah, Mehemet rezoul, allah.

Je baise les barbes de la plume du sage *Onillon*, fils d'*Onillon*, resplendissant entre tous les imans de la loi du Christ.

Votre lettre a été pour moi ce que la rosée est pour les fleurs, et les rayons du soleil pour le tournesol. Que DIEU vous couronne de prospérité comme vous l'êtes de sagesse, et qu'il augmente la rondeur de votre face! Mon cœur sera dilaté de joie, et la reconnaissance sera dans lui comme sur mes lèvres, quand mes yeux pourront lire les doctes pages du généreux iman qui fortifie la faiblesse de mon drame par la force de son éloquence. J'attends avec impatience sa docte dissertation. Mais comme la poste des infidelles est très-chère, et que le plus petit paquet coûte un sultanin, je vous supplie de vouloir bien faire mettre promptement au coche de Bruxelles cet écrit bien ficelé et point cacheté, selon les usages de la peu sublime poste de Bruxelles. Ce paquet arrivera en six ou sept jours, attendu qu'il n'y a que dix-sept cents vingt-huit stades de la ville impériale de Paris

(*) Il avait écrit à l'auteur une lettre en style oriental, sur la tragédie de Mahomet. M. de *Voltaire* lui répondit sur le même ton.

1742. à celle où la divine Providence nous retient actuellement. Que DIEU vous accorde toutes les églantines de Touloufe, et toutes les médailles des quarante! que le bordereau de la fortune tombe de fes mains entre les vôtres!

Ecrit dans mon bouge, fur la place de Louvain, affligé d'une énorme colique, le 8 de la lune du neuvième mois, l'an de l'hégire 1122.

Si la divine Providence permet que vous voyiez le plus généreux et le plus aimable des enfans des hommes, d'*Argental*, fils de *Fériol*, dont DIEU croiffe la chevance, nous vous prions de l'affurer que nous foupirons après l'honneur de le voir avec plus d'ardeur que les adjes ne foupirent après la vue de la pierre noire de Caaba, et qu'il fera toujours, ainfi que fa compagne ornée de grâces, l'objet des plus vives tendreffes de notre cœur.

LETTRE CCV.

A M. THIRIOT, *à Paris*.

A Bruxelles, le 3 novembre.

JE vous avoue que je fuis auffi fâché que vous du retard que vous éprouvez. Nous en raifonnerons à loifir à Paris où j'efpère vous voir avant la fin du mois,

Satisfait fans fortune et fage en vos plaifirs.

Je voudrais bien voir cette fageffe un peu plus à fon aife. On ne m'écrira que lorfque je ferai à Paris

Paris. Ainſi jusque-là je n'ai rien de nouveau à vous dire. J'attends pour cet hiver la paix et votre penſion. 1742.

J'ai vu les meurtriers anglais et les meurtriers heſſois et hanovriens : ce ſont de très-belles troupes à renvoyer dans leurs pays. Dieu les y conduiſe, et moi à Paris, par le plus court! Les maudits houſſards ont pris tout le petit équipage de mon pauvre neveu *Denis*, qui ſe tue le corps et l'ame en Bohème, et qui eſt malade à force de bien ſervir. Pour ſurcroît de diſgrâce, on lui a ſaiſi ici deux beaux chevaux qu'il envoyait à ſa femme, et je n'ai jamais pu les retirer des mains des commis, gens maudits de DIEU dans l'Evangile, et plus dangereux que les houſſards. Vous voyez que dans ce monde vous n'êtes pas le ſeul à plaindre.

Madame *du Châtelet* eſſuie tous les tours de la chicane, et moi tous ceux des imprimeurs.

Durum : ſed levius fit patientiâ,
Quidquid corrigere eſt nefas.

Quiconque eſt au coin de ſon feu, et qui ſonge en ſoupant qu'en Bohème on manque ſouvent de pain, doit ſe trouver heureux.

Je vous embraſſe ; comptez toujours ſur mon amitié.

1742.

LETTRE CCVI.

A M. D'ARNAUD, *à Paris.*

A Bruxelles, 20 novembre.

MON cher enfant en *Apollon*, vous vous avifez donc enfin d'écrire d'une écriture lifible, fur du papier honnête, de cacheter avec de la cire, et même d'entrer dans quelque détail en écrivant. Il faut qu'il fe foit fait en vous une bien belle métamorphofe; mais apparemment votre converfion ne durera pas, et vous allez retomber dans votre péché de pareffe. N'y retombez pas au moins quand il s'agira de travailler à votre Mauvais riche, car j'aime encore mieux votre gloire que vos attentions. J'efpère beaucoup de votre plan, et furtout du temps que vous mettez à compofer, car depuis trois mois vous ne m'avez pas fait voir un vers. *Sat citò fi fat benè.*

Plufieurs perfonnes m'ont écrit que M. *Thiriot* répandait le bruit que j'avais part à votre comédie; je ne crois pas que M. *Thiriot* puiffe ni veuille vous ravir un honneur qui eft uniquement à vous. Je n'ai d'autre part à cet ouvrage que celle d'en avoir reçu de vous les prémices, et d'avoir été le premier à vous encourager à traiter un fujet fufceptible d'intérêt, de comique et de morale, et où vous pourrez peindre les vertus d'après nature, en les prenant dans votre cœur. A l'égard des vices, il faudra que vous fortiez un peu de chez vous; mais les modèles ne feront pas difficiles à rencontrer.

Faites-moi le plaisir de me donner souvent de vos nouvelles, si vous pouvez. Je vous embrasse de tout mon cœur. 1742.

LETTRE CCVII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Bruxelles, novembre.

VOTRE gardiennerie m'a donc inspiré, mon cher et respectable ami ; car j'ai renoué bien des fils à Mahomet et à Zulime avant que votre ordre angélique eût été signifié. Je ne pouvais pas me dispenser de faire imprimer Mahomet après les malheureuses éditions qu'on en avait faites à Paris, et qu'on allait faire encore à Londres et en Hollande. J'ai été obligé d'envoyer à ces deux endroits le véritable manuscrit, après l'avoir encore retouché selon mes petites forces. Il n'y a point d'épître dédicatoire au roi de Prusse, mais on imprime une lettre que je lui avais écrite, il y a deux ans, en lui envoyant un exemplaire manuscrit de la pièce. Je crois que vous ne serez pas mécontent de la lettre : vous y trouverez les objections que le fanatisme a pu faire, détruites sans que je prenne la peine d'y répondre. Je me contente de faire sentir qu'il y a eu plus d'un *Séide* sous d'autres noms, et que la pièce n'est au fond qu'un sermon contre les maximes infernales qui ont mis le couteau à la main des *Poltrot*, des *Ravaillac* et des *Châtel*. D'ailleurs, quoique je parle à un roi, la lettre est purement philosophique : elle n'est souillée d'aucune flatterie; je suis

1742. aussi loin de flatter les rois que je le suis d'écrire au cardinal de *Fleuri* que je soupçonne *Prault* de l'édition clandestine de Mahomet.

Je supplie instamment mes anges d'étendre ici leurs ailes : leur Mahomet pour lequel ils ont eu tant de bontés, et qui m'a coûté tant de soins, ne m'a donc produit que des peines! Mon sort serait bien malheureux, si je n'avais pour ma consolation *Emilie* et mes anges.

Je compte que nous partirons dans cinq ou six jours, et que nous serons à Paris vers le 20 du mois. Tous les lieux me seraient égaux sans vous. Nous avons mené à Bruxelles une vie retirée qui est bien de mon goût; j'y ai trouvé peu d'hommes, mais beaucoup de livres; je n'ai pas laissé de travailler, mais ma mauvaise santé me fait perdre bien du temps; elle se dérange plus que jamais. Vous rendrez heureuse cette vie que la nature s'obstine à tourmenter. Je retrouverai dans votre commerce et dans celui de madame d'*Argental* de quoi braver tous les maux.

Adieu; les Autrichiens disent qu'ils inonderont la France avec cent mille hommes l'année qui vient. Je n'en crois rien du tout.

LETTRE CCVIII. 1743.

A M. DE MONCRIF.

1 février.

J'AI été enchanté, Monſieur, de vous retrouver, et de retrouver l'ancienne amitié que vous m'avez témoignée. Je vous remercie encore de l'humanité que vous avez fait paraître en examinant les ouvrages d'un homme qui était l'ennemi du genre-humain (19). Si tous les gens de lettres penſaient comme vous, le métier ſerait bien agréable. Ce ſerait alors qu'on aurait raiſon de les appeler *humaniores litteræ*. J'ai oublié d'écrire à M. d'*Argenſon* que je le ſuppliais de me recommander à M. de *Maboul ;* mais avec vous, Monſieur, on a beau avoir oublié ce qu'on voulait, vous vous en ſouviendrez. Je vous prie donc de vouloir bien ſuppléer mes péchés d'omiſſion, et de dire à M. d'*Argenſon* qu'il ait la bonté de me recommander fortement et généralement : ces deux adverbes joints font admirablement.

Le roi m'a donné ſon agrément pour être de l'académie, en cas qu'on veuille de moi. Reſte à ſavoir ſi vous en voulez. Vous ſavez, que pour l'honneur des lettres, je veux qu'on faſſe ſuccéder un pauvre diable à un premier miniſtre (*) ; je me préſente pour être ce pauvre diable-là.

J'écris à la plus aimable ſainte qui ſoit ſur la

(19) M. de *Moncrif* devait donner une édition des Oeuvres de *J. B. Rouſſeau.*

(*) Le cardinal de *Fleuri* était mort le 29 janvier.

1743. terre (*). Elle nous convertira tous. Elle était faite pour mener au ciel ou en enfer qui elle aurait voulu. Je compte fur fa protection dans cette vie et dans l'autre. Je me flatte auffi, mon cher Monfieur, que vous ne m'abandonnerez pas, et que quand vous aurez fini la grande affaire du frère d'*Athalie* et de *Phèdre*, vous donnerez des marques de votre amitié à votre ancien ferviteur qui vous fera tendrement obligé, et qui vous aimera toute fa vie.

LETTRE CCIX.

A M. DE CIDEVILLE.

A Paris, ce jeudi 15 mai.

Mon cher ami, qui me faites plus d'honneur que je n'en mérite, et qui me donnez autant de plaifir que j'en peux reffentir, la difficile *Emilie* a été très-contente de votre épître, à quelques bagatelles près. Jugez fi j'en dois être enchanté. Je paffai hier au foir à votre porte pour vous remercier. Je ne pus d'abord vous écrire parce que je fouffrais beaucoup, mais votre épître m'a été un baume fouverain.

Si vous voyez *Marivaux*, appliquez votre baume confolant fur fon efprit très-injuftement aigri. Vous favez s'il y a dans la bagatelle en queftion le moindre mot qui puiffe le regarder; et s'il y avait la moindre apparence à la plus légère application, je ne l'y laifferais pas un moment. Il y a des gens bien méchans

(*) Madame de *Villars*.

qui sèment toujours des poisons, tandis que vous faites naître des fleurs. Guérissez *Marivaux*, je vous en prie, des soupçons très-injustes que lui donnent des gens qui veulent nous tourmenter tous deux. *Vale, et me ama.* 1743.

LETTRE CCX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL, *à Paris.*

MON adorable ami, vous n'aurez pas aujourd'hui la moindre bouteille de ce vin que vous daignez aimer. En vous remerciant de celui de M. de *Mairan*. Je vais aujourd'hui à Versailles, je ne reviendrai que samedi.

Mais, mon Dieu, je suis accusé bien injustement. Ce n'est qu'à *La Noue* même que j'ai parlé, et c'est avec la plus tendre amitié que je lui ai fait mes représentations; il les a reçues avec un peu d'aigreur. Mais, mon cher et respectable ami, je ne m'opposais à voir le visage de *La Noue* couvert à Versailles du turban d'*Orosmane* que parce que je croyais qu'après avoir joué le rôle dans cette petite ville, il aurait le droit et la volonté de le jouer à Paris. Vous m'apprenez qu'il veut bien le céder à *Grandval*, après l'avoir joué à Versailles, en province : c'est une nouvelle en tout sens très-agréable pour moi. Il s'en faut beaucoup que mon goût pour la personne et les talens de *La Noue* soit diminué. Je serais fâché que *Grandval* jouât le rôle de *Titus* dans Brutus. Chacun a son talent et doit s'y renfermer. En vérité, vous devez avouer que

1743. *La Noue* n'eſt pas fait pour *Oroſmane*. Vous aimiez Zaïre avant d'aimer *La Noue*. C'eſt les trahir tous deux que de donner *Oroſmane* à *La Noue*. Je vous conjure de lui faire entendre raiſon. N'appelez point acharnement ma juſte fermeté. *La Noue* devrait me remercier, je lui rends ſervice en le ſuppliant inſtamment de ne point paraître ſous une forme qui le dégrade. Joignez-vous à moi, faites-lui connaître ſes véritables intérêts; dites-lui qu'ils me ſont chers. Il ne faut pas que je lui déplaiſe en lui rendant ſervice.

J'ai reçu hier une lettre de l'archevêque de Narbonne par laquelle il me fait entendre qu'on l'a preſſé de ſuccéder à M. le cardinal de *Fleuri*, et qu'il accepte la place.

Perſécuté de tous côtés, que j'aye au moins le public pour moi. Il eſt de mon intérêt et de mon honneur de me préſenter ſous des faces différentes, et d'élever en ma faveur la voix publique qui, jointe à la vôtre, me conſole de tout. Mille tendres reſpects à mes deux anges que j'adore.

LETTRE CCXI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Verſailles, vendredi.

VOICI, mon très-cher ange, un fait comique. Je fais à M. le duc de *Richelieu* mes très-humbles plaintes de ce qu'il m'a forcé à laiſſer jouer *Rouſſelois* dans mes pièces, et de ce que tout Verſailles dit que c'eſt moi qui l'ai fait venir, que c'eſt moi qui

lui ai écrit de la part de monſieur le premier gentil-homme de la chambre. Je m'épuiſe en doux reproches, je me lamente. M. de *Richelieu* me répond en pouffant de rire; eh bien, dit-il, après avoir bien ricanné, voulez-vous que je vous avoue celui qui a écrit à *Rouſſelois*, ſans me conſulter? c'eſt *Roi*. Quoi *Roi*? Oui *Roi*, *Roi* le chevalier de Saint-Michel, *Roi* le cheval, *Roi* l'ennuyeux, *Roi* l'inſupportable, *Roi* qui fait aſſez bien des ballets. Il a gagné un homme à moi qui m'a recommandé *Rouſſelois* comme un *Baron*. Je l'ai fait jouer dans vos tragédies, croyant vous ſervir. Je vous avoue ma faute, et vous pouvez dire par-tout que c'eſt moi qui ai tort. 1743.

Mes chers anges, cela déſarme; mais mademoiſelle *Duménil* et ce pauvre *Paulin* ſont au déſeſpoir, et M. le duc d'*Aumont* va me croire le plus inepte des mortels; mais enfin la vérité triomphe, et M. le duc de *Richelieu* confeſſe ſon erreur. Il ne reſte que *Roi* à punir; mais il n'y a pas moyen de punir un ſi ſot homme. Juſtifiez-moi bien, mes chers anges; permettez que je vous diſe que je ſuis enchanté des bontés de ſa Majeſté. Le miniſtère n'a pas mis à cela la dernière main; mais il le fera. Je vous confie ce petit ſecret comme à mes chers protecteurs que j'adorerai toute ma vie.

1743.

LETTRE CCXII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

QUAND les autres en ont gros comme un moucheron, j'en ai gros comme un chameau. Quoique j'aye commencé long-temps avant mes anges, je ne crois pas que j'aye la force de sortir aujourd'hui de mon lit. Si je sortais, ce ne serait pas pour Mérope. Je suis trop heureux que ces cahiers vous amusent. En voilà six autres. J'aurai soin du quatrième acte d'Adélaïde, mais c'est sur Zulime que je compte le plus. Si j'étais plus jeune et moins persécuté, je travaillerais encore. Je suis venu dans le temps de barbarie. Je ne sais rien de cette académie; tout ce que je sais, c'est qu'il est bien cruel que deux hommes puissans se soient réunis pour m'arracher un agrément frivole, la seule récompense que je demandais, après trente années de travail. Bonjour; vous êtes ma plus grande consolation; mais portez-vous bien l'un et l'autre.

1743.

LETTRE CCXIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Mars.

VOUS avez bien raiſon, ange tutélaire ; je vous ai cherché tous ces jours-ci pour vous demander vos conſeils angéliques. Il eſt très-vrai que je dois avoir peur que *Satan* déguiſé en ange de lumière, eſcorté de *Marie Alacoque*, ſe déchaîne contre moi.

Oui, l'auteur de Marie Alacoque perſécute, et doit perſécuter l'auteur de la Henriade ; mais je ferai tout ce qu'il faudra pour apaiſer, pour déſarmer l'archevêque de Sens. Le roi m'a donné ſon agrément ; je tâcherai de le mériter. Je me conduirai par vos avis. La place, comme vous ſavez, eſt peu ou rien, mais elle eſt beaucoup par les circonſtances où je me trouve. La tranquillité de ma vie en dépend ; mais le vrai bonheur, qui conſiſte à ſentir vivement, ſe goûte chez vous.

Adieu, mes adorables anges gardiens ; ma vie eſt ambulante, mais mon cœur eſt fixe. Je vous recommande madame *du Châtelet* et *Céſar* : ce ſont deux grands-hommes.

1743.

LETTRE CCXIV.

A M. ***,

DE L'ACADEMIE FRANÇAISE.

Mars.

J'AI l'honneur de vous envoyer les premières feuilles d'une seconde édition des Elémens de *Newton*, dans lesquelles j'ai donné un extrait de sa métaphysique. Je vous adresse cet hommage comme à un juge de la vérité. Vous verrez que *Newton* était de tous les philosophes le plus persuadé de l'existence d'un Dieu ; et que j'ai eu raison de dire qu'un cathéchiste annonce DIEU aux enfans, et qu'un *Newton* le démontre aux sages.

Je compte dans quelque temps avoir l'honneur de vous présenter l'édition complète qu'on commence du peu d'ouvrages qui sont véritablement de moi. Vous verrez par-tout, Monsieur, le caractère d'un bon citoyen. C'est par-là seulement que je mérite votre suffrage, et je soumets le reste à votre critique éclairée. J'ai entendu de votre bouche, avec une grande consolation, que j'avais osé peindre, dans la Henriade, la religion avec ses propres couleurs, et que j'avais même eu le bonheur d'exprimer le dogme avec autant de correction que j'avais fait avec sensibilité l'éloge de la vertu. Vous avez daigné même approuver que j'osasse, après nos grands maîtres, transporter sur la scène profane l'héroïsme chrétien. Enfin, Monsieur, vous verrez si, dans cette édition,

il y a rien dont un homme, qui fait comme vous tant d'honneur au monde et à l'Eglise, puisse n'être pas content. Vous verrez à quel point la calomnie m'a noirci. Mes ouvrages, qui sont tous la peinture de mon cœur, seront mes apologistes. 1743.

J'ai écrit contre le fanatisme qui dans la société répand tant d'amertumes, et qui dans l'état politique a excité tant de troubles. Mais plus je suis ennemi de cet esprit de faction, d'enthousiasme, de rebellion, plus je suis l'adorateur d'une religion dont la morale fait du genre-humain une famille, et dont la pratique est établie sur l'indulgence et sur les bienfaits. Comment ne l'aimerais-je pas, moi qui l'ai toujours célébrée? Vous dans qui elle est si aimable, vous suffiriez à me la rendre chère. Le stoïcisme ne nous a donné qu'un *Epictete*, et la philosophie chrétienne forme des milliers d'*Epictete* qui ne savent pas qu'ils le sont, et dont la vertu est poussée jusqu'à ignorer leur vertu même. Elle nous soutient surtout dans le malheur, dans l'oppression et dans l'abandonnement qui la suit, et c'est peut-être la seule consolation que je doive implorer après trente années de tribulations et de calomnies qui ont été le fruit de trente années de travaux.

J'avoue que ce n'est pas ce respect véritable pour la religion chrétienne qui m'inspira de ne faire jamais aucun ouvrage contre la pudeur. Il faut l'attribuer à l'éloignement naturel que j'ai eu dès mon enfance pour ces sottises faciles, pour ces indécences ornées de rimes, qui plaisent par le sujet à une jeunesse effrénée. Je fis à dix-neuf ans une tragédie d'après *Sophocle*, dans laquelle il n'y a pas même

1743. d'amour. Je commençai à vingt ans un poëme épique dont le ſujet eſt la vertu qui triomphe des hommes et qui ſe ſoumet à DIEU. J'ai paſſé mon temps dans l'obſcurité à étudier un peu de phyſique, à raſſembler des mémoires pour l'hiſtoire de l'eſprit humain, pour celle d'un ſiècle dans lequel l'eſprit humain s'eſt perfectionné. J'y travaille tous les jours, ſinon avec ſuccès, au moins avec une aſſiduité que m'inſpire l'amour de ma patrie.

Voilà peut-être, Monſieur, ce qui a pu m'attirer, de la part de quelques-uns de vos confrères, des politeſſes qui auraient pu m'encourager à demander d'être admis dans un corps qui fait la gloire de ce même ſiècle dont j'écris l'hiſtoire. On m'a flatté que l'académie trouverait même quelque grandeur à remplacer un cardinal, qui fut un temps l'arbitre de l'Europe, par un ſimple citoyen qui n'a pour lui que ſes études et ſon zèle.

Mes ſentimens véritables ſur ce qui peut regarder l'Etat et la religion, tout inutiles qu'ils ſont, étaient bien connus en dernier lieu de feu M. le cardinal de *Fleuri*. Il m'a fait l'honneur de m'écrire, dans les derniers temps de ſa vie, vingt lettres qui prouvent aſſez que le fond de mon cœur ne lui déplaiſait pas. Il a daigné faire paſſer juſqu'au roi même un peu de cette bonté dont il m'honorait. Ces raiſons feraient mon excuſe, ſi j'oſais demander dans la république des lettres la place de ce ſage miniſtre.

Le déſir de donner de juſtes louanges au père de la religion et de l'Etat, m'aurait peut-être fermé les yeux ſur mon incapacité; j'aurais fait voir au moins combien j'aime cette religion qu'il a ſoutenue, et quel eſt

mon zèle pour le roi qu'il a élevé. Ce ferait ma réponse aux accusations cruelles que j'ai essuyées ; ce ferait une barrière contre elles, un hommage solennel rendu à des vérités que j'adore, et un gage de ma soumission aux sentimens de ceux qui nous préparent dans le dauphin un prince digne de son père. (20) 1743.

LETTRE CCXV.

A M. ***.

A Paris, 4 avril.

J'AI été bien malade, mon cher ami ; j'ai fait parler à M. de *la Houssaye*, comme vous me l'avez ordonné; il me semble que c'est une chose assez aisée de faire retarder les affaires; voilà de toutes les grâces la plus facile à obtenir. Je n'ai point vu M. l'abbé *Berth*, qui devait m'expliquer tant de choses; je ne sais où le déterrer. Si vous me mandez sa demeure, j'irai chez lui. Vous savez si j'ai de l'empressement à vous obéir. Notre Mérope n'est pas encore imprimée; je doute qu'elle réussisse à la lecture autant qu'à la représentation; ce n'est point moi qui ai fait la pièce, c'est mademoiselle *Duménil*. Que dites-vous d'une actrice qui fait pleurer le parterre pendant deux actes de suite? Le public a pris un peu le change; il a mis sur mon compte une partie du plaisir extrême que lui

(20) On verra sans peine que cette lettre qui renferme une espèce d'apologie, était destinée à être répandue et à servir de réponse aux clameurs de la canaille littéraire, qui ne voulait pas que M. de *Voltaire* fût de l'académie française.

1743. ont fait les acteurs, et la féduction a été au point que je n'ai pu paraître à la comédie qu'on ne m'ait battu des mains ; cette faveur populaire m'a un peu confolé de la petite perfécution que j'ai effuyée de monfieur l'évêque de Mirepoix. L'académie, le roi et le public m'avaient défigné pour avoir l'honneur de fuccéder à M. le cardinal de *Fleuri* parmi les quarante ; mais M. de *Mirepoix* n'a pas voulu, et il a enfin trouvé, après deux mois et demi, un évêque pour remplir la place qu'on me deftinait. Je crois qu'il convient à un profane comme moi de renoncer pour jamais à l'académie, et de m'en tenir aux bontés du public ; mais il y a encore quelque chofe de plus précieux que cette bienveillance, peut-être paffagère, c'eft l'amitié conftante d'un cœur comme le vôtre.

Les lettres font ici plus perfécutées que favorifées. On vient de mettre à la baftille l'abbé *Langlet*, pour avoir publié des Mémoires déjà connus, qui fervent de fupplément à l'hiftoire de M. de *Thou ;* il a rendu un très-grand fervice aux bons citoyens et aux amateurs des recherches fur l'hiftoire ; il méritait des récompenfes, et on l'emprifonne à l'âge de foixante et huit ans.

Infere nunc, Melibœe, piros, pone ordine vites.

Madame *du Châtelet* vous fait mille complimens ; elle marie fa fille, comme je crois vous l'avoir mandé, à M. le duc de *Montenero*, napolitain, au grand nez, au vifage maigre, à la poitrine enfoncée ; il eft ici, et va vous enlever une françaife aux joues rebondies, *Vale, et me ama.*

LETTRE

LETTRE CCXVI. 1743.

A M. THIRIOT.

A Paris, le 11 juin.

LA persécution et le ridicule sont un peu outrés. J'ai une récompense bien singulière et bien triste de trente années de travail. Ce n'est pas tant Jules-César que moi qu'on proscrit. Mais je songe encore plus à votre pension qu'aux tribulations que j'éprouve, et le plus grand de mes chagrins est de voir souffrir mon ami ; car enfin la pension du roi de Prusse vous est plus nécessaire que ne me l'était la justice que me refuse ma patrie.

LETTRE CCXVII.

A M. DE PONT-DE-VESLE.

Juin.

IL est bien dur de partir sans avoir la consolation d'embrasser M. de *Pont-de-Vesle*. Je ne mettrais point de bornes à ma douleur, si, dans ma boîte de *Pandore*, il ne restait l'espérance de vous revoir un jour, et d'entendre avec vous Jules-César. Les *brutes* qui me chicanent sont aussi sots que ceux qui assassinèrent mon héros furent cruels.

1743.

LETTRE CCXVIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A la Haie, au palais du roi de Pruſſe, 5 juillet.

EH bien, mes adorables anges, ce petit hémiſphère eſt plus fou et plus malheureux que jamais; et moi ne ſuis-je pas un des plus infortunés de la bande? Les uns vont mourir de faim ou par l'épée des ennemis, vers le Danube, les autres ſur le Mein, et moi où vais-je? où ſuis-je? j'ai bien peur de mourir de chagrin loin de vous.

Eſt-on devenu aſſez déterminément oſtrogots pour ne pas jouer Jules-Céſar? Si on avait dit, il y a quelques années, qu'on parviendrait à cet excès d'impertinence, on ne l'aurait pas cru. Je ne vous déplairai pas en vous diſant qu'il y a ici une comédie aſſez paſſable; *Prin* et *Fierville* en ſont les principaux acteurs. Il y a une *Bercaville* qui vaut mieux ſans comparaiſon que toutes les ſoubrettes qu'on a eſſayées, et qui eſt plus effrontée elle ſeule que toutes les autres enſemble. Les Anglais ſont encore plus effrontés pourtant, et prennent un terrible aſcendant ſur ce théâtre-ci. Ils jouent le rôle de tyrans fort noblement; et les Hollandais, celui d'aſſiſtans derrière leurs maîtres. Peut-on ſe réjouir à Paris dans ce malheur général! hélas! il le faut bien; et on tuerait cent mille hommes en Allemagne, que l'opéra ſerait plein les vendredis. Mais pourquoi la comédie ne le ſera-t-elle pas?

Le roi de Prusse est réellement indigné des persécutions que j'essuie; il veut absolument m'établir à Berlin; j'ai sacrifié sa lettre à madame *du Châtelet* et à mes anges. Tout ce que je vous dis là, je le dis à M. de *Pont-de-Vesle*, baisant toujours vos ailes avec un pur amour. 1743.

LETTRE CCXIX.

A M. AMELOT,

MINISTRE DES AFFAIRES ÉTRANGERES.

A la Haie, 2 auguste.

MONSEIGNEUR,

Je dépêchai, le 21 du mois passé, un courier jusqu'à Lille, avec un paquet qu'il devait rendre à madame *Denis* ma nièce, femme du commissaire des guerres: dans ce paquet il y en avait un pour M. le comte de *Maurepas*; et, sous l'enveloppe de M. de *Maurepas*, une lettre d'environ six pages que j'avais l'honneur de vous adresser, sans signature. Cette lettre contenait, entre autres particularités, la petite découverte que j'avais faite, que le roi de Prusse fait négocier secrétement un emprunt de quatre cents mille florins à Amsterdam à 3 ½ pour cent. Je concluais de là, ou que ses trésors ne sont pas aussi considérables qu'on le dit, ou qu'il veut emprunter à un petit intérêt, pour rembourser des sommes qui en portent un plus grand. Je vous demandais la permission de me servir de cette

connaissance pour tâcher de démêler s'il voudrait
1743. recevoir des subsides, et j'osais proposer une manière d'affamer les armées ennemies, laquelle ce prince pouvait mettre en usage avec adresse.

Le même jour, 21 du mois passé, je fis proposer, par une voie très-secrète, à ce monarque de faire quelques difficultés aux Provinces-Unies touchant le passage des munitions de guerre qui doivent remonter le Rhin sur son territoire. Il a approuvé le projet; et si les choses ne changent pas, son ministre aura ordre de retarder le passage de ces munitions autant qu'il le pourra. On s'y prend avec beaucoup d'art. L'envoyé du roi de Prusse a ordre de ne point communiquer avec l'ambassadeur de France, parce qu'on craint qu'il ne s'en prévale, dans la chaleur des conjonctures présentes. On ne veut point du tout paraître lié avec vous; et on veut vous servir sous main, en ménageant la république.

Je tâcherai de faire fermenter ce petit levain. Je peux vous assurer que le fond des sentimens du roi de Prusse est tel qu'il était en 1741, quand il écrivit la lettre ci-jointe, dont j'ai l'honneur de vous envoyer copie.

Je compte toujours lui faire ma cour à Aix-la-chapelle, vers le 18 de ce mois.

1743.

LETTRE CCXX.

AU MEME.

Ce 3 auguste.

MONSEIGNEUR,

HIER, après le départ de ma lettre, j'en reçus une du roi de Prusse, datée du camp de Husfelt en Silésie, place dans laquelle il va bâtir une ville tandis qu'il fortifie ses frontières. Il sera le 14 à Berlin, et le 18 ou le 20 à Spa, et non plus à Aix-la-chapelle.

Je suis toujours dans la même espérance touchant le petit service que le roi de Prusse doit rendre; mais je crains que cette démarche n'ait pas d'assez grandes suites, si ce prince reste dans les idées qu'il me témoigne. Tous ses correspondans lui ont persuadé que la France est trop affaiblie pour mettre actuellement un grand poids dans la balance. Je n'ai pu même empêcher un ami intime, que j'ai ici, de lui écrire des choses qui doivent le dégoûter de votre alliance. Cet ami est cependant entièrement dans vos intérêts; et le roi de Prusse sent parfaitement qu'au fond votre cause et la sienne sont communes. Mais cet ami ne peut écrire autrement, de peur d'être démenti par les autres correspondans; et le roi de Prusse ne peut à présent concevoir que des idées désavantageuses sur tant de rapports.

Je suis obligé de vous dire que, dans sa dernière lettre, il s'exprime dans les termes les plus durs sur la

1743. conduite passée ; mais il paraît en sentir autant d'affliction qu'il en parle avec violence.

Soyez très-persuadé que, dès l'année 1741, il a prévu tout ce qui est arrivé. Il pense à présent que si sa Majesté envoyait ou fesait croire qu'elle envoie un corps considérable vers la Meuse, cette démarche bien ménagée opérerait une très-grande désunion entre le parti anglais, qui prédomine en Hollande, et le parti pacifique qu'on ne doit pourtant pas appeler le parti français. Il ne m'appartient pas d'avoir une opinion sur ces matières, j'en laisse le jugement ici à monsieur l'ambassadeur et à M. de *Laville*, dont les lumières et l'expérience sont trop supérieures à mes faibles conjectures. Je n'ai ici d'autre avantage que celui de mettre les partis différens et les ministres étrangers à portée de me parler librement. Je me borne et me bornerai toujours à vous rendre un compte simple et fidelle.

Mais, comme il paraît nécessaire que le roi de Prusse ait une opinion très-avantageuse des forces et des résolutions vigoureuses de la France, j'ose vous supplier de m'envoyer quelques couleurs avec lesquelles je puisse faire un tableau qui le frappe quand je lui ferai ma cour à Spa; et je vous en prie d'autant plus, que je suis certain que le tableau lui plaira beaucoup. La France est une maîtresse qu'il a quittée, mais qu'il aime et qu'il souhaite passionnément de voir embellie. M. *Trévor* m'a demandé aujourd'hui en confidence si je croyais que la maison de Lorraine eût un grand parti en Lorraine.

LETTRE CCXXI.

1743.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON, *à Paris.*

A la Haie, au palais du roi de Pruſſe, le 8 d'auguſte.

SOYEZ chancelier de France, Monſieur, ſi vous voulez que j'y revienne; rendez-nous la gloire des lettres, quand nous perdons celle des armes. Les hommes ſont faits originairement, ce me ſemble, pour penſer, pour s'inſtruire, et non pour ſe tuer. Faut-il que la guerre ne ſoit pas encore la ſeule perſécution que les arts eſſuient? Je gémis de voir ce pauvre abbé *Langlet* enfermé, à ſoixante-dix ans, dans la baſtille, après nous avoir donné une bonne méthode pour étudier l'hiſtoire, et d'excellentes tables chronologiques. Qui ſont donc les vandales qui ſe ſont imaginés que l'impreſſion du ſixième volume des additions à l'hiſtoire de ce bon citoyen le préſident de *Thou*, était un crime d'Etat? Quel comble de barbarie, et quel excès de petiteſſe de ne pas permettre qu'on imprime des livres où l'on explique *Newton*, et où l'on dit que les rêveries de *Deſcartes* ſont des rêveries!

J'aime encore mieux l'abus qu'on fait ici de la liberté d'imprimer ſes penſées, que cet eſclavage dans lequel on veut chez vous mettre l'eſprit humain. Si l'on y va de ce train, que nous reſtera-t-il, que le ſouvenir de la gloire du beau ſiècle de *Louis XIV*?

Cette décadence me ferait ſouhaiter de m'établir dans le pays où je ſuis à préſent. N'ayant rien à y prétendre, je n'aurais point de plaintes à former.

1743. Je vivrais tranquille, et j'y souhaiterais à la France des temps plus brillans.

Il y a ici des hommes très-estimables; la Haie est un séjour délicieux l'été, et la liberté y rend les hivers moins rudes. J'aime à voir les maîtres de l'Etat simples citoyens. Il y a des partis, et il faut bien qu'il y en ait dans une république; mais l'esprit de parti n'ôte rien à l'amour de la patrie, et je vois de grands-hommes opposés à de grands-hommes.

Je suis bien aise, pour l'honneur de la poësie, que ce soit un poëte qui ait contribué ici à procurer des secours à la reine d'Hongrie, et que la trompette de la guerre ait été la très-humble servante de la lyre d'*Apollon*. Je vois, d'un autre côté, avec non moins d'admiration, un des principaux membres de l'Etat, dont le systême est tout pacifique, marcher à pied sans domestiques, habiter une maison faite pour ces consuls romains qui fesaient cuire leurs légumes, dépenser à peine deux mille florins par an pour sa personne, et en donner plus de vingt mille à des familles indigentes.

Ces grands exemples échappent à la plupart des voyageurs; mais ne vaut-il pas mieux voir de telles curiosités que les processions de Rome, les récolets au capitole, et le miracle de S[t] *Janvier* ? Des hommes de bien, des hommes de génie : voilà mes miracles.

Ce gouvernement-ci vous plairait infiniment, même avec les défauts qui en sont inséparables. Il est tout municipal, et voilà ce que vous aimez. La Haie d'ailleurs est le pays des nouvelles et des livres; c'est proprement la ville des ambassadeurs; leur

ſociété eſt toujours très-utile à qui veut s'inſtruire.
On les voit tous en un jour. On ſort, on rentre chez 1743.
ſoi; chaque rue eſt une promenade; on peut ſe montrer, ſe retirer tant qu'on veut. C'eſt Fontainebleau, et point de cour à faire.

Adieu, Monſieur; plut à Dieu que je puſſe vous faire la mienne! Vous ſavez ſi je vous ſuis attaché pour jamais.

LETTRE CCXXII.

A M. LE DUC DE RICHELIEU.

A la Haie, ce 8 auguſte.

J'AI reçu, monſieur le Duc, la lettre dont vous m'avez honoré par la voie de Francfort; mais il n'y a plus moyen de vous écrire par l'Allemagne, à moins que je ne veuille apprendre aux houſſards autrichiens combien je vous aime. Daignez donc me donner vos ordres dans les paquets que vous adreſſerez à madame *du Châtelet.*

Les troupes hollandaiſes ne pourront certainement joindre les alliés que le 15 ou le 16 de ſeptembre. Il paraît cependant que le gouvernement anglais commence à faire réflexion que tout le fardeau de la guerre retombera ſur lui, et qu'il ſe ruine dans l'idée chimérique de faire avoir à la reine d'Hongrie un dédommagement aux dépens de la France. La moitié des Provinces-Unies a toujours des ſentimens de paix, et je ne voudrais pas parier que les troupes de la république n'euſſent bientôt des ordres de ne

1743. point agir, pour peu que la France témoigne de vigueur et de bonne conduite. Il y a grande apparence qu'on tirera de grands avantages de nos fautes passées. Dunkerque peut être rétabli pour n'être plus jamais détruit, et la France en deux ou trois mois de temps peut devenir plus respectable que jamais. Il paraît que nous ne sommes pas extrêmement bien voulus dans les pays étrangers; quand je dis nous, je dis notre puissance, car on aime les particuliers en haïssant la France. On nous traite comme nous traitons les jésuites; on dit du mal du corps, et on est fort aise de vivre avec les membres; on nous prie à souper, et on chante pouille à notre ministère; on joue publiquement, par permission du magistrat, une comédie intitulée la Présomption punie, dans laquelle la reine d'Hongrie est représentée sous le nom de *Mimi;* le cardinal de *Fleuri*, sous celui d'un vieux bailli impuissant, qui, ne pouvant coucher avec *Mimi*, veut lui ôter toute la succession de son père; le prince *Charles*, sous le nom de *Charlot*, chasse le bailli et ses consorts, et voilà la Présomption punie; on va voir de dix lieues cette mauvaise bouffonnerie qui se joue à Amsterdam. J'aime encore mieux cette farce que la tragédie de *Dettingen*, cela ne casse ni bras ni tête. Conservez la vôtre, monsieur le Duc, et permettez que je fasse aussi des souhaits pour un individu fort aimable, qui a grande obligation au vôtre. Souffrez que je vous prie de daigner faire souvenir de moi M. le duc de *Duras*, *in quo bene complacuisti.* Si vous pouvez m'apprendre de bonnes nouvelles, si vous avez la bonté de me faire un tableau bien brillant de votre

poſition, comptez que vous me ferez bien du plaiſir. Vous ſavez avec quel tendre reſpect je vous ſuis attaché pour toute ma vie. 1743.

LETTRE CCXXIII.

A M. AMELOT,

MINISTRE DES AFFAIRES ÉTRANGERES, A VERSAILLES.

A la Haie, ce 16 auguſte.

MONSEIGNEUR,

J'AI reçu les ordres et les ſages inſtructions dont vous m'honorez, en date du 11 du mois; permettez qu'avant d'y répondre, j'aye l'honneur de vous parler de quelques affaires préſentes.

Il y a près d'un mois que je vous informai qu'on pourrait réuſſir à mettre quelque obſtacle au paſſage des munitions de guerre du corps de troupes hollandaiſes. Celui qui s'était chargé de cette petite négociation à Berlin, l'a conduite heureuſement par le moyen du miniſtère des finances. L'ordre vient d'arriver à la régence de la Gueldre pruſſienne de ne pas laiſſer paſſer les effets des Hollandais. M. de *Podewils* prépare exprès un mémoire très-long et de la diſcuſſion la plus ample, qu'il ne préſentera que lundi 20 du mois. Il ſe paſſera bien du temps avant qu'on y ait répondu, et que cette affaire ſoit arrangée,

1743. Cet événement du moins fera voir que le roi de Pruſſe eſt bien loin d'entrer dans les meſures de la république et des Anglais, et qu'il eſt capable de les braver.

Le moment ſerait bien favorable pour agir auprès de ſa Majeſté pruſſienne; mais j'apprends, par cet ordinaire de Berlin, que le roi n'ira point à Spa. On ne me mande point cette nouvelle comme abſolument certaine. Dans le doute, je me tiens prêt à partir; et ſi le roi de Pruſſe, contre toute attente, était encore en Siléſie, j'irais lui faire ma cour à Breſlaw.

Le premier uſage que j'ai fait de vos inſtructions, a été de dire en confidence à l'envoyé de Pruſſe que je ſavais, à n'en point douter, que la reine d'Hongrie avait déclaré depuis peu aux Anglais qu'elle regarderait toujours le roi de Pruſſe comme ſon plus cruel ennemi. Il l'a mandé à ſa cour dans le moment, ſans me nommer, et il a accompagné ce diſcours de tout ce qui peut exciter le plus le roi ſon maître à ſe lier aux intérêts de la France. Il a pris l'occaſion du départ de M. le marquis de *Fénélon*, pour faire valoir adroitement la vigueur du miniſtère français, les reſſources de l'Etat, le courage de la nation. Je ſuis même convenu avec lui des termes.

Il m'a aſſuré encore que le premier deſſein du roi ſon maître avait été d'aſſembler à Magdebourg une armée de neutralité; mais qu'il en avait été détourné par nos diſgrâces arrivées coup ſur coup en Bavière, et auſſi par la politique circonſpecte et même timide du comte de *Podewils*, oncle du miniſtre de la Haie, qui a d'autant plus d'influence ſur l'eſprit de ſa Majeſté pruſſienne qu'il ne veut jamais en avoir.

C'eſt bien dommage que ce jeune homme plein d'eſprit, qui plaît beaucoup au roi et au miniſtre ſon oncle, ne voye point le roi de Pruſſe à Spa, comme je l'eſpérais. J'oſe vous aſſurer, Monſeigneur, qu'il n'y a perſonne qui ait à préſent le cœur plus français, et qui pût mieux vous ſeconder dans vos vues. 1743.

Cependant, je ſuis très-loin de perdre l'eſpérance; je vois même que de jour en jour le roi de Pruſſe ſe met dans la néceſſité de n'avoir d'autre allié que ſa Majeſté. J'apprends, par les lettres du miniſtre hollandais à Pétersbourg, que ce prince refuſe toujours, ſous différens prétextes, d'accéder au traité défenſif de la Ruſſie et de l'Angleterre.

Permettez-moi, Monſeigneur, de vous rappeler, à cette occaſion, ce que vous avez bien voulu me dire dans votre dépêche du 11, touchant la cour de Ruſſie. On vous la dépeint comme peu liée avec l'Angleterre et la Hongrie; cependant vous verrez, par la copie ci-jointe de la lettre du réſident *Swart*, que le miniſtère ruſſe paraît entièrement autrichien.

Voilà, Monſeigneur, tout ce qui eſt venu à ma connaiſſance. Les démarches récentes du roi de Pruſſe auprès des Etats généraux pour la paix de l'Empire, la hardieſſe qu'il a de les mécontenter et de les braver, ſa froideur avec les Anglais, ſes longueurs avec les Ruſſes, et plus que tout cela ſon intérêt viſible, font eſpérer qu'on pourra le porter à quelque réſolution éclatante et digne d'un grand roi. Je vous rendrai un compte fidelle de tout ce que j'aurai aperçu à ſa cour, ſans oſer vous promettre qu'on puiſſe jamais rien attribuer aux efforts de mon zèle.

1743. J'aurai des lettres de recommandation de monsieur *Trévor* pour milord *Hindfort*, qui vous a tant fait de mal : je tâcherai de me lier avec lui, et de tourner à votre avantage l'heureuse obscurité à l'abri de laquelle je peux être reçu par-tout avec assez de familiarité.

Comme il a été nécessaire que j'écrivisse quelquefois ici en chiffres, et que je consultasse M. le marquis de *Fénélon* et M. de *Laville*, il pourra arriver que je sois à Berlin dans une pareille obligation. Je ne m'ouvrirai à M. de *Valori*, qui d'ailleurs m'honore de quelque amitié, qu'avec toute la réserve convenable aux intérêts présens.

Encore une fois, je ne réponds d'aucun succès, mais soyez sûr du zèle le plus ardent.

La manière dont sa Majesté prussienne me parlera, réglera celle dont j'aurai l'honneur de lui parler. Je prendrai conseil de l'occasion et de l'envie extrême que j'ai de mériter l'approbation d'un esprit tel que le vôtre, et la protection d'un ministre tel que vous.

A l'égard de M. *Van-Haren*, il faut le regarder comme un homme incorruptible, mais il paraît aimer la gloire et les ambassades. Il voulait aller en Turquie ; c'est de là que j'ai pris occasion de lui représenter qu'il trouverait plus d'amis et d'approbateurs à Paris qu'à Constantinople. Cette idée a paru le flatter. On pourrait en faire usage en cas que les yeux des Hollandais commençassent à s'ouvrir sur la ridicule injustice d'attaquer la France, sous prétexte d'un secours qu'ils ont refusé à la reine d'Hongrie quand elle en avait besoin, et qu'ils lui donnent

quand elle peut s'en passer. En ce cas, M. *Van-Haren* pouvant avec honneur employer à la conciliation les talens qu'il a consacrés à la discorde, l'espérance d'être nommé ambassadeur en France, malgré l'usage qui l'en exclut comme frison, pourrait le flatter et le déterminer à servir la cause de la justice et de la raison. 1743.

LETTRE CCXXIV.

AU MEME.

A la Haie, ce 17 auguste.

MONSEIGNEUR,

HEUREUSEMENT, le courrier n'est pas encore parti. Je profite de cet instant pour avoir l'honneur de vous informer qu'il vient d'arriver un courrier du roi de Prusse à son ministre, avec une lettre portant en substance qu'il regarde comme une violation du droit des souverains, et *comme une marque de mépris pour sa personne*, le passage des troupes hollandaises par son territoire, sans lui en avoir demandé, à lui expressément, la permission. Il ordonne à son ministre, le jeune comte de *Podewils*, de prendre cette affaire avec hauteur, et d'exiger une satisfaction authentique. De plus, il ordonne à son ministre de partir, et de venir recevoir ses ordres à Berlin, après avoir fait ses plaintes et demandé réparation. Il lui ordonne en même-temps de ne partir qu'après avoir laissé à la

1743. Haie un secrétaire, et l'avoir instruit du courant des affaires. La lettre est datée de Glatz. Le voyage du ministre à Berlin sera différé jusqu'au retour de ce secrétaire qui est actuellement à Spa, et auquel on dépêche un courier dans le moment.

J'observe que le roi de Prusse n'a été instruit du passage des troupes que par les dépêches datées de la Haie du 30 juillet, et que la personne que j'avais engagée à demander l'arrêt des munitions de guerre, l'avait obtenu dès le commencement de juillet, et cela même malgré la permission que les Etats devaient demander pour ces munitions.

Ces effets sont assez considérables, et j'aurai l'honneur de vous en adresser le mémoire par le premier ordinaire, après que je l'aurai traduit du hollandais en français.

La mésintelligence que j'avais trouvé l'heureuse occasion de préparer, touchant ces effets, est fondée sur l'intérêt. Celle qui naît du passage des troupes, vient du juste maintien de la dignité de sa couronne. Je souhaiterais que ces deux grands motifs pussent servir à déterminer ce monarque au grand but où il faudrait l'amener. J'ai peur que son ministre à la Haie, qui a plus d'une raison d'aimer ce séjour, ne ménage, autant qu'il pourra, une conciliation. Je n'attends pas une rupture ouverte, mais je tâcherai de faire en sorte que le ministre de sa Majesté prussienne attende encore quelques jours pour faire sa déclaration aux Etats généraux. Plus il aura tardé à éclater, et plus tard la réconciliation se fera, et plus long-temps aussi les munitions de guerre seront arrêtées.

Au

Au reste, je partirai pour Berlin avec ce ministre, et vous êtes bien sûr que je n'omettrai rien pour le faire servir à vos intentions. 1743.

LETTRE CCXXV.

AU MEME.

MONSEIGNEUR,

Ce que vous mande M. de *Valori*, touchant la conduite du roi de Prusse à mon égard, n'est que trop vrai. Vous savez de quel nom et de quel prétexte je m'étais servi auprès de lui pour colorer mon voyage. Il m'a écrit plusieurs lettres sur l'homme (*) qui servait de prétexte, et je lui en ai adressé quelques-unes qui sont écrites avec la même liberté. Il y a dans ses billets et dans les miens quelques vers hardis qui ne peuvent faire aucun mal à un roi, et qui en peuvent faire à un particulier. Il a cru que si j'étais brouillé sans ressource avec l'homme qui est le sujet de ces plaisanteries, je serais forcé alors d'accepter les offres que j'ai toujours refusées, de vivre à la cour de Prusse. Ne pouvant me gagner autrement, il croit m'acquérir en me perdant en France; mais je vous jure que j'aimerais mieux vivre dans un village suisse que de jouir à ce prix de la faveur dangereuse d'un roi capable de mettre de la trahison dans l'amitié même; ce serait en ce cas un trop grand malheur de lui plaire. Je ne veux point

(*) *Boyer*, ancien évêque de Mirepoix

1743. du palais d'*Alcine* où l'on est esclave, parce qu'on a été aimé, et je préfère surtout vos bontés vertueuses à une faveur si funeste.

Daignez me conserver ces bontés, et ne parler de cette aventure curieuse qu'à M. de *Maurepas*. Je lui ai écrit de Bareith, mais j'ai peur que le colonel *Mentzel* n'ait ma lettre.

LETTRE CCXXVI.

A M. THIRIOT.

A la Haie, ce 16 auguste.

Je mène ici une vie délicieuse dont les agrémens ne sont combattus que par le regret que m'inspirent mes amis, et surtout par le chagrin que j'ai de voir que vous ne vivez encore que de promesses. Je n'ai jamais douté de la pension, vous le savez; mais je suis aussi surpris qu'affligé de ces prodigieux retardemens. Le roi de Prusse vous fera-t-il donc vieillir dans l'espérance? et l'inscription de votre tombeau sera-t-elle un jour : Ci gît qui attendit son payement? En vérité, cela perce le cœur. J'espère en parler bientôt fortement à sa Majesté prussienne, soit aux eaux de Spa, soit à Berlin. Vous savez que je ne suis pas

Dissimulator opis propriæ mihi commodus uni.

Je n'ai heureusement rien à demander à ce monarque pour moi-même. On est bien honteux quand on

demande pour ſoi, mais on eſt bien hardi quand on demande pour un ami. Le roi de Pruſſe m'a 1743. fait l'honneur, en dernier lieu, de m'écrire pluſieurs lettres dans leſquelles il daigne m'offrir un établiſſement sûr et avantageux. Je lui ai répondu que le plus bel établiſſement pour moi, était le bonheur de le voir et de l'entendre, que je n'en voulais point d'autre, et que ſi je pouvais renoncer à ma patrie et à mes amis à qui je dois tout, je paſſerais le reſte de ma vie dans ſa cour. Voilà où j'en ſuis, et voilà quels ſeront toujours mes ſentimens. Je ſuis même aſſez heureux pour que le roi de Pruſſe les approuve. Tout roi qu'il eſt, il ne trouve pas mauvais que les grands devoirs de l'amitié aillent les premiers.

Ne vous méprenez plus ſur le nom d'un homme qui ſera immortel dans ce pays-ci. Ce n'eſt point *Van-Hyden*, c'eſt *Van-Haren* qu'il s'appelle. Il lui eſt arrivé la même choſe qu'à *Homère*. On gagnait ſa vie à réciter ſes vers aux portes des temples et des villes. La multitude court après lui quand il va à Amſterdam. On l'a gravé avec cette belle inſcription :

Quæ canit ipſe fecit.

Vous ne ſauriez croire combien cette fadaiſe, par laquelle j'ai répondu à ſes politeſſes et à ſes amitiés, m'a concilié ici les eſprits. On en a imprimé plus de vingt traductions. Il n'eſt rien tel que l'apropos.

Bonſoir ; croyez qu'en tout temps et en tout lieu, je ſongerai à vos intérêts. Je vous embraſſe.

1743.

LETTRE CCXXVII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Sur l'eau, près d'Utrecht, ce 23 auguste.

LA Haie en Touraine eſt donc une ville bien célèbre ! Savez-vous, mon cher et reſpectable ami, que votre lettre adreſſée à la Haie, n'eſt pas venue d'abord en Hollande. Je l'ai reçue avec ces belles paroles : *Inconnu à la Haie en Touraine*, *renvoyée à la Haie en Hollande*. Oh bien, il n'y aura plus de *qui-proquo;* me voici ſur le chemin de Berlin. Le roi de Pruſſe devait aller à Spa, il devait aller à Aix-la-chapelle, il m'ordonne d'aller lui faire ma cour dans ſa capitale, et peut-être apprendrai-je, en courant la poſte, qu'il a changé d'avis, et il faudra courir en Franconie ou dans le haut Palatinat. Heureuſement, je ne crains point les houſſards en voyageant, comme je fais, avec des allemands; et d'ailleurs je leur réciterai des vers pour la reine d'Hongrie. Le fameux colonel *Mentzel* a commencé par être comédien. Je lui ferai jouer Jules-Céſar, puiſqu'on ne le joue point à Paris. Ah ! plût à Dieu que les dévots ne fuſſent pas plus à craindre que les houſſards! Ayez pitié de moi, *ſaltem vos amici mei*. Ecrivez-moi un petit mot à Berlin. On dit que vous n'avez pas trop bien vendu votre charge. On n'achète chèrement dans ce temps-ci que des malheurs. Daignez me mander ce que devient ce pays fait pour être ſi aimable ; y eſt-on bien fou ? y a-t-on de la crainte,

de l'efpérance; ou plutôt Paris ne s'occupe-t-il pas plus d'une danfeufe que de ce qui fe paffe fur le Rhin? Cela n'eft peut-être pas fi fou. Les véritables fous, en vérité, font ceux qui font tuer les hommes, et je mets encore de ce nombre ceux qui voyagent en Pruffe, pouvant être à Paris; mais puifque ces fous-là font les plus malheureux, dites-leur des chofes bien confolantes; daignez les égayer par des nouvelles. Ayez la bonté de préfenter leurs refpects à vos parens et amis. Bonfoir, mes anges; j'enrage du meilleur de mon cœur. Adieu, les plus aimables perfonnes du monde.

1743.

LETTRE CCXXVIII.

A M. AMELOT,

MINISTRE DES AFFAIRES ÉTRANGERES.

Ce 3 octobre.

MONSEIGNEUR,

En revenant de la Franconie, où j'ai refté quelques jours après le départ de fa Majefté pruffienne, je reprends le fil de mon journal.

Le roi de Pruffe me dit à Bareith, environ le 13 ou le 14 du mois paffé, qu'il était bien content que le roi eût envoyé de l'argent à l'empereur, et qu'il était fatisfait des explications données par M. le maréchal de *Noailles*, au fujet de l'électeur de

1743. Mayence; mais, ajouta-t-il, il résulte de toutes vos démarches secrètes, que vous demandez la paix à tout le monde, et il se pourrait très-bien faire que votre cour eût fait des propositions contre moi à l'électeur de Mayence, seulement pour entamer une négociation, et pour sonder le terrain.

C'est donc ainsi, lui dis-je en riant, que vous en usez, vous autres rois; et c'est ainsi, probablement, que vous fîtes, au mois de mai, des propositions à la reine d'Hongrie contre la France. Etes-vous toujours dans cette idée, me répondit-il; je vous jure sur mon honneur que je n'ai jamais pensé à faire cette démarche. Il me répéta deux fois ces paroles, en me frappant sur l'épaule; et vous sentez bien que, quand un roi jure deux fois sur son honneur, il n'y a rien à répliquer. Il m'ajouta: Si j'avais fait la moindre offre à la reine d'Hongrie, on l'eût acceptée à genoux; et il n'y a pas long-temps que les Anglais m'ont offert la carte blanche, si je voulais envoyer seulement dix mille hommes à l'armée autrichienne.

Ensuite il me dit qu'il allait voir à Anspach ce qu'on pourrait faire pour la cause commune, qu'il y attendait l'évêque de Wurtzbourg, et qu'il tâcherait de réunir les cercles de Suabe et de Franconie. Il promit, en partant, au margrave de Bareith son beau-frère, qu'il reviendrait chez lui avec de grands desseins et même de grands succès.

Ces succès se bornèrent à des promesses vagues du margrave d'Anspach, de s'unir aux autres princes en faveur de l'empereur, quand sa Majesté prussienne donnerait l'exemple. L'évêque de Wurtzbourg ne se

trouva point à Anſpach, et même n'envoya pas s'excuſer. Le roi de Pruſſe alla voir l'armée de l'empereur, et n'entama rien d'eſſentiel avec le général *Sékendorff*. 1743.

Tandis qu'il feſait cette tournée, le margrave me parla beaucoup des affaires préſentes. Il venait d'être déclaré feld-maréchal du cercle de Franconie. C'eſt un jeune prince plein de bonté et de courage; qui aime les Français, et qui hait la maiſon d'Autriche. Il voyait aſſez que le roi de Pruſſe n'était point du tout dans l'intention de rien riſquer et d'envoyer une armée de neutralité vers la Bavière. Je pris la liberté de dire au margrave en ſubſtance, que s'il pouvait diſpoſer de quelques troupes en Franconie, les joindre aux débris de l'armée impériale, obtenir du roi, ſon beau-frère, ſeulement dix mille hommes, je prévoyais en ce cas que la France pourrait lui donner en ſubſide de quoi en lever encore dix mille cet hiver en Franconie, et que toute cette armée, ſous le nom d'armée des cercles, pourrait arborer l'étendard de la liberté germanique, auquel d'autres princes auraient alors le courage de ſe rallier; et que le roi de Pruſſe engagé, pourrait encore aller plus loin.

Le margrave et ſon miniſtre approuvèrent ce projet et l'embraſsèrent avec chaleur, d'autant plus qu'il pouvait mettre ce prince en état de faire valoir plus d'une prétention dans l'Empire; mais il fallait gagner l'évêque de Wurtzbourg et de Bemberg, de qui la tête eſt, dit-on, très-affaiblie; et le miniſtre du margrave me dit que, moyennant trente à quarante mille écus, on pourrait déterminer les miniſtres de cet évêque.

1743. Le roi de Prusse, à son retour à Bareith, ne parla pas de la moindre affaire à son beau-frère, et l'étonna beaucoup. Il l'étonna encore plus en paraissant vouloir retenir de force à Berlin le duc de *Virtemberg*, sous prétexte que madame la duchesse de *Virtemberg*, sa mère, voulait faire élever son fils à Vienne.

Irriter ainsi le duc de *Virtemberg*, et désespérer sa mère, n'était pas le moyen d'acquérir du crédit dans le cercle de Suabe, et de réunir tant de princes. La duchesse de *Virtemberg*, qui était à Bareith pour s'aboucher avec le roi de Prusse, m'envoya chercher. Je la trouvai fondant en larmes. Ah ! me dit-elle, le roi de Prusse veut-il être un tyran ? veut-il, pour prix de lui avoir confié mes enfans, et donné deux régimens, me forcer à demander justice contre lui à toute la terre ? Je veux avoir mon fils. Je ne veux point qu'il aille à Vienne ; c'est dans ses Etats que je veux qu'il soit élevé auprès de moi. Le roi de Prusse me calomnie quand il dit que je veux mettre mon fils entre les mains des Autrichiens. Vous savez si j'aime la France, et si mon dessein n'est pas d'y aller passer le reste de mes jours, quand mon fils sera majeur.

Enfin, la querelle fut apaisée. Le roi de Prusse me dit qu'il ménagerait plus la mère, qu'il rendrait le fils si on le voulait absolument ; mais qu'il se flattait que de lui-même le jeune prince aimerait à rester auprès de lui.

Sa Majesté prussienne partit ensuite pour Leipsick et pour Gotha, où il n'a rien déterminé.

Aujourd'hui vous savez quelles propositions il vous fait ; mais toutes ses conversations et celles d'un

de ses ministres, qui me parle assez librement, me font voir évidemment qu'il ne se mettra jamais à découvert que quand il verra l'armée autrichienne et anglaise presque détruite. 1743.

Il faudrait du temps, de l'adresse et beaucoup plus de vigueur que le margrave de Bareith n'en a pour faire réussir, cet hiver, le projet d'assembler une armée de neutralité.

Le roi de Prusse veut beaucoup de mal au roi d'Angleterre; mais il ne lui en fera que quand il y trouvera sécurité et profit. Il m'a toujours parlé de ce monarque avec un mépris mêlé de colère; mais il me parle toujours du roi de France avec une estime respectueuse; et j'ai de sa main des preuves par écrit que tout ce que je lui ai dit de sa Majesté lui a fait beaucoup d'impression.

Je pars vers le 12; j'aurai l'honneur de vous rendre un compte beaucoup plus ample. Je me flatte que vous et monsieur le contrôleur général permettrez que je prenne ici trois cents ducats, pour acheter un carrosse et m'en retourner, ayant dépensé tout ce que j'avais pendant près de quatre mois de voyages.

1743.

LETTRE CCXXIX.

A M. AMELOT,

MINISTRE DES AFFAIRES ÉTRANGERES.

A Berlin, 8 octobre.

MONSEIGNEUR,

DANS le dernier entretien particulier que j'eus avec sa Majesté prussienne, je lui parlai d'un imprimé qui courut, il y a six semaines, en Hollande, dans lequel on proposait des moyens de pacifier l'Empire, en sécularisant des principautés ecclésiastiques en faveur de l'empereur et de la reine d'Hongrie, suivant l'exemple qu'on en donna, le siècle passé, à la paix de Vestphalie. Je lui dis que je voudrais de tout mon cœur voir le succès d'un tel projet ; que c'était rendre à *César* ce qui appartient à *César* ; que l'Eglise ne devait que prier Dieu pour les princes ; que les bénédictins n'avaient pas été institués pour être souverains ; et que cette opinion, dans laquelle j'avais toujours été, m'avait fait beaucoup d'ennemis dans le clergé. Il m'avoua que c'était lui qui avait fait imprimer ce projet. Il me fit entendre qu'il ne serait pas fâché d'être compris dans ces restitutions que les prêtres doivent, dit-il, en conscience aux rois, et qu'il embellirait volontiers Berlin du bien de l'Eglise. Il est certain qu'il veut parvenir à ce but, et ne procurer la paix que quand il y verra de tels avantages.

C'eſt à votre prudence à profiter de ce deſſein ſecret qu'il n'a confié qu'à moi. Peut-être ſi l'empereur lui feſait, dans un temps convenable, des ouvertures conformes à cette idée, et preſſait une aſſociation de princes de l'Empire, le roi de Pruſſe ſe déterminerait à ſe déclarer; mais je ne crois pas qu'il voulût que la France ſe mêlât de cette ſécula- riſation, ni qu'il faſſe aucune démarche éclatante, à moins qu'il n'y voye très-peu de péril et beaucoup d'utilité. 1743.

Il me dit que, dans quelque temps, on verrait éclore des événemens agréables à la France. J'ai peur que ce ne ſoit une énigme qui n'a point de mot. Il veut toujours me retenir. Il m'a fait encore parler aujourd'hui par la reine-mère; mais je crois que je dois plutôt venir vous rendre compte, que de jouir ici de ſa faveur.

LETTRE CCXXX.

A M. THIRIOT.

À Berlin, le 8 octobre.

J'AI reçu vos deux lettres en revenant de la Franconie à la ſuite d'un roi qui eſt la terreur des poſtillons, comme de l'Autriche, et qui fait tout en poſte. Il traîne ma momie après lui. Je n'ai que le temps de vous dire un mot. *Jodelet*, prince, eſt entouré de rois, de reines, de muſique, de bals. Le roi de Pruſſe daigne, en quatre jours de temps, faire,

1743. ajuster sa magnifique salle des machines, et faire mettre au théâtre le plus bel opéra de *Metastasio* et de *Hass*; le tout parce que je suis curieux. *Jodelet*, prince, s'en retourne, après ce rêve, être à Paris *Jodelet* tout court, être berné et écrasé comme de coutume; mais il ne s'en retournera pas sans s'être jeté aux pieds du roi, en faveur de son ami *Thiriot*, et sans avoir obtenu quelque chose. Ce ne sera pas assurément le fruit le moins flatteur du plus agréable voyage qu'on ait jamais fait. L'amitié qui me ramène à Paris, est toujours à Berlin la première divinité à qui je sacrifie.

LETTRE CCXXXI.

A M. DE MAUPERTUIS.

A Brunswick, le 16 octobre.

J'AI reçu, dans mes courses, la lettre où mon cher aplatisseur de ce globe daigne se souvenir de moi avec tant d'amitié. Est-il possible que je ne vous aye jamais vu que comme un météore toujours brillant et toujours fuyant de moi? n'aurai-je pas la consolation de vous embrasser à Paris?

J'ai fait vos complimens à vos amis de Berlin, c'est-à-dire, à toute la cour, et particulièrement à M. de *Valori*. Vous êtes là, comme ailleurs, aimé et regretté. On m'a mené à l'académie de Berlin, où le médecin *Eller* a fait des expériences par lesquelles il croit faire croire qu'il change l'eau en air élastique;

mais j'ai été encore plus frappé de l'opéra de Titus, qui eſt un chef-d'œuvre de muſique. C'eſt, ſans vanité, une galanterie que le roi m'a faite, ou plutôt à lui; il a voulu que je l'admiraſſe dans ſa gloire. 1743.

Sa ſalle d'opéra eſt la plus belle de l'Europe. Charlotembourg eſt un ſéjour délicieux : *Fédéric* en fait les honneurs, et le roi n'en fait rien. Le roi n'a pas encore fait tout ce qu'il voulait, mais ſa cour, quand il veut bien avoir une cour, reſpire la magnificence et le plaiſir.

On vit à Potſdam comme dans le château d'un ſeigneur français qui a de l'eſprit, en dépit du grand bataillon des gardes, qui me paraît le plus terrible bataillon de ce monde.

Jordan reſſemble toujours à *Ragotin ;* mais c'eſt *Ragotin* bon garçon et diſcret, avec ſeize cents écus d'Allemagne de penſion. D'*Argens* eſt chambellan, avec une clef d'or à ſa poche et cent louis dedans, payés par mois. *Chazot*, ce *Chazot* que vous avez vu maudiſſant la deſtinée, doit la bénir; il eſt major, et a un gros eſcadron qui lui vaut environ ſeize mille livres, au moins, par an. Il l'a bien mérité, ayant ſauvé le bagage du roi à la dernière bataille.

Je pourrais, dans ma ſphère pacifique, jouir auſſi des bontés du roi de Pruſſe, mais vous ſavez qu'une plus grande ſouveraine, nommée madame *du Châtelet*, me rappelle à Paris. Je ſuis comme ces Grecs qui renonçaient à la cour du grand roi, pour venir être honnis par le peuple d'Athènes.

J'ai paſſé quelques jours à Bareith. Son Alteſſe royale m'a bien parlé de vous. Bareith eſt une retraite délicieuſe où l'on jouit de tout ce qu'une

1743. cour a d'agréable sans les incommodités de la grandeur. Brunswick, où je suis, a une autre espèce de charme: c'est un voyage céleste où je passe de planète en planète, pour revoir enfin ce tumultueux Paris où je serai très-malheureux si je ne vois pas l'unique *Maupertuis* que j'admire et que j'aime pour toute ma vie.

LETTRE CCXXXII.

A M. AMELOT.

27 novembre.

MONSEIGNEUR,

En arrivant à la Haie, je commence par vous rendre compte de plusieurs particularités dont je n'ai pu encore avoir l'honneur de vous informer.

Pour aller par ordre, je dirai d'abord que le roi de Prusse m'écrivit quelquefois de Potsdam à Berlin, et même de petits billets de son appartement à ma chambre, dans lesquels il paraissait évidemment qu'on lui avait donné de très-sinistres impressions qui s'effaçaient tous les jours peu à peu. J'en ai entre autres une du 7 septembre, qui commence ainsi: » Vous me dites tant de bien de la France » et de son roi, qu'il serait à souhaiter, &c. et qu'un » roi digne de cette nation, qui la gouverne sage- » ment, peut lui rendre aisément son ancienne » splendeur. Personne de tous les souverains de

» l'Europe ne fera jamais moins jaloux que moi » de fes fuccès. » 1743.

J'ai confervé cette lettre, et lui en ai rendu plufieurs autres qui étaient écrites à deux marges, l'une de fa main, l'autre de la mienne. Il me parut toujours jufque-là revenir de fes préjugés; mais lorfqu'il fut prêt de partir pour la Franconie, on lui manda, de plus d'un endroit, que j'étais envoyé pour épier fa conduite. Il me parut alors altéré, et peut-être écrivit-il à M. *Chambrier* quelque chofe de fes foupçons. D'autres perfonnes charitables écrivirent à M. de *Valori* que j'étais chargé, à fon préjudice, d'une négociation fecrète, et je me vis expofé tout d'un coup de tous les côtés. Je fus affez heureux pour diffiper tous ces nuages. Je dis au roi qu'à mon départ de Paris, vous aviez bien voulu feulement me recommander en général de cultiver, par mes difcours autant qu'il ferait en moi, les fentimens de l'eftime réciproque et l'intelligence qui fubfifte entre les deux monarques. Je dis à M. de *Valori* que je ne ferais que fon fecrétaire, et que je ne profiterais des bontés dont le roi de Pruffe m'honore, que pour faire valoir ce miniftre; c'eft en effet à quoi je travaillai. L'un et l'autre me parurent fatisfaits; et fa Majefté pruffienne me mena en Franconie avec des diftinctions flatteufes.

Immédiatement avant ce voyage, le miniftre de l'empereur à Berlin m'avait parlé de la trifte fituation de fon maître. Je lui confeillai d'engager fa Majefté impériale à écrire de fa main une lettre touchante au roi de Pruffe. Ce miniftre détermina l'empereur à cette démarche, et l'empereur envoya

1743. la lettre par M. de *Sékendorff*. Vous ſavez que le roi de Pruſſe m'a dit depuis, qu'il y avait fait une réponſe dont l'empereur doit être très-ſatisfait. Vous ſavez qu'à ſon retour de Franconie à Berlin, il fit propoſer, par M. de *Podewils*, à M. de *Valori*, de vous envoyer un courier, pour ſavoir quelles meſures vous vouliez prendre avec lui pour le maintien de l'empereur ; mais ce que le roi me diſait de ces meſures, me paraiſſait ſi vague, il paraiſſait ſi peu déterminé, que j'oſai prier M. de *Valori* de ne pas envoyer un courier extraordinaire, pour apprendre que le roi de Pruſſe ne propoſait rien.

Je peux vous aſſurer que la réponſe que fit M. de *Valori* au ſecrétaire d'Etat, étonna beaucoup le roi ; et lui donna une idée nouvelle de la fermeté de votre cour. Le roi me dit alors, à pluſieurs repriſes, qu'il aurait ſouhaité que j'euſſe eu une lettre de créance. Je lui dis que je n'avais aucune commiſſion particulière, et que tout ce que je lui diſais, était dicté par mon attachement pour lui. Il daigna m'embraſſer à mon départ, me fit quelques petits préſens, à ſon ordinaire, et exigea que je revinſſe bientôt. Il ſe juſtifia beaucoup ſur la petite trahiſon dont M. de *Valori* et moi nous vous avons donné avis. Il me dit qu'il férait ce que je voudrais pour la réparer. Cependant, je ne ferais point ſurpris qu'il m'en eût fait encore une autre par le canal de *Chambrier*, tandis qu'il croyait que j'avais l'honneur d'être ſon eſpion.

J'arrivai le 14 à Brunſvick, où le duc voulut abſolument me retenir cinq jours. Il me dit qu'il réfuſait conſtamment deux régimens que les Hollandais

voulaient

voulaient négocier dans ses Etats. Il m'assura que lui et beaucoup de princes n'attendaient que le signal du roi de Prusse, et que le sort de l'Empire était entre les mains de ce monarque : il m'ajouta que le collége des princes était fort effarouché que l'électeur de Mayence eût, sans les consulter, admis à la dictature le mémoire présenté, il y a un mois, contre l'empereur, par la reine d'Hongrie ; qu'il souhaitait que le collége des princes pût s'adresser à sa Majesté prussienne (comme roi de Prusse), pour l'engager à soutenir leurs droits, et que cette union en amènerait bientôt une autre en faveur de sa Majesté impériale. 1743.

Plusieurs personnes m'ont confirmé dans l'idée où j'étais d'ailleurs, que si l'empereur signifiait au roi de Prusse qu'il va être réduit à se jeter entre les bras de la cour de Vienne, et à concourir à faire le grand-duc roi des Romains, cette démarche précipiterait l'effet des bonnes intentions du roi de Prusse, et mettrait fin à cette politique qui lui a fait envisager son bien dans le mal d'autrui.

On m'a encore assuré qu'on commence à redouter en Allemagne le caractère inflexible de la reine d'Hongrie, et la hauteur du grand-duc, et que vous pourrez profiter de cette disposition des esprits.

Oserais-je, Monseigneur, vous soumettre une idée qu'un zèle, peut-être fort mal éclairé, me suggère? On m'a fait promettre d'aller faire un tour à Virtemberg, à Anspach, à Brunsvick, à Bareith, à Berlin. S'il se pouvait faire que l'empereur me chargeât de lettres pressantes pour les princes de l'Empire dont il espère le plus, si je pouvais porter

1743. au roi de Pruſſe les copies des réponſes faites à l'empereur, ne pourrait-on pas pouſſer alors le roi de Pruſſe dans cette aſſociation tant déſirée, qui ſe trouverait déjà ſignée en effet par tous ces princes? on ſaurait du moins alors certainement à quoi s'en tenir ſur le roi de Pruſſe; et s'il abandonnait la cauſe commune, ne pourriez-vous pas, à ſes dépens, faire la paix avec la reine d'Hongrie? vous ne manquerez de reſſources ni pour négocier ni pour faire la guerre. Je vous demande pardon pour mes rêves qui ſont les très-humbles ſerviteurs de votre raiſon ſupérieure.

Fin du Tome ſecond.

TABLE ALPHABETIQUE

DES LETTRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

A.

ANONYMES.

LETTRE I. *Sur le Mémoire de Desfontaines.* Page 190

LETTRE II. *Courte réponse aux longs discours d'un docteur allemand.* 330

LETTRE III. 444

LETTRE IV. 447

AMELOT, (M.) *ministre des affaires étrangères.*

LETTRE I. 451

LETTRE II. 453

LETTRE III. 459

LETTRE IV. 463

LETTRE V. 465

LETTRE VI. 469

LETTRE VII. 474

LETTRE VIII. 478

ARGENS. (M. le marquis d')

LETTRE I. 130

LETTRE II. 238

LETTRE III. 250

LETTRE IV. 427

ARGENSON. (M. le marquis d')

LETTRE I. 205
LETTRE II. 207
LETTRE III. 223
LETTRE IV. 229
LETTRE V. 232
LETTRE VI. 235
LETTRE VII. 243
LETTRE VIII. 251
LETTRE IX. 264
LETTRE X. 269
LETTRE XI. 279
LETTRE XII. 289
LETTRE XIII. 292
LETTRE XIV. 338
LETTRE XV. 392
LETTRE XVI. 405
LETTRE XVII. 422
LETTRE XVIII. 455

ARGENTAL. (M. le comte d')

LETTRE I. 34
LETTRE II. 49
LETTRE III. 66
LETTRE IV. 98
LETTRE V. 118
LETTRE VI. 136
LETTRE VII. 144
LETTRE VIII. 157

LETTRE IX. 165
LETTRE X. 170
LETTRE XI. 172
LETTRE XII. 176
LETTRE XIII. 179
LETTRE XIV. 182
LETTRE XV. 194
LETTRE XVI. 209
LETTRE XVII. 270
LETTRE XVIII. 272
LETTRE XIX. 275
LETTRE XX. 282
LETTRE XXI. 290
LETTRE XXII. 296
LETTRE XXIII. 301
LETTRE XXIV. 320
LETTRE XXV. 335
LETTRE XXVI. 341
LETTRE XXVII. 346
LETTRE XXVIII. 348
LETTRE XXIX. 349
LETTRE XXX. 366
LETTRE XXXI. 375
LETTRE XXXII. 386
LETTRE XXXIII. 400
LETTRE XXXIV. 403
LETTRE XXXV. 407
LETTRE XXXVI. 411
LETTRE XXXVII. 415

LETTRE XXXVIII. 416
LETTRE XXXIX. 435
LETTRE XL. 439
LETTRE XLI. 440
LETTRE XLII. 442
LETTRE XLIII. 443
LETTRE XLIV. 450
LETTRE XLV. 468
ARNAUD. (M. d') 434

B.

BERGER. (M.)
LETTRE I. 13
LETTRE II. 39
LETTRE III. 68
LETTRE IV. 140
LETTRE V. 188
LETTRE VI. 318
BURIGNY, (M. de) *de l'académie des inscriptions.* 89

C.

CAMAS, (M. de) *ambassadeur du roi de Prusse.* 321
CIDEVILLE. (M. de)
LETTRE I. 99
LETTRE II. 195

LETTRE III. 213
LETTRE IV. 255
LETTRE V. 266
LETTRE VI. 284
LETTRE VII. 287
LETTRE VIII. 297
LETTRE IX. 324
LETTRE X. 369
LETTRE XI. 389
LETTRE XII. 409
LETTRE XIII. 418
LETTRE XIV. 438

D.

DEMOULIN. (Madame) 128

DESALLEURS. (M. le comte) 105

DUBOS. (M. l'abbé) 95

F.

FLEURI. (M. le cardinal de)
LETTRE I. 329
LETTRE II. 424

FORMONT. (M. de)
LETTRE I. 124
LETTRE II. 396

G.

GUISE. (M. le prince de) 27

H.

HARVEY, (Milord) *garde des ſceaux d'Angleterre, ſur Louis XIV.* 305

HELVETIUS. (M.)

LETTRE I. 74
LETTRE II. 119
LETTRE III. 152
LETTRE IV. 168
LETTRE V. 174
LETTRE VI. 192
LETTRE VII. 198
LETTRE VIII. 206
LETTRE IX. 211
LETTRE X. 228
LETTRE XI. 248
LETTRE XII. 257
LETTRE XIII. 260
LETTRE XIV. 277
LETTRE XV. 326
LETTRE XVI. 336
LETTRE XVII. 361
LETTRE XVIII. 379
LETTRE XIX. 399

HENAULT. (M. le préſident) 313

L.

LA NOUE, (M. de) *auteur de la tragédie de Mahomet II.* 214

LE FRANC. (M.)

LETTRE I. 91

LETTRE II. 220

LOC MARIA. (M.) 388

M.

MAIRAN. (M. de)

LETTRE I. 75

LETTRE II. 351

LETTRE III. 358

LETTRE IV. 365

MAUPERTUIS. (M. de)

LETTRE I. 3

LETTRE II. 50

LETTRE III. 294

LETTRE IV. 303

LETTRE V. 311

LETTRE VI. 316

LETTRE VII. 319

LETTRE VIII. 330

LETTRE IX. 340

LETTRE X. 364

LETTRE XI. 371
LETTRE XII. 384
LETTRE XIII. 394
LETTRE XIV. 402
LETTRE XV. 476

MONCRIF. (M. de) 437

MOUSSINOT. (M. l'abbé)
LETTRE I. 25
LETTRE II. 47
LETTRE III. 48
LETTRE IV. 65
LETTRE V. 85
LETTRE VI. 86
LETTRE VII. 134
LETTRE VIII. 187
LETTRE IX. 196
LETTRE X. 227
LETTRE XI. 345
LETTRE XII. 368

O.

ONILLON. (M. l'abbé) 431

P.

PITOT, (M.) *de l'académie des sciences.*
LETTRE I. 70

LETTRE II. 263

LETTRE III. 362

LETTRE IV. 377

PONT-DE-VESLE. (M. de)

LETTRE I. 37

LETTRE II. 328

LETTRE III. 449

PORÉE, (le père) *jésuite.* 154

POUILLY. (M. de) 200

PRAULT, (M.) *libraire à Paris.*

LETTRE I. 12

LETTRE II. 123

PREVOST, (M. l'abbé) *sur les Elémens de Newton.*

LETTRE I. 52

LETTRE II. 299

R.

RAMEAU, (M.) *sur le P. Castel et son clavecin oculaire.* 21

RICHELIEU. (M. le duc de)

LETTRE I. 150

LETTRE II. 457

ROQUE. (M. de la) 413

S.

SEGUI, (M.) *éditeur des Oeuvres de J. B. Rousseau.* 404

S'GRAVESENDE, (M. de) *professeur de mathématiques.* 42

SOLAR. (Madame de) 420

T.

THIRIOT. (M.)

LETTRE I. 6

LETTRE II. 10

LETTRE III. 15

LETTRE IV. 17

LETTRE V. 19

LETTRE VI. 29

LETTRE VII. 32

LETTRE VIII. 35

LETTRE IX. 60

LETTRE X. 62

LETTRE XI. 72

LETTRE XII. 87

LETTRE XIII. 101

LETTRE XIV. 103

LETTRE XV. 111

LETTRE XVI. 114

LETTRE XVII. 115

LETTRE XVIII. 121
LETTRE XIX. 127
LETTRE XX. 131
LETTRE XXI. 138
LETTRE XXII. 142
LETTRE XXIII. 147
LETTRE XXIV. 158
LETTRE XXV. 161
LETTRE XXVI. 167
LETTRE XXVII. 183
LETTRE XXVIII. 202
LETTRE XXIX. 208
LETTRE XXX. 212
LETTRE XXXI. 219
LETTRE XXXII. 225
LETTRE XXXIII. 231
LETTRE XXXIV. 314
LETTRE XXXV. 323
LETTRE XXXVI. 381
LETTRE XXXVII. 429
LETTRE XXXVIII. 432
LETTRE XXXIX. 449
LETTRE XL. 466
LETTRE XLI. 475

X.

XIMENÈS. (M. le marquis de) 262

W.

WARMHOLTZ, (M. de) *gentilhomme ſuédois, et traducteur de l'Hiſtoire de Charles XII, par Norberg.*

LETTRE I. 350

LETTRE II. 374

Fin de la Table du tome ſecond.



